

UNIVERSITE CATHOLIQUE DE LOUVAIN
FACULTE DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES

Thèse de Doctorat

Présentée NKOUNAWA RABELAIS MARIUS
Centre des études du développement (DVLP/IACCHOS/UCLouvain)

**Titre : Configurations familiales agropastorales et construction des
parcours individuels dans les sociétés rurales africaines : cas des
jeunes Bamiléké dans la région de l'Ouest du Cameroun**

Promoteur :

Professeur Philippe De Leener, CRIDIS, DVLP, Uclouvain, Belgique

Membres :

Professeur Philippe Bocquier, DEMO, Uclouvain, Belgique
Professeur Bernard Fusulier, CIRFASE, Uclouvain, Belgique
Professeur Guillaume Fongang, FASA, UDs, Cameroun
Professeur Marc Totté, Secrétaire, COMU, Uclouvain, Belgique
Professeur Denis Pesche, CIRAD Montpellier, France
Professeur émérite Marc Dufumier, AgroParisTech, France

Louvain-la-Neuve, juin 2019

TITRE : CONFIGURATIONS FAMILIALES
AGROPASTORALES ET CONSTRUCTION DES PARCOURS
INDIVIDUELS DANS LES SOCIÉTÉS RURALES AFRICAINES
: CAS DES JEUNES BAMILÉKÉ DANS LA RÉGION DE
L'OUEST DU CAMEROUN

REMERCIEMENTS

À Philippe De Leener et Marc Totté, mes maîtres, mes amis, mes complices...

Aux Professeurs Philippe Bocquier, Bernard Fusulier et Guillaume Fongang, mes accompagnateurs. Dévoués, présents, bienveillants...

Aux Professeurs Marc Dufumier et Denis Pesche, mes évaluateurs inspirants !

À Mmes Dadji Rosalie, Dadji Myriam et M. Hervé Kamgué, la genèse de tout ceci ;

À Marianne Nguena Nkounawa, mon autre ;

À Daniel Banet, Mohamed Al Barcani, Mélanie Ferrière, Dorcas Kapita Providence Niyitegeka, Hervé Nguetsop, Ntein Ngong Paul, des héros dans l'ombre, souvent, des anges gardiens, parfois ;

À mes chers et tendres parents, Joseph et Élise. Vous me manquez plus que vous ne pouvez l'imaginer, à chaque fois que j'ai entrepris de vous écrire ces remerciements, j'ai eu des haut-le-cœur et des larmes en abondance, mais rien n'est désormais plus fort que cet amour que je dois vous témoigner, rien n'est plus léger que ces mots que ma bouche se sent désormais prête à vous dire...

À toi maman, qui m'as appris l'amour, qui m'as appris la joie de donner, qui m'as appris qu'il n'est jamais trop tard pour commencer, que l'on n'est jamais trop loin pour recommencer,

À toi papa, ce héros que je n'ai compris que très tard, mais heureusement, pas trop tard ? Tu m'as montré qu'il n'est rien d'assez grave que l'on ne puisse pardonner ;

À tous les frères et sœurs, tous aimants que le Seigneur a placé sur ma route à l'église Protestante Baptiste de Louvain-la-Neuve ;

À vous tous ici nommés, il y a beaucoup de vous dans ce travail. J'y ai mis tout l'amour que vous m'avez appris, la patience de croire encore, même quand tout semblait figé, la force de recommencer, encore, encore, et encore... Vous m'avez appris à laisser sur le côté ce qui n'était pas essentiel pour moi...

Alors, pour tout ceci, je vous dis simplement : **MERCI !**

DÉDICACE

À papa Alain Nguena, *In memoriam*... Parce que cet aboutissement a été pour toi et moi un rêve, et le sujet de nos prières !

« Almustafa, l'élus et aimé entre tous, qui était l'aube de son propre jour, attendit douze années durant dans la cité d'Orphalese le retour de son vaisseau, qui devait le ramener dans l'île où il avait vu le jour.

Et la douzième année, au septième jour d'Ielool, le mois des moissons, il gravit la colline située hors des murs de la ville et regarda au large ; et il aperçut son vaisseau venant avec la brume.

Alors les portes de son cœur s'arrachèrent et sa joie vola loin sur la mer. Et il ferma les yeux et pria dans les silences de son âme.

Mais, alors qu'il redescendait de la colline, la tristesse s'étendit sur lui et il pensa en son cœur :

Comment partirais-je en paix et sans chagrin ? Non, je ne quitterai pas cette ville sans une profonde blessure en mon esprit. Longs ont été les jours de souffrance que j'ai vécus entre ces murs, longues ont été les nuits de solitude ; et qui peut s'écarter de sa souffrance et de sa solitude sans regret ?

Trop de parcelles de l'esprit ai-je dispersé dans ces rues, et trop nombreux sont les enfants de mes aspirations qui marchent, nus, à travers ces collines, et je ne pourrai m'en détacher sans qu'ils deviennent un fardeau et une douleur. Ce n'est pas un vêtement que j'ôte en ce jour, mais une peau que je déchire de mes propres mains.

Et ce n'est pas une pensée que je laisse derrière moi, mais un cœur devenu tendre à force de faim et de soif. Mais je ne puis m'attarder d'avantage. La mer, qui appelle toutes choses à elle, m'appelle et je dois m'embarquer.

Car rester, alors que les heures se consomment dans la nuit, serait comme se glacer, se cristalliser et se figer dans un moule.

Volontiers emporterais-je avec moi tout ce qui est ici. Mais comment le pourrais-je ?

Une voix ne peut porter la langue et les lèvres qui lui ont donné son envol. Seule elle doit atteindre l'éther. Et seul et loin de son nid, l'aigle devra voler au travers du soleil. Ayant atteint le pied de la colline, il se retourna de nouveau vers la mer, et il vit son vaisseau approcher du port et sur sa proue des marins, des hommes de sa propre terre.

Et son âme cria à leur encontre, et il dit :

Fils de ma mère ancestrale, vous qui chevauchez les vagues, Combien de fois avez-vous navigué dans mes rêves. Et maintenant vous venez en mon éveil, qui est le plus profond de mes rêves.

Je suis prêt au départ et les voiles déployées de mon impatience se languissent du vent. Je n'inspirerai qu'une dernière bouffée de cet air paisible, je ne jetterai en arrière qu'un dernier regard plein d'amour,

Et alors je me tiendrai parmi vous, marin parmi d'autres marins. Et toi, mer immense, mère endormie, Qui seule est le repos et la

délivrance du fleuve et du ruisseau, Un dernier méandre le fleuve tracera, juste un dernier murmure dans la clairière, Et puis je viendrai à toi, goutte infinie dans un océan infini.

Et alors qu'il marchait, il vit au loin hommes et femmes quitter leurs champs et leurs vignes et se hâter vers les portes de la cité. Et il entendit leur voix prononcer son nom, et s'interpeller de champ en champ pour annoncer l'arrivée de son vaisseau.

Et il se dit :

Le jour de la séparation doit-il être le jour de la récolte ? Et sera-t-il dit que mon crépuscule soit en vérité mon aurore ? Et que donnerai-je à celui qui a laissé sa charrue au milieu du sillon, ou à celui qui a rendue immobile la roue de son pressoir ? Mon cœur doit-il devenir un arbre lourd de fruits, que je puisse recueillir et distribuer ? Et mes vœux doivent-ils jaillir comme une source, afin que je puisse remplir leurs coupes ? Suis-je une harpe, que la main du puissant puisse me toucher, ou une flûte, que son souffle puisse me traverser ?

Je suis un explorateur des silences, et quel trésor ai-je découvert dans les silences que je puisse dispenser avec confiance ? Si ce jour est celui de ma récolte, dans quels champs ai-je semé le grain, et en quelles saisons oubliées ? Si cette heure est vraiment celle de tenir bien haut ma lanterne, ce n'est pas ma flamme qui devra y brûler. Vide et obscure je la soulèverai, Et le gardien de la nuit y versera de l'huile, et l'allumera aussi.

Ces choses, il les dit en paroles. Mais l'essence de son cœur restait au fond de lui. Car lui-même ne pouvait exprimer son secret le plus profond.... ».

In, *Le prophète*, Khalil Gibran.

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	1
Dédicace.....	2
Table des figures.....	27
INTRODUCTION	29
CHAPITRE 1 : TROIS CLÉS DE COMPRÉHENSION DU CONTEXTE ET DES ENJEUX DE CETTE RECHERCHE SUR LE MILIEU RURAL AGROPASTORAL	39
1.1-Positionnement de la recherche dans le débat autour de la controverse entre agriculture familiale et agrobusiness	39
1.2- Une approche méthodologique à (re) construire	44
1.3- Un cadre conceptuel à (re) définir ?	52
1.3.1- L'entourage	53
1.3.1.1- De la structure familiale au système familial	53
Il était une fois, dans les sciences sociales... le structuralisme...	54
Du structuralisme à la systémique.....	59
1.3.1.2- Du système familial à l'entourage	64
1.3.2- La configuration	71
CHAPITRE 2 : POURQUOI L'AGRICULTURE FAMILIALE ?	79
2.1- Les politiques agraires des pays du Sud et le diktat de la modernisation.....	80
2.2- La redécouverte de l'agriculture familiale et de la paysannerie comme acteur du développement rural	84

2.3- Présentation générale des jeunes ruraux en Afrique subsaharienne.....	86
Le premier exemple est celui de Madagascar.	90
Le deuxième exemple est celui de l'Ouest de la Côte d'Ivoire.	91
Le troisième exemple est celui de la Tanzanie	94
2.4- Conclusion	96
CHAPITRE 3 : PRÉSENTATION DESCRIPTIVE DE LA REGION DE L'OUEST DU CAMEROUN.....	101
3.1- Un contexte agraire spécifique : L'organisation sociale autour de la culture du café	103
3.2- Un contexte démographique particulier : accroissement continu et soutenu de la population (Dongmo, 1981, Hurault, 1960, Champaud, 1983).	106
CHAPITRE 4 : UN FILS DE MENUISIER CHEZ LES AGRICULTEURS	115
4.1- Les motivations et la genèse de la recherche	115
4.2- De retour à la source... ou pas	117
4.3- Les difficultés liées au statut de jeune chercheur	122
4.3.1- L'accès à la parole	123
4.3.2- Défis éthiques	125
4.3.3- La difficulté de standardiser les différents capitaux mobilisables.....	126
4.3.4- La perception du symbolique et de l'abstrait	128
CHAPITRE 5 : (RE) FORMULATION DES MÉTHODES D'OBSERVATION DES EXPLOITATIONS FAMILIALES.....	131
5.1- Recherches documentaires, les atouts et les risques de dérives.....	131
5.1.1- Le défi disciplinaire : l'interdisciplinarité à l'épreuve de la discipline et indiscipline.....	133

5.1.2- La place de la parole dans la collecte des données.....	135
5.2- Explorer et investir le terrain	136
5.2.1- Explorer le terrain : l'ethnométhodologie au secours de l'inadéquation contextuelle des méthodes sociologiques classiques	137
5.2.2- Les appuis de l'enquête ethnométhodologique : Observation participante et conversation.....	140
L'Observation participante.....	140
La conversation avec les agents.....	143
5.3- Comprendre le fonctionnement des familles rurales agropastorales.....	144
5.3.1- L'approche par les systèmes familiaux multilocalisés (SFM)	144
5.3.2- Les entretiens dirigés.....	146
5.3.3- Le récit de vie	148
CHAPITRE 6 : EXERCICE DE DÉCOUVERTE DES EXPLOITATIONS FAMILIALES RURALES.....	151
6.1- Vue panoramique des familles à Galim et Fokoué	154
6.1.1- Famille un	157
6.1.2- Famille deux	161
6.1.3- Famille trois.....	167
6.1.4- Famille quatre.....	172
6.1.5- Famille cinq	174
6.1.6- Famille six.....	177
6.1.7- Famille sept	181
6.1.8- Famille huit.....	183
6.1.9- Famille 9.....	184

6.1.10- Famille dix.....	185
6.1.11- Famille onze.....	186
6.2- Les acquis de la phase exploratoire de la recherche à Galim et Fokoué	189
6.2.1- Sur le « principe d'unité » dans la production et la consommation des familles.	190
6.2.2- Sur la caractérisation des exploitations familiales	191
CHAPITRE 7 : CONFIGURATIONS FAMILIALES À GALIM ET FOKOUÉ	193
7.1- Outils de « mesure » de l'entourage	194
7.2- Présentation des Configurations de type (C1) : configurations <i>déliantes</i>	199
7.2.1- Présentation de l'exploitation de Madame Hélène	200
Histoire, famille, foncier	200
Objectifs et contraintes	Erreur ! Signet non défini.
Stratégies, activités, résultats	204
7.2.2- Présentation du parcours de quelques jeunes	207
Marthe	207
Pierre.....	209
Sarah	212
Conclusion sur la C1	214
7.3- Présentation des configurations du type (C2) : configurations intermédiaires	218
7.3.1- Présentation de la famille de M. Flaubert	219
Histoire, famille, foncier	219
Stratégies, activités et résultats	221
7.3.2- Présentation du parcours de quelques jeunes	227

Jean	227
Marie	229
Thomas.....	231
Conclusion sur la C2	233
7.4- Présentation des configurations reliant (C3).....	235
7.4.1- Présentation de la famille de M. Martin	236
Histoire, famille, foncier	236
Objectifs et contraintes	238
Stratégies, activités, résultats	239
7.4.2- Parcours de quelques jeunes	242
Léa	242
Madeleine	244
Paul.....	247
Rachel	250
Conclusion sur la C3	251
CHAPITRE 8 : FONCTIONNEMENT DES CONFIGURATIONS FAMILIALES AGROPASTORALES A GALIM ET FOKOUE	253
8.1- Logiques de productions dans les configurations agropastorales à Galim et Fokoué	254
8.1.1- Assurer l'autoconsommation de la famille.....	255
8.1.2- Diversifier le risque	257
8.1.3- Diversifier les sources de revenus	258
8. 2 - Des exploitations qui se configurent dans un contexte de contrainte.....	261
8.2.1- Contrainte dans les modes de production	261
8.2.2- Contrainte en raison de la nature de la famille	262

8.2.3- Contraintes liées au cycle de vie.....	268
8.2.4- Contraintes en raison des ressources limitées	272
Les ressources physiques	273
Les ressources humaines.....	277
Ressources techniques.....	278
Ressource financières.	281
8.3- Ethos de la notabilité chez les Bamiléké comme opportunité centrale dans la construction des configurations familiales à Galim et Fokoué	283
8.3.1- Ressources symboliques et ethos de la notabilité	287
8.3.2- Pratique de la réciprocité dans les exploitations familiales agricoles a Galim et Fokoué	292
Chapitre 9 : Impacts des configurations familiales sur les parcours des jeunes.	301
9.1- Construction des trajectoires des jeunes dans les configurations déliantes.....	301
9.2- Construction des trajectoires des jeunes dans les configurations intermédiaires.	307
9.3- Construction des parcours dans les configurations reliant.	310
CHAPITRE 10 : AU-DELÀ DES OBJECTIFS DE LA RECHERCHE, DES APPORTS ET ENRICHISSEMENTS SCIENTIFIQUES IMPORTANTS.	317
10.1. Enrichissement de l'approche développementaliste et la nécessité de reconsidérer le statut des paysans Bamiléké : des apports importants dans la sphère de l'économie politique	318
10.2. L'apport de l'approche configurationnelle dans la socio économie rurale	319

10.2.1- Éléments ontologiques de l'approche par les configurations.....	320
10.2.2- Quelques précisions épistémologiques de l'approche des agricultures familiales par le concept de configuration...	329
10.3- Enrichissement des théories démographiques au regard des logiques migratoires observées à Galim et Fokoué.....	337
10.4. Enrichissement de l'approche sociologique des dynamiques individus-société	340
CONCLUSION GÉNÉRALE	343
Synthèse du processus de construction de la problématique de recherche	343
Les manières de répondre à la question de départ	344
Les principaux acquis de la recherche	346
Bibliographie	349

TABLE DES FIGURES

Planche 1: Carte de Fokoué	112
Planche 2 : Carte de Galim.....	113
Planche 3: Récapitulatif de la présélection des familles à Fokoué et Galim	156
Planche 4 : familles identifiées dans la C1	200
Planche 5 : Schéma descriptif du fonctionnement de l'exploitation de Mme Hélène.....	203
Planche 6 : Entourage exploitation Mme Hélène.....	204
Planche 7 : Famille représentées dans la configuration C2	218
Planche 8 : Entourage, de l'exploitation de Monsieur Flaubert.....	222
Planche 9 : Schéma du fonctionnement de la famille de M. Flaubert	226
Planche 10 : Famille représentée dans les configurations reliant	236
Planche 11 : Entourage famille 4, C3.....	240
Planche 12 : Schéma du fonctionnement de la famille de M. Martin, C3	241
Planche 13 : Rapport entre le parcours migratoire des chefs de famille et la création de leurs exploitations agropastorales.	270
Planche 14. Aperçu des éléments de comparaisons entre les familles représentant les configurations retenues.....	275
Planche 15 : Synthèse des parcours individuels à Galim et Fokoué, dans les configurations familiales et en fonction du cycle de vie .	315
Planche 16 : Représentation graphique d'un entourage	323
Planche 17 : Présentation de la différence entre ressources propres et ressources mobilisées des familles des C1, C2 et C3	327

INTRODUCTION

Les années que j'ai passées à construire la réflexion sur le sujet que je présente dans cette thèse m'ont appris qu'il s'agit d'un sujet complexe. Comme nombre de sujets de recherche. Soit ! Mais, *a priori*, si cela paraît paradoxal, parce que le sujet semble banal, c'est qu'une fois que l'on s'y plonge, l'ambiguïté des mots, des notions, des concepts qui sont mobilisés complexifient l'apport d'une réponse qui devrait être simple, pour un questionnement qui l'est. Le questionnement général est le suivant : pourquoi les jeunes abandonnent-ils le milieu rural pour la ville, ou, tout en restant au village, se consacrent-ils à d'autres activités que l'agriculture ?

En réponse à cette question, souvent, des analyses hâtives se focalisent sur l'exode rural. On en évoque les causes et les conséquences, en énumérant de facteurs génériques qui, partout en milieu rural, se manifesteraient de la même façon : l'absence de rémunération du travail agricole, la pénibilité des travaux ruraux, l'attrait de la modernité et de la ville, le mimétisme des jeunes du village qui, comme leurs aînés et proches, sont partis pour la ville, le dépeuplement des villages, la baisse de la productivité, la précarité en ville, etc. Pourtant à regarder de près, les petits boulots en ville ne sont guère plus rémunérateurs que le travail agricole, ils ne sont

pas moins pénibles non plus. Au contraire, le départ vers la ville est insécurisant pour les jeunes qui délaissent le milieu rural. Les travaux de Marie et al (2012) montrent à suffisance comment cette insécurité fragilise et précarise davantage les jeunes dans les grandes capitales de l'Afrique de l'Ouest.

Pour ma part, l'état actuel de la perception des mouvements des jeunes vers les villes des pays subsahariens me laisse profondément insatisfait. Alors, je prends le pari dans cette thèse de travailler en profondeur à la compréhension du rapport des jeunes au travail de la terre. Pour le faire, je convoque ici essentiellement les niveaux locaux (exploitations et familles) d'analyse. Car, trop souvent, des facteurs globaux, régionaux, nationaux sont mobilisés, en laissant à la marge des observations les fonctionnements locaux, des petits villages, des exploitations agropastorales, des familles. Peut-être l'issue de la recherche donnera-t-elle un aperçu de ce qui se passe en Afrique subsaharienne en général, mais singulièrement, je m'appuie sur la région Bamiléké, à l'Ouest du Cameroun. Ce contexte particulier me permet de considérer les spécificités locales, tant géographiques, économiques que socioculturelles et politiques, desquelles émergent les dynamiques rurales qui me semblent intéressantes à observer, comprendre et expliquer.

L'une des clefs de la conduite de cette recherche est l'articulation des réflexions autour des différents moments de recherche sur le terrain. Procéder en trois étapes (l'étape exploratoire, l'étape analytique et la phase des approfondissements) a rendu possible un va-et-vient nécessaire et permanent entre la littérature et les observations empiriques. Cette dynamique permet la (re)formulation des objectifs du travail, lesquels répondent à un besoin concret, à partir du moment où l'on est animé par l'ambition de travailler sur le milieu rural Bamiléké. Car, il me semble qu'il y ait aujourd'hui un besoin réel de contribution, même modeste, à un effort grandissant de (re)formulation d'une approche des ruralités africaines, qui réponde aux spécificités contextuelles et

contemporaines de cette partie du monde. Je l'ai déjà dit, les études sous le couvert de l'exode rural tombent en désuétude quand on prend le temps de les confronter à un raisonnement simple sur la rationalité des personnes concernées par le phénomène. Il y a d'autres approches que je présente dans le travail, qui sont elles aussi à améliorer, sinon à abandonner. Il s'agit donc ici de construire au premier chef une approche qui doit s'enrichir tant sur le plan de sa forme que de son contenu, c'est-à-dire, à la fois dans les manières de formuler les interrogations, que dans la profondeur des interrogations elles-mêmes.

Pour ce qui est du contenu de la problématique des ruralités dans les pays africains, j'ai envisagé de me focaliser sur un angle d'observation précis : il consiste à dépasser la question du « pourquoi », dont l'une des formulations peut-être la suivante : pourquoi les jeunes délaissent ce potentiel affirmé du milieu rural pour la ville ? En échangeant avec les familles rurales, les raisons sont nombreuses, subjectives, contextuelles, comme on peut s'en douter. Alors, aborder la problématique uniquement de cette façon aboutit dans le meilleur des cas à dresser un listing des raisons et motifs du détournement des jeunes des activités agropastorales. Or, c'est à peu près ce que se sont évertuées à faire nombre d'études antérieures sur les ruralités en Afrique. En réalité, contrairement à la possible infinité des motifs qui contraignent les jeunes dans leurs rapports à l'activité agropastorale, il est possible de déceler un nombre limité de fonctionnements sociaux qui, dans toutes les entités familiales, contribuent à la construction des parcours des jeunes. C'est pourquoi je suis amené à penser qu'aborder la question en termes de pourquoi uniquement, élude les véritables jeux et enjeux des dynamiques rurales, et même, handicapent en partie la compréhension que l'on peut avoir sur de telles dynamiques. Il faudrait donc inclure dans la question du pourquoi, celle du « comment » : comment s'organisent les entités familiales rurales, par exemple dans le cas qui nous concerne, chez les Bamiléké, et comment ces organisations qui contribuent à la

construction des parcours des jeunes façonnent chez ces derniers leur rapport aux activités agricoles ? Alors qu'on peut s'attendre à ce que l'essentiel des forces de travail y convergent, alors qu'en général les jeunes qui partent en ville se lancent dans une aventure, alors que les efforts des organismes internationaux spécialisés (Année internationale de l'agriculture familiale, lancée par l'ONU en 2014, Les ODD soutenues activement par la FAO dans le volet agriculture et alimentation) et des gouvernements vont dans le sens d'encourager les jeunes à s'investir et à investir dans l'agriculture (MCC, 2011), on doit logiquement s'étonner de ce que c'est le contraire qui se produit.

Pour ma part, au regard de l'importance des phénomènes sociaux en milieu rural, souvent les questions sont mal posées, ou alors, dans la formulation de la question, il y a déjà des biais, des suppositions, qui en réalité ne sont pas toujours fondées. On est en droit de se poser les questions différemment : au lieu de se demander *pourquoi* les jeunes abandonnent les activités agropastorales pour la ville, on peut tourner la question différemment, car, le départ des jeunes pour la ville n'est pas toujours signe d'abandon des activités agropastorales. Alors, comment au sein des entités familiales agropastorales Bamiléké le parcours des jeunes se construit-il ? La réponse à cette question oriente la recherche dans le sens de la prise en compte de l'organisation des familles comme élément à la fois nouveau, mais aussi essentiel à la fabrication des itinéraires des jeunes.

Si le travail a été organisé autour de ces trois moments de recherche sur le terrain (phase exploratoire, une phase de recherche proprement dite, et une phase d'approfondissement et de restitution), j'en fais une présentation plus académique, plus dynamique aussi, sous la forme de huit chapitres.

De manière générale, en me donnant l'ambition et la possibilité d'approfondir les observations, je prends le risque de ne pas me faire comprendre. Voici pourquoi avant toute chose, j'entreprends

dans un chapitre liminaire, (**Chapitre 1**) de donner au lecteur quelques clés. Parce que la question de la ruralité en général n'est pas simple, elle l'est encore moins chez les Bamiléké. Mieux, elle se complexifie de jours en jours, à cause des transformations de ce milieu qu'on pourrait croire immuable. L'objectif de ce chapitre est donc d'aider le lecteur à pénétrer l'univers de ce sujet. Il vise à montrer que le travail va s'ancrer dans l'agriculture, et dans la famille, en indiquant pourquoi, comment, sur quelles bases théoriques et conceptuelles. Il s'agit d'un chapitre à part entière, qui répond à une nécessité : celle d'annoncer d'emblée que, eu égard à la manière dont la thèse est construite, la compréhension de la logique du raisonnement repose sur des préalables : le positionnement de la recherche par rapport aux controverses qui opposent les acteurs de toute sorte entre agriculture familiale et agrobusiness ; et où je pose les bases de cette idée que les paradigmes, les concepts et les méthodes mobilisés tout au long de la recherche sont soit nouveaux, soit à renouveler.

La première des clés invite à évoquer les discussions et controverses autour des agricultures familiales et de l'agrobusiness. Ce débat d'économie politique traverse toutes les réflexions actuelles sur les questions agraires en Afrique subsaharienne. Rien dans cette réflexion ne sera audible tant que cette question n'est pas mise en débat, à défaut d'être résolue.

La deuxième clé est l'approche méthodologique. Je ne la présente pas dans ce chapitre dans le détail. J'envisage simplement d'en présenter les enjeux. Car, il me semble important d'indiquer d'emblée qu'il faut considérer qu'elle est dynamique, c'est-à-dire guidée par les spécificités du terrain. C'est donc comme une approche à (re)définir.

Il en sera de même pour le cadre conceptuel. Ce sera la troisième clé de compréhension. Dans cette partie du chapitre, je prends par la main le lecteur pour le faire sortir des concepts

auxquels il a pu être habitué, et je le mène vers un cadre conceptuel renouvelé.

Ce n'est qu'à la suite de ce chapitre liminaire, qui par ailleurs tient lieu de prolongement de l'introduction, que j'entre dans le corps de la recherche proprement dite. En procédant de la sorte, je cherche à dépasser les écueils présentés au préalable, de façon à ce que la réflexion à laquelle ma recherche invite le lecteur soit directement focalisée sur les ouvertures qu'annoncent les développements convoqués tout au long de ce chapitre.

Après cela, j'entame le **chapitre deuxième**, dans lequel je plante le décor politico-idéologique de la recherche : comment les politiques agricoles ont évolué et quelles perspectives d'avenir dans les pays en développement ? On comprendra mieux la nécessité de faire évoluer les politiques, et surtout pourquoi les problèmes agraires ont du mal à trouver solution. Ceci n'est pas sans intérêt, car les résultats de ces politiques ont des effets sur l'agriculture. Or, c'est dans le cadre de la pratique de l'agriculture que sont censés se construire les projets des jeunes en milieu rural. Ce chapitre n'est pas sans intérêt. Il dresse un cadre général qui sera convoqué régulièrement pour atténuer le soupçon qui peut déjà être né dans l'esprit du lecteur, sur la toute-puissance de la famille comme étant le lieu exclusif de la construction des itinéraires des jeunes. Même centrée sur la famille, l'approche reste multifactorielle. D'ailleurs le milieu rural concerné qui est le pays Bamiléké à l'Ouest du Cameroun, ne manquera pas d'être convoqué à l'occasion dans les analyses. Dans un premier temps, il fait l'objet du **chapitre trois**. Ce choix n'est pas anodin. Les spécificités territoriales, l'importance des flux migratoires chez les jeunes Bamiléké, les dynamiques rurales agricoles, et de nombreuses autres mutations de ce milieu et des gens de cette tribu, sont des éléments pertinents qui fondent la légitimité des interrogations qui sont au cœur de cette recherche.

Viens ensuite le cadre méthodologique. Dans le **chapitre quatre**, j'envisage de présenter mon expérience en tant que chercheur.

Pour rendre transparent mon travail, j'entreprends d'y mettre à nu toute la subjectivité, qui est celle d'un chercheur dans sa région d'origine, dans les lieux de son enfance et de sa jeunesse. L'intérêt n'est pas nombriliste. Au contraire, cela donne à comprendre ce qui se joue en termes d'intelligibilité dans cette recherche. En présentant mon parcours et comment il s'est construit dans le cadre du fonctionnement de ma famille en tant qu'entité de reproduction, de production, de décision et de consommation, je donne le ton sur la façon dont sont faites les observations, et j'indique à l'avance les lieux dans lesquels logent les mécanismes de fonctionnement familiaux que j'analyse ici. Aussi, je rends démocratique toute interprétation parallèle qui peut être faite sur ce que je présenterai comme matériau d'analyse.

Et puis, dans un **cinquième chapitre**, je présente la méthodologie. Ici, par contre, je ne fais pas fi de l'évolution de la recherche sur le terrain. Il est donc préférable que ce chapitre suive le rythme (linéaire) des évolutions des différentes phases de recherches de terrain. Alors, la perception de la nécessité de renouveler, d'adapter, de changer de méthode de collecte de données sera mieux perceptible. Elle pourra par ailleurs tenir lieu de première justification des choix opérés à certains moments.

Une fois le contexte et le cadre méthodologique plantés, je consacre la suite du travail à la présentation descriptive et analytique des familles et des configurations familiales à Galim et Fokoué. Alors, dans le **chapitre six**, je livre une description des familles observées au départ : elles sont au nombre de 11. L'observation me permet de construire des typologies. Trois types de configurations d'exploitations sont retenus. Présentées dans le **chapitre sept**, elles sont modélisées autour de la capacité des familles à faire fonctionner au sein de leurs exploitations, différents entourages. Ce point de vue nous plonge en plein dans les dynamiques familles exploitations, et débouche sur des configurations dans lesquelles il est facile d'observer le rapport de

tous les membres y compris des jeunes, à l'activité agropastorale. Il s'agit de :

- Configuration déliantes (C1) ;
- Configuration intermédiaires (C2) ;
- Configuration reliant (C3).

La présentation de ces différentes configurations est précédée d'un exposé sur les éléments pertinents et les critères permettant la modélisation et la description des familles retenues pour l'approfondissement de chacune des typologies. À la suite de cette catégorisation, le **chapitre 8** est consacré à l'analyse des mécanismes de configuration. L'idée est d'aller chercher dans les lieux où ils sont enfouis, à travers leurs manières de « faire-famille » et d'« être-en-famille », les mécanismes au sein desquels les parcours individuels sont façonnés, y compris les parcours des jeunes, et, à travers ces parcours, la perception de leurs rapports à l'activité agropastorale. Ces mécanismes se construisent autour de quelques concepts qui seront définis dans cette partie du travail. Il s'agit du cycle de vie, de la réciprocité, de l'ethos et dans une certaine mesure de l'autorité.

Le chapitre (**chapitre 9**), sera essentiellement consacré à la présentation des itinéraires des jeunes tels qu'ils sont façonnés par les configurations familiales auxquelles ils appartiennent. Que les parcours sont moins diversifiés à l'intérieur des configurations, parce que les jeunes réagissent de façon semblable à des variables telles que le sexe, le niveau d'éducation, les rapports entre frères, ou encore le rapport à l'autorité parentale.

Le dernier chapitre, (**chapitre 9**), est un chapitre de discussion. Il sera essentiellement question de revenir sur deux aspects : le premier est relatif à la configuration comme concept central. Le but est d'en faire une discussion, qui, en toute sincérité, présente les

limites du concept, ainsi que les difficultés qu'elle génère. Mais il sera davantage question, au regard des apprentissages et acquis réalisés, d'en construire une approche à la fois théorique et méthodologique. C'est une démarche de légitimation de ce concept, mais aussi un effort de mise en lumière de son applicabilité à d'autres recherches, sur d'autres terrains. Le second est consacré aux apports de la recherche en marge de l'ambition de départ, mais qui sont des apports non négligeables à l'enrichissement de différentes études, approches et théories. Ces apports enrichissent plusieurs champs disciplinaire comme la démographie, le socio économie rurale, ou encore la sociologie générale.

Enfin, **la conclusion** sera menée en trois temps. Le premier est consacré au rappel des questionnements qui ont été au départ de la thèse. Le deuxième, résume les manières dont les réponses ont été pensées et envisagées. Et le troisième rappelle les principales leçons que l'on peut tirer de cette recherche.

CHAPITRE 1 : TROIS CLÉS DE COMPRÉHENSION DU CONTEXTE ET DES ENJEUX DE CETTE RECHERCHE SUR LE MILIEU RURAL AGROPASTORAL

Pendant de longs mois, au moment de la recherche documentaire préalable à la construction de ma problématique de recherche, j'ai été confronté à des dilemmes, nombreux, qui m'ont obligé à prendre position. L'ambition n'est pas nombriliste. Au contraire, sans une prise de position sur les questions que je vais énoncer, la construction d'une problématique de recherche reste vacillante. En effet, la question de la ruralité est-elle la même selon que l'on parle d'agriculture familiale ou d'agrobusiness ? Donc, les clés que je présente ici sont relatives à un nécessaire positionnement dans le débat autour de la controverse entre agriculture familiale et agrobusiness (1). Elles ont aussi trait à une approche méthodologique qu'il faut (re)construire (2), et à un cadre conceptuel qu'il faut (re)définir (3).

1.1-POSITIONNEMENT DE LA RECHERCHE DANS LE DÉBAT AUTOUR DE LA CONTROVERSE ENTRE AGRICULTURE FAMILIALE ET AGROBUSINESS

Jusqu'à récemment en Afrique Subsaharienne, il était difficile d'envisager la question agraire du point de vue de l'économie politique autrement que comme « l'absorption de l'agriculture par le mode de production capitaliste » (Servolin, 1972). Deux camps existent, souvent coexistent, entre les petits producteurs et les grands exploitants agroindustriels. On observe d'ailleurs que ces dernières années, de nombreux plaidoyers pour l'agriculture dite familiale ont vu le jour : Via Campesina, le CIRAD, des groupes de pays — Europe, Japon Suisse —, (Cochet, 2011) ; ou encore les Nations Unies, en déclarant 2014 année internationale de l'agriculture familiale. D'ailleurs, Cochet rappelle que ce mode d'agriculture est celui qui s'est le plus imposé tout au long du XX^e siècle. Il énonce alors région par région, quelques une des raisons qui ont conduit à cet état de fait :

- En Amérique du Sud et au Sud de l'Europe, l'agriculture familiale s'impose à cause des réformes agraires, de la pratique du morcellement par héritage, et des ventes par morceau ;
- En Europe de l'Ouest et en Amérique du Nord, ce sont les petits producteurs qui ont su imposer leurs lois, car ils ont été les cibles principales des politiques de soutien à l'agriculture. Aujourd'hui, la Politique Agricole Commune dans l'espace européen témoigne encore de cette réalité.
- En Afrique, on a pu remarquer la faillite des plantations coloniales, et le relatif succès du petit planteur (Côte d'Ivoire par exemple). Malgré un certain succès, ces exploitants familiaux ne sont pas devenus pour autant des producteurs capitalistes, souligne Cochet (2011), ou du moins pas complètement même si la raison spéculative¹ s'est désormais infiltrée partout. En tout état de cause, le revenu agricole en de nombreux points diffère du profit ou du taux de rentabilité des capitaux investis.

On peut rajouter un commentaire supplémentaire sur la mise en route des politiques agricoles en Afrique subsaharienne : c'est que

¹ De Leener & Totté (2017, p.121).

le colonisateur, et après lui les gouvernements successifs, ont souvent orienté leurs politiques dans le sens de mettre sur pied des exploitations agroindustrielles. Mais des voix nombreuses se sont levées pour dénoncer cette façon de penser et de procéder, car la pénétration de l'agriculture par les logiques (néo)libérales² a fortement modifié les pratiques agricoles, les pratiques culturelles, la gouvernance foncière, ou encore l'orientation des politiques agricoles, sans pour autant améliorer la vie des paysans. Au contraire, elle a contribué à maintenir ou propager dans le milieu rural, les pratiques de domination par des élites locales ou mondialisées (Ela, 1982). Les résultats sont alarmants. Ils ont essentiellement consisté en des investissements fonciers à grande échelle, encouragés par les États africains au profit des grandes firmes internationales, des pays occidentaux, ou de certaines élites locales.

Alors, contrairement aux objectifs visés, les politiques d'industrialisation de l'agriculture en Afrique ont conduit à organiser l'*accaparabilité* et donc des accaparements massifs des terres de

² « Néolibéral » est concept parfois ambiguë. Ici, il prend le sens de cette analyse de (Brown, 2004), selon laquelle en contexte néolibéral, « le politique, et avec lui tous les autres dimensions de l'expérience contemporaine, sont soumis à une rationalité économique. Pour le dire autrement ajoute-t-elle, l'être humain est conçu comme *homo oeconomicus*, et toutes les dimensions de la vie sont modelées par la rationalité marchande. En conséquence, toute action et toute décision politique obéissent à des considérations de rentabilité, et — c'est tout aussi important — toute action humaine ou institutionnelle est conçue comme l'action rationnelle d'un entrepreneur, sur la base d'un calcul d'utilité, d'intérêt et de satisfaction, conformément à une grille micro-économique moralement neutre, dont les variables sont la rareté, l'offre et la demande. Non seulement le néolibéralisme conçoit tout, dans la vie sociale, culturelle et politique, comme réductible à un tel calcul, mais il développe aussi les pratiques et les récompenses institutionnelles qui permettent de réaliser cette conception. En d'autres termes, le discours et la politique qui véhiculent ses critères [sont censés permettre] au néolibéralisme de façonner des acteurs rationnels, et des prises de décisions dictées dans tous les domaines, par la logique marchande. Il est donc important de le souligner : dans son exigence de propagation de la rationalité économique, le néolibéralisme est plus normatif qu'ontologique ; et il préconise à cet effet un cadre institutionnel, une série de mesures politiques et un discours. Le néolibéralisme [tel que je l'envisage ici] est donc un projet constructiviste : pour lui, la stricte application de la rationalité économique à tous les domaines de la société n'est pas une donnée ontologique ; il œuvre donc, au développement, à la diffusion et à l'instrumentalisation de cette rationalité » (Brown, 2004).

paysans, en vue d'une production industrielle qui n'est ni particulièrement économiquement rentable, ni bénéfique pour les populations locales, ni écologiquement durable (FAO, 2013a et 2013b ; Pouch, 2012/1 ; Lallau (2012/1 ; Cortes et al, 2014 ; Bosc et al, 2015). Pourtant, la Banque Mondiale continue à imposer des politiques semblables par le moyen de la gouvernance imposée aux États africains. En faisant référence par exemple aux crises alimentaires et aux émeutes de la faim des années 2000 à 2008, ou à la pauvreté qui touche encore la plupart des petits producteurs agricoles, la Banque Mondiale soutient, même si elle ne le dit qu'à demi-mot, que les petits producteurs doivent être remplacés par des moyens de production industriels. Car, pour elle, l'échec des politiques libérales est dû au fait que les États n'en font pas assez. Il faudrait donc davantage libéraliser le secteur agricole en Afrique (BM, 2010 et 2012). Paradoxe !

Heureusement, des contradictions ont été soulevées et ont affaibli ces postulats. Outre la « non-soutenabilité des pratiques foncières à grande échelle, sur le plan global, les petites exploitations familiales représentent encore 97% du total des exploitations agricoles mondiales. En Afrique subsaharienne, elles sont de 98%, et représentent environ 68% du total des actifs (Lowder et al, 2014).

Bien qu'elles soient majoritaires, bien que sous d'autres cieux (Amérique, Europe) la révolution agricole ait permis de formidables gains de productivité et donc d'augmentation des ressources propres des exploitations agricoles familiales (Cochet, 2011), au point où ce mode d'agriculture est aujourd'hui réaffirmé en France, il reste vrai que dans les pays subsahariens, tel n'est pas « encore » le cas. On ne peut pas nier en effet que là-bas, les exploitations familiales en général, peinent à répondre aux besoins en nutrition ou en travail. Les promoteurs de l'agriculture familiale ne doivent donc pas s'enfermer dans le déni. Mais en insistant sur le qualificatif « familiale », les Nations Unies, Via Campesina, le CIRAD, pour ne

citer que ces sources, visent à lever toute considération péjorative que pourraient entraîner les termes « petite paysannerie », « agriculture de subsistance ou d'autoconsommation », et de recentrer la question des pratiques agricoles sur les exploitations familiales. Cette recherche vise aussi à contribuer, même en creux, à l'affirmation de cette posture, à sa manière. Car, comme on le verra plus tard, le déroulement de cette recherche laisse voir qu'il faudrait engager un changement de paradigme, par rapport à ceux qui sont actuellement mobilisés. Il faut en effet prendre en compte le fait qu'alors que la question agraire a beaucoup évolué, les outils de compréhension, d'observation, d'analyse sont, quant à eux, restés anciens pour la plupart.

Pour l'Afrique subsaharienne, sans nier l'importance des études qui se concentrent sur le volet agriculture et des possibilités à mobiliser pour le renforcer — de l'aide publique et privée au développement de ce secteur, aux nouvelles politiques agricoles en passant par le renforcement des filières, des capacités, des initiatives paysannes, des mouvements, associations et organisations paysannes, etc., — il faudrait aller au-delà, pour prendre en compte les logiques familiales, c'est-à-dire les manières de « faire famille » et « d'être en famille », en commençant par en donner une explication, une signification de ces concepts chez les Bamiléké, avant de montrer comment ils s'articulent en vue d'améliorer les moyens et les facteurs de production.

Voici donc l'un des principaux enjeux de cette recherche. Arriver à faire de la famille rurale agropastorale, du « faire-famille », du « être-en-famille » (habitus) en milieu rural, un objet d'étude. Si cette position est une intuition de départ, je mentionnerai plus tard et à l'occasion, comment le terrain a fait émerger cet angle d'attaque comme une perspective à privilégier pour comprendre la question agraire et le rapport des individus aux activités agropastorales tel que cela se présente dans les villages investigués.

Je construirai donc l'analyse autour du rapport de la famille à l'agriculture, avec des concepts et des méthodes renouvelés dans la manière dont ils sont mobilisés pour appréhender les agricultures familiales. Je précise tout de suite que des études, et elles sont nombreuses et fondamentales, ont déjà abordé la question agraire de ce point de vue. Je les présenterai. Car ainsi, je pourrai au fur et à mesure insister sur la nécessité de les dépasser ou de les adapter au contexte de ma recherche.

1.2- UNE APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE À (RE) CONSTRUIRE

Pendant de nombreuses années, la qualification ou la dénomination des paysanneries a orienté les méthodes d'appréhension de celles-ci. Dans leur volonté de décrire les rouages du capitalisme, Marx (1867) et Kautsky (1900), analystes des paysanneries, ne sont pas allés au-delà de l'allégation « prophétique » de la mutation des petits propriétaires en ouvriers agricoles. Chayanov (1924) par exemple se limite à démontrer que la compréhension des formes paysannes de production nécessite qu'on ait en tête que ni le travail ni la production rurale agricole ne sont économiquement quantifiables. Malgré l'allusion implicite aux modes de fonctionnement des entités familiales, il ne va pas plus en avant dans ses analyses. Un peu plus tard, mais dans un contexte économique bien différent, Coase (1939) va encore plus loin dans l'évitement de la famille rurale agricole comme objet d'analyse. Il théorise une approche qui permet d'assimiler l'exploitation familiale rurale à une firme. Ici, les logiques économiques non quantifiables de Chayanov sont complètement abandonnées. Peut-être avait-il, encore plus vite que Marx, en ignorant les résistances à la poussée capitaliste, anticipé la transformation des exploitations familiales en entreprises agricoles.

Quelques 40 ou 50 années plus tard, Mazoyer et Roudart (1997) dans un ouvrage méticuleux sur « la construction d'une

connaissance organisée de l'agriculture, [et une] compréhension des problèmes agraires d'aujourd'hui » (Mazoyer et Roudart, 1997, p.20), ont formalisé une théorie des systèmes agraires, elle-même déjà commencée par Mazoyer en 1975. Pour eux, « chaque système agraire est l'expression théorique d'un type d'agriculture historiquement constitué et géographiquement localisé, composé d'un écosystème cultivé caractéristique et d'un système social productif défini, celui-ci permettant d'exploiter durablement la fertilité de l'écosystème cultivé correspondant » (Mazoyer et Roudart, 1997, p.46). Ainsi, « analyser et concevoir en termes de système agraire l'agriculture pratiquée à un moment et en un lieu donnés consiste à la décomposer en deux sous-systèmes principaux : l'écosystème cultivé et le système social productif, à étudier l'organisation et le fonctionnement de chacun de ces sous-systèmes, et à étudier leurs interrelations » (Mazoyer et Roudart, 1997, p.42).

Indiscutablement, l'analyse de l'agriculture passe par sa conception en termes de système agraire, et dans la finesse de la distinction entre écosystème cultivé et système social productif. Mais ainsi conçue, cette théorie ne s'adapte pas nécessairement à la réalité du fonctionnement des entités de production familiales rurales, notamment africaines. Si elle s'appesantit sur l'importance du développement des activités agricoles urbaines et périurbaines, elle ne dit pas un mot sur le milieu rural qui pourtant affiche des spécificités indéniables. En effet, comme le note Besson, d'une part on peut reprocher à la théorie des systèmes agraires « l'omission de l'importance réelle ou potentielle des facteurs socioculturels et identitaires pourtant non déniés, (...) et les conséquences des rituels agricoles sur la reproduction du système et sur sa productivité (abattis sélectif, conservation de la biodiversité, choix des semences, gestion de l'eau, maintien de la fertilité, lutte contre les ravageurs, périodes des récoltes et interdictions pouvant les précéder...), par exemple dans l'organisation spatiale et temporelle des travaux » (Besson, 2012). D'autre part, la théorie des systèmes agraires ne

démontre pas « la nécessité de compléter les concepts économiques pour faire progresser notre compréhension du fonctionnement des agricultures et notre analyse des changements économiques et sociaux qui bouleversent les sociétés rurales : valeur ajoutée sociale, taux d'actualisation endogène, techniques de cultures, entraide et mutualisme, [...] à supposer que les hommes évaluent avantages et inconvénients liés à chaque décision, ce qui revient aussi à insister sur l'obligation de pluridisciplinarité ou mieux de «transdisciplinarité», voire d'indisciplinarité » (Besson, 2003).

Enfin, le système agraire tel que proposé par Mazoyer et Roudart semble figé dans des entités spatiales et temporelles uniques. D'ailleurs, Cochet a tenu à ajouter que le système agraire englobe « tous les villages et/ou communautés, dont les activités impriment une marque semblable au paysage et sont organisées autour des mêmes règles et institutions » (Cochet, 2011, p.39).

Par rapport à ces précisions, la pertinence du système agraire comme moyen de perception des dynamiques rurales, ne prend pas suffisamment en compte le glissement de niveau d'analyse qui peut rendre légitime la possibilité de comparer deux villages de la même région. Cette difficulté rend encore plus compliqué la possibilité de mobiliser la théorie du système agraire pour analyser les logiques familiales, voire individuelles en milieu rural.

Reste alors à envisager, comme le suggère Jouve (1988), que ce soit le chercheur qui, sans s'enfermer dans les limitations territoriales, considère de façon souple et pragmatique, ce qui serait l'espace social ou politique le plus pertinent pour son terrain. L'élargissement de l'espace à observer est l'une des conditions de la prise en compte de la mobilité et de la diversification des sources de revenus. À cause de ces faits, l'utilisation du concept de système agraire est encore plus difficile, car par exemple, la mobilité des individus à l'intérieur de ces systèmes est tantôt saisonnière, tantôt pluriannuelle, tantôt dans un lieu proche pour des activités semblables, tantôt dans un lieu plus éloigné avec des activités

différentes... Les situations ne sont donc pas stables, et les logiques ne sont pas figées. « Il est en effet plus facile d'analyser une situation relativement stable, et de construire ainsi le système agraire, c'est-à-dire la représentation systémique qui permet d'appréhender de façon globale [les logiques rurales], que de se livrer au même exercice lorsque tout bouge si vite que les différents éléments du système ainsi que les interactions réciproques à peine établies, se transforment à nouveau » (Cochet, 2011, p. 41).

À toutes ces difficultés, s'ajoute celle de comprendre et d'anticiper les dynamiques agraires. Plus tard dans la recherche, on verra qu'elles sont rythmées par des contraintes et opportunités que la famille ne maîtrise pas toujours. En cela, Cochet (2011) avance que le système agraire est plus facile d'accès à l'échelle du temps long de l'histoire, et pour en poser les principaux jalons, qu'à celle des transformations accélérées des agricultures contemporaines. Néanmoins, les deux échelles seront prises en compte dans cette recherche. En réalité, bien plus que les échelles de temps, les études en termes de système agraire nécessitent de recourir à des concepts dont l'efficacité et la pertinence se mesurent à d'autres niveaux d'analyses : l'entité de production, la parcelle et le troupeau. La parcelle et le troupeau sont objets d'analyses biotechniques. Je me contenterai de recourir dans l'approche théorique, à l'explication de ce que l'on entend par entité de production.

L'entité de production, se rapporte en termes d'échelle d'analyse à l'exploitation familiale. Cochet explique : « cette échelle d'analyse est sans doute tout à fait primordiale, tant il est vrai que ce sont bien les entités de production, les exploitations agricoles, qui constituent les mailles élémentaires du tissu rural, le niveau d'organisation du processus productif en agriculture, celui où se croisent et s'entremêlent les filières de production ; également mailles élémentaires entre lesquelles se nouent les relations de voisinage, les solidarités, les contradictions, les conflits, les

mécanismes de différenciation (Cochet, 2011, p.48). Pourtant, l'exploitation familiale ne représente pas toujours une unité. Souvent, de nombreux centres de décisions, et de travail individuel se présentent sous la forme de sous-exploitations, ou d'exploitations individuelles (Guillermou, 2006 ; Gafsi et al, 2016). Dans la partie empirique, cette nuance sera davantage mise en lumière. Elle postule que l'exploitation représente une entité, composée de plusieurs unités de production. Ce postulat introduit l'une des idées fondatrices de la contestation de l'existence d'une seule unité de production dans les exploitations agricoles, et légitime l'entrée dans le jargon et dans les pratiques méthodologiques de la sociologie rurale le terme « système de production ». Comprendre qu'il y a généralement une démultiplication des centres de production, contribue à adapter l'approche méthodologique des exploitations familiales agropastorales.

Pour Cochet encore, l'analyse des exploitations individuelles n'a pas de sens. Il faudrait en analyser plusieurs, pour construire des typologies, de telle sorte que le système soit la représentation modélisée du type d'exploitation agricole considéré. Le fait même d'utiliser le terme « exploitation agricole » donne une indication sur le flou qui subsiste encore quand on évoque les exploitations en milieu rural subsaharien, le processus de production étant complexifié par l'enchâssement des entités de résidence, d'accumulation et de consommation (Gastellu, 1980), mais surtout dans la distinction entre unité de production et système d'activité. Les deux entités sont centrales. Elles sont au cœur des dynamiques famille-exploitation, et permettent de mettre en lumière les relations sociales que les familles et les membres qui les composent nouent entre eux et en dehors de la famille, et dont le but est souvent de rassembler les facteurs de production dont ils ont besoin. Le système d'activité quant à lui, « constitue le véritable domaine de cohérence des pratiques et des choix des agriculteurs » (Paul *et al.*, 1994). Il se justifie par cette réalité que les stratégies

familiales dépassent la simple activité agricole, pour englober des stratégies plus vastes. Voici l'une des raisons pour lesquelles aujourd'hui, la pluriactivité redevient centrale dans l'observation de la ruralité.

En parlant de la pluriactivité, si on a tendance à croire qu'il s'agit d'un phénomène nouveau, c'est parce qu'en Afrique par exemple « l'administration coloniale a brutalement réduit la mobilité des populations et leur pluriactivité en cantonnant les individus – Code de l'indigénat, regroupement de l'habitat, mise au travail des indigènes –, et en leur interdisant l'accès à certaines ressources et espaces » (Verdeaux, 1997). Or, dans le cas de nombreuses régions de l'Afrique subsaharienne précoloniale, la pluriactivité était généralisée, entre pêche, chasse, cueillette, commerce à longue distance ; la spécialisation des artisans comme les forgerons par exemple ne les empêchait pas de pratiquer l'agriculture (Cochet, 2011). Parce que cette pluriactivité était résiduelle on a pu la négliger. Aujourd'hui, il faut impérativement distinguer les différentes formes de pluriactivités. D'une part celle qui de facto relève « d'une semi-prolétarianisation des agriculteurs, ou d'une précarité généralisée, c'est le sauve-qui-peut pour assurer la survie » (Cochet, 2011), de celles « qui permettent l'accroissement du niveau de vie, et la réalisation d'investissements productifs » (Dufumier, 2006). L'intérêt de cette distinction est de savoir ce qui relève du système d'activité, tout en permettant de comprendre le pourquoi et le comment du processus productif, au-delà même de la production agricole, la production de sécurité alimentaire et sociale, la production de lien social, la production de patrimoine, etc. (Cochet, 2011).

Enfin, pour clore cette partie sur la nécessité de reconstruire l'approche méthodologique, je présente la dernière et principale approche, qui se construit sur les aménagements que l'on peut faire à toutes ces approches ci-dessus citées : c'est l'approche par les systèmes familiaux multilocalisés (SFM). Mais avant de présenter

les SFM, je voudrais rapidement énoncer l'autre approche de laquelle elle tire en partie ses fondements : l'approche par les « livelihoods »³ (Scones, 2009 ; Sourisseau et al, 2014 ; Cortes et al, 2014). Cette dernière envisage de prendre comme angle d'analyse, de compréhension et de classification, la capacité des familles à mobiliser des moyens de subsistance. Elle s'articule autour de trois concepts fondamentaux : capacité⁴, équité⁵, et durabilité⁶ (Chambers, and Conway, 1991). Cette approche, en s'appuyant sur des concepts qui se veulent nouveaux à l'époque de sa formulation, est encore trop centrée sur l'activité agricole, et pas assez sur les dynamiques familiales et les systèmes d'activités. D'ailleurs, les auteurs avouent un paternalisme assumé des concepts fondamentaux qui constituent la base ontologique de cette approche. Ce faisant, ils avouent implicitement la déconnexion qu'ils peuvent présenter par rapport aux réalités empiriques. Ils écrivent : « In proposing these concepts, we, like others, are trapped in implicit paternalism. Faced with diversity and change in

3- De l'anglais, "moyens d'existence" et par extension, "systèmes d'existence"

4 "The world capability has been used by Amartya Sen (Sen, 1984, 1987 ; Dreze and Sen 1989) to refer being able to perform certain basic functioning, to what a person is capable of doing and being" (Chambers and Conway, 1991)

5 « In conventional terms, equity can be measured in terms of relative income distribution. But we use the word more broadly, to imply a less unequal distribution of assets, capabilities and opportunities and especially enhancement of those of the most deprived. It includes an end to discrimination against women, against minorities, and against all who are weak, and an end to urban poverty and deprivation" (Chambers and Conway, 1991).

6 Il y a plusieurs signification et interprétations que l'on peut donner au mot « sustainability »:

- "Environmentally, sustainability refers to the new global concerns with pollution, global warming, deforestation, the overexploitation of non-renewable resources and physical degradation. It has become orthodox, verbally if not in behavior, to take a long-term view, to have a sense of the global village with finite resources threatened by wasteful and polluting consumption on the one hand, and by rapid growth of population on the other.

- In common parlance, sustainability connotes self-sufficiency and an implicit ideology of long-term self-restraint and self-reliance. It is used to refer to life styles which touch the earth lightly, to organic agriculture with low external inputs; to institutions which can raise their own revenue; to process which are self-supporting without subsidy.

- Socially, in the livelihood context, we will use sustainability in a more focused manner to mean the ability to maintain and improve livelihoods while maintaining or enhancing the local and global assets and capabilities on which livelihoods depend" (Chambers and Conway, 1991).

human conditions, values and aspirations, no search for universal concepts can fully escape top-down generalization and prescription. So capability, equity, and sustainability are 'our' concepts, not 'theirs'. They are justified only as a stage in a constant struggle of questioning, doubt, dialogue and self-criticism, in which we try to see is right and practicable, and what fits 'their' conditions and priorities, and those of humankind as whole. In these, and other concepts, there can and should be nothing final » (Chambers and Conway, 1991). C'est en partie pour améliorer cette approche que des auteurs, tous dans le cadre d'un chantier méthodologique conduit par le CIRAD, ont proposé et appliqué l'approche par les SFM (Sourisseau et al, 2012 ; Cortes et al, 2014 ; Bosc et al, 2015).

Le modèle proposé par les SFM repose sur une triple logique de dispersion, circulation et articulation des hommes, des biens et des activités, à plusieurs échelles (Cortes, 2008). Alors, les dynamiques sociales des mondes ruraux des Suds sont inscrites dans leur complexité, et donnent à intégrer les liens entre logiques familiales, rapports spatiaux et systèmes d'activités et de revenus ruraux (Sourisseau et al., 2013). Comme je l'ai dit, elle s'est construite sur les fondements des approches évoquées tout au long de cette partie. Cette approche semble donc la mieux outillée pour observer le monde rural agropastoral. De plus, elle est plus réaliste que les instruments macroéconomiques et les indicateurs de type « statuts professionnels » en vigueur sur le plan international et qui servent à mesurer l'emploi, le sous-emploi ou encore le chômage, mais qui ne correspondent pas à la réalité d'un milieu où l'activité économique n'est pour l'instant organisée que par un marché informel (Phélinas, 2014/2). L'approche par les SFM permet de remettre le système familial au cœur de l'analyse des exploitations familiales, (Bosc et al., 2015). Avec cette théorie, les logiques du « faire-famille » et du « être-en-famille » sont présentes dans le raisonnement. Dans la suite du travail, je prendrai le soin de définir ces concepts centraux. Mais, pour faire court, le renouvellement de l'approche méthodologique vise à organiser un glissement

opportun et assumé, du système agraire vers le système familial comme le lieu principal dans lequel les logiques et fonctionnements des exploitations agricoles rurales se situent.

Dans le chapitre méthodologique, je reviendrai plus en profondeur sur ce choix. Au-delà de sa justification, j'en présenterai les contours, et bien évidemment, les failles et les aménagements que j'ai dû y apporter pour qu'il soit le plus pertinent possible pour ma recherche. Il ne reste plus maintenant qu'à s'assurer que les concepts qui sont ou vont être mobilisés entrent en résonance avec des réalités concrètes du terrain. Ce n'est ni une évidence, ni un acquis. Il faut, pour s'en convaincre, murmurer cette question : qu'est-ce que le système familial ?

1.3- UN CADRE CONCEPTUEL À (RE) DÉFINIR ?

Il n'est pas sans intérêt d'annoncer dans ce paragraphe que la posture méthodologique adoptée ici est hypothético inductive, avant que la question méthodologique ne soit abordée dans le chapitre 3. Le but est de souligner le fait que la construction du cadre théorico-conceptuel ne précède pas les observations de terrain, au contraire, elle en émerge. Exceptée la mobilisation du concept de démotivation agropastorale, qui reste celui qui a été pensé, après la recherche documentaire, comme un concept qui pourrait donner un autre point d'observation, ou d'appréhension des ruralités et des phénomènes qui y sont à l'œuvre actuellement. Mais il est important pour l'intelligibilité des développements qui vont suivre de définir, expliquer et discuter dès à présent les concepts clés qui sont mobilisés, parce qu'ils donnent du contenu et du sens à cette expression déjà évoquée et qui le sera davantage tout au long de cette recherche : le système familial. Il s'agit de deux concepts : configuration et entourage. À côté de ces concepts clés, de nombreux autres seront expliqués, au fur et à mesure qu'ils apparaîtront dans le raisonnement.

1.3.1- L'entourage

Je voudrais construire les paragraphes qui suivent autour du déterminant « système », et de l'insatisfaction qu'on en tire quelle que soit la définition retenue, notamment dans le champ de réflexion qui m'intéresse. Cela est d'autant plus embarrassant que l'enjeu est ici de donner à comprendre comment le « système familial » fonctionne. Peut-être cette difficulté est-elle liée à la difficulté d'identification des composantes dudit système, (ou autrement dit, la « *structure* » du système), à sa construction historique, et aux transformations qu'elle a subi au fil de son histoire récente ou lointaine ? La matérialisation de l'évolution supposée des systèmes commence à s'affirmer ici, et dans les approches méthodologiques et conceptuelles, par la distinction qui est faite entre le système agraire, — mobilisé par la théorie des systèmes agraires (Mazoyer, 1975 ; Mazoyer et Roudart, 1997) — et le système familial que mobilise l'approche par les SFM. Il se poursuit par la nécessité d'opérer un renouvellement conceptuel encore plus poussé. Alors, je vais présenter successivement comment on est passé de structure agraire à système agraire, de système agraire à système familial, et enfin comment je pense qu'il faut passer de système familial à entourage.

1.3.1.1- De la structure familiale au système familial

Les notions de structure et de système sont soutenues par des courants de pensées dits structuralistes et systémiques. Depuis les travaux de Lévi-Strauss (1954) jusque dans les années 1980, en France particulièrement, l'idée maîtresse des travaux anthropologiques et la position institutionnelle dominante étaient construites autour du structuralisme. C'est dans les années 1980 que cette place centrale que le structuralisme occupe dans les sciences sociales en général s'effondre peu à peu, pour laisser place à la systémique. Présenter brièvement les évolutions au cœur de

ces deux courants de pensée, sans en durcir les traits, permet d'une part d'apporter un nécessaire éclairage à deux concepts souvent mobilisés abusivement, ou naïvement par nous les chercheurs, mais surtout d'autre part, de rentrer dans la logique idéologique et méthodologique qui a conduit les chercheurs à dépasser l'observation des structures pour envisager celle des systèmes. Par la suite, les conclusions des idées qui structurent chacun des paragraphes qui vont suivre, associent aux notions de structure et système, le qualificatif « familial ». On verra mieux ce que cela « tord », ce que cela « change », et pourquoi il faut à chaque fois les repenser, eu égard à la complexité des dispositifs observés, que ce soit la structure familiale ou le système familial. Alors, il ne s'agit pas à proprement parler de dépasser les approches classiques (structuralisme et systémique), et en rechercher les substituts. Parce qu'alors, on se voit obligé de faire le tour d'autres approches (constructivisme, positivisme, fonctionnalisme, structuro-fonctionnalisme...), pour la forme, sans que cela apporte nécessairement une solution à l'observation. Il est simplement question de montrer que ces approches ne donnent à saisir que très imparfaitement la réalité des dynamiques familiales chez les Bamiléké.

Il était une fois, dans les sciences sociales... le structuralisme

Le structuralisme en tant que courant de pensée en sciences humaines s'est largement inspiré de la linguistique. Benveniste, en s'appuyant sur les travaux de Saussure et de l'école de Prague⁷, énonce que le structuralisme permet d'étudier une langue comme un ensemble structuré dans lequel chaque élément trouve son sens dans la relation qu'il entretient avec les autres éléments de la

⁷ L'école de Prague est composée de : Roman Jakobson, S. Karcevsky et N. Troubetskoï qui préconisent pour la linguistique «une méthode propre à permettre de découvrir les lois de structure des dispositifs linguistiques et de l'évolution de ceux-ci»; Source : <http://www.histophilos.com/structuralisme.php> Consulté en ligne le 16 novembre 2018.

phrase. L'apport de la linguistique vient clore l'ensemble des influences qui ont conduit Lévi-Strauss à formuler les contours de la démarche structurale. Car, au départ de ses réflexions, il y a la géologie. Pour lui, l'explication du paysage devient possible si on considère qu'« une architecture profonde et invisible règle les manifestations visibles, et si on la connaît, les rend intelligibles » (Juignet, 2015). Après la géologie, il y a la psychanalyse. Ici Lévi-Strauss pense que « Même ce qui se présente sous des apparences irrationnelles peut dissimuler une rationalité secrète. Des aspects visibles, apparemment incompréhensibles ou absurdes, sont symptomatiques d'un fonctionnement caché qui est, lui, compréhensible » (Juignet, 2015). Les apports de la botanique et de l'ethnographie dans la pensée structurale de Lévi-Strauss se résument en une autre intuition qui laisse à penser qu'il y a derrière l'agencement compliqué des fleurs des champs, et de la parenté chinoise *a priori* complexes des lois d'organisation, ou une architecture de base plus simples. C'est enfin avec la linguistique que se fera la synthèse de toutes les réflexions de Lévi-Strauss décrites en amont. En effet, la rencontre du linguiste russe Jakobson, lui a permis de « cristalliser en un corps d'idées cohérentes » tous les apports suscités, contenus dans ce constat linguistique : « derrière la diversité infinie des manifestations verbales, il y a une structure simple, en tout cas du point de vue phonologique, qui les détermine » (Juignet, 2015). Alors, Lévi-Strauss conclut que « Derrière la diversité chaotique des faits, il est possible d'atteindre des principes simples et peu nombreux qui en expliquent l'existence. Un ordre simple serait repérable dans la diversité et la complexité des manifestations sociales et culturelles humaines ».

Guidés par l'approche structurale, les travaux de Lévi-Strauss vont concerner des champs de recherche très vastes : les activités sociales et culturelles, telles que les croyances et coutumes, les règles de parenté, les mythes, les modes de pensée, mais aussi

accessoirement, les manifestations architecturales, picturales, ou encore la musique.

En se basant sur les références ci-dessus, on peut se lancer dans une esquisse de définition de la structure, comme une organisation logique, et souvent implicite (dans ce sens que l'existence de la structure échappe à la conscience et à la pensée) d'un groupe donné. Pour les structuralistes, les structures ne sont donc pas pensées en amont. Elles existent par elles-mêmes, et de façon inconscientes, déterminent des pratiques, et des croyances des individus qui dépendent des structures observées. Car, « Si l'activité inconsciente de l'esprit consiste à imposer des formes à un contenu, et si ces formes sont principalement les mêmes pour l'ensemble des esprits, anciens et modernes, primitifs et civilisés, comme l'étude de la fonction symbolique, il faut et il suffit d'atteindre la structure inconsciente, sous-jacente à chaque institution ainsi qu'à chaque coutume, pour obtenir un principe d'interprétation valide pour d'autres institutions et d'autres coutumes » (Lévi-Strauss, 1954). Lévi-Strauss (1955) pense en effet que « l'ensemble des coutumes d'un peuple est toujours marqué par un style ; elles forment des systèmes. Je suis persuadé [ajoute-t-il] que ces systèmes n'existent pas en nombre illimité et que les sociétés humaines, comme les individus dans leurs jeux, leurs rêves ou leurs délires, ne créent jamais de façon absolue, mais se bornent à choisir certaines combinaisons dans un répertoire idéal qu'il serait possible de reconstituer ».

Sur la base de ces axiomes énoncés par Lévi-Strauss, en faisant fi de tous les autres domaines qui ont inspiré sa construction théorique, et en se focalisant sur la structure familiale, on peut tout de suite dire que l'approche structurale apparaît comme un paradoxe, à tout le moins sur le plan de son appréhension méthodologique. En effet, comment ne pas l'accuser de dogme, elle qui repose sur des hypothèses de départ supposées acquises, et que la recherche ultérieure ne remet plus en question ? Alors

que quand on travaille précisément avec les familles, on se rend compte qu'elles sont dans des dynamiques permanentes, ne serait-ce que par rapport aux différentes typologies familiales. On sait que celles-ci ne font pas l'unanimité chez les chercheurs qui ont travaillé la question : ils ne sont pas en mesure d'en faire une énumération exhaustive, et se contentent de donner des catégories générales. Ces catégories ne permettent pas de comprendre en profondeur le fonctionnement des familles appartenant à différentes catégories, mais en donnent simplement les tendances, qu'il s'agisse des catégories élaborées Le Play (1901), Laslett (1972a et 1972b), Pilon et Vignikin (2006) ou encore Todd (1994) par exemple. Il me semble que le but est après tout de comprendre la complexité des groupes étudiés, dans leur cycle de vie, dans leurs trajectoires individuelles et collectives singulières, dans leurs dynamiques systémiques permanentes.

Aussi, je pourrais d'ores et déjà avancer que dans de nombreux cas de figure, la structure de la famille est plus que consciente, mue par la nécessité d'accroître par exemple l'importance de la main d'œuvre familiale, ou de réduire sa charge de consommation, en organisant le départ de certains de ses membres. Le travail d'observation des familles ne saurait donc se limiter à l'observation des structures qui les composent. Au contraire, il vise à les dépasser. De même, l'idée de l'inconscient structural, ne saurait rigoureusement s'appliquer à un ensemble de pratiques, de logiques et de stratégies mises sur pied dans le fonctionnement des familles tant dans la reproduction, que dans la production et la consommation.

Si ces fonctions sont parfois inconscientes, elles sont aussi souvent le résultat de calculs rationnels. Car, on verra aussi que la structure ne détermine pas nécessairement le mode de production. Souvent, des structures familiales jugées idéales, abondantes en main d'œuvre potentielles, n'arrivent pas aux résultats de production qu'on leurs présuppose. Par ailleurs, certaines familles a

priori défavorisées eu égard à leurs structures, s'organisent parfaitement.

L'inconscient structural au cœur du structuralisme de Lévi-Strauss montre une autre limite qui est résumée par Jaulin. Il explique que pour la théorie structuraliste de Lévi-Strauss « les personnes et les groupes humains, ne seraient que des pantins, et leurs mythes et leurs dispositifs de parenté, des gloses cryptées du Verbe Immuable des Structures de l'Inconscient dont seule l'illumination structuraliste détiendrait les clés » (Jaulin, 1971). Si on peut croire en s'appuyant sur les travaux de Todd ou Le play sur les structures familiales, que lesdites structures peuvent permettre de comprendre le fonctionnement des familles selon qu'elles soient souches, communautaires ou nucléaires, on accepte moins l'idée de l'inconscient structural. On pourrait même à juste titre, le soupçonner « d'ethnocentrisme élémentaire », selon l'expression de Jaulin (1971), en ce qu'elle reproduit « le schème prophétique du monothéisme : ce ne serait plus un Dieu unique qui régirait le destin de l'humanité mais bien plutôt un "Inconscient Structural", toujours le même derrière la diversité apparente mais, pour la majeure partie, illusoire des cultures ». Finalement, ne pas faire la critique des constructions historiques des structures, revient à essentialiser ces structures, à les considérer comme naturelles, éternelles, définitives, à l'image par exagération d'un système mécanique, dans lequel toutes les pièces sont connues, identifiées ou identifiables, et dont le fonctionnement est tout aussi prévisible. Or, on sait que l'hypothèse d'une structure unique qui réglerait de la même manière la logique, le langage et l'inconscient n'a jamais été mise en évidence. Sans doute parce que les structures familiales sont évolutives, dynamiques et adaptatives, influencées par des contingences, des contraintes, et des opportunités de nature temporelles, économiques socioculturelles, et même politiques. La perception de la structure de la famille n'est donc que la base pour une observation plus poussée de son fonctionnement. L'observation de la structure familiale ne saurait être suffisante

comme méthode de recherche. Au mieux, elle n'en sera que l'étape première. C'est d'ailleurs en partie sur les fondements de ces éléments critiques qu'est née la systémique, dont le structuralisme est considéré comme l'une des sources premières, le début d'un processus. C'est ce qu'indique avec humour Piaget, quand il dit que Lévi-Strauss néglige l'évolution de la pensée pourtant évidente, de celle de l'enfant à celle de... Lévi-Strauss (Piaget, 1968, P. 100).

Du structuralisme à la systémique⁸

L'histoire de la systémique a été construite pendant la seconde moitié du XXe siècle. Il aurait été de bon ton de montrer comment elle s'est imposée en tant que méthode de recherche et en tant que véritable paradigme. Mais le lieu n'est pas adéquat ici pour retracer tout cet historique, au demeurant intéressant.

Ici, on peut se contenter de retenir que le développement de la pensée systémique est lié à l'émergence de la notion de système. Le système se définit de façon générale par Joël de Rosnay comme étant « un ensemble d'éléments, en interaction dynamique, et organisés en fonction d'un but ». À cause de sa complexité, il n'existe pas de définition plus complète de la notion de système. Cela n'est d'ailleurs pas le but, car alors il faudrait une définition qui correspond à tous les différents types de systèmes : biologiques, sociaux, politiques... En général, il suffit de compléter cette définition très générale avec un certain nombre de caractéristiques qui sont communes à tous les systèmes :

- L'ouverture du système à son environnement. Chaque système étant en interaction constante avec son écosystème qu'il modifie, et qui le modifie en retour.

⁸ Les références de ce chapitre sont essentiellement tirées d'un document en ligne, consulté à l'adresse ci-dessous, et consulté le 03 décembre 2017 : <http://lara.inist.fr/bitstream/handle/2332/1431/?sequence=1>

- La double caractérisation des aspects structurels et fonctionnels. Chaque système a sa composition et son fonctionnement propres, en plus d'une histoire que l'on a souvent tendance à minimiser.
- Le principe d'arborescence, qui signifie que chaque système a une structure élaborée, et qui se décompose souvent en sous-systèmes.
- Les systèmes sont finalisés. On parle selon le cas de résilience, ou encore d'adaptation, de survie, de reproduction, etc., comme des objectifs de leurs configurations.
- Le besoin de variété. En raison des contingences, des contraintes et des opportunités auxquelles ils font face, les systèmes se diversifient, se métamorphosent, se recomposent, pour mieux s'adapter.
- Les systèmes sont auto-organiseurs. En effet, l'adaptabilité dont ils sont, ou ils doivent être capables, n'empêchent pas le maintien d'une certaine cohérence interne.

Dans l'essai de caractérisation des systèmes, d'autres concepts (interaction, complexité, composition, adaptation, globalisation, résilience, survie, métamorphose, contingences, cohérence...) font leur apparition, confirmant ainsi la complexité de cette notion. On comprend alors que sa mise en œuvre passe par une démarche méthodologique qui demande un effort d'apprentissage conceptuel et pratique. La systémique est cette démarche-là, faite d'un alliage de savoir et de pratique, le savoir étant la base conceptuelle (complexité, globalité, interaction, etc.) et la pratique, la démarche méthodologique (aspects fonctionnel, structural et historique) proprement dite.

La systémique se définit alors comme la « discipline qui regroupe les démarches théoriques, pratiques et méthodologiques, relatives à l'étude de ce qui est reconnu comme trop complexe pour pouvoir être abordé de façon réductionniste, et qui pose des problèmes de frontières, de relations internes et externes, de structure, de lois ou de propriétés émergentes caractérisant le

système comme tel, ou des problèmes de mode d'observation, de représentation, de modélisation ou de simulation d'une totalité complexe »⁹. Cette définition a le mérite de considérer les objets d'études selon une approche globale (ou holiste). Elle laisse comprendre entre les lignes que la systémique est née en partie de la critique du structuralisme, en partant de l'idée que les structures observées ne sont qu'un élément explicatif du fonctionnement des systèmes, l'historicité et le dispositif desdites structures étant, au même titre que les structures, importantes à considérer.

C'est en partant de ces considérations théorico-méthodologiques que les études se sont tournées sur l'analyse des systèmes agraires et non plus des structures agraires. En 1946 déjà, Cholley écrivait qu'« on arriverait à serrer de beaucoup plus près la réalité en considérant que l'activité agricole révèle une véritable combinaison ou d'un complexe d'éléments empruntés à des domaines différents et pourtant très étroitement liés ; des éléments à tel point solidaires qu'il n'est pas concevable que l'un d'entre eux se transforme radicalement sans que les autres n'en soient pas sensiblement affectés et que la combinaison tout entière ne s'en trouve pas modifiée dans sa structure, dans son dynamisme, dans ses aspects extérieurs même » (Cholley, 1946, p. 82). Cholley abandonne l'approche structuraliste, pour se focaliser sur les notions qui sont déterminantes dans l'observation et l'explication des familles d'agriculteurs. Il s'évertue à travailler la complexité, la solidarité, la transformation, et le dynamisme des groupes observés. Ce que l'approche structurelle ne fait, ni dans ses bases conceptuelles, ni dans sa démarche méthodologique. Beaucoup plus tard, cette différence est davantage mise en lumière par Cochet, (2011/3, p.99) quand il explique que : « Le concept de système agraire fut souvent réduit à la notion de « structure agraire

⁹ Définition tirée d'une synthèse des travaux du Groupe AFSCET " Diffusion de la pensée systémique" (Donnadieu G., Durand D., Neel D., Nunez E. et L. Saint-Paul (2003) : L'Approche systémique : de quoi s'agit-il ? Consulté en ligne le 04 décembre 2017 <http://www.afscet.asso.fr/SystemicApproach.pdf>

», notion qui désignait à la fois la forme, la disposition et l'ordonnancement des champs, prés, pacages et bois, d'une part, et, d'autre part, la taille des entités de production et les différents modes de faire-valoir associés.

En limitant ainsi le système à la structure, on insiste beaucoup moins sur le caractère dynamique, évolutif, des sociétés agraires et sur l'interaction systémique. Dans l'approche des agroéconomistes des années 1970-1990 qui voulaient dépasser une analyse par les structures, les approches mettant en avant le système agricole sont privilégiées. Mais Cochet aime à le rappeler, les travaux de cette époque mettent plutôt en avant l'exploitation agricole (Cochet, 2011/3). Avec cependant le bémol que c'est le niveau de l'exploitation qui est privilégié, sans que l'environnement desdites exploitations, les aspects historiques, ou encore les rapports sociaux soient pris en compte. Le caractère prétendument systémique des analyses n'est donc pas opérationnel dans ces études-là (Brossier, de Bonneval, Landais, 1993; Sébillotte, 1996; INRA, 1977, 1986... cités par Cochet, 2011/3). C'est Mazoyer, responsable du Département d'Économie et de Sociologie Rurale de l'INRA à partir de 1972, puis titulaire de la Chaire d'Agriculture comparée à l'INA P-G à partir de 1974 qui a redonné au système agricole son sens premier, c'est-à-dire moins structuraliste, et plus dynamique (Cochet, 2011/3).

Dans la partie sur la redéfinition de l'approche méthodologique, j'ai déjà évoqué la critique de Besson (2003) sur la théorie du système agricole développée par Mazoyer (1975) et Mazoyer et Roudart (1997), comme inadéquate à la saisie des dynamiques spatiales, temporelles des familles rurales. Je la reprends ici, dans le but de mieux expliquer pourquoi il faut remplacer le système agricole par le système familial. Dans le cas des modes de production rurales agropastorales, une entrée par l'agriculture laisse en marge la possibilité d'observer les dynamiques les plus importantes, qui se construisent autour de l'organisation des

familles rurales. Cette intuition est renforcée par les premiers pas exploratoires sur mes terrains d'études. Mais à ce moment-là, elle a déjà été prise en compte par des chercheurs du CIRAD. Dans un document de travail (Sourriseau et al, 2012), ils proposent cette approche pour les études des ruralités dans les pays du Sud. Ils sont aussi les premiers à les mettre en application dans des terrains variés : au Nicaragua, en Tanzanie, au Mali, en Roumanie entre autres choses, etc. À la suite de ces études, ils en arrivent à la conclusion suivante : « La construction sociale d'un monde rural spécialisé et ancré à son territoire a occulté quatre réalités historiques structurant le monde rural au Nord comme au Sud : i) la valorisation des propriétaires privés au détriment de la diversité des conditions socio-économiques ; ii) l'importance des relations économiques au marché, de proximité ou à plus grande distance s'articulant à l'autoconsommation ; iii) la mobilité ; iv) la pluriactivité et l'insertion de l'activité agricole dans des systèmes d'activités complexes » (Cortes *et al*, 2014). Pour le dire en d'autres termes, l'approche par le système agraire pourrait omettre dans l'observation et l'analyse, les logiques d'accès au foncier, ou les migrations, la conversion des agriculteurs et des jeunes dans des activités autres que l'agriculture, qui dans certaines zones et chez certaines personnes ne sont plus des modes de production principaux. L'entrée par la famille permet donc de se focaliser sur les dynamiques familiales, en envisageant dans ces dynamiques, le rapport des familles et de ses membres à l'activité agricole. Car, les pratiques rurales se construisent autour de la famille, en tant que lieu de production - reproduction - décision - consommation.

Il est donc normal que la famille soit au centre de l'observation. Seulement, si tout le monde croit savoir ce qu'est la famille (Héritier-Augé, 1991 : 273), elle reste « une notion qui ne va pas de soi » (Pilon et Vignikin, 2006, 14). En témoigne par exemple la diversité des critères retenus pour sa définition : la parenté par filiation ou par alliance, la reproduction, la résidence commune, la coopération économique, la prise en charge des enfants, la

reconnaissance d'une autorité commune... (Pilon et Vignikin, 2006). De plus, en Afrique Subsaharienne, ce qui s'apparente à la nucléarisation, ou à l'individualisation quand on regarde les stratégies des familles rurales ou même des individus, et qui par ailleurs rend davantage complexe la définition de la famille, n'est autre chose que la « renégociation des relations interindividuelles au sein et hors de nouvelles formes familiales, de nouveaux arrangements résidentiels et domestiques, et de nouveaux rapports entre générations et entre sexes » (Pilon et Vignikin, 2006, 13). Dans le foisonnement de ces critères, Bourdieu explique qu'il faut « cesser de considérer la famille comme une donnée immédiate de la réalité sociale pour y voir un instrument de construction de cette réalité » (Bourdieu, 1993 : 36, cité par Pilon et Vignikin, 2006, 16), car la famille n'a de sens qu'étudiée dans l'ensemble des relations sociales dont elle est la pièce maîtresse (de Lauwe, 1959). En effet, les activités de production, de consommation, de reproduction et de socialisation mobilisent bien souvent des personnes issues d'entités, de résidences séparées. C'est dire qu'en plus des liens (relations), il est important de s'intéresser à des lieux (territoires) par lesquels la famille se construit (son organisation relationnelle et son fonctionnement territorial), autrement dit, son entourage (Bonvalet et Lelièvre, 2012).

1.3.1.2- Du système familial à l'entourage

L'axiome de départ de cette partie est que les difficultés conceptuelles se traduisent nécessairement en difficultés méthodologiques. C'est le cas des concepts de ménage et de famille, et de la difficulté que l'on rencontre quand on voudrait les observer, notamment dans le contexte rural africain, où le mode de production est essentiellement centré autour du fonctionnement familial. En tant que lieux d'observation et de collecte de données, si ces concepts sont opérationnels dans les études démographiques

et économiques, dans les études sur les dynamiques sociodémographiques par contre, ils ne sont pas seulement des références pour le débat, mais ils sont eux-mêmes sources de débats (Desrosières, 1993). C'est pourquoi Bonvalet et Lelièvre (2012) établissent par exemple que ces concepts entraînent des tensions entre les données disponibles, l'opérationnalité des catégories d'analyse, leur flou conceptuel, voire sémantique. De plus, les critères de définition de la famille à travers le ménage varie fortement d'un pays à l'autre : corésidence ; filiation, alliance ; genre de vie (repas quotidien) ; communauté de revenus, communauté de consommation, etc.

Pour ce qui est de la famille, ce qui retient l'attention, c'est que chaque auteur qui y réfléchit dresse une façon différente de la décrire par des typologies. Michel l'énonce clairement quand elle dit qu'« on ne peut pas théoriquement parler de famille en général, mais seulement de types de familles » Michel (1986, p.6). Quelques exemples l'illustrent bien :

- Le Play (1901), distingue trois catégories de familles : la famille patriarcale, la famille instable et la famille-souche.
- Laslett (1972a, 1972b) préfère parler de groupes domestiques. Il en distingue quatre catégories : les groupes domestiques dits sans structure familiale, les groupes domestiques simples, les groupes domestiques étendus, et les groupes domestiques multiples.
- Todd (1996) quant à lui, établit quatre catégories de famille. À l'intérieur de ces catégories, il reconnaît que l'on peut trouver des nuances. Il s'agit de la famille-souche, la famille communautaire, la famille nucléaire absolue et la famille nucléaire égalitaire.

Outre la diversité des catégories que l'on observe d'un auteur à l'autre, il faut noter que les critères d'établissement de chacune de ces catégories sont nombreux et complexes. C'est pourquoi on a pensé à se concentrer sur le ménage. Mais le concept de ménage, lui non plus n'est pas facile à définir. Sa raison d'être vient de ce

que mieux que les termes couple conjugal, et parenté, c'est celui qui fait le mieux référence à l'histoire des formes de familles (Mc Donald, 1992). Le concept de ménage a, en réalité, été conçu au sein des sociétés occidentales. Il est basé sur l'unité d'habitat, sur l'idée d'un lieu de résidence unique. Il est alors la référence pour ce qui concerne les études économiques, sociodémographiques et fiscales. Il représente une unité d'observation statistique opérationnelle, qui doit permettre de recenser et compter les individus sans omission ni double compte lors des recensements et enquêtes (Pilon et Vignikin, 2006).

Mais il faut noter que l'objet des études qui font référence au ménage, n'est pas l'étude de la famille, alors, si on part de la définition la plus courante du ménage qui est celle d'« un groupe de personnes vivant au sein d'un même logement et prenant leur repas ensemble » (Pilon et Vignikin, 2006), on ne voit pas bien en quoi ces considérations donnent des éclaircissements sur les fonctionnements familiaux. Même dans ses fondements, le concept de ménage est critiqué, par les sociologues et les anthropologues. Les démographes eux non plus ne sont pas en reste : (Peatrick, *in* Pilon et *al.*, 1997 ; Netting et *al.*, 1984 ; Sala-Diankala, 1988 ; Mc Donald, 1992, cités par Pilon et Vignikin, 2006). Souvent, dans des contextes sociaux et culturels très différents, le critère de résidence a montré ses insuffisances, avec la non prise en compte des migrants de plus ou moins longue durée, mais qui participent à la production, la reproduction, l'héritage même, etc. De même des situations de non-corésidence des conjoints ou des enfants encore indépendants, fréquents dans de nombreuses situations (polygynie par exemple) ne sont pas souvent prises en compte dans les études fondées sur le ménage.

Finalement, les concepts de ménages et familles sont sujets à de nombreux glissements, tant pendant l'observation, les analyses, que les interprétations. En plus, de nombreuses études, en montrant que « l'heure n'est ni à la nucléarisation, ni à l'individualisme, mais

plutôt à une renégociation des relations interindividuelles au sein et hors des familles, qui s'accompagne de nouvelles formes familiales, de nouveaux arrangements résidentiels et domestiques, et de nouveaux rapports entre générations et sexes » (Gautier et Pilon, 1997), rendent presque désuètes les concepts de familles et ménages. Du point de vue méthodologique en tout cas.

Face à ces difficultés, un autre concept permet de mieux mettre en lumière la structure et le fonctionnement des familles, autour des réseaux et des espaces dont elle dispose : l'entourage. Il permet, « en adjoignant au cadrage du ménage, la prise en compte des liens de la famille en dehors du ménage, [de sorte que] l'ambiguïté et les glissements problématiques entre les deux notions, ménage et famille, disparaissent » (Bonvalet et Lelièvre, 2012, 57). Car, l'entourage permet de capter la réalité des relations familiales, façonnées par les individus qui la composent, en jouant sur l'espace, les distances et les proximités. Cette vision de l'entourage repose sur le postulat que la famille rurale agropastorale sera appréhendée avec beaucoup plus de précision si elle est restituée dans son réseau relationnel, « parce que ce groupe d'individus, isolé dans son logement, est en réalité partie prenante d'un ensemble de relations familiales, amicales et professionnelles (ici dans le sens du travail agricole), son comportement démographique, social [et économique] et résidentiel porte leurs empreintes » (Bonvalet et Lelièvre, 2012, 12).

Une fois qu'on a dit que l'observation des entités familiales rurales, restituées dans leurs entourages est plus complète, on n'en sait pas davantage. D'autant plus qu'autour des familles, de nombreux entourages sont en général mobilisés à travers les liens de parenté, d'alliance, d'amitié, de proximité, de voisinage, mais aussi dans les territoires, et les activités professionnelles dans lesquels la famille a un ancrage effectif.

Dans la multiplicité de ces liens, lieux et activités, comment construire pour chaque famille un entourage, comment sortir des

représentations abstraites ? Mark Granovetter (1973), dans « la force des liens faibles », un article qu'il présente lui-même comme exploratoire, propose d'étudier l'importance des relations humaines au travers des liens que des personnes entretiennent entre-elles. En considérant deux individus choisis arbitrairement (A et B), et l'ensemble S, composé de C, D, E, etc. et de toutes les personnes ayant des liens avec l'un ou l'autre ou les deux, l'hypothèse qui lui permet de relier les liens dyadiques à des structures plus larges est la suivante : plus le lien entre A et B est fort, plus la proportion d'individus dans S à laquelle ils seront tous deux liés, c'est-à-dire reliés par un lien faible ou fort est grande. Ce chevauchement dans leurs cercles d'amitié est quasi nul quand leur lien est absent. Il est par contre récurrent quand le lien entre A et B est fort, et intermédiaire quand il est faible. Par la suite, Granovetter explique que, contrairement à la plupart des modèles de réseaux interpersonnels, celui présenté ici n'est pas destiné principalement à être appliqué à de petits groupes en face-à-face ou à des groupes dans des contextes institutionnels ou organisationnels confinés. Au contraire, il est destiné à relier de tels réseaux à petite échelle entre eux et avec des plus grands, plus amorphes. C'est pourquoi il met l'accent sur les liens faibles plutôt que sur les forts. Les liens faibles sont plus susceptibles de relier les membres de différents petits groupes que les forts, qui ont tendance à être concentrés dans des groupes particuliers.

Dans le cadre de cette recherche, la théorie de Granovetter ne sera pas exploitée dans toute sa richesse. Je voudrais simplement lui emprunter la subtilité de la distinction entre les liens faibles et les liens forts. Je ne m'appesantis pas non plus sur l'originalité de l'observation qui fonde son raisonnement en termes de liens faibles et de liens forts. Je les reprends ici simplement dans leur forme, en les adaptant de cette manière : les liens forts sont ceux qui lient des proches, par la parenté ou l'alliance. Ce sont donc des liens d'amitié, de voisinage, de proximité... L'idée est ici, d'arriver à exposer le glissement plus ou moins important que l'on observe

dans la configuration des familles rurales agropastorales bamiléés. En effet, les liens que je qualifie de forts, se diluent se réduisent ou se distendent au fil des années, à causes des contingences contextuelles, mais aussi en raison de l'évolution normale du cycle de vie. Le rapport à l'autorité par exemple, ou la nécessité de l'égalité entre frères, relativement à leur importance dans l'exploitation familiale, peuvent fortement se diluer pour des enfants qui sont appelés à former leur propre famille. De même, le rapport à la terre, au territoire, se modifie en raison de la pression démographique par exemple. Enfin, le rapport aux activités agricoles ou extra agricoles, se modifie, parfois, sous la pression des précédents facteurs. Alors, il se joue quelque chose de décisif dans la manière dont les configurations sont construites, relativement à la capacité de la famille à remplacer ou à renforcer la déliquescence des liens forts par des liens faibles, qui eux font référence à des ressources dont l'origine est par essence extrafamiliale.

Dans une étude empirique, Granovetter (1973) explique que les relations personnelles représentent le canal le plus important par lequel les personnes représentées dans l'échantillon analysé ont réussi à trouver un emploi. Mais plus intéressante est la nature du lien qui unit les personnes ayant trouvé un emploi et leur informateur. Dans l'étude évoquée, seulement 16.7% des personnes représentées dans l'échantillon ont des contacts au moins deux fois par semaine avec celui de qui ils détiennent l'information, contre, 55.6% pour moins de deux fois par semaine, et 27.8% très rarement. Il en conclut que les liens faibles, souvent dénoncés comme source d'anomie et de déclin de la cohésion sociale, peuvent apparaître au contraire comme « des instruments indispensables aux individus pour saisir certaines opportunités qui s'offrent à eux, ainsi que pour leur intégration au sein de la communauté » (Granovetter, 1973, p. 72). En convoquant cette référence, je voudrais montrer l'une des limites de l'approche de Granovetter. En effet, si la relation entre les liens faibles et le fait de trouver un travail est statistiquement établie, on a du mal à

comprendre du point de vue sociologique comment concrètement les liens faibles fonctionnent dans le réel. En effet, le fait de trouver un travail ne dépend pas uniquement de la possession d'une information. Il y a aussi des critères de compétence, de disponibilité qui entrent en jeu. De même, la mobilisation des liens faibles est conditionnée par un ensemble de facteurs. Alors, le plus important pour le sociologue est sans nul doute de comprendre comment les mécanismes à l'œuvre dans les liens fonctionnent. Comment par exemple dans le cadre d'une entité de production familiale, fonctionne l'effritement des liens forts, comment les liens faibles sont mobilisés, par quels moyens, pour quels objectifs et pour quels résultats ?

Ces questions demandent que les relations entre les individus en relation dans un système familial soient étudiées comme étant le cœur même de la difficulté à rendre compte du fonctionnement des familles africaines (Todd, 1983). Si de plus en plus la recherche en socio-économie rurale tend à privilégier l'approche par la famille, souvent, elle continue à buter sur cette idée que la famille serait cette entité homogène dont l'observation rendrait inéluctablement compte du fonctionnement de l'exploitation familiale. Or, pour rester dans l'esprit de ce qu'exprime Granovetter, souvent, l'observation de la famille se limite à l'observation des liens forts uniquement. Pourtant, les familles rurales africaines étendent leurs zones d'influences bien au-delà des liens et même des lieux que l'on peut considérer *a priori* comme établissant les limites de leurs actions.

C'est en partie pour ces raisons que chaque fois qu'il faudra faire allusion à la structure des entités observées je parlerai de famille, mais une fois qu'on se projette dans leurs fonctionnements, je parlerai d'entourage, comme substitut aux concepts de systèmes d'activités, systèmes familiaux.

En réalité, en faisant allusion à la théorie de Granovetter, les liens faibles sont ici autant, sinon davantage importants que les liens

forts. Alors, la mobilisation du concept d'entourage, rend possible la mise en exergue des unités qui composent la famille, et les mécanismes de leur extension, par des liens plus diversifiés qu'elles forment avec des personnes ou des groupes en dehors du cercle familial, ou par la diversification de leurs lieux d'action.

Enfin, l'agencement de toutes ces unités au sein de la famille est implicite ou explicite, et répond à une logique organisationnelle que le concept de « configuration » de Norbert Élias offre la possibilité d'analyser.

1.3.2- La configuration

Que l'on me permette encore une fois de faire un petit rembobinage au début de cette partie, le temps de rappeler que l'entourage ne se présente finalement que comme le reflet d'un dispositif complexe du fonctionnement des familles rurales. Il ne donne pas la possibilité d'explicitier le déterminant « système », dans les termes « système familial ». Il vise simplement à rendre le plus exhaustif possible l'ensemble des différentes unités productives qui interviennent dans le fonctionnement des familles, sans prétendre capter les mécanismes généraux de son fonctionnement. Autrement dit, l'entourage n'explique pas comment les entités qui composent la famille rurale dans ses fonctions productives, reproductives, et de consommation, font système. Les outils de compréhension et d'analyse de ces fonctionnements ne manquent pas. Ils sont même plutôt nombreux. Mais, par pragmatisme, je me focaliserai sur celui qui retient mon attention. Les autres seront mobilisés pour l'enrichir, le préciser, ou le nuancer. Il s'agit du concept de configuration.

Pour Élias (1991), la configuration est à l'image d'un jeu auquel prennent part les acteurs d'un système donné. Comme des joueurs, ces acteurs tout en acceptant les règles, les enjeux et les tensions

du jeu, forment une figure changeante. Les mouvements des uns étant dépendants de ceux des autres, la configuration est conçue par rapport aux individus. Heinich (2010) a fortement critiqué le concept de configuration, en le présentant comme moins élaboré que celui de champ chez Bourdieu. La configuration en effet, contrairement au champ bourdieusien, ne prend pas en compte les relations intergroupes, même si du reste ils sont construits sur les mêmes bases d'une approche dynamique des relations, et de tension (Élias) ou de lutte (Bourdieu) (Fusi, 2016). Pour comprendre les raisons de l'orientation du concept éliásien de configuration, il faut le situer par rapport aux théories philosophiques dominantes de son époque, du moins celles relatives au commencement de la société. Elles sont les suivantes : Rousseau, Hobbes, ou encore Locke pensent que l'individu à l'origine est isolé, et cherche à faire société en passant un contrat, d'où l'idée du « contrat social ». Ce contrat permettrait aux individus de construire un fonctionnement social dans lequel la violence de tous contre tous est évitée. Freud quant à lui pense qu'il s'agirait plutôt non pas de violence de tous contre tous, mais de la violence du père-originaire contre tous. Le mythe fondateur freudien est donc très androcentré, les filles dans les « hordes familiales » étant totalement absentes des jeux et luttes de pouvoir. Si les similitudes entre la horde familiale primitive de Freud et la famille patriarcale bourgeoise viennoise de son époque sont nombreuses, on pourrait, dit Bourdieu (1998), via ce mythe, et sous couvert de théorisation scientifique, complètement naturaliser la domination masculine. C'est donc, en partie, en critique à ces approches qu'Élias assoit la force du concept de configuration. Il explique que c'est le fondement même de ces approches qui est erroné, car elles supposent un antagonisme fondamental entre individu et société, parce qu'elles imaginent l'individu comme d'abord isolé, puis amené à élaborer un « contrat social » (Élias, 2010).

Donc, l'un des fondements du concept de configuration est de contester, ou au moins de tempérer cet antagonisme entre la

société et les individus. La société n'est pas seulement un opposant chargé de frustrer les désirs du « je ». Elle est aussi un moyen de satisfaction de ces désirs (Élias, 1987). *L'homo clausus*, l'individu qui se perçoit comme existant indépendamment, est un mythe, ou « *un type de personnes souffrant de psychoses sévères* » (Élias, 2010, p. 61). Car, chaque être humain est en interdépendance avec les autres via des configurations. Dans « la société des individus », Élias (1987) explique longuement l'idée de l'interdépendance entre les individus et la société. Pour lui, elle est tout aussi structurelle, car la société n'est rien d'autre que la multitude d'individus qui la compose. Chacune de ses fonctions ou actions étant tournée vers les autres, elle donne à sonder et définir ces liens d'interdépendance dans lesquels les hommes se forment et se transforment dans le frottement les uns avec les autres, dans une relation d'interdépendance permanente (Fusi, 2016). Pour Chartier (in Élias, 1987), il faudrait « penser le monde social comme un réseau de relations », dans lequel les interdépendances sont dans des configurations dynamiques, car ce sont les transformations du réseau d'interdépendance qui constituent l'histoire et modifient le monde social. C'est ce qui fait d'elle qu'elle ne soit pas qu'une « bête humaine à demi sauvage » (Chartier, in Élias, 1987).

Pour expliquer comment les configurations sociales travaillent avec l'interdépendance, Norbert Élias prend après le jeu, un autre exemple : *la conversation*. Dans une conversation, des pensées qui parfois n'existaient pas se développent grâce à l'évolution du dialogue. Ainsi ce n'est pas la structure d'un individu qui va jouer mais la relation entre sa structure et celle de l'autre individu, tout comme c'est le cheminement de l'argumentation de deux pensées dans une conversation qui va mener à une idée nouvelle (Chartier, in Élias, 1991).

Dans la suite de la présentation des dynamiques individuelles au sein des collectivités, Élias (1987) met en garde contre deux clichés : considérer d'une part que le monde tel qu'il existe aujourd'hui, la

société telle qu'elle fonctionne, est le résultat de la volonté agrégée des individus qui, dès le départ, auraient planifiés ces résultats, et que par ailleurs les résultats seraient figés, définitifs. Au contraire, la société telle qu'elle est dans la majorité de ses formes et de ses transformations n'est la volonté manifeste de personne. Elle est le résultat de nombreuses mutations et transformations historiques. Il faudrait donc arrêter de faire comme si les structures sociales à elles seules pouvaient tout expliquer.

Cependant, ne pas considérer les individus dans l'explication du devenir de la société, en se représentant la société comme une sorte d'organisation supra individuelle, qui naît grandit et meurt indépendamment des individus qui la composent est aussi une erreur. Donc, il faut en quelque sorte considérer la théorie des ensembles selon laquelle les relations entre les entités de potentialités inférieures produisent une entité de potentialité supérieure, qu'on ne peut pas comprendre si on isole les parties ou que l'on considère indépendamment des relations entre elles.

Parce que l'individu se détourne de la collectivité pour mieux l'insérer, pour s'y retrouver, Norbert Élias entreprend dans la société des individus, de révoquer cette idée selon laquelle la séparation entre société et individus serait évidente. La tension est plus forte qu'on ne le croit entre le « moi propre et spontané » et la « société hostile et extérieure » (Élias, 1991, p.11). Il s'agit de « déplacer ou de dépasser ces dichotomies et ainsi, de briser les fausses évidences, perçues ou construites. Pour ce faire, il faut montrer que les positions apparemment les plus irréductibles entretiennent une solidarité profonde qui est la condition même de leur possible affrontement » (Élias, 1991, p. 11).

La première difficulté se heurtera tout d'abord à la « force des mots » allant de soi : individu versus société ; conscience versus monde extérieur ; sujet versus objet. Il faut donc prendre distance avec des catégories préétablies et qui paraissent aller de soi. Ainsi, naît un modèle d'individuation non pas collective, mais hybride,

dans laquelle l'individu en se détachant garde des liens de dépendances (consommation, transfert de fonds et de savoir), ou alors recrée dans des espaces nouveaux, des fonctionnements familiaux qu'il vient d'abandonner — reproduction des imaginaires et pratiques de solidarité de la famille d'origine, adhésion à des tontines, des églises, etc. — (Marie et al, 1997).

D'autre part, Élias montre bien comment le comportement individuel est déterminé par les relations passées ou présentes avec les autres. En prenant l'exemple d'une danse commune, il explique que les comportements sont toujours réglés sur ceux des autres, que ce soit pour s'en rapprocher ou pour s'en éloigner. Tout est interdépendant (Élias, 1969), et trois lieux d'observation permettent de mettre en évidence cette interdépendance.

Le premier est celui qui consiste à sonder les conditions historiques qui ont conduit à l'émergence de l'individu mais, aussi, expliquer le processus de civilisation différent du processus biologique qui, contrairement à ce qu'on peut croire, est irrégulier (Élias, 1987, p 25). Quel que soit en effet son développement, l'individu est toujours influencé par le milieu dans lequel se situe le fleuve de son évolution sociale (Élias, 1987 ; de Coninck et Godard, 1990 ; Grossetti, 2003 ; Bonvalet et Lelièvre, 2012).

Le deuxième lieu d'observation quant à lui met l'accent sur le décalage entre le développement des liens d'interdépendance entre les individus et la forme de leur habitus social. Élias parle de discordance. Il donne l'exemple des états africains post coloniaux qui se sont construits sur les modèles offerts par les fonctionnements familiaux, ethniques et de parentèles, élevant ainsi à un niveau de dépendance supérieure la réalité des dépendances réciproques. Mais ces dépendances créées à l'échelle des États nationaux entrent en contradiction avec le monde unifié par des interdépendances planétaires (droits de l'homme qui limitent les droits particuliers des États, car chaque individu appartient à l'humanité tout entière. Hommes de dimensions planétaires !). Pour

nous éclairer, Élias définit l'individu comme « le rapport de la multitude à l'être humain pris isolément », et la société comme « le rapport d'un être humain pris isolément à cette multitude d'êtres humains » (Élias, 1987, p31). Pour lui, les deux définitions qu'on donne souvent à la société sont toutes les deux erronées. D'une part on la considère comme la « juxtaposition additive et par là même instraturée des individus isolés » et d'autre part comme « un objet existant au-delà de l'être humain isolé ». Individu et société en réalité sont des différents aspects de l'homme. Il est plus important de « chercher comment les individus sont liés les uns aux autres, en bien comme en mal » (Élias, 1987, pp. 31 et 32). L'apport d'Élias est donc ici, d'avoir substitué la notion de configuration à celle de système qui présente l'avantage d'être une entité moins complètement fermée. Il s'agit d'interrelations entre des actions individuelles et non pas des relations à sens unique (l'interrelation entre des éléments a souvent été pensée en sciences sociales à travers la notion de système et généralement, on accorde trop de cohérence et de stabilité à la notion de système : un système a des frontières et est séparé des autres systèmes).

Enfin, la régression est parfois une réalité dans les processus de civilisation : le nazisme, les guerres l'holocauste pour ne citer que cela. Mais ici, le cas de l'Allemagne nazie montre que les individus sont encore dominés par l'État et l'idéologie qu'ils véhiculent. Ce ne sont donc pas les individus qui détiennent le monopole de la violence et de l'idéologie. Pour Élias donc, « c'est l'inscription de l'individu dans un réseau de relations qui confère à l'homme sa nature spécifique » (Chartier, in Élias, 1987, p28-29).

Finalement, parce que les concepts d'interdépendance et de configuration ne sont pas des notions, « il faut d'une part passer par l'épreuve du terrain pour définir clairement ces liens d'interdépendance. Le concept de configuration n'est pas non plus un concept qui structure tant *ex ante* la recherche empirique qu'*ex post*, une fois que les rapports de force entre individus sont perçus

comme découlant d'autant de liens affectifs et objectifs qui sont explicités et qui peuvent se comprendre en partie au prisme de l'interdépendance – concepts qu'alors il ne faut pas prendre pour des notions mais bien pour des concepts, devant donc être définis précisément par rapport à la « réalité » qu'ils cherchent à qualifier de manière abstraite » (Fusi, 2016). Il se joue donc dans la famille rurale agropastorale, un rapport configurationnel entre ses membres et leurs entourages, autour des jeux (fonctionnement familial, rapports de pouvoir, de genre, répartition du travail, mobilisation de l'entourage...), des enjeux (rapport aux activités : à la terre, à la pluriactivité, à la consommation, aux besoins en général) et des lieux (territoire, terroir, la terre, l'ailleurs) investis dans les jeux ou en fonction des enjeux. Le plus important dans ce travail n'est pas tant l'observation ou la description de ces jeux, enjeux et lieux, qui sont certes importants, mais seulement préalables que la compréhension des logiques et des mécanismes qui guident les jeux et les enjeux, ou des dynamiques qui commandent leur articulation et/ou extension dans lieux multiples et variés.

C'est dans cette perspective théorico-conceptuelle par rapport à l'objet de cette recherche que je vais asseoir mes analyses. Comme cela a été précisé pour la méthode, les concepts, au moment de leur confrontation avec les données de terrain seront davantage approfondis. Ces deux concepts sont les plus importants. D'autres seront évoqués, mais directement explicités au moment de leurs évocations dans le corps du travail. Pour l'heure, pour éviter de trop balader le lecteur dans les considérations préalables, et pour que celles-ci restent préalables, je vais me focaliser sur la problématique de la recherche. Il faut le dire d'emblée, le monde rural agropastoral africain, camerounais, Bamiléké en particulier, soulève une problématique qui est pour l'heure mal posée : le rapport des jeunes aux activités rurales ne peut pas se limiter à un questionnement général. C'est faire comme si partout en milieu rural, dans toutes les configurations familiales, les aspirations et

projets des jeunes étaient les mêmes, et bénéficiaient de la même attention. Il y a des spécificités fortes sur lesquelles il est nécessaire de s'attarder. Même si initier la présentation des logiques familiales comme étant différentes anticipe un peu sur la suite de la recherche. Elle est importante à indiquer d'entrée de jeu pourtant. Car, les logiques sont dépendantes des configurations familiales et débouchent sur ce que de Haas (2010) appelle les capacités circulatoires.

La démarche est donc de caractériser les différentes configurations familiales, et sur la base de cette caractérisation, déterminer les capacités générales, y compris pour ce qui nous concerne (départ des jeunes) les capacités circulatoires. Sen (2000) définit les capacités de façon générale comme les libertés réelles de se comporter. Les capacités migratoires seraient alors le vouloir ou le pouvoir qui résulte des configurations familiales, d'accompagner les jeunes dans leurs mobilités. Elles sont donc spécifiques à chaque famille. C'est donc dans les différentes configurations qu'il faut interroger la capacité, la volonté, et les défis des familles à faire entrer les jeunes dans un processus de mobilité

Enfin, pour être transparent dans l'évolution de la recherche, au départ, c'est la démotivation agropastorale qui a été considérée comme le facteur premier du départ des jeunes des villages pour la ville. En cours de recherche, cette intuition n'a pas résisté aux observations et analyses de terrain. En tout cas, pas de façon péremptoire.

Les facteurs influençant la mobilité seront donc examinés à la suite des analyses des configurations. Pour l'instant, il convient au-delà d'un simple positionnement, d'indiquer l'importance d'investir et d'investiguer dans le champ des agricultures familiales, de façon générale en Afrique subsaharienne, mais surtout chez les Bamiléké.

CHAPITRE 2 : POURQUOI L'AGRICULTURE FAMILIALE ?

En général dans les pays subsahariens, la question du mode d'agriculture a longtemps suscité la polémique entre agriculture familiale et agriculture industrielle, mais du côté des observateurs. Car les gouvernants ont gardé la constance de considérer l'agriculture (qu'ils qualifient d'agriculture de subsistance, d'agriculture d'autoconsommation, de petite agriculture...) comme un secteur attardé, en marge de l'industrialisation qu'ils appelaient à coup de politiques diverses, tandis que les paysans n'ont pas eu d'autre choix que d'opposer de la résistance¹⁰, souvent implicite à la volonté industrialiste des gouvernants. En insistant sur l'évolution historique de la question agraire au Sud en général, je voudrais montrer comment le paysan, et le modèle de production agricole familial, honni pendant longtemps, bien plus que le salarié ou

¹⁰ Quand on parle de résistance, en principe on s'attend à une organisation pensée et structurée, et contestant une situation que l'on voudrait leur imposer. La résistance ici est sans doute plus implicite, les paysans ayant continué de pratiquer l'agriculture en fonction de leurs dispositions familiales, des contraintes et opportunités qui se sont présentées à eux. Aujourd'hui, leurs pratiques sont reconnues comme les plus à même de répondre aux besoins du monde rural en termes de durabilité (respect de l'environnement, lutte contre le chômage ou la faim). Avec par exemple 97% d'actifs agricoles qui pratiquent l'agriculture en famille, alors que les productions industrielles sont essentiellement destinées à l'exportation, on peut dire que c'est l'agriculture familiale qui apporte l'essentiel des besoins en nourriture de tout le Cameroun, et dans une certaine mesure des pays de la CEMAC.

l'exploitant agricole, reste un acteur majeur du paysage socioéconomique des zones rurales dans les pays du Sud.

Dès les années 1960, pour répondre aux défis de la croissance démographique, de l'urbanisation et du développement, les agricultures du Sud sont « sommées de se moderniser » (Peemans, 2016). Cette sommation est construite autour de l'idée d'une modernisation développementaliste, c'est-à-dire autour de ce qu'il appelle « la violence de la modernisation par le haut » (Peemans, 2016), en ce qu'elle est formulée par les États du Nord, et par les gouvernements du Sud (1), au détriment des stratégies multiples que les paysanneries déploient dans leurs activités quotidiennes (2).

2.1- LES POLITIQUES AGRAIRES DES PAYS DU SUD ET LE DIKTAT DE LA MODERNISATION

Nombre d'auteurs présentent la situation agraire des pays du Sud comme étant particulièrement marquée par les effets dévastateurs des politiques menées par les puissances coloniales, et les gouvernements desdits pays au lendemain des indépendances. Le paradigme de la modernité est alors central dans les analyses de ces auteurs. Ils expliquent comment à la modernisation nationale, a succédé la néo-modernisation globale. Ici, je me limiterai à convoquer **succinctement** pour étayer les réflexions centrées sur l'appréhension de la question agraire uniquement sous le prisme de ces deux moments de la modernité, deux penseurs : Jean-Marc Ela (1983 ; 1990 ; 1994), et Jean-Philippe Peemans (1995 ; 2010 ; 2016 ; 2018).

Jean-Marc Ela, sociologue, qui a consacré une partie importante de sa vie à la recherche en sociologie rurale dans les régions du Nord-Cameroun, explique qu'après le colonisateur, les États africains ont reproduit ou conservé les politiques agraires qui favorisaient une agriculture tournée vers l'exportation. Aussi, Ela énonce que les États postcoloniaux ont systématiquement repris les mécanismes de dominations dans leurs politiques adressées au

monde rural. Car, pour lui, il y a une préférence urbaine forte dans les politiques des pays en voie de développement. Il explique la perpétuation de la domination en dénonçant le mythe du retour à la terre comme essentiellement tourné vers les mécanismes idéologiques de la dépendance, c'est-à-dire tournée vers la satisfaction des attentes du marché global au détriment des besoins endogènes. Car, en envisageant la force du travail des jeunes en termes de plan café, plan cacao, plan coton ou palmier, cette logique ne profite qu'aux élites et sociétés agroindustrielles. En effet, qu'elle importance un mangeur de mil a-t-il à cultiver le coton dont les revenus qu'il en tire ne lui permettent ni d'améliorer sa consommation, ni de moderniser son exploitation ? (Ela, 1982).

Peemans, s'accorde avec Ela quand il indique qu'au nom du progrès, les politiques inspirées par la vision développementaliste¹¹

¹¹ **Peemans**, indique que pour répondre aux défis de la croissance démographique, de l'urbanisation et du développement, les agricultures du Sud sont « sommées de se moderniser » (Peemans, 2016). Cette sommation est construite autour de l'idée d'une modernisation développementaliste, c'est-à-dire autour de ce qu'il appelle « la violence de la modernisation par le haut » (Peemans, 2016), en ce qu'elle est formulée par les États du Nord, et par les gouvernements du Sud, au détriment des stratégies multiples que les paysannes déploient pour rester acteurs du développement. Peemans explique comment cette pensée, au fil des années, a participé à la construction des logiques gouvernementales en matière agricole :

Entre 1945 et 1965 dit Peemans (2010), l'idéal gouvernemental était de passer d'une société agricole à une société industrielle. Les espaces tant urbains que ruraux devaient s'adapter aux exigences de la modernisation : « En fait, il y avait une violence implicite mais fondatrice, dans la pensée de la modernisation : la petite paysannerie, identifiée à un monde de misère et d'arriération, devait disparaître au terme du processus de modernisation mais, en même temps, dans la phase de transition, en fournissant un surplus agricole et une main-d'œuvre pour l'industrialisation et l'accumulation, elle était elle-même un objet et un instrument de la modernisation » (Peemans, 2016).

Dans les années 1970, les politiques de modernisation nationales ont connu des succès variables selon l'inspiration libérale ou socialiste dans les États du Sud. En tout état de cause, elles ont montré pour la plupart leurs limites en termes de formation du capital, et leurs incapacités à maîtriser les changements dans les campagnes et les villes (Peemans, 2016).

À partir des années 1980, les politiques agraires des gouvernements du Sud suivent la mouvance internationale. À ce moment-là, précise Peemans, on est passé « d'une modernisation centrée sur l'État-nation à une modernisation centrée sur le marché global »

ont eu dans la plupart des pays des conséquences dévastatrices pour le monde paysan, à travers les formes diverses de dépossession, de prolétarianisation et de migrations forcées (Peemans, 2018). En s'inspirant du modèle des politiques agricoles dans les systèmes capitalistes, les critères de transformation des pratiques agricoles ont été peu à peu transformés : «Elles ont joué dès lors un rôle déterminant dans l'industrialisation accélérée de l'agriculture, l'argument des contraintes technologiques devenant une raison supplémentaire de justifier la marginalisation de la petite paysannerie, tant au Nord qu'au Sud. Cette évolution s'est encore accélérée avec l'affirmation des politiques d'inspirations néolibérales au Nord et au Sud à partir des années 1980 » (Peemans, 2018). Ce sont ces théories qui sont à l'origine de l'émancipation de l'agro-industrie, en ce que ce secteur de l'activité économique se réduisait désormais à « une simple composante parmi d'autres d'une offre d'éléments substituables en fonction de la maximisation des rendements financiers à l'échelle mondiale » Peemans (2018). Par la suite, Peemans explique comment depuis la fin de la 2^{ème} Guerre mondiale, les arguments en faveur de la légitimation de cette idéologie n'ont cessé de se renouveler.

D'abord, par la théorie de la modernisation de l'agriculture. Cette théorie postule que l'agriculture traditionnelle est sans avenir. « Elle est devenue le paradigme dominant qui a concerné toutes les sciences sociales et aussi l'agronomie. Il y a une violence non dite, mais fondatrice, dans la pensée de la modernisation : la petite

(Peemans, 2016). Alors que la compétition globale dans laquelle les États du Sud se trouvent entraînés nécessite de faire émerger des pôles de performance, et qu'ailleurs ces pôles se développent autour des « villes-globales », (Sassen, 1991, cité par Peemans, 2016), dans de nombreux pays du Sud, cette logique est étendue aux espaces ruraux, et la mise sur pied d'une agriculture très orientée par la logique productiviste (Peemans, 1995). Pour Peemans donc, les politiques agricoles à partir des années 1980 ont fortement contribué, dans les faits et dans les discours, à l'arriération de la paysannerie, jugée incapable de répondre aux exigences du marché global. Peemans conclut alors en citant (Cornwall et Brock, 2005) que le résultat majeur de ces discours a débouché au tournant des années 2000, aux PSRP — Programmes stratégiques de réduction de la pauvreté — et aux OMD — Objectifs millénaires du développement — (Peemans, 2016).

paysannerie, identifiée à un monde prisonnier de la tradition, synonyme de misère et d'arriération, doit disparaître à terme dans ce processus, mais en même temps, dans la phase de transition, elle est un objet et un instrument de la modernisation, en fournissant un surplus agricole et une offre de main-d'œuvre pour l'industrialisation et l'accumulation en général » (Peemans, 2018). Il fallait proposer des alternatives à cette idée qui annonçait la famine généralisée. La théorie de la modernisation s'est alors étendue jusque dans le domaine agricole, car disait-on, sans la modernisation des moyens de production, l'incapacité des exploitations familiales traditionnelles serait tragique face à l'expansion démographique, à la demande alimentaire toujours croissante, et à l'urbanisation.

Ensuite, dans les années 1970, les gouvernements de la plupart des pays en voie de développement ont investi le monde paysan, en prenant le contrôle des logiques qui guident la production. Dans les régions qui avaient amorcé ou perpétué la production des cultures de rente, des modèles industriels de transformation sont mis sur pied, de façon à servir d'intermédiaire entre producteurs et acheteurs des pays industrialisés. L'idée ici était, dit Peemans (2018), « que la question paysanne allait se résoudre d'elle-même à travers la prolétarianisation de la force de travail rurale, au rythme des besoins de l'industrie en main-d'œuvre bon marché ». Peemans explique aussi que dans les années 1980-1990, les politiques ci-dessus décrites ont conduit à la formation d'une classe importante d'ouvriers agricoles dans certains pays du Sud, pour répondre aux besoins des secteurs de production tournés vers une demande extérieure insatiable. Peemans souligne alors que « Dans pratiquement tous les pays de la région, la dynamique de croissance du secteur capitaliste est indissociable d'une dynamique d'inégalités toujours plus prononcées entre nouveaux riches et nouveaux pauvres. Pour ceux-ci la sortie de la «pauvreté» est associée à l'entrée dans la «paupérisation», dupliquant le passage du «traditionnel» au «moderne» (Peemans, 2018). Dans ces

moments, la recherche a souvent été focalisée sur la présentation des pays du Sud comme «victimes» de l'ajustement et de la crise de la dette.

Enfin, les crises alimentaires et les émeutes de la faim des années 2000 à 2008 ont remis à l'ordre du jour les questions du développement agricole soutenable — entendu par-là des investissements fonciers à grande échelle —, prôné par la Banque Mondiale (2008 et 2010). Pour Peemans, qu'un auteur comme J. Sachs affirme au milieu des années 2000 que « tant que les résistances culturelles à la civilisation du marché n'auront pas été éradiquées, il n'y aura aucun moyen de mettre en œuvre des politiques de croissance susceptibles de contribuer à la réduction de l'extrême pauvreté », « illustre bien le rôle central et la résilience de l'idéologie de la modernisation » (Peemans, 2018). Or, déjà dans les années 1980, des recherches voient dans les pratiques et connaissances de l'agriculture paysanne, eu égard à sa capacité d'innovation, le potentiel recherché pour l'adaptabilité aux changements.

2.2- LA REDÉCOUVERTE DE L'AGRICULTURE FAMILIALE ET DE LA PAYSANNERIE COMME ACTEUR DU DÉVELOPPEMENT RURAL

On peut d'entrée de jeu énoncer qu'au-delà du paradigme de la modernité, de nouvelles et nombreuses pistes de réflexion ont permis de poser un regard nouveau sur les agricultures du Sud. L'idée que l'on a pu se faire de la modernité comme cadre de pensée structurant a été complètement dépassée, à la faveur de la résistance des modes de production paysans, et de l'évidence que le paysan est l'acteur majeur, central du développement rural. Non pas l'industriel, ou le politique comme on a pu le croire par le passé.

D'une part, le monde paysan n'a pas le caractère homogène que lui attribuaient les divers discours de la modernité. La différenciation

géographique permanente des territoires ruraux ne le permettant pas, car, précise Peemans, « On est bien loin du village asiatique idyllique ou du village africain traditionnel. De nombreux éléments montrent que, à la recomposition du monde rural correspond l'émergence des réseaux toujours plus denses d'une économie populaire reliant les campagnes et les villes, économie articulée autour de réseaux de circulation dans lesquels la paysannerie occupe une place toujours plus visible » (Peemans, 2016).

Si on veut donc comprendre la durabilité des pratiques paysannes, il faut nécessairement dépasser l'approche par la modernité, et se focaliser sur les rapports à la terre, en cela compris le savoir-faire et les pratiques paysannes, les considérations environnementales, les relations socioculturelles, et les institutions familiales autour desquelles la vie rurale est construite (McIntyre *et al.*, 2009). Cette nouvelle orientation, est mise au-devant de la scène par la Via Campesina, à travers la déclaration de Nyeleni en 2007, qui énonce « le droit des peuples à organiser les politiques agricoles d'abord selon les besoins des communautés locales, à travers la mise en œuvre des ressources locales », et la charte des droits des paysans de Jakarta en 2008 qui présente « les familles paysannes ancrées dans des communautés locales et responsables de la conservation des écosystèmes locaux et de la qualité des paysages. En conséquence, ces paysans et ces communautés doivent avoir le droit de gérer les ressources en terre, en eau, notamment les systèmes d'irrigation et les forêts. Ils ne devraient plus pouvoir être évincés de leurs terres ancestrales pour des motifs économiques (Claeys, 2014). Enfin, la Déclaration demande aussi que les États respectent le monde paysan, lui reconnaissent l'originalité de ses valeurs morales et spirituelles, de ses savoirs et de ses institutions, protègent ce patrimoine culturel et organisationnel et prennent des mesures concrètes pour en empêcher la destruction » (Peemans, 2016). Cette nouvelle vision, on peut le croire émerge uniquement du monde militant. Pourtant de nombreuses études ont elles aussi adopté cette vision du

monde rural. Je voudrais ici en présenter quelques-unes, pour mieux mettre en lumière l'importance de la paysannerie au Sud, des petites exploitations familiales dans la construction des territoires, dans la durabilité des agricultures, dans la lutte contre la faim et le chômage... Une façon intéressante d'aborder la question est de mettre les jeunes au centre de l'attention : ils sont considérés comme le point de fragilité et d'innovation des exploitations agricoles dans les pays du Sud.

2.3- PRÉSENTATION GÉNÉRALE DES JEUNES RURAUX EN AFRIQUE SUBSAHARIENNE

Les nombres de la démographie africaine sont exponentiels ; la place des jeunes ruraux, ce qu'ils font et ce qu'ils peuvent faire reste aussi à questionner et comprendre.

Les « grands nombres » de la démographie africaine : Avec 1,35 milliard d'habitants supplémentaires estimés d'ici 2050, l'Afrique est loin d'avoir achevé sa transition démographique. L'évolution de la structure d'âge de sa population se traduit par une poussée spectaculaire du nombre d'actifs (15-64 ans). 870 millions de nouveaux actifs sont attendus au cours des trente-cinq prochaines années ; ils représentent près de 70 % de l'augmentation prévue de la force de travail mondiale, alors que celle-ci diminuera en Europe et – surtout – en Chine. Ces recompositions majeures transformeront de nombreux équilibres internationaux, à la fois politiques et économiques, en modifiant la géographie de la production et de la consommation. Elles sont une opportunité considérable pour l'Afrique, dont le marché intérieur va plus que doubler, à condition que l'environnement économique et institutionnel soit favorable et permette la formation des jeunes, l'épargne, l'investissement et l'innovation. Mais elles représentent

aussi un défi central pour l'évolution du continent. La pression pour l'accès des jeunes à des activités pourvoyeuses de revenus, qu'il s'agisse d'emplois salariés ou d'auto-emplois, va connaître un niveau inconnu. Dans les seules quinze prochaines années, 440 millions de jeunes arriveront à l'âge de chercher un emploi, soit la population actuelle des États-Unis et du Mexique

Source : Bruno Losch, 2016/3, in *Afrique contemporaine* (N° 259), p. 118-121.

En citant des chiffres des Nations unies de 2014 et 2015, Gastineau et Golaz (2016/3) donnent les indications suivantes : « En 2015, l'Afrique comptait près de 1,2 milliard d'habitants, dont 700 millions de ruraux. Depuis soixante ans, la part de la population rurale africaine a progressivement baissé : en 1950, 85 % des Africains étaient des ruraux contre 60 % en 2015. Toutefois, en valeur brute, le nombre de ruraux continue d'augmenter : sur l'ensemble du continent, il a ainsi doublé depuis 1980. Les situations sont très différentes d'un pays à l'autre : 88 % de la population du Burundi est rurale, pour à peine 15 % de la population du Gabon ». Ces chiffres précisent aussi qu'en 2015, 130 millions de ruraux ont entre 15 et 24 ans. Mais ce qui retient leur attention est qu'il n'est pas possible de donner plus d'explications sur leurs conditions d'existence. En effet, la situation de ces jeunes est souvent assimilée à celle des générations précédentes, et souvent vue à travers des situations extrêmes (conflits, violence, exode rural massif) (Gastineau et Golaz, 2016/3).

Si on considère les critères de la charte africaine de la jeunesse, est jeune toute personne en Afrique qui a entre 15 et 35 ans au lieu de celui retenu dans les analyses précédentes qui est compris en 15 et 24 ans. Dans cette logique, les chiffres qu'avancent Gastineau et Golaz (2016/3), tirés eux même des rapports des Nations Unies (2014b et 2015) (qui sont les seules à produire des chiffres à

l'échelle de l'Afrique)¹², doivent être revus à la hausse, tant au niveau du nombre de jeunes dans les pays africains, que la proportion de jeunes en milieu rural.

L'idée en présentant ces chiffres, est d'insister sur la place centrale des jeunes ruraux dans les exploitations agricoles familiales, mais surtout sur la « désaffection des jeunes pour le métier d'agriculteur qui est perçu comme difficile et peu rémunérateur. [Car] les conditions de vie en milieu rural apparaissent peu enviables, surtout pour ceux qui ont bénéficié d'une scolarisation ou d'un séjour en ville et pour ceux qui ont déjà du mal à trouver leurs places dans l'exploitation de leurs parents » (Gastineau et Golaz, 2016/3).

« Les jeunes ruraux qui souhaitent avoir leur propre exploitation doivent surmonter différents obstacles : difficulté d'accès à la terre, au crédit, à une formation adéquate... Sous-employés, confinés dans des statuts d'aides familiaux, ils aspirent à devenir autonomes et à acquérir un revenu personnel. Pour obtenir un revenu, à Djougou au Bénin, les jeunes hommes n'hésitent pas à aller s'employer comme salariés agricoles au Nigeria dans des conditions de travail bien plus difficiles que celles de l'exploitation familiale, en échange d'un salaire, même faible (Gastineau *et al.*, 2015). Dans des régions comme le Ziro au Burkina Faso se développent des exploitations à plus grande échelle, pourvoyeuses de revenus. Du fait de la possibilité d'obtenir un emploi localement, même si tous n'y arriveront pas, les jeunes du Ziro sont moins enclins à quitter le monde rural ou à sortir de l'agriculture (Ouedraogo, Tallet, 2014). Toutefois, l'activité économique rurale ne se résume pas à l'agriculture : les jeunes générations se retrouvent dans tous les secteurs de l'économie présents dans le

¹² Ces données sont fondées sur des estimations et des projections, sur la base de recensements anciens, d'enquêtes localisées ou de données sur les pays voisins. À l'échelle du continent, on peut poser l'hypothèse que les erreurs d'estimation inévitables sur la population des pays pour lesquels peu de données existent se compensent.

monde rural. La densification de la population s'accompagne d'une ouverture croissante vers l'extérieur et d'une diversification des activités (Golaz, 2009 ; Losch et al., 2013), notamment du fait de la croissance de la demande en milieu rural même (demande pour des services, des produits transformés). Le développement des transports, qui désenclavent une partie de plus en plus importante des mondes ruraux africains, favorise l'émergence d'activités non agricoles soutenues par le dynamisme des jeunes (Porter, 2014), participant ainsi à la création d'emplois et à la génération de revenus.» (Gastineau et Golaz, 2016/3).

Source : Gastineau et Golaz, 2016/3

Quand on considère la place particulière des jeunes ruraux en Afrique, eu égard aux chiffres énoncés, l'importance des jeunes qui arrivent à l'âge de travailler, l'emploi des jeunes ruraux doit se situer tout en haut de l'échelle des priorités des gouvernements africains. En effet, 60% de la population africaine sera encore rurale jusqu'en 2040. À ce moment-là, le continent comptera un milliard de ruraux. De façon plus concrète, sur les 23 millions de jeunes qui chaque année arrivent sur le marché de l'emploi, 14 millions sont dans des zones rurales (Losch, 2016/3). Ces jeunes doivent donc pouvoir s'insérer dans des économies fortement diversifiées, en saisissant les opportunités de revenus complémentaires qui se présentent à eux : petit commerce, artisanat, construction, emploi salarié dans l'agriculture ou dans d'autres secteurs, etc. Dans la plupart des cas, ces revenus restent complémentaires, car l'agriculture demeure la principale activité en milieu rural (Bosc et al., 2015 ; Losch, 2016/3). Cependant, à elle seule, l'agriculture ne suffit pas à enrôler tous les jeunes qui entrent chaque année sur le marché du travail en milieu rural. La pluriactivité, et l'alternance entre le monde rural et le monde urbain sont les caractéristiques majeures du travail des jeunes ruraux (Losch, 2016/3).

Les leçons qu'il faut tirer de ces descriptions doivent être prises en compte dans la perspective de l'émergence de l'Afrique subsaharienne, qui dépendra largement des « types d'activités dans lesquelles pourront s'insérer les jeunes, de l'amélioration de leur productivité et de leur niveau de revenus. Leur capacité d'innovation sera déterminante, mais celle-ci sera directement conditionnée par la qualité de leur formation et son adaptation aux besoins (plus longtemps dans le système éducatif ne veut pas dire mieux formé) et par l'évolution de l'environnement macroéconomique et institutionnel global », précise Losch (2016/3) avant de conclure qu'« Avec plusieurs centaines de millions de jeunes arrivant sur le marché du travail en zone rurale dans les deux prochaines décennies, les jeunes ruraux sont au cœur des grandes recompositions africaines contemporaines. Face à l'ampleur du défi, les politiques publiques doivent sortir de leurs logiques sectorielles et appuyer les dynamiques territoriales ». Cette conclusion va dans le sens de ce qui est proposé : rompre avec les analyses centrées sur la modernité, pour réellement prendre en compte les dynamiques des acteurs locaux, leurs innovations, leurs stratégies, afin de proposer in fine, des solutions qui germent à la base. Quelques études sur les agricultures africaines rompent avec cette logique, et travaillent sur les logiques d'acteurs, sur les dynamiques sociales. Je reprends ici trois cas d'études sur trois pays africains, qui envisagent de façon originale les enjeux de la question agraire, en procédant à un nécessaire recentrage sur les jeunes.

Le premier exemple est celui de Madagascar.

Ici, 400 000 jeunes arrivent chaque année sur le marché du travail (Sourrisseau et al, 2015, cité par Burnod *et al.*, 2016/3). Parmi eux, un nombre important se tourne vers l'agriculture. Si ce secteur est reconnu comme ayant un fort potentiel, il souffre aussi d'une contrainte importante, qui est celle de l'accès des jeunes à la terre.

À Madagascar, le contexte socioéconomique fait que les jeunes arrivent relativement tôt sur le marché de l'emploi. Ce marché est en grande partie tourné vers l'activité agricole. Or, la pression démographique fait que ces jeunes disposent de superficies moindres que leurs aînés. À titre d'exemple, « les superficies moyennes des exploitations se sont réduites. Sur la base de projections établies à partir des derniers recensements agricoles (1984-1985 et 2004-2005), elles pourraient être réduites de moitié en l'espace de quarante ans : limitées à 1,2 ha en 1984, égaux à 0,87 ha en 2004, elles ne seraient plus que de 0,61 ha en 2024 » (Belières et *al.*, 2016, cité par Burnod et *al.*, 2016/3). Il y a alors une difficulté importante à fonder leur patrimoine sur l'héritage, et ont de plus en plus recours aux marchés fonciers. La pratique agricole de ces derniers devient un nécessaire mélange entre l'héritage familial et le marché. De plus, ici, le marché foncier (prise en métayage, location ou achat de terre), dépend de la famille, le marché étant fortement structuré et régulé par les relations familiales (Burnod et *al.*, 2016/3).

Le deuxième exemple est celui de l'Ouest de la Côte d'Ivoire.

Il revêt la forme d'un compte rendu d'une mission d'évaluation de Ronan Balac, initiée en août 2000, et commanditée par le Plan Foncier Rural (PFR), dans le village dans une zone où la production agricole est exclusivement café-cacaoyère. En fait, sous l'égide de « la Banque mondiale et l'Union européenne, une opération-pilote avait pour but de préparer le lancement au niveau national du titrage individuel des terres rurales, afin notamment de faciliter et de sécuriser la création d'un marché du foncier. Cette libéralisation du marché des terres devait apporter, selon les promoteurs de ce programme, la meilleure garantie pour le développement de l'entrepreneuriat agricole et assurerait par là-même une nouvelle croissance de l'économie ivoirienne » (Balac, 2016/3). Pendant la

mission en 2000, Balac raconte que les tensions qu'entraînait cette démarche de titrisation individuelle des terres étaient palpables non seulement entre autochtones et allogènes¹³, car, dans les réunions, les allogènes n'étaient jamais conviés, mais aussi entre les générations, des discussions houleuses entre jeunes et adultes, en langue locale (Bété), étant très fréquentes. En 2014, Balac revient dans ce même village pour la phase finale de pose des bornes, étape ultime du processus de titrisation des parcelles. Il se rend compte que la plupart des anciens Bété rencontrés en 2000 ne sont plus là, mais surtout que de nouveaux arrangements autour de l'accès à la terre et à la main d'œuvre sont observés entre autochtones et allogènes. Balac note que les anciennes plantations étant arrivées en fin de cycle de vie, et la main d'œuvre par le fait de l'immigration étant devenue rare, dans ce contexte en mutation, la place des jeunes est fondamentale pour comprendre les adaptations et innovations du système agricole « café-cacao ». Alors, Balac entreprend de comprendre comment ces derniers accèdent à la terre et à la main d'œuvre. Il le fait en étudiant le cas de trois jeunes ruraux, à travers leurs trajectoires et la singularité de leur situation par rapport à celle de leurs aînés.

Le parcours des trois jeunes met bien en lumière leur mode d'accès à la terre. Pour le premier, en tant qu'aîné, il doit s'occuper de son père trop âgé. Il se voit confié une parcelle (7ha). Il doit pour cela revenir au village, d'où il est parti à l'âge de trois ans. Malgré ses études secondaires et une formation dans une école de football à Abidjan, il doit laisser son rêve de footballeur professionnel en Europe pour s'occuper des plantations que lui a laissées son père. Il s'initiera tout seul à la culture du cacao, en mettant sur pied un ensemble de stratégies (renouvellement des cacaoyers, diversification des cultures, participation à des groupes d'aides, adhésion à une église évangélique et possibilité de

¹³ Ce village totalise un peu plus de 900 résidents, composés pour moins d'un tiers d'autochtones bété et pour deux tiers d'allochtones baoulé, sénoufo, dioula, burkinabés, maliens et guinéens

mobiliser les ressources qui y sont disponibles...). Il avoue cependant que son but est de finir d'aménager le périmètre de son père, de se constituer un petit capital et de partir en Europe.

Le deuxième jeune est Mossi (ethnie majoritaire au Burkina Faso). Il est né en Côte d'Ivoire, dans une fratrie de 8 enfants. Ses études primaires et secondaires, il les fait au Burkina Faso chez son grand père. À l'âge de 16 ans il arrête l'école et se lance dans des petits boulots. Mais ses entreprises ne lui réussissent pas. En 2004, il est rappelé en Côte d'Ivoire par son père, qui lui confie une exploitation de moins de deux hectares qu'il exploite pour son propre compte. Il dit qu'en tant que cadet l'accès à la propriété de la terre, ainsi qu'au mariage lui est difficile. Il voudrait donc pouvoir, avec l'aide d'un groupe d'amis (groupe de travail), se constituer un petit capital, avec lequel il pourra s'installer dans une activité commerciale en ville. Il connaît la grande ville pour y avoir étudié et pratiqué des activités commerciales avant son retour en Côte d'Ivoire.

Le troisième est Baoulé. Il est né, et a fait ses études dans un village voisin de celui du projet pilote du PFR. Il y a poursuivi ses études jusqu'en classe de première, avec cependant de nombreux échecs. L'année de la première, sa copine tombe enceinte. Alors, ses parents décident de lui couper tout soutien. Il se retrouve alors aide familial dans une plantation de son père dans le village pilote du PFR. En 2010, il demande une parcelle à son père qui lui donne un terrain de cinq hectares de cacaoyers improductifs. Avec l'aide de sa compagne, du groupe d'entraide entre travailleurs dont il fait partie, de l'adhésion lui aussi à une église évangélique et la diversification de son exploitation, le troisième jeune se lance dans le travail agricole. Cependant, il indique que son ambition est de pouvoir ouvrir en ville un commerce de pièces détachées d'autos ou de motos.

Le troisième exemple est celui de la Tanzanie

La question agraire est abordée dans ce papier sur la Tanzanie, d'un point de vue qui *a priori* paraît hors sujet. Pourtant, (Racaud *et al.*, 2016/3), il donne à montrer comment les jeunes ruraux dans les territoires étudiés (régions du Kilimandjaro de Mbeya), trouvent, grâce à leur mobilité, des ressources locales comme solutions à ce que les auteurs appellent le « blocage rural », entendu comme la difficulté pour les jeunes à accéder au foncier rural. En effet, « en Tanzanie, la population rurale représente 70 % de la population, et donc reste encore largement majoritaire (URT, 2012). Elle atteint 75 % dans la région du Kilimandjaro et 66 % dans celle de Mbeya, où le poids de la capitale régionale du Sud-Ouest, avec près de 400 000 habitants, est important. Moshi, ville principale du piémont du Kilimandjaro, ne compte que 184 000 habitants (URT, 2012). Dans les deux régions, la catégorie des 15-34 ans (catégorie statistique du Bureau national des statistiques NBS) représente 31 % de la population rurale » (Racaud *et al.*, 2016/3). Alors, constatent les auteurs, « Ces espaces montagnards ont des densités humaines importantes, et l'accès à la terre pour les jeunes n'est pas garanti. Bien souvent, si terre il y a ou il y aura, elle sera au final de faible dimension » (Racaud *et al.*, 2016/3).

Face à ces blocages, les auteurs expliquent comment les populations rurales des régions étudiées ont pu saisir les opportunités qui se présentent pour s'en sortir. D'une part, elles se sont lancées dans les activités commerciales qui sont favorisées par le secteur touristique de la région du Kilimandjaro. D'autre part, elles profitent des opportunités commerciales qu'offre la ville de Mbeya, « porte d'entrée pour les pays enclavés proches, et lieu de transbordement pour une partie de la production de son arrière-pays », notamment dans la vente de la pacotille chinoise (Racaud *et al.*, 2016/3).

Finalement, les auteurs montrent bien comment par la mobilité, les jeunes ruraux élargissent l'espace d'accès aux ressources, en créant un entre-deux, sous la forme tantôt d'un continuum rural-urbain, tantôt d'une rupture, comme celle des réseaux marchands et professionnels par exemple (Racaud *et al.*, 2016/3). Mais dans l'un et l'autre cas, il existe un lien fort entre la mobilité et la mobilisation des ressources. Ce lien permet la complémentarité entre ressources rurales et urbaines, et le renforcement des activités à la fois rurales et urbaines des jeunes ruraux dans les régions étudiées.

Une fois de plus, le cas des jeunes ruraux ici montre que la question agraire est complexe et spécifique à chaque région, ou village. Des acteurs locaux, des pratiques spécifiques, permettent que l'agriculture soit envisagée de façon totalement innovantes par les jeunes générations, eu égard aux opportunités (ici, le tourisme et le commerce itinérant) ou aux contraintes (ici, pression démographique et indisponibilité de la terre) auxquelles ils sont confrontés. Outre les trois cas présentés plus haut, d'autres études dans des régions différentes expliquent cette idée : la première explique les départs massifs des jeunes des petites exploitations familiales de sud andin de l'Équateur en la volonté, de trouver aux États-Unis le capital financier nécessaire à la relance des exploitations familiales (Vaillant, 2015). À Paolo Grande au Nicaragua, la grande et longue crise économique qui frappe la région donne à observer les reconfigurations familiales comme des stratégies de survie qui se déploient au travers de la migration (Fréguin-Gresh, 2015). Dans le Sud du Mozambique, (Mercandalli, 2015) observe que la migration (de travail) fait partie du système d'activités des familles rurales de cette région, en ce qu'ils représentent un peuple de travailleurs agricoles qui se déplace massivement dans la grande région en fonction des saisons. En dépit de ces constats, la seule voie prônée par les décideurs nationaux en Afrique est toujours « plus du même » : par rapport à la difficulté que connaissent les agricultures familiales à se sortir de

la pauvreté, ces décideurs déclarent que si crise il y a, elle n'est pas le résultat des stratégies dominantes en cours, mais au contraire de l'insuffisance de leur mise en œuvre. Cela a été la réponse à la crise des prix alimentaires de 2007-2008, et depuis lors le discours dominant n'a pas varié (FAO, 2013a et 2013b ; Lallau, 2012 ; Piouch, 2012 ; Peemans, 2018). Donc la lucidité oblige à reconnaître que pour le moment il n'y a aucune tendance à mettre en œuvre les stratégies d'un développement agricole qui puisse correspondre aux critères d'un développement rural durable, loin des positions idéologiques, loin des effets de mode, loin des injonctions, mais dans des spécificités régionales, en privilégiant la seule durabilité des systèmes mis sur pied, en faisant de leur efficacité financière, économique, et sociale le but du jeu, en insistant sur la nécessité de créer et de maintenir de l'emploi, d'améliorer le revenu des paysans, en assurant au mieux le respect et la protection de l'environnement (Cochet, 2011).

2.4- CONCLUSION

Dans l'évolution de la présentation qui suit, on se rend compte aussi bien des avancées que de la complexité des questions. L'approche par la modernité a cette limite qu'elle tend à perpétuer ce qu'elle dénonce, car en enfermant la réflexion et l'analyse dans le combat des uns contre les autres, ces théories évacuent la réalité et la subjectivité de ceux qu'elles présentent comme dominés, c'est à dire qu'elles reproduisent le même procédé (de domination) qu'elles dénoncent (De Leener et Totté 2017). Ce faisant, elles ignorent totalement les dynamiques individuelles, les recompositions sociales, les logiques d'acteurs et les stratégies mises sur pied qui permettent aux acteurs locaux (les paysans), en demeurant des acteurs majeurs dans leurs milieux, d'être aussi les moteurs du changement et des innovations en milieu rural.

Par rapport à la critique qui se construit uniquement sur la crise de la dette, il faut considérer que « la recomposition des rapports de force à l'intérieur de ces pays, favorisant l'émergence d'une couche sociale jouissant d'un contrôle étendu sur la sphère de l'accumulation restructurée et globalisée, et capable d'en concentrer les bénéfices. Elle est soutenue par une nouvelle classe moyenne d'importance variable qui dans les pays émergents les plus dynamiques, tend à devenir une composante importante de la population. Dans la plupart des pays du Sud, émergents ou non, les couches moyennes liées aux pôles d'activité internationalisés ont connu une forte expansion, de même que leurs revenus. On peut donc penser que doit être dépassée, la conviction toujours dominante que seules des politiques de modernisation accélérées sont la solution pour la lutte contre la pauvreté et la famine dans les pays du Sud. Alors qu'aujourd'hui, la soutenabilité, la durabilité socioéconomique et environnementale des pratiques agricoles issues de la modernité sont fortement remises en cause, en ce qu'elles ne sont pas résilientes, alors qu' « on ne peut pas négliger le fait que les [principales] formes de résilience actuelles s'inscrivent dans une longue histoire qui a permis aux mondes paysans de survivre à travers les générations, et jusque maintenant, aux tentatives de les «capturer» et de les éliminer » (Peemans, 2018). Cependant, il faut reconnaître qu'à l'usure, la montée en puissance de l'idéologie néolibérale a fortement érodé dans l'imaginaire des dirigeants nationaux et internationaux, les capacités de ce que certains présentent comme étant la capacité des paysans à s'adapter et à adopter les innovations nécessaires à leur survie. En effet, en dépit de la prescription de la gouvernance, la promotion du marché, l'individualisation des droits, l'idéologie néolibérale, lesquels ont largement contribué à « dévaloriser les valeurs et les formes d'organisation qui avaient soutenu historiquement les formes de résistance au pouvoir dominant », le paysan est resté un acteur central du milieu rural (Peemans, 2018).

Dès les années 1990, on sait déjà qu'il est impératif que l'agriculture familiale connaisse de profondes mutations pour nourrir l'Afrique. Je pense qu'il faut dépasser les considérations idéologiques dites « réalistes » qui précisent que l'agriculture familiale constitue pour les populations rurales d'Afrique subsaharienne, en raison de la rareté, voire même de l'absence d'emplois non agricoles, le principal, sinon le seul moyen de garantir la subsistance des familles (Inter-réseaux, 2015 ; Hernández et Phélinas, 2012). Les études mobilisées plus haut démontrent que la pluriactivité est une pratique de plus en plus courante en milieu rural, où les paysans mettent sur pied des stratégies innovantes pour multiplier leurs sources de revenus. De même, la circulation des individus permet aux ruraux de créer des opportunités d'emplois et de revenus en dehors de la sphère agricole. Il faudrait aussi dépasser les idéologies « modérées » qui se nourrissent de la critique faite à l'agriculture intensive, et son incapacité à répondre aux besoins en emploi, au respect de l'environnement, à la nécessité de la valorisation des savoirs traditionnels. Pour tendre vers quelque chose de plus « radicale », pensée par de nombreux auteurs comme Latouche, 2010 ; Casado, De Molina, Guzmán, 2000 cités par Hernández et Phélinas, (2012), ou encore Hazell (2010).

La pensée radicale ici prône le bouleversement de tous les systèmes existants, en dressant une critique virulente tant de la petite agriculture qu'elle considère comme un « simple rouage » à l'échelle économique mondiale, que l'agriculture entrepreneuriale essentiellement basée sur la consommation et le profit. Partant certes de la petite agriculture, elle demande que soit mise sur pied une logique de construction qui lui soit propre, et qui deviendrait une agriculture nouvelle dans laquelle le développement rural permettrait de « développer un modèle de production socialement juste, économiquement efficient, techniquement respectueux des ressources non renouvelables et pourvoyeur d'une nourriture saine et diversifiée » (Hernández et Phélinas, 2012). L'idée n'est donc pas,

comme les réalistes ont pu le penser, de créer ex nihilo, des exploitations agricoles industrielles, mais de partir de ce qui existe et de qui se fait en la matière dans les milieux ruraux concernés. Pour anticiper un tout petit peu les développements à venir, l'idée n'est même pas de soutenir exclusivement les filières et les branches de production comme les politiques agricoles s'évertuent encore aveuglément à le faire¹⁴.

Ici, nous avons compris que la question du mode d'agriculture à privilégier n'est pas aussi évidente que les partisans de l'un et l'autre (agriculture industrielle VS agriculture familiale) peuvent laisser croire. Il faudrait dans l'idéal, tendre aux atouts de productivité du mode industriel de production, tout en préservant jalousement les aspects humains, durables, et locaux du mode familial de production agricole. Alors faut-il sans doute partir de

¹⁴ Les politiques agricoles au Cameroun par exemple sont toutes tournées vers l'appui, le soutien ou la relance à des filières de production (riz, café, cacao, coton, maïs...). En considérant la complexité des systèmes de production (familiaux par exemple), on comprend les raisons de l'échec desdites politiques. En effet, l'idée même d'un soutien à une filière de production doit intégrer cette complexité aux mécanismes d'appui mis sur pied. Un des agriculteurs à Galim me racontait la difficulté des coopératives paysannes à accompagner les agriculteurs dans la production et la commercialisation du maïs. Le mécanisme est le suivant : les agriculteurs reçoivent de la semence améliorée et des intrants agricoles. En retour, ils sont « obligés » de revendre leurs maïs à la coopérative. Du prix de la vente, sont soustraits le montant correspondant à la semence et aux intrants, et une provision pour la préparation des prochaines campagnes et les salaires des travailleurs de la coopérative. Cependant, alors qu'il leur était proposé des prix meilleurs que ceux sur le marché, on ne comprenait pas pourquoi ils préféraient vendre leurs maïs moins cher, que ce qu'offre la coopérative. La raison explique-t-il est bien simple. La coopérative n'achète pas le maïs « neuf » ; c'est-à-dire celui récolté il y a juste quelques mois, car une fois sec, le maïs est moins lourd, mais aussi les garanties d'avaries sont limitées. Seulement, en septembre, alors que le maïs a été récolté au mois d'août, les agriculteurs sont obligés de le vendre, deux fois moins le prix que propose la coopérative, pour couvrir les dépenses scolaires lors de la rentrée des classes. Alors, cet agriculteur explique que cet échec peut être évité si on comprend d'une part que peu d'agriculteurs peuvent se permettre d'avoir pendant les périodes de soudure, ou juste après les récoltes, des réserves ou des économies qui leur permettent de couvrir des dépenses importantes, et si d'autre part, conscient de cette donne, on prévoit au mois de septembre de donner une avance aux producteurs pour préparer la rentrée scolaire. Mais les partenaires étant contre tout principe de prêts, ou d'avance, les objectifs de la coopérative ne sont jamais atteints. Les quotas de maïs espérés ne sont jamais atteints et les partenaires (provenderies) se désolidarisent un peu plus chaque jour.

cette base : investiguer et investir dans les agricultures familiales, afin de faire des activités qu'elle met sur pied, des sources de revenus décents et suffisants pour ceux qui les pratiquent.

CHAPITRE 3 : PRÉSENTATION DESCRIPTIVE DE LA REGION DE L'OUEST DU CAMEROUN

De façon générale, cette recherche s'intéresse au pays Bamiléké. Il couvre la moitié de la région de l'Ouest, dans les hautes montagnes du Cameroun, l'autre moitié appartenant au pays Bamoun. Le pays Bamiléké compte sept départements¹⁵. Seuls deux feront l'objet de cette étude : les Bamboutos et la Menoua. Ce sont les deux départements dans lesquels les aspects agricoles de la ruralité sont les plus marqués (Dongmo, 1981).

On présente encore l'Afrique profonde d'aujourd'hui comme une terre de résistance et d'authenticité. Résistance à la poussée néolibérale et capitaliste. Authenticité quant aux valeurs de solidarité et de partage. En réalité, à regarder de près, l'essentiel des résistances et des authenticités a cédé, ou est sur le point de céder sous la pression de la modernisation. Au matin du premier jour de la deuxième phase de recherche sur le terrain, je suis littéralement frappé par la puissance de la pénétration de sociétés privées dans le monde rural, là où l'État a capitulé, est absent. Des sociétés de transport, des écoles privées, des centres de santé, des sociétés agroalimentaires, des antennes de réception des sociétés de téléphonie mobile... Heureusement que l'initiative privée comble

¹⁵ Les départements composant le pays Bamiléké sont : La Mifi (Bafoussam), Le Ndé (Banganté), le Haut-Nkam (Bafang), les Hauts-Plateaux (Baham), le Koung-Nki (Bandjoun), la Menoua (Dschang) et les Bamboutos (Mbouda).

les lacunes en termes de service. De plus, tous les services ne sont pas supposés être régaliens. Cependant, cette présence quasi exclusive des entreprises privées, ou cette absence quasi générale de la puissance publique, suscite une interrogation sur le modèle de société auquel on a affaire dans les milieux ruraux, mais surtout des idéologies qui y sont véhiculées. Mais là ce n'est qu'un constat impertinent. La réalité est que la société africaine change, et la nécessité de comprendre les transformations à l'œuvre sous la pression de la modernité s'impose.

L'idée de cette recherche est née d'un questionnement : pourquoi les jeunes du milieu rural Bamiléké délaissent-ils l'agriculture pour se lancer dans l'« aventure urbaine » ou souvent aussi, tout en restant au village, s'adonnent à des activités autres que l'agriculture ? La phase exploratoire nous a permis en travaillant avec les familles et leurs entourages, de replacer ces phénomènes dans les contextes dans lesquels ils émergent, parce que les conduites individuelles doivent être identifiées et replacées dans le contexte social ayant construit leurs existences (Bonvalet et Lelièvre, 2012). Nous l'avons dit, l'exode rural ou la pluriactivité, sont des phénomènes qu'un ensemble de forces et d'espaces sociaux qui font système ont générés. Le présent cadre — séparation résidentielle, abandon du travail familial par les jeunes Bamiléké — rappelle avec beaucoup de pertinence des chantiers décrits par d'autres sociologues qui se sont penchés sur la compréhension de l'individu : Parsons (1951), Touraine (1981), Bourdieu (1979), Élias (1991), ou encore Durkheim (1995), voir même Urry (2000). Et Aubert s'empresse de préciser que l'individu actuel émerge dans un contexte de mondialisation économique, dans lequel les lois du marché sont dominantes et où le temps "s'accélère et se compresse" (Aubert, 2004).

Voici le point de départ de cette deuxième phase de recherche : présenter le cadre général qui permet la compréhension de l'individu rural africain en pays Bamiléké. Ensuite il faudra présenter

les méthodes d'analyse de cet objet de recherche, avant de présenter les résultats de la recherche.

Les Bamiléké se sont installés dans la période précoloniale sur les hautes terres de la région de l'Ouest du Cameroun. Dans cette période, leur histoire est très peu connue. Mais pendant la période coloniale et même après les indépendances, ils ont été à l'avant-garde de la lutte pour l'indépendance économique et le développement du Cameroun (Dongmo, 1971 ; 1981 ; Barbier, 1973). Leur particularité est qu'ils sont un peuple qui a connu un essor économique phénoménal (Dongmo, 1971). Hurault le confirme : les Bamiléké sont un peuple travailleur et qui, par la main d'œuvre familiale sait mettre en valeur ses terres volcaniques et fertiles (Hurault, 1960). C'est un peuple dont la prospérité, l'abnégation et l'impressionnante capacité d'organisation sociale a fait l'objet d'un vaste travail de recherche doctorale en deux tomes intitulés « Le dynamisme Bamiléké » (Dongmo, 1981 et 1983).

Pourtant, dans l'entre-deux guerres mondiales, cette société encore purement rurale et agricole, va commencer à subir une désorganisation progressive (Dongmo, 1981). Plusieurs facteurs sont évoqués comme des causes de cette désorganisation, parmi lesquels l'introduction du café et une forte croissance démographique.

3.1- UN CONTEXTE AGRAIRE SPÉCIFIQUE : L'ORGANISATION SOCIALE AUTOUR DE LA CULTURE DU CAFÉ

L'introduction du café par le colonisateur dans les années 1920 au Cameroun et principalement dans la région de l'Ouest¹⁶ va

¹⁶ L'agriculture camerounaise est largement tributaire de la colonisation avec un développement des cultures d'exportation telles que le café (arabica et robusta) à l'Ouest Cameroun, le coton dans le Nord et l'Extrême Nord, le cacao dans les régions du Centre et du Sud, le palmier dans les régions du littoral et du Sud-ouest (Fongang, 2008).

contribuer à la désorganisation profonde du fonctionnement socioculturel du pays Bamiléké (Hurault, 1960 ; 1970 ; Dongmo, 1971 ; 1981 ; Barbier, 1973 ; Courade et al, 1991 ; Kuete, 1996 ; Fongang, 2008). En effet sur le plan agropastoral, les meilleures terres (jusqu'à 50% des terres cultivables) seront affectées à la caféiculture. À ce moment-là aussi, le petit bétail du fait de la réduction des pâturages va presque disparaître. Sur le plan socioculturel, la répartition des travaux champêtres va se reconfigurer, avec la participation des hommes aux tâches de la plantation de café, alors que les femmes et les enfants vont voir le travail dans les plantations de café s'ajouter aux autres charges champêtres et domestiques qu'ils assumaient déjà (Fongang, 2008 ; Dongmo, 1971 ; 1981). Dans une étude sur la mutation du secteur agricole Bamiléké au travers de ses acteurs, Fongang (2008) montre comment l'évolution de la culture du café a façonné les acteurs ruraux Bamiléké. Entre 1920 et la moitié des années 1980, la prospérité du « dieu café » (Fongang, 2004) va permettre le développement des sociétés caféières étatiques, des commerçants et intermédiaires et des agriculteurs prospères (Fongang, 2008). Mais la chute du prix du café dans la moitié des années 1980, entraîne dans son sillage les sociétés étatiques, et permet l'émergence de nouveaux acteurs de la société civile, notamment les organisations paysannes – les GIC : groupe d'initiative commune – et les ONG (Fongang, 2008 ; Fold and al, 2013 ; Courade, 1991 ; Cottyn and al, 2013 ; Kuete, 1996 ; Guillermou, 2000; 1992; Guillermou et Kamga, 2004).

La principale conséquence de la chute de la caféiculture est qu'aujourd'hui en pays Bamiléké, une multitude de systèmes redonnant sa place à la singularité des exploitations a remplacé progressivement le système caféier qui dominait jusque dans les années 1980. Les nouvelles (maraichage, maïs, pomme de terre, haricot...) et l'ancienne (café) culture de rente sont alternées en fonction des saisons et des conditions du marché. On peut alors constater la difficulté de chacune d'elles à procurer le même niveau

de sécurisation qu'offrait la culture exclusive du café (Fongang, 2008). Depuis les années 2000, l'État essaye à nouveau de redevenir un acteur clé du secteur agricole. Cette nouvelle donne ouvre une brèche intéressante pour l'analyse de l'impact des nouvelles politiques agricoles de relance de l'agriculture sur les exploitations paysannes.

En résumé, dès 1920, l'introduction du café dans cette partie du Cameroun, va transformer son système agraire, en ce que Fongang (2008) a appelé le modèle « producteur-exportateur », ou le système s'organise autour de la production du café. Ce modèle va, entre autres choses, contribuer au dynamisme Bamiléké (Dongmo, 1981 ; Guillerrou, 2007/2). C'est encore le café, avec la crise caféière des années 1990 qui va accélérer l'effondrement du modèle du « producteur-exportateur ». À partir de ce moment-là, les paysans de l'ouest vont tenter de préserver le système agraire qui a fait le dynamisme Bamiléké, en essayant dans chaque exploitation, d'organiser le système de production autour d'une culture de rente. Les uns s'essayent au maraîchage, les autres au vivrier marchand. Finalement, après le café en pays Bamiléké, on a affaire à un environnement qui se « décompose et se recompose » (Fongang, 2008). Il se recompose sur le plan socioéconomique à travers une nouvelle organisation sociale de production et de coopération entre les agriculteurs (Kouete, 2000 ; Guillerrou, 2007/2). Sur le plan technique, on assiste au développement de nouvelles cultures et de nouveaux modes de production agricole (Guillerrou, 2007/2). Mais le milieu rural Bamiléké se décompose aussi. Le changement social se manifeste alors par la diminution de la taille des ménages (Hourriez et Olier, 1998 ; Locoh, 2001, Maurice, 2013/1) ; l'accroissement des taux de scolarisation ; la perte de vitesse de la polygamie (Fold and al, 2013 ; Cottyn and al, 2013) ; un taux d'exode rural élevé par rapport à la moyenne nationale (Kouete, 2000 ; Meka'a, 2011 ; Fold and al, 2013 ; Cottyn and al, 2013) ; et un taux important d'actifs non agricoles (Kouete, 2000 ; Phélinas, 2010/1, 2014/2 ; Ouedraogo et Tallet, (2014/3).

3.2- UN CONTEXTE DÉMOGRAPHIQUE PARTICULIER : ACCROISSEMENT CONTINU ET SOUTENU DE LA POPULATION (DONGMO, 1981, HURALT, 1960, CHAMPAUD, 1983).

L'une des caractéristiques du pays Bamiléké est l'importance de sa population. Dongmo (1981), énonce que « le dynamisme Bamiléké », est le résultat en partie d'un essor démographique puissant et constant. Les premières informations sur le pays Bamiléké qu'il exploite sont de l'enquête démographique réalisée par la Société d'Études pour le Développement Économique et Social en 1965. À ce moment, on remarque une natalité élevée avec un taux moyen de 49 pour 1000 ; une forte fécondité avec un taux moyen de fécondité (indice synthétique de fécondité) de 197 pour 1000 dans la tranche de 15-49 ans ; une stérilité faible avec un taux de 8% chez les femmes. L'accroissement de la population est déjà forte aussi (24.6 pour 1000 de taux d'accroissement naturel en moyenne). Les densités de populations sont de même très élevées. En 1965, le pays Bamiléké représentait la quatrième région la plus densément peuplée du pays. Dans certains villages, la densité allait jusqu'à 250 hab. /km² contre une moyenne nationale comprise entre 25-50 hab. /km². D'après le recensement de 1976, ces densités atteignaient déjà les 350 hab./km² à certains endroits, avec une densité moyenne de 74.5 hab./km², faisant du pays Bamiléké l'une des plus denses du Cameroun (Dongmo, 1981 ; Cottyn and al, 2013). La densité moyenne du pays Bamiléké n'a cessé d'évoluer. De 74.5hab/km² en 1976, elle a presque doublé en passant à 123.8hab/km² en 2001, 128.5 hab. /km² en 2010 pour une densité nationale moyenne de 46.63 hab. /km².

Cette première description appelle à quelques précisions. "Grandeur et décadence" des Bamiléké sont des conséquences du fonctionnement d'un modèle familial qui leur est propre. En effet, fécondité, exode rural, activités exercées sont du ressort de la décision ou de l'influence familiale. De là, on peut en tirer quelques réflexions. Nous en retenons deux.

La première est que l'accroissement rapide de la population Bamiléké ouvre la brèche à une analyse au sens malthusien du terme. On peut en effet penser que la crise qui agite cette région a trait à l'indisponibilité des terres cultivables et à la limitation des ressources. Les logiques et actions des acteurs familiaux et individuels seraient alors, sinon totalement du moins en partie influencées par cet état de fait. Il est important de souligner cet aspect, car, une réponse rapide à cette préoccupation conduirait à nier les évidences de plusieurs études — qui en pays Bamiléké comme partout ailleurs en Afrique Subsaharienne (ASS), démontrent que l'accroissement des villes absorbe par le fait des mobilités rurales-urbaines, une importante partie de la croissance démographique des zones rurales (Beauchemin et Bocquier, 2004) — et la complexité du phénomène. En effet, l'exode rural est le résultat de fonctionnements sociaux sous-jacents. Ces fonctionnements sont des constructions sociales, familiales et individuelles, et l'interdépendance de toutes ces entités sociales. Nous verrons dans cette première phase de recherche ce qui se passe au niveau des familles, et plus tard au niveau des individus.

On envisage parfois la réflexion du seul point de vue de la rareté. Sinon l'absence des prestations d'aide sociale, de couverture médicale, de garantie au logement, de soutien des chômeurs, d'accompagnement des chercheurs d'emploi via des formations par exemple... qui sont des caractéristiques de villes africaines, expliquent l'échec des jeunes qui se lancent dans l'aventure urbaine (Laurent et al, 2013). Ce faisant, on élude une nuance importante. En ville, la reproduction du fonctionnement des modes familiaux (solidarité, réseautage) au travers des actions comme les tontines, l'accueil des nouveaux, adhésion à des églises de réveil, les rassemblements villageois, les associations de travailleurs du même corps... sont des modes non institutionnels fabriqués par les collectifs et qui aident à la compensation des déficits de sécurisation de la mobilité et de l'installation des jeunes en ville.

La seconde précision que l'on peut faire est le prolongement de la réflexion ci-dessus. Emmanuel Todd (1990) explique que le dynamisme Bamiléké est le résultat de son système familial, et que la mobilité est en fait un pan non visible des pratiques familiales Bamiléké. En mobilisant les travaux de Hurault (1962) et Dongmo (1981), il explique que dans la famille souche Bamiléké, un seul enfant (souvent l'aîné) hérite, et les autres sont obligés de se chercher ailleurs. Cependant, le modèle de la famille Bamiléké tel que décrit par Todd n'est pas aussi rigide. D'abord parce que dans la famille souche Bamiléké, chaque enfant est tenu à perpétuer son lignage. Or les éléments caractéristiques primordiaux du lignage ne sont pas les représentations sociales qui influencent son fonctionnement, mais la robustesse des moyens de subsistance que les individus ont à apporter à la lignée qu'ils représentent. Si on prend en compte le fait que le successeur (qui n'est pas forcément l'aîné) n'hérite de façon exclusive que des titres honorifiques de son père, et de son nom qu'il doit perpétuer, mais que le partage matériel de l'héritage est systématique et égalitaire entre les enfants mâles, la thèse de Todd perd beaucoup de sa pertinence. Dans cette logique, les enfants ont plutôt intérêt à ne pas bouger, parce qu'ils héritent certainement d'un minimum essentiel à leur envol, ce qu'ils n'ont pas dans l'hypothèse où ils choisissent de partir. Finalement si le grand nombre décide de partir, c'est peut-être plus à cause de l'inconsistance de ce qu'ils espèrent hériter que de la certitude de ne rien hériter du tout.

Le choix du pays Bamiléké a été expliqué au début de ce texte, le choix de deux départements aussi. Le plus important est de donner des précisions sur les zones d'enquêtes, qui sont Galim et Fokoué. Ce choix a été fortement inspiré de la recherche doctorale de Fongang (2008). La raison est qu'elle facilite la connaissance d'un terrain de recherche dans la grande diversité de la région de l'Ouest, en permettant de rester focalisé sur l'originalité du point de vue, et non pas l'originalité du terrain de recherche. Dans sa thèse,

Fongang, explique que le choix de Galim et Fokoué est dû à différentes raisons :

Tout d'abord, le mode de peuplement différent de ces deux arrondissements. Galim dans une grande partie notamment le village Bagam, ancienne propriété coloniale, a été redistribué (village pilote) à différents migrants de la région de l'Ouest. Fokoué a, quant à lui, gardé sa population. Il est d'ailleurs plus une terre de départ, ce qui contraste bien avec Galim qui lui est une terre d'accueil (du moins jusqu'à une certaine période) (Dongmo, 1981 ; Fongang, 2008).

La deuxième raison du choix de Galim et Fokoué est liée à l'histoire agricole de Galim et Fokoué. Ces histoires ont des spécificités qu'il est important de présenter en quatre moments :

Le premier moment : avant l'introduction du caféier. À Fokoué, les premiers moments de l'agriculture sont consacrés à l'agriculture vivrière de consommation. Ce n'est qu'en 1930 que le caféier sera introduit par le colonisateur. Avant 1930, Galim est un espace inoccupé. C'est par la création de plantations de café que Galim va voir le jour dans les années 1930.

Le deuxième moment. À Fokoué, ce moment se déroule de 1931 à 1985, avec l'introduction et la libéralisation du caféier. Si d'autres cultures existent, le café prend la première place, surtout après sa libéralisation en 1945 sous l'impulsion du ministre Jomessi. Cette période à Galim correspond à l'exploitation caféière par le colonisateur français. Cependant, en 1968, les parcelles de Galim sont redistribuées à des migrants Bamiléké qui y introduisent d'autres cultures, notamment le maraîchage. Mais le café reste la principale culture.

Le troisième moment de l'histoire agricole de Fokoué et Galim va de 1985 au début des années 2000, avec la chute du prix de vente du café et le déclin du modèle de l'agriculteur-exportateur. Ce

moment marque une période de grande crise en pays Bamiléké en général, car, le café était la principale culture destinée à la vente. C'est à partir de cette période qu'à Galim par exemple, les cultures vivrières ont véritablement été transformées en cultures marchandes. Les produits maraîchers divers comme la tomate, le piment, les concombres, les pastèques... ont peu à peu remplacé le café, sur les espaces et dans les fonctions de produits de rente qui lui étaient réservés.

Le dernier moment de l'histoire agricole Bamiléké, commence dans les années 2000. Une fois de plus, elle est différemment appréhendée à Fokoué et Galim. Alors qu'à Fokoué les agriculteurs essayent de se lancer dans le maraîchage comme culture de remplacement du café, à Galim on note un net recul des cultures maraîchères. Un accent est mis sur la culture du haricot.

Au total, on peut noter que la caféiculture a ponctué l'histoire agricole Bamiléké. Aujourd'hui, alors que cette culture tend presque à disparaître, le constat est qu'aucune spéculation n'a pris la place exclusive que représentait, ou aspirait à représenter le café. À Galim, les agriculteurs se sont tournés ces dernières années vers le maïs et le haricot, abandonnant progressivement le maraîchage, qui jusque dans les années 2000, était pratiqué comme culture de rente en remplacement du café. À Fokoué cependant, les agriculteurs essayent de trouver un système de substitution au café dans le maraîchage. Peut-on prédire à Fokoué l'échec de cette stratégie comme cela a été le cas à Galim ? Peut-on croire que le maïs et le haricot, deux des cultures les plus répandues au Cameroun, remplissent les conditions de remplacement du café à Galim comme culture commerciale destinée à se substituer à la rente du café ?

La troisième raison du choix de ces deux arrondissements est liée à la géographie. En effet, Fokoué est un arrondissement de 203 km², dans le sud du plateau Bamiléké dans le département de la Menoua. Son relief est accidenté, avec une partie importante

dominée par un escarpement de 700 m de dénivellation. Il est constitué de quatre principales zones.

Une zone de plateau à Fokoué-Centre est dominée par la culture du maïs, macabo, pomme de terre, choux et haricot. Les densités y sont moyennes.

Les flancs de collines au Sud de Fokoué, avec des sols rocheux et sableux, peu fertiles, sur lesquels sont cultivés le maïs, le macabo et la pomme de terre. Ici les densités sont les plus faibles de la région.

Les vallées à fortes densités, fertiles avec un cours d'eau qui permet l'extraction du sable de construction. La diversité de cultures est plus marquée. On peut y trouver du maïs, du taro, du gombo, des choux, de la tomate, des aubergines, des bananiers plantains, du raphia et du café (arabica et robusta). On constate qu'on y pratique les cultures vivrières, maraichères, et de rente.

Et une zone de plaine en basse altitude où les densités sont très fortes aussi. Où on retrouve toutes les cultures de la zone, et aussi du palmier à huile.

Fokoué est donc une localité à géographie fortement hétérogène tant sur le plan physique qu'humain, mais aussi sur le plan agraire. On y retrouve des zones fertiles densément peuplées et des zones arides faiblement peuplées. Dans les zones fertiles, la variété des modes de production agricoles est à souligner : maraichage, culture vivrière, culture de rente. La carte ci-dessous montre la situation géographique de l'arrondissement de Fokoué.

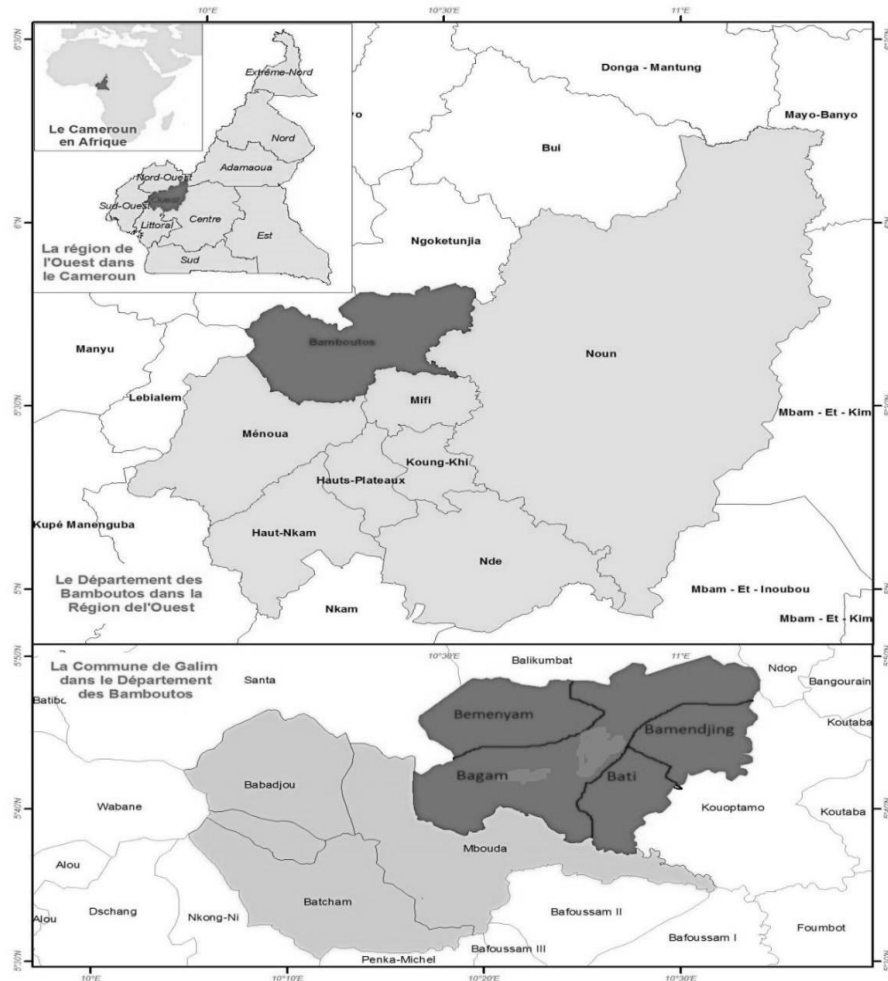
Pour ce qui est de Galim, sur le plan géographique, c'est une plaine fertile avec du maraîchage, du maïs et du haricot. Cet arrondissement qui couvre une surface de 513km² est situé au Nord-est du plateau Bamiléké, entre le plateau du Noun et le plateau Bamiléké. Elle est moins variée, car constituée uniquement de deux zones : Une zone de plaine, très peuplée, quadrillée de

Planche 1: Carte de Fokoué



Source : cvuc.cm, adaptation de l'auteur

Planche 2 : Carte de Galim



Source : cvuc.cm, adaptation de l'auteur

CHAPITRE 4 : UN FILS DE MENUISIER CHEZ LES AGRICULTEURS

Dans ce chapitre, j'entreprends de révéler la subjectivité qui est la mienne dans cette recherche. Elle conditionne en quelque sorte la compréhension de la manière dont le travail a été pensé et mené. Je commence par les motivations et la genèse de la recherche. Ensuite, je présente les atouts et pièges d'entreprendre une recherche chez soi, dans sa région d'origine, dans les lieux de son enfance. En effet, j'incarne moi-même l'objet de mon étude. Je fais partie de ces jeunes qui ne sont pas restés dans la ferme de leurs parents, mais qui par le biais de stratégies diverses, en l'occurrence la mobilité, puis la migration, ont suivi d'autres chemins. Face à cela de nombreux défis liés à mon statut de jeune chercheur sont intéressants à présenter en fin de ce chapitre.

4.1- LES MOTIVATIONS ET LA GENÈSE DE LA RECHERCHE

Au départ de cette réflexion, il y a tout un ensemble de questionnements et de constats liés à la migration. Tout part des conclusions des résultats de mon mémoire de master en démographie. L'analyse consistait à déterminer l'impact de la performance des systèmes éducatifs nationaux sur la mobilité internationale des étudiants, notamment ceux de l'Afrique

subsaharienne. L'intuition de départ était alors en vertu de la théorie du push and pull de Lee (1966), qu'à cette époque où l'éducation et le marché de l'emploi se globalisent, la performance des systèmes éducatifs des pays « développés » attire les étudiants des pays dont la performance du système éducatif est inférieure, en cela compris bien évidemment, les pays africains. Pourtant la neutralité des résultats de l'analyse (cette variable n'influçait ni la naissance ni l'intensité des flux migratoires des étudiants des pays de l'Afrique subsaharienne, (Nkounawa, 2013) n'a pas permis de vérifier cette hypothèse. À partir de ces résultats, on prend conscience que les causes de la mobilité des étudiants sont aussi à chercher dans les pays d'origine.

L'IDH (indice de développement humain) en tant qu'indicateur le plus significatif dans les tests statistiques, donne à penser que la recherche d'une vie meilleure est l'un des buts premiers de la mobilité étudiante, laquelle ne serait alors qu'une opportunité, car finalement, et de Haas (2013) le montre bien, les catégories migratoires sont de nos jours un leurre dans la compréhension du phénomène. En réalité, scinder les migrants en catégories revient à penser qu'ils se déplacent uniquement pour les motifs de leur catégorie, (études, asile, travail...) or les migrants de « nouvelle génération », comme de Haas (2013) les appelle, saisissent les opportunités qui se présentent à eux. À cet effet, par exemple, la majorité des étudiants en mobilité ont déjà un diplôme de licence (50%) ou de master (30%) contre 20% seulement au niveau baccalauréat (Nkounawa, 2013). Ils ont donc souvent la qualification qu'on suppose qu'ils partent acquérir ailleurs. Ces résultats m'ont poussé à m'intéresser aux causes internes de mobilité. Alors, j'ai compris qu'en Afrique subsaharienne en général, les mobilités rurales-urbaines sont les plus importantes que les mobilités internationales (Bocquier et Bauchemin, 2004, Bocquier, 2004). Parfois elles en sont les prémices. Alors, elles donnent l'occasion de pouvoir, à partir d'un contexte local, travailler un premier niveau de compréhension de la mobilité. Sans prétendre que celui-ci soit le

niveau premier de tout processus migratoire, je voudrais revenir à ce commencement, de l'inter-rural, et du rural vers l'urbain.

Cependant, s'intéresser à la mobilité rurale demande que soient pris en compte un certain nombre de phénomènes et de pratiques inhérents au contexte rural. J'ai précisé au chapitre introductif que le critère de ruralité que je retenais était celui des milieux dans lesquels la pratique d'une activité agropastorale est reconnue comme activité principale. Voici il me semble, un exemple, une pratique que je dois décrire, analyser, expliquer en la situant dans un contexte rural précis, et en l'associant avec d'autres phénomènes ruraux actuels qui structurent, configurent ou reconfigurent le paysage rural des pays en voie de développement (Cortes et al, 2014).

Travailler dans et sur un contexte précis demande de s'y rendre. J'ai expliqué dans le chapitre premier pourquoi j'avais choisi les Bamiléké. À présent, il me semble que comprendre de quel point de vue j'ai abordé cette recherche sur le terrain est un préalable pour comprendre ma démarche, ma posture et le fil rouge de mon raisonnement.

4.2- DE RETOUR À LA SOURCE... OU PAS

Ça pourrait commencer par il était une fois, l'histoire d'un Bamiléké chez les Bamiléké, avant que le lecteur ne découvre qu'en fait il s'agit de l'immersion le temps d'une recherche doctorale, d'un fils de menuisier chez les agriculteurs, ou simplement de la découverte du monde paysan Bamiléké par un étudiant africain qui fait ses études en Europe. Parler de découverte n'est peut-être pas tout à fait juste ici. Et c'est là tout l'intérêt de cette parenthèse sur mes propres origines et les représentations qui sont les miennes. Ce qui d'emblée permettra dans cette recherche d'éclaircir mon point de vue.

Je suis le 4e d'une famille de 7 enfants. Avant moi, par ordre décroissant, il y a deux garçons et une fille, et après moi, deux filles et un garçon. Mes parents sont venus dans leur jeunesse dans la ville de Bafoussam, chef-lieu de la province de l'Ouest du Cameroun. Ils avaient chacun été confié à un oncle qui, habitant la ville, avait bien voulu les accueillir le temps de leurs études. Au lendemain des indépendances, et jusque dans les années 1990, Ela (1992) explique que la ville représentait la seule alternative si on voulait poursuivre des études au-delà du primaire dans de nombreux villages du Cameroun. Mes parents en poursuivant leurs formations se sont rencontrés. À Bafoussam donc. Je ne sais pas s'ils se sont aimés. On n'en a jamais parlé. On ne parle pas des choses comme ça avec mes parents. Il n'y a pas longtemps, j'ai annoncé à ma mère que j'étais amoureux. Il y a eu un long blanc. Effet de surprise peut-être. En général ce qu'on annonce aux parents, c'est son intention de se marier. L'amour n'a rien à y voir. Pendant qu'une larme lui perlait sur le visage, elle m'a dit qu'une fois elle aussi avait été amoureuse. Je ne sais pas si ça avait été de mon père, je n'ai pas osé lui demander. Elle n'a rien précisé. De toute façon, mes parents sont mariés. Mon père est menuisier métallique, soudeur on va dire. Ma mère est infirmière.

Aujourd'hui, j'ai encore le souvenir de toutes ces soirées de mon enfance, dont je pouvais déjà percevoir la tristesse, au cours de laquelle, toute la maisonnée, c'est-à-dire mes parents, ma grand-mère maternelle, mes six frères et sœurs, et au moins trois cousins (le nombre minimum de cousins à la maison pendant les périodes scolaires), après le journal de 20 heures sur la télévision nationale, commentaient toutes les mesures d'ajustements structurels et de crise politique, économique et sociale qui frappaient le pays au début des années 1990. La crise se percevait facilement. Des artistes à la télé chantaient le sous-développement ; les journaux tous les soirs annonçaient les privatisations, les licenciements, les dépôts de bilan ; ma mère parlait tous les jours des baisses de salaires ; mon père de la dévaluation du franc CFA. Même pour un

enfant de mon âge les tensions étaient palpables : j'avais moins d'argent pour le goûter, moins de fournitures scolaires. À la rentrée scolaire de mon entrée au cours élémentaire, mes parents ne m'ont même pas racheté un nouveau cartable. Je me souviens qu'à la maison, on a presque du jour au lendemain, cessé d'utiliser du gaz pour la cuisine. J'allais les soirs avec l'un de mes frères, pour être sûrs qu'on ne se fasse ni arnaquer ni racketter, acheter du bois de chauffage, de l'huile de palme non raffinée, et des petits cubes de bouillon de bœuf. On commençait à vivre au jour le jour donc. Dans cette même période, la société nationale des eaux a supprimée, à cause des arriérés, notre ligne d'eau courante.

Un soir, pendant le journal, mon père qui avait quelque chose de tellement important, pour le dire pendant le journal, a annoncé que désormais nous irions aux champs tous les samedis. Je me souviens encore de la tête de ma mère. Elle a pâli, révoltée peut-être de n'avoir pas été consultée. Peut-être ce qui la faisait davantage pâlir était cette déception de devoir se résoudre à reconsidérer son statut d'infirmière-anesthésiste dans la plus grande clinique de la ville. Elle serait aussi désormais infirmière-anesthésiste-agricultrice. Il y a aussi pu y avoir l'amertume de devoir finalement revenir au travail de la terre, activité qu'elle avait abandonnée en partant jeune de chez ses parents pour la ville, et s'était battue pendant de nombreuses années comme une folle, dans ses études et parmi les hommes de son métier pour un statut qui tout à coup tombait en décrépitude. Ce soir-là, ma grand-mère pour la première fois, a fait l'éloge intarissable de mon père. Elle a ensuite expliqué qu'elle serait disponible pour donner des astuces sur la culture du taro et des arachides qui selon elle, étaient les plus délicats en polyculture.

Dès les premiers jours aux champs, j'ai été séduit. Il fallait certes marcher une dizaine de kilomètres de Bafoussam vers Baleng, où se trouvait la plantation. On partait à 6 heures du matin. Le chemin vers la plantation était le plus difficile. Je ne sais pas pour les autres, mais les matins de mon enfance ont été très forts. Il n'y a rien de

plus difficile que le réveil d'un enfant à 6 heures du matin. De plus, le vent qu'il fait à cette heure de la matinée et la froidure de la rosée sur mes pieds qui foulaient l'herbe des sentiers, ont laissé dans ma mémoire une grande tristesse. Mais j'étais à cette époque-là très jeune, et on me ménageait. Je pouvais pendant la journée, jouer dans l'herbe fraîchement coupée, grimper aux arbres, cueillir ou ramasser quelques fruits sauvages mûrs, pendant que les autres travaillaient... maugréaient.

Le temps est passé comme un éclair, et moi aussi, j'ai commencé à travailler avec les autres. J'avais commencé un peu plus jeune, et je pense que j'avais moins de peine qu'eux. Mais je dois avouer que, petit à petit, les choses se sont mieux passées, et ma mère a commencé à prendre des gardes plus fréquemment à l'hôpital. Elle pouvait alors profiter du jour de repos qui suivait la garde de nuit pour aller à la plantation avec des sœurs, ou des amies, ou même chose étonnante, des collègues à elle. Je pourrais dire sans exagérer qu'à la fin, il ne demeurait nulle place dans « son » champ, tant elle se l'était approprié, où la main de ma mère ne soit passée et repassée¹⁷. On avait désormais à la maison, principalement, du maïs et des haricots rouges. Mon père a fait construire un grenier dans lequel les récoltes étaient stockées. Il y avait en plus des bananes, des ignames, du manioc, du macabo, et pour le plaisir de ma grand-mère, du taro en permanence à la maison. Il y avait aussi des fruits : mangues, avocats, prunes, goyaves, papayes, canne à sucre, etc., en fonction de la saison.

Pourtant, on ne peut pas dire que les choses se soient extraordinairement améliorées. En fait, mon père, content à l'idée de cet achat de la plantation, estimant peut-être qu'il avait fait sa part, ne contribuait plus aux charges de la maison, ni à celles de nos études ou de notre santé. L'idée de la plantation n'était

¹⁷ En référence à Jean de la Fontaine : « Ne laissez nulle place où la main ne passe et repasse », in « *Le laboureur et ses enfants* », Fables de la Fontaine, Ed. Claude Bardin, 1668, Paris.

pourtant pas exceptionnelle. C'était même peut-être du bon sens, tout simplement. Il y avait cette opportunité, il y avait de la main d'œuvre disponible. Il y avait enfin un effet de mode, où toutes les familles qui nous entouraient, sensiblement dans la même période, avaient elles aussi acheté une plantation, plus ou moins grande, plus ou moins éloignée, mais dans l'un des villages qui jouxtent la ville de Bafoussam. Pour pourvoir à nos besoins, ma mère s'est mise à vendre une partie de la récolte. Et il a fallu à nouveau faire attention aux quantités qu'on mangeait.

Un soir, j'étais déjà au lycée, ma mère dans la même solennité que mon père quelques années plutôt, nous a annoncé, à nous les garçons, que chaque matin avant d'aller à l'école nous devrions nous occuper chacun de quelques animaux. Mes grands frères ont préféré les poules et les lapins. Mon petit frère a reçu deux couples de pigeons. Moi j'ai eu deux truies encore jeunes. Quelques mois plus tard, pour limiter les pertes dans les aliments que les poules (une vingtaine), les lapins (une dizaine) et mes deux truies balançaient au-delà de leurs cages, ma mère a mis des canards. Il n'y avait pas besoin de s'en occuper. Ils se reproduisaient rapidement, mais coûtaient moins chers. Du coup, les canards, on en a plus mangé que vendu. Cet élevage s'est moyennement agrandi, et les rentrées scolaires qui ont suivi, ma mère vendait des animaux pour couvrir une partie de nos dépenses scolaires, et celles de mes frères qui étaient à l'université.

Aujourd'hui, nous avons tous quitté la maison familiale pour poursuivre nos études à l'université, et par la suite travailler ailleurs qu'à Bafoussam où nous avons tous grandi. Lors de mon passage à la maison, au moment d'aller sur le terrain, une tristesse infinie m'a envahie, devant les clapiers, le poulailler, et les porcheries vides, et délabrés. Je n'aurais pas supporté l'idée de la plantation en friche... Je n'ai toujours pas digéré le fait qu'elle a été vendue. Mes parents, désormais seuls et un peu fatigués n'ont plus la force, ni le besoin

de travailler : « À quoi bon, m'a expliqué mon père, puisque ce que vous nous donnez nous suffit pour vivre ? ».

Donc au départ de cette recherche, je suis moi-même issu d'une famille dont le modèle de production a dû se diversifier en ayant recours à des pratiques agropastorales pour subvenir aux besoins de tous. Mon regard sera sans doute soumis à ma propre expérience. Ma posture de chercheur pendant toute cette thèse, sera sans doute empreinte de cette subjectivité ci. Si dans les recherches qualitatives, tout chercheur est nécessairement confronté à sa propre subjectivité, la mienne a cette particularité qu'elle resurgit régulièrement comme le reflet de ma propre expérience, personnelle et familiale. De l'expérience de mes parents, en passant par leurs parcours, les rapports d'autorité et/ou de domination qu'ils entretiennent, la construction d'un système d'activités où les tâches sont réparties, et les activités variées, l'articulation du rural et de l'urbain, et le parcours des jeunes tel qu'il est construit par la famille..., les ingrédients de cette réflexion sont déjà bien présents dans ma propre histoire. Voici donc un objectif personnel qui traverse cette recherche, en commandant eu égard à mon histoire personnelle, l'injection de la dose adéquate de distance par rapport à l'objet de ma recherche. Énoncé en ces termes, cet objectif personnel paraît beau, peut-être même noble. Pourtant si l'énoncé paraît bien posé, sa mise en place n'est pas facile. Au contraire, de nombreuses difficultés relatives à ma personne, à mon statut méritent d'être présentées elles aussi.

4.3- LES DIFFICULTÉS LIÉES AU STATUT DE JEUNE CHERCHEUR

Outre la nécessité de trouver la bonne distance personnelle par rapport à mon objet de recherche, la première difficulté dans le cadre de cette recherche est celle de l'accès aux sources des données. Le lieu, le cadre et les acteurs importants ne posent pas

de problème. C'est l'accès à la parole, aux activités et artéfacts qui sont difficiles.

4.3.1- L'accès à la parole

La première frustration sur le terrain lors de la phase exploratoire a été celle du temps qui passe. J'avais 4 mois devant moi, et les premiers jours en passant rapidement, et les premiers signes d'avancement de la recherche n'étant pas visible, j'ai presque sombré dans le doute. Cela peut s'expliquer : au départ, j'avais prévu une convention d'éthique qui reprenait tous leurs droits, ainsi que l'énoncé de l'usage auquel étaient destinées les données récoltées, ainsi que des aspects éthiques relatifs à la confidentialité des données, à l'anonymat des interviewés et des observés. Aucune des personnes rencontrées n'a voulu qu'un document de la sorte lui soit remis. D'ailleurs, tous ont précisés que l'énoncé de son contenu était suffisant pour eux. On est en réalité dans un contexte où l'oralité en tant que moyen de communication et d'entente prime. Pourtant malgré cette réticence, une sorte d'hospitalité s'est installée qui peut déconcerter, tant elle est spontanée. Ce n'est que plus tard que je commence à comprendre. Plusieurs jours après mon arrivée sur le terrain à Fokoué, une impression de saturation dans mes données m'a inquiété. Et puis en réalité, les discours étaient convenus, critiques du fonctionnement du système politique ou des services du ministère de agriculture, de l'absence des moyens de communication ou de leurs états déplorables et des problèmes semblables. Certes ces réponses ont une grande pertinence, et sont toutes fondées. Cependant, l'orientation de la discussion sur le fonctionnement des familles, sur les pratiques paysannes, provoquait bien souvent comme une sorte de « silence radio ». Très vite, j'en suis venu à me rendre compte que cette hospitalité tout en retenue, mystérieuse, est ce que j'aime appeler «hospitalité distante».

Dans les études sur les résistances, les violences, les luttes, une attention spéciale est portée aux discours, aux formes de discours, à l'environnement et aux contextes qui conditionnent la formation et le positionnement des acteurs. Scott (2009) explique par exemple qu'il existe une construction du discours (notamment les discours de domination) selon qu'on est entre soi ou en face des autres. Dans l'analyse d'observations sur un rapport de classe dans un village en Malaisie, il explique : « Il me sembla que les pauvres jouaient une partition particulière en présence des riches et une autre lorsqu'ils étaient entre eux. De même, les riches parlaient de manière différente selon qu'ils étaient devant les pauvres ou bien entre eux » (p.9). Dans une étude sur les accaparements de terre, Nguena (2018) a tellement été confrontée à la question du discours (discours cachés, discours en public et discours en privé, des discours de résistance, des discours officiels, des discours de domination) des différents acteurs qu'elle en a fait son objet principal d'analyse. Au travers de l'analyse du discours, on comprend comment émerge, se construit et se maintient, dans les rapports entre élites et paysans l'accaparabilité, alors qu'on aurait pu croire qu'elle est seulement institutionnelle. Ici, l'intérêt pour le discours n'est pas le même. Tel qu'il est énoncé par les enquêtés, il vise à protéger une intimité, une pudeur qu'on ne livre pas chez les Bamiléké au premier venu. L'enjeu n'a donc pas été d'analyser le discours, mais de comprendre qu'il sert de protection. Alors, il fallait trouver au préalable comment établir une relation de confiance, si je voulais que les enquêtés s'ouvrent à moi.

L'issue de secours à cette hospitalité distante a été de changer d'approche méthodologique, en introduisant des méthodes qui demandent qu'un climat de confiance progressif s'installe. Ce climat se construit lentement, dans l'immersion réelle dans les activités des paysans. J'ai alors pris le temps de les visiter, simplement pour parler, de les rencontrer dans diverses activités, soit avec Paul, mon accompagnateur, soit tout seul. J'ai alors pu sélectionner un certain nombre de familles avec lesquelles je poursuivrais la démarche, en

tant qu'observateur. Même si l'établissement de cette relation de confiance n'est pas en soi une garantie sur la qualité des données, un manque de confiance entraîne nécessairement un biais (Lincoln & Guba, 1985). En plus de la familiarisation avec les enquêtés, j'ai dû me séparer de mon accompagnateur, Paul. Ceci est paradoxal, car l'hospitalité s'installe d'emblée à cause de sa présence. Il a été le premier pont entre les paysans et le chercheur. Cependant, il est manifeste que sa présence lors des premières rencontres (à Fokoué) entraîne une certaine réticence des personnes à s'ouvrir. En tant qu'agent de l'État, on peut peut-être comprendre la logique de ces agriculteurs qui usent de tous stratagèmes pour bénéficier auprès des délégations d'agriculture d'un soutien pour les GIC auxquels ils appartiennent, et qui préfèrent que leurs rapports avec ce dernier se limitent aux seuls aspects techniques de la pratique agricole. Dès lors, la séparation d'avec le chef de poste lors des entrevues suivantes a produit l'effet escompté : plus de confiance, plus de liberté d'expression. Aussi, n'étant pas originaire des deux départements enquêtés, il m'est arrivé de croire que cette « différence » créait une certaine distance entre certains enquêtés et moi, d'abord parce que la première question juste après les présentations était « de quel village êtes-vous originaire ? ». Le pays Bamiléké est en effet subdivisé en de nombreux petits villages. À partir de ce moment, la conscience d'être un étranger n'a pas été sans conséquence dans mon esprit. Mais comme l'a dit maman Hélène :

« Bon tu n'es pas d'ici, mais tu es Bamiléké... c'est nous-nous ! ».

4.3.2- Défis éthiques

Dans le cadre de cette recherche, deux aspects liés à la question éthique méritent quelques développements : la question du consentement éclairé, et la question de la confidentialité. Le

problème avec le consentement éclairé est que normalement, les interviewés consentent à ce que leurs dires soient consignés. Mais dans le cas de la recherche participative, j'ai eu à observer et utiliser de nombreuses observations sans pour autant que le consentement soit explicite. J'utilise des cas illustratifs de tractations des membres d'un GIC non fonctionnel pour se faire financer, ou de négociation de clauses de transport entre un fermier et un chauffeur qui propose de contourner des contrôles de police alors qu'il est interdit de transporter de la volaille et produits dérivés pour cause d'épidémie de grippe aviaire. Mais le plus important aspect est relatif à la confidentialité. En effet, la taille réduite des échantillons et la nécessité de bien les détailler (ce qui doit être caché est en principe ce qui est pour moi objet d'analyse) donnent des indices qui limitent la confidentialité. Par exemple parler d'un tradipraticien mari de trois femmes, ou d'une femme veuve qui a treize enfants, ou d'un infirmier retraité de la fonction publique, ou même d'un chef de quartier sont des indices qui lèvent le voile sur l'identité des enquêtés. Ici, anonymiser en modifiant les noms n'est plus efficace. Au contraire cela constitue un casse-tête pour le chercheur qui doit refaire un travail de familiarisation avec les nouveaux prénoms, alors même que ceux-ci ne dissimulent pas l'identité des enquêtés. Alors comment régler cette question, sinon d'admettre que l'intérêt de la recherche est supérieur, et que les enquêtés ne courent aucun risque sérieux sinon d'être reconnus ?

4.3.3- La difficulté de standardiser les différents capitaux mobilisables

La description de la mobilisation des ressources nécessaires à la production agropastorale par les familles rurales est un préalable à la compréhension des logiques qui guident, motivent ou orientent les choix, ou expliquent les contraintes de production. L'intelligibilité de cette démarche nécessite que soit établi un élément de

comparabilité des différentes ressources mobilisables ou mobilisées. Or d'une part, la nature des différentes ressources rend difficile cet exercice. Car comment mesurer le capital humain, ou le capital social par exemple de ces familles aux pratiques diverses et non formelles ? De plus, l'idée de la comparabilité suppose la standardisation des différents types de capitaux. Alors, quels procédés méthodologiques sont adéquats pour rendre les différents capitaux à la fois mesurables et comparables ? Comment évaluer dans le contexte rural l'importance numérique et qualitative de la main d'œuvre familiale ? Dans l'ensemble des liens observables, lesquels sont à prendre en compte comme faisant partie des ressources sociales de l'exploitation familiale ? De plus, sur l'aspect de la pérennité, quelle différence entre des liens permanents et des liens moins réguliers ? Dans un contexte où l'opportunisme stratégique est une réalité, l'énumération « exhaustive » des liens existants reflètent-elle réellement la solidité du capital social ? Il en est de même pour les autres ressources que la famille mobilise.

En réalité, au-delà de ses ressources propres, divers mécanismes stratégiques plus ou moins explicites sont mis sur pied pour la mobilisation d'un surplus de ressources au moment de la production. Cela se fait en s'appuyant sur des contraintes et des opportunités qui se présentent à la famille. Comment est-il possible en capturant sur une période très courte les logiques observables ou décrites, prétendre comprendre l'exhaustivité des liens ou des rapports que la famille entretient ? De plus, même les ressources techniques, naturelles et financières, qui sont des ressources quantifiables, ne sont pas faciles à standardiser. En effet, si on peut comparer les quantités, on peut difficilement prétendre comparer le sens et la valeur qu'incarnent chaque ressource, d'une part par rapport aux autres ressources d'une même exploitation, et d'autre part par rapport aux mêmes ressources d'autres exploitations. Pourtant, dans la dynamique de la recherche, il faut à minima résoudre deux problèmes : le premier sur le terrain. En effet, après

les observations, je me rends compte que je dois déjà établir des gradients, des échelles si je veux modéliser les exploitations que j'observe. Or, je n'ai pas les moyens de le faire, car il faut consulter des travaux antérieurs.

Alors ce travail, je le postpose, quitte parfois à m'en mêler les pinceaux plus tard dans les notes de terrain que je dresse les soirs. Le second problème à résoudre est que toutes les ressources ne sont pas *a priori* quantifiables. Donc pour prétendre à une modélisation, il faut pouvoir trouver une échelle commune entre les ressources perceptibles en quantité et celles perceptibles en qualité. Pour le jeune chercheur que je suis, dans la première phase de ma recherche, oser affirmer une certaine subjectivité dans la construction du raisonnement n'a pas été évident. Finalement je me suis inspiré de l'approche de Sourisseau *et al.* (2012). En me basant sur les dires d'auteurs et acteurs, et sur mon appréciation personnelle, avec une part de subjectivité assumée, j'ai construit des représentations qualitatives des différentes ressources dans les familles de l'échantillon.

4.3.4- La perception du symbolique et de l'abstrait

Il est de coutume dans les études des exploitations agricoles de se limiter à l'observation de 5 catégories de capitaux : physique, naturel, humain, social et financier. Ce sont ceux-là qui sont d'emblée observables. Une catégorie importante reste absente, en ce qu'elle est invisible. Il ne s'agit pas ici de matérialité, ou d'immatérialité. Seulement de l'omission de quelque chose qui est fondamental dans le fonctionnement de toute société, traditionnelle ou non : la part de l'imaginaire, du symbolique et de l'héritage culturel. L'idée du capital symbolique est apparue au moment de l'analyse de la masse brute des données récoltées dans la phase exploratoire de la recherche, entre l'insatisfaction des explications avancées, et un faisceau d'intuitions relatives à l'importance de la

symbolique dans les rapports et relations sociales. Les aspects symboliques sont souvent impensés par les personnes qui les manifestent. Voilà sans doute la raison pour laquelle elles ne les expriment pas. C'est aussi pour cela que je préfère les appeler ressources. Elles sont l'illustration même des ressources qui ne sont que potentielles, et convertibles en d'autres formes de ressources, autrement dit, capitalisables. À côté des ressources symboliques, on a les aspects culturels. Dans l'héritage culturel, il y a des pratiques qui sont favorables, comme des catalyseurs de la convertibilité du capital symbolique en toute autre forme de capital économique : propension à emprunter au-delà de ce qui représente un risque pour la famille, attachement à la terre des ancêtres et à sa valorisation, ouverture d'esprit à l'apprentissage et à la formation dans des techniques et aptitudes nouvelles, notoriété, influence, positions dominantes, etc. Todd (1996, p.38) cite l'exemple de la famille souche dans laquelle un seul des enfants hérite de la terre, les autres étant obligés de migrer ou de se consacrer à une autre activité. On pourrait être amené à chercher les raisons de cette démission dans des logiques familiales, alors qu'il s'agit d'une simple pratique culturelle. Alors, une question demeure : comment capter les ressources symboliques ? Mieux, comment les standardiser, de façon à ce qu'elles soient comparables non seulement par rapports aux autres catégories de ressources, mais aussi d'une famille à une autre ? Plus tard dans la méthodologie, j'expliquerai qu'en soi, les ressources symboliques ne représentent pas grand-chose, car elles n'ont de valeur que lorsqu'elles sont converties en toute autre forme de ressources. Ici, c'est donc la part du symbolique dans la mobilisation des ressources productives qui est mesurée.

CHAPITRE 5 : (RE) FORMULATION DES MÉTHODES D'OBSERVATION DES EXPLOITATIONS FAMILIALES

Dans les clés de compréhension présentées à l'introduction, j'ai anticipé l'idée de la nécessité de reformuler les méthodes de recherche que je mobilise. Elle apparaîtra concrètement ici. Comme je l'ai dit aussi, exceptionnellement, la présentation des méthodes suit ici l'itinéraire linéaire de la recherche (exploration, analyses, approfondissements).

5.1- RECHERCHES DOCUMENTAIRES, LES ATOUTS ET LES RISQUES DE DÉRIVES

La recherche documentaire est sans doute le préalable à toute recherche. Dès la construction du projet de thèse, elle a servi à mobiliser un ensemble de ressources indispensables à l'orientation de la recherche. De l'idée d'une réflexion sur les mouvements des jeunes en milieu rural, la recherche documentaire a permis d'asseoir la thèse sur le socle des agricultures familiales. Dans ce cadre général, le rapport des jeunes à la terre peut alors être envisagé comme objet de recherche. Il faut cependant se garder, quand l'approche méthodologique empruntée est inductive, ou hypothético-inductive comme cela est le cas ici, de trop se lancer

dans la mobilisation des concepts et théories. C'est le terrain qui, dans ces cas-là, relève la pertinence, ou l'orientation théorico-conceptuelle, et parfois méthodologique. Or, il se fait que parce que le temps entre le début de mon doctorat et mes premières recherches sur terrain a été relativement long, je me suis lancé dans une construction théorico-conceptuelle et méthodologique avancée par rapport à l'état de mes connaissances sur le terrain. Finalement, ce moment a été presque inutile pour l'avancement de la compréhension de mon terrain. Au contraire, il s'en est fallu de peu pour que je me contente de mes propres projections sur le terrain. J'avais pendant de long mois été attiré par des lectures sur les individus. J'avais *a priori* pensé que les départs des jeunes des villages vers les campagnes pouvaient être analysés comme processus d'individuation, ou dans le contexte des solidarités africaines, comme processus d'individualisation. Le raisonnement n'est pas tout à fait erroné. Mais le cadre d'analyse de ces processus est différent de celui que je mobilisais. J'avais alors entrepris de comprendre la nature de l'individu contemporain. Les théories générales décrivent l'individu contemporain comme un individu paradoxal, qui se cherche dans la rupture de la modernité, et son accentuation en même temps, son exacerbation, sa radicalisation (Aubert, 2004). Cet individu dit hypermoderne trouve son origine dans les travaux de Pagès (1979).

Chez Balandier (1994) ou encore Augé (1992), le phénomène a pris le nom de surmodernité. Finalement, tout se résume bien chez Gauchet (1998) quand il dit que la personnalité contemporaine en se caractérisant par l'effacement de toute structuration par l'appartenance, se présente comme un individu « déconnecté symboliquement et cognitivement du point de vue du tout » et pour lequel l'ensemble n'a plus de sens (Gauchet, 1998), sinon dans l'excès (Castel, 2004) : excès de jouissance pour les premiers, les riches, les puissants avec ce que cela comporte de pathologie (toxicomanie, dépendance alimentaire, professionnelle et même sociale), et excès dans l'« inexistence » pour les oubliés de

l'hypermodernité, les « losers », ceux qui ne peuvent « satisfaire, du fait de l'absence ou de l'effritement de leurs supports économiques et sociaux, aux injonctions sociales d'autonomie, d'adaptabilité, de dynamisme et de performance (Castel, 2004).

Un peu rapidement, j'avais donc considéré l'individu africain comme ce « loser » décrit par Castel. Ce faisant, je retombais dans les travers que je critique dès le départ, de ne considérer les mutations du monde rural que du point de vue de la modernité, ou de l'inéluctable modernisation des sociétés rurales africaines. En réalité, cette réflexion-là pourrait elle-même valablement constituer un sujet de recherche. Il reste vrai qu'elle ne correspond pas à l'ambition de départ, de travailler en profondeur les mécanismes qui, dans les sociétés rurales, motivent ou démotivent les jeunes par rapport aux activités agropastorales.

5.1.1- Le défi disciplinaire : l'interdisciplinarité à l'épreuve de la discipline et indiscipline.

Les questions méthodologiques dans les sciences en général suscitent le débat entre la nécessité de l'interdisciplinarité, — et les risques qui peuvent s'ensuivre, comme des taux d'interdisciplinarité parfois excessifs — et l'intégrité des disciplines soucieuses de préserver leurs structures logiques et leurs formats, nécessaires à leur existence en tant que sciences (Besnier et Perriault (2013/3). Bien plus qu'on ne peut le croire, affirment Besnier et Perriault, les préjugés académiques se ferment résolument aux travaux des sociologues et des historiens qui ont pu montrer depuis des lustres que ces disciplines sont aussi des constructions culturelles, et que l'on a quelques raisons de les considérer comme le résultat d'opinions instables ou même l'expression d'intérêts extrascientifiques. Pourtant, en y pensant, la question de l'interdisciplinarité s'impose d'elle-même dans de nombreuses recherches, notamment en sciences sociales. Dans le domaine des

études du développement, par exemple, la question de l'emprunt méthodologique, et même théorique et conceptuelle constitue la règle. Ici, l'histoire, la sociologie, la démographie, la psychologie, la géographie, l'économie et les disciplines connexes sont régulièrement mobilisées. Par contre ce qui pousse à la méfiance dans cette discipline, c'est ce que Besnier et Perriault (2013/3) appellent l'émergence d'un public de « profanes sachants », épistémologiquement indisciplinés. On peut le comprendre avec l'émergence des sources d'information offertes par internet. Si l'interdisciplinarité a été admise comme une source de richesse, tant les phénomènes et les problématiques sont elles-mêmes imbriquées dans des champs scientifiques divers, l'indisciplinarité et même l'indiscipline, sont les principales dérives auxquelles les comités scientifiques font attention, parfois au détriment de l'innovation scientifique. En réfléchissant par l'absurde, la plupart des sciences ne sont-elles pas nées par *indiscipline* vis-à-vis d'autres sciences qui les ont précédées ?

Dans ce travail, l'approche interdisciplinaire s'est imposée, les études du développement étant par essence interdisciplinaires. Mais souvent au cours de cette recherche, la mobilisation des concepts et méthodes s'est faite dans une sorte de désordre créatif, où le pari a été de ne pas se laisser limiter dans des formats disciplinaires stricts, au moment où la nécessité d'aller interroger d'autres pratiques ou théories se faisait sentir. À certains moments précis de la recherche donc, quelques indisciplines légères sont volontairement permises. À un moment en effet où l'entrée sur le terrain et l'accès à la parole s'est avérée presque impossible (voir notre chapitre 1), du moins avec les outils méthodologiques que la sociologie classique mobilise, une posture préalable d'ethnométhodologue à celle de sociologue classique a montré que cet alliage moins naturel, *a priori* antinomique, donne paradoxalement des résultats satisfaisants.

Une seconde posture, celle d'interlocuteur plutôt que de chercheur, a permis le biais de la conversation au moment de l'observation participante (sans enregistrement, sans prise de note, sans images...) de collecter des données exploratoires. Dans cette recherche, la parole prend finalement une place centrale. Par exemple dans la mesure des capitaux, les dires d'auteurs sont les principales sources de quantification. Alors, j'ai pensé dès le début de la recherche, d'accorder une place centrale au traitement de la parole.

5.1.2- La place de la parole dans la collecte des données

On connaît chez Bourdieu *et al.* (1968) qui invite à se méfier des « représentations schématiques et sommaires (...) qui sont formées par la pratique et pour elle », et Durkheim qui suggère de « traiter les faits sociaux comme des choses », l'obsession contre la subjectivité, les prénotions et des considérations vulgaires. En insistant ici sur l'objectivation, j'aimerais souligner que l'obsession de l'objectivité ne doit pas être un prétexte pour le chercheur d'introduire sa subjectivité dans les données. Souvent, la question du langage tend à être résolue par les discours savants, boucliers annoncés contre le langage ordinaire et les prénotions. Pourtant cette question peut simplement se résoudre par une analyse au préalable du langage commun. Ainsi, cet impératif de substituer au langage commun un langage entièrement construit et formalisé, ou de critiquer systématiquement les notions que la langue savante emprunte à la langue commune laisse place à la précaution de mettre en œuvre une analyse de la logique du langage commun.

De toute façon, le langage commun est le premier instrument de la construction du monde des objets. Le chercheur ne peut pas nier son importance dans la manière « vulgaire » de s'exprimer des enquêtés. D'autant plus que toutes nos conversations et interviews se font en français. Tout le monde dans les villages concernés

parlent le français, mais avec la particularité pour les plus vieux surtout, d'utiliser par translation directe d'avec leur patois, des expressions imagées. Parfois on pourrait être tenté de vite les interpréter, alors qu'elles sont porteuses de sens, d'images qui expriment fidèlement leurs valeurs symboliques. Il ne fallait pas que dès la transcription de leurs idées, que déjà la subjectivité du chercheur vienne casser l'objectivité. C'est d'ailleurs ce que recommande Weber. Tout en étant d'accord avec Durkheim sur la nécessité d'écarter les prénotions, il explique qu'on ne peut totalement les exclure car elles constituent un ensemble de ressources de collecte et d'interprétation qui donnent sens aux phénomènes. On doit mobiliser toutes les sources du savoir dans la compréhension (ces données seront ensuite rectifiées, complétées, réinterprétées). C'est dans cette démarche que nous nous inscrivons au moment du recueil des récits de vie.

5.2- EXPLORER ET INVESTIR LE TERRAIN

Dans le cadre du choix des outils méthodologiques, il est primordial d'adopter au préalable une approche méthodologique générale. Cela n'est pas allé de soi. Au départ j'avais l'ambition par la recherche documentaire de construire un cadre méthodologique et des hypothèses de recherches. La littérature mobilisée ne donnait cependant pas les informations nécessaires à cet effet. C'est alors qu'une étape exploratoire de la recherche a été envisagée pour faire émerger du cadre empirique des éléments nécessaires à l'observation sociologique. Pourtant, derrière le mot exploratoire, il y avait encore une envie de vérifier quelques phénomènes. J'ai donc construit un questionnaire qui tournait autour du départ des jeunes vers la ville, ou leur reconversion dans d'autres activités.

5.2.1- Explorer le terrain : l'ethnométhodologie au secours de l'inadéquation contextuelle des méthodes sociologiques classiques

Dans la préface de la première édition des règles de la méthode sociologique, Durkheim (2009, p.19) nous met en garde : « on est si peu habitué à traiter les faits sociaux scientifiquement... ». La raison est que vis-à-vis de la plupart des faits sociaux, presque tout le monde a des réponses, des explications. En réalité, ce n'est là qu'une simple « paraphrase des préjugés traditionnels » (Durkheim, 2009, p.19). La méthode sociologique doit, elle, nous conduire à « faire voir les choses autrement qu'elles n'apparaissent dans le vulgaire (...) car nous sommes encore trop accoutumés à trancher toutes ces questions d'après des suggestions du sens commun » (Durkheim, 2009, 19-20). Cette réflexion introductive fait parfaitement écho aux phénomènes traités dans cette étude, tant pour l'exode rural que pour la pluriactivité en milieu rural, pour lesquels les raccourcis d'analyse, l'établissement de la pensée dans les premières impressions, les considérations vulgaires sont autant d'éléments subjectifs qui font que ces phénomènes trouvent déjà des représentations, et même des réponses dans l'esprit. À ce point que toutes les personnes rencontrées, en début de recherche comme précisé dans le chapitre sur mon expérience de terrain, avaient les mêmes réponses, dans le même langage. À côté, je sentais pourtant que si pour ces phénomènes généraux ils avaient des opinions, et sans nier d'emblée la façon dont les personnes perçoivent et rendent les phénomènes, la réticence au moment d'aborder leurs cas personnels m'a interpellé. Ce que j'ai appelé *l'hospitalité distante* m'a paru correspondre aux craintes exprimées par Durkheim.

Il y a eu lors des premiers jours sur le terrain, un effet de saturation qui avait des allures soit de mutisme, soit d'un discours rodé, plutôt que d'une parole libre et assumée. Voilà pourquoi il a fallu pousser plus encore la rigueur de l'analyse, car une étude sur des phénomènes aussi représentés dans les esprits devra s'appuyer

sur une approche méthodologique forte, adaptée. Un raisonnement inductif dans cette phase exploratoire est essentiel. De même, la méthode de collecte des données doit être appropriée au raisonnement général, et suffisamment ouverte pour que la possibilité de l'appréhension profonde des phénomènes visés soit possible. Voilà pourquoi en cours de recherche, pour mieux pénétrer le terrain, j'ai abandonné les questionnaires, et entrepris une autre démarche, ethnométhodologique cette fois ci.

A priori quand on introduit l'ethnométhodologie à la suite de Durkheim, on peut penser à un contre sens. En effet, Garfinkel le père de l'ethnométhodologie le dit lui-même, « l'ethnométhodologie tente de spécifier l'objet de Durkheim » (Garfinkel, 1996). Pour lui, il faut revenir aux choses mêmes, c'est-à-dire être capable de rendre compte de notre manière propre de traiter le monde, de nous rapporter les uns aux autres dans nos pratiques de la vie courante et d'ordonner nos activités même à l'intérieur des structures de notre expérience (Garfinkel, 1996). Pour Garfinkel donc, la méthode sociologique classique, essentialiste, a une prétention méthodologique et rationnelle qui en plaçant l'observateur sociologique dans une attitude de sur-membre de la société, sape l'unicité phénoménale des conceptions et des raisonnements des membres. Ce qui en retour mine la conception de l'action qu'elle informe. En effet, affirmer que l'analyse nous restitue nos données, c'est admettre que les données sont organisées, de façon démonstrative, dans les termes du raisonnement pratique révélé ou expliqué par l'analyse (Watson, 2001). Voilà pourquoi l'approche ethnométhodologique est constructiviste. Elle cherche à comprendre le comment : comment en arriver à une compréhension commune, mutuelle entre acteurs et observateurs ; comment faire de cette compréhension l'objet même de l'enquête ; comment s'affranchir du *modus operandi* sociologique qui dans certains cas a besoin de plus d'originalité dans la mesure où les critères de l'analyse devraient être ceux qui

sont donnés par les observés plutôt que ceux que se donne l'observateur ?

On pourrait aussi le reconnaître, parfois l'ethnométhodologie donne l'impression que les sciences sociales se réduisent à des « comptes rendus que produisent les agents, autrement dit, à pas grand-chose » (Bourdieu, 1980, p.45). D'autre part, souvent les agents n'ont pas toujours l'autonomie que leur présuppose Garfinkel, ni même les représentations intellectuelles de leurs actions. Mais parce que l'ethnométhodologie permet justement de procéder à l'observation en partant des actions individuelles, en adoptant la perspective des agents (mais observer en profondeur et pas superficiellement), et en se focalisant sur les intuitions phénoménologiques dans le but de les expliquer et pas de les interpréter, cette démarche reste fondamentale. Elle envisage de saisir la réalité sociale par le prisme des pratiques ordinaires, en revenant aux choses-mêmes.

Une fois sur le terrain donc, en lieu et place des entretiens prévus au départ, j'ai senti la nécessité d'accéder à la parole des agents, et pas à leurs discours. Garfinkel l'exprime lui-même très clairement, en expliquant que très souvent, les rationalités des actions ne doivent pas être localisées dans l'esprit des acteurs, mais dans les « rationalités de l'action » (Garfinkel, 1996, p 63). L'observation ne se limite pas alors à la simple description du réel, ce qui n'aurait pas un grand intérêt scientifique, mais le but est d'aller au bout de toutes les possibilités d'analyse qu'offre la « description des conditions pratiques (matérielles, temporelles, langagières et conceptuelles) dans lesquelles cette action se déploie ; autrement dit : le sociologue doit pousser jusqu'au bout les élucidations que permet cette substitution de la description à l'explication » (Ogien, 2008/10). Parfois les acteurs n'ont pas intellectualisé leurs actions et pratiques, et les construisent au moment de l'enquête, avec ce que cela implique d'incomplétude et de dispersion. Alors qu'on peut penser que ce sont les seuls à

pouvoir en parler, ils peuvent aussi être les seuls à pouvoir les dissimuler, à leur insu. Voilà pourquoi l'observation des structures formelles des actions pratiques est privilégiée, car elle peut permettre une plus grande intelligibilité. Mais je ne me suis pas arrêté à cela. En effet, l'observation des pratiques à elles seules ne rend pas les choses intelligibles. J'ai donc décidé de systématiquement accompagner l'observation des pratiques par la parole des agents. Quand la confiance est installée, et sur la durée, non seulement les acteurs prennent conscience de la nécessité d'expliquer leurs pratiques et actions, mais aussi se sentent plus libres, plus ouverts. Aussi, le discours convenu s'effrite à l'usure dans la conversation.

5.2.2- Les appuis de l'enquête ethnométhodologique : Observation participante et conversation

L'Observation participante

L'observation participante, historiquement développée par l'anthropologie « avait pour but de déchiffrer la culture et les routines sociales des communautés sur lesquelles on ne possédait pas de connaissances systématiques » (Lapérière, 2009). Philip et De Battista, (2012) expliquent qu'elle a été à la fin du 19^e siècle intégrée à la sociologie pour des études qui ne concernaient plus seulement des communautés lointaines, mais pour l'étude des sociétés rurales de proximité. Seulement, dans cette même période, on assiste à « la montée en puissance des approches qualitatives ». Alors, dans les sciences sociales, les approches qualitatives en général, et l'observation participante en particulier, jugées trop subjectives par rapport aux nouvelles méthodes quantitatives dites objectives, ont à cette époque été reléguées au second plan.

Dans la démarche ethnométhodologique, le chercheur évite de mettre à distance l'objet observé. Au contraire, les agents, leurs modes de vie, leurs pratiques constituent l'objet de l'observation. Cela demande de participer à la vie des agents observés, afin d'apprécier leurs pratiques réelles, mais surtout, de le faire sur une période de temps suffisamment étendue. Pour Philip et De Battista (2012), la « participation du chercheur est ici essentielle, son implication est au centre du processus d'observation. Sachant qu'il n'est possible de bien décrire l'action sociale que si elle est comprise de l'intérieur, le chercheur doit donc pénétrer dans la subjectivité des observés. Le meilleur moyen d'y parvenir est d'être présent dans la situation pour la vivre en même temps que les observés, d'où l'adjectif de *participant* ». À cet effet, j'ai endossé sur le terrain la casquette d'observateur participant. C'est-à-dire que, ne faisant pas partie des familles que j'observais, mon but était non pas de me distancier, mais de me rapprocher au mieux d'elles pour les « comprendre » de l'intérieur. À cause des réticences des personnes au début de l'immersion sur le terrain, la mise en œuvre de l'observation a été modulée.

Martineau (2005) découpe l'observation participante en des tâches nécessaires. D'abord, j'ai dû m'adapter au milieu observé, entre activités agropastorales, extra agricoles et vie domestique avec différentes familles. Ensuite, je devais faire attention au déroulement des événements, avec la difficulté en même temps d'essayer de me rapprocher des personnes, et me distancier suffisamment au besoin, pour pouvoir encore m'étonner, interroger leurs pratiques et habitudes ; je devais me mettre à la place de l'autre, tout en restant moi-même à ma place (observateur). Cela a été, il me semble, le plus difficile dans cette phase de recherche. Dans ce contexte où la condition du paysan est préoccupante, comment rester simple observateur quand on croit (souvent à tort d'ailleurs) pouvoir faire quelque chose pour les aider ? J'ai une fois réuni les membres d'une organisation paysanne dans le seul but de leur montrer ce que j'avais vu ailleurs dans un autre village, où les

choses marchaient mieux, en leurs suggérant fortement de prendre le même chemin de solidarité, d'entente, d'entraide.

Il y a dans cette attitude, l'une des plus grandes faiblesses de l'observation participante : la difficulté de prendre de la distance avec les personnes observées, qui vous accueillent chez elles, qui vous offrent un toit, un repas, et des informations, et avec qui vous devez rester vous-même, par-delà vos envies et capacités subjectives, c'est-à-dire un simple observateur. Et puis, il faut pendant l'observation, garder des traces des observations. Or, je l'ai expliqué plus haut, l'immersion pendant des journées entières, dans des activités aussi variées qui demandent d'utiliser ses mains, ne facilite pas les enregistrements ou la prise de notes. Je prenais des notes en soirée en repensant au déroulement de la journée. Pour finalement produire du savoir, j'avais comme matériau ces écrits, et surtout le souvenir de nombreuses conversations avec les personnes observées. En fait, « le faire », l'action, le geste, la pratique ne sont pas d'elles-mêmes révélatrices des objectifs des personnes qui les exercent. Pendant l'observation, j'ai donc systématiquement questionné toutes les pratiques, sous la forme d'une conversation libre, mais toujours en insistant sur le sens, l'importance, le rôle, la signification des faits. Alors la richesse des conversations en situation de participation est sans nul doute beaucoup plus riche, en ce qu'elle connecte directement les mots et les faits. Il ne faut pas non plus exagérer cette richesse, car ma propre subjectivité a sans doute eu des influences sur les observations faites, de par ma présence qui nécessairement a modifié ou perturbé les situations observées. Car, l'envie de bien faire, de mieux faire, de faire avec, de faire en vue de... n'ont peut-être pas la même spontanéité lorsque les agents ne se sentent pas observés, ou questionnés sur leurs pratiques.

La conversation avec les agents

Il ne faut pas confondre conversation libre entre deux personnes et conversations téléphoniques ou entre un avocat et son client par exemple qui sont enregistrées et désormais, objets d'études sociologiques. Sachs, disciple de Garfinkel, dans les années 1960 a beaucoup travaillé à théoriser des méthodes d'analyses de la conversation. Pendant de nombreuses années par exemple avec Garfinkel, ils ont conduit des projets d'études de conversation entre avocats et clients pour le compte de la cour de justice de Washington. Aujourd'hui des conversations téléphoniques enregistrées sont aussi objets d'analyses. Mais dans cette recherche, les conversations ont été informelles. Elles ont servi de moyen de collecte, de cueillette des informations, mais ne sont pas en tant que tel le matériau qu'il faut analyser. C'est pour cette raison qu'on peut parler d'indiscipline. En sciences sociales, peut-on simplement se fier aux dires que le chercheur rapporte de conversations informelles comme étant objets d'analyses scientifiques ? Mieux, est-il possible de faire une recherche uniquement par des observations ? La conversation n'est-elle pas indispensable entre chercheur et acteurs de terrain ?

Cette question anodine permet de préciser qu'en effet, le moment de l'enquête pendant lequel le chercheur procède à la récolte des données (par des interviews, récits de vie administrations de questionnaires directifs ou totalement libres) a été dans cette phase préalable de la recherche, conduite par le biais de la conversation. Il faut sans doute rappeler aussi que le questionnaire préparé à l'avance a été inefficace, et qu'il était dès lors imprudent de revenir avec des questions, qui d'emblée étaient préparées. J'ai donc laissé le soin aux situations du terrain et à l'évolution de la participation de créer et orienter les questions et les sujets qui ont constitué la conversation entre les enquêtés et moi. La conversation a cet avantage qu'elle permet d'aborder, sans que cela puisse être pris pour un sujet sérieux, ou parfois sous des

airs de confiance, des aspects délicats : tractations politiques et claniques autour de la nomination du président du conseil d'administration d'une grande ONG, isolement social du mari pour cause d'adultère, jonglerie et magouilles pour bénéficier de façon préférentielle des financements accordés aux GIC, explication des craintes dus à la sorcellerie au village, etc. De plus, la question de la mobilisation des ressources est un tabou chez les paysans Bamiléké, de telle sorte que décrire les mécanismes de financement de ses activités agricoles, ses stratégies commerciales n'a été possible qu'à cause du sentiment que cette information n'a jamais été consignée d'une part, et, d'autre part, parce qu'une relation de confiance solide a pu être établie. Au regard du travail d'observation et de compréhension des codes et spécificités du terrain, on peut comprendre la frustration des sociologues classiques par rapport à l'approche de Garfinkel. Le travail microsociologique avec les familles ne rend pas à lui seul compte de la réalité du fonctionnement de la société Bamiléké. Cela étant l'objet de recherche de départ, après que les pratiques et les discours soient devenus compréhensibles, il a fallu reprendre ma casquette de sociologue classique, si je voulais comprendre à l'échelle du village le fonctionnement de la famille rurale agropastorale. Le chapitre (...) sur la description de cette phase de recherche met mieux en exergue l'opportunité de cette transition méthodologique.

5.3- COMPRENDRE LE FONCTIONNEMENT DES FAMILLES RURALES AGROPASTORALES

5.3.1- L'approche par les systèmes familiaux multilocalisés (SFM)

Dans la controverse qui a opposé les sociologues classiques aux ethnométhodologues, Sacks (1992) a entrepris de rassurer les deux parties, en montrant que l'ethnométhodologie et l'observation sociologique ne sont pas incompatibles. De l'aveu même de

Garfinkel, il faudrait au préalable rendre aux faits sociaux de Durkheim leur physionomie concrète de choses organisationnelles, à retrouver le travail d'organisation, d'ordonnancement et de mise en sens (du côté des acteurs observés) qui les constitue comme réalité objective. Nous pensons alors que cette observation et description faites, l'objet social prend la forme d'objet « mis en signe », ouvert à des interprétations sociologiques (explicatives et compréhensives). L'approche ethnométhodologique sert donc à ceci : poser des préalables nécessaires à la « mise en signe » (selon l'expression de Garfinkel) des « faits sociaux » ou « des choses » (pour parler comme Durkheim). Disons-le tout de suite, faire émerger les faits sociaux, les mettre en signe, ne se fait pas en un tour de magie, mais s'appuie sur une méthode d'appréhension de la réalité rurale. Nous avons choisi celle déjà évoquée (réaliste et nouvelle) qui est l'appréhension des ruralités par les systèmes familiaux multilocalisés (que nous noterons SFM dans la suite de ce texte).

Dans le chapitre introductif, une explication est donnée sur les raisons du choix des SFM comme méthode d'analyse. De la définition de leurs auteurs (Cortes *et al.*, 2014), les SFM reposent sur une triple logique : « dispersion », « circulation » et « articulation des hommes des biens et des activités » à plusieurs échelles (Cortes *et al.*, 2008). Il faudrait remettre au centre des observations et analyses les liens entre logiques familiales, rapports spatiaux et systèmes d'activités (Sourisseau *et al.*, 2014). C'est dire que l'observation de la mobilité devient intéressante quand elle cesse d'emblée de considérer que le fait de migrer marque une rupture entre les migrants et la famille restée sur place. Au contraire, elle donne une nouvelle dynamique à la famille qui s'articule désormais autour d'une pluralité de liens et de lieux (Cortes *et al.*, 2014). L'analyse de l'articulation de ces liens et lieux qui prennent des formes diverses en fonction des familles appelle à placer un focus, d'une part sur les constructions du processus de mobilité au sein même de l'entité familiale (contrainte et opportunités, composition,

fonctionnement familial...), et d'autre part, sur la compréhension de la configuration de ces liens familiaux entre rupture, continuité et mutations.

En milieu rural, une diversité d'activités, parfois conséquence de la multi-localisation de la famille, ou simplement de la nécessité de diversifier les sources de revenus vient bousculer cette perspective des paysans qui sont uniquement des agriculteurs. Les familles dans la continuité de leurs logiques multiples mobilisent et activent des liens divers, des pratiques variées et des espaces divers qui remodelent les fonctions et entités classiques de résidence, de production, de consommation et même d'accumulation (Gastellu, 1980 ; Cortes et al, 2014). Ici, l'entité qui a émergé est la configuration familiale, comme résultat des logiques conjuguées des individus de la famille, dans ses fonctions productives. Elle est centrale dans la compréhension de toutes les logiques familiales : reproduction, production agropastorale, consommation, décision, etc.

L'exploitation de la configuration est le signe de l'adaptation en cours de recherche, de l'approche par les SFM. Pour l'instant je fais simplement la précision, car un chapitre en fin de ce travail revient de façon méthodique sur toutes les améliorations ou adaptations apportées à cette approche.

Même si l'observation et la conversation avaient déjà permis sa mise en signe. Pour comprendre plus en profondeur la portée des configurations sur les logiques productives rurales, j'ai procédé à des entretiens dirigés et à des focus groupes.

5.3.2- Les entretiens dirigés

Au cours d'un entretien, l'enquêté transmet au chercheur des informations sur un sujet déterminé. Je l'ai employé dans le but de

compléter et d'enrichir les informations que j'avais obtenues par l'observation participante ; c'est-à-dire mieux comprendre le fonctionnement des entités familiales par rapport à la mobilisation des ressources, l'importance qualitative et quantitative de chaque ressources que la famille mobilise, et ce que je n'ai pas pu observer, l'importance de la production et la répartition des revenus de la récolte. C'est par le moyen de ces entretiens que j'ai pu construire les catégories de famille par rapport à l'importance de leurs productions. Procéder de la sorte me donnait l'avantage de personnaliser les entretiens en fonction des familles et des notes prises lors de la phase d'observation participante.

Une fois encore, l'observation ne serait pas pertinente sans ce complément, tant les éléments principaux sont pauvrement directement observables. De même, pendant l'observation, la conversation n'est pas calibrée. Elle sert à défricher un champ sur lequel on revient avec plus d'intérêt lors des entretiens. Et parce que la conversation a été libre, je me suis donné pour objectif d'une part, d'approfondir les observations en procédant à des entretiens dirigés, et, d'autre part, d'éprouver un peu en groupe, les données que j'avais, et la parole communes de plusieurs individus de familles différentes à la fois. Seulement, les groupes de discussion s'appuyaient sur les organisations paysannes qui se réunissaient les jours pendant lesquels il est interdit de travailler dans les villages. L'inconvénient de ce public cible est qu'il est composé de membres des familles qui ne sont pas dans l'échantillon de départ. Alors parfois, il y avait des décalages entre ceux que je connaissais et les autres. Néanmoins, ces groupes m'ont permis de comprendre l'importance des relations sociales en ce qu'elles constituent un pan effectif de l'entourage des familles observées. Or l'entourage dans la compréhension des logiques familiales est central ici.

Après les familles, je me suis intéressé aux individus qui les composent, et à leurs rapports à la terre. Je me suis concentré sur

les jeunes, parce que c'est bien eux qui sont au centre de cette recherche. Avec eux, nous avons procédé à des récits de vie, et à la construction de cartographies cognitives.

5.3.3- Le récit de vie

Même si les jeunes se construisent dans un milieu social et familial donné, il reste important de leur donner la parole (entretien narratif) afin de recueillir des éléments de compréhension de leurs parcours. Car c'est dans la compréhension de ceux-ci que se précise le sens de leurs rapports aux activités rurales. Nous pensons en effet que l'histoire d'une vie contient potentiellement tout ce qu'une personne a vécu, tous ses projets, tout ce qu'elle a fait, ainsi que des descriptions des conditions et situations dans lesquelles elle l'a fait, des contextes sociaux au sein desquels elle a vécu et agi (Bertaux, 2016). Convoquant Mills, (1959) et Arendt, (1958), Bertaux (2016) explique que le récit de vie, de toutes les méthodes sociologiques, est la seule qui permet d'obtenir une compréhension des individus, de leur biographie, en plus de l'avantage qu'il offre de sonder les pratiques et les contextes riches en contenus sociologiques. À cela s'ajoute le fait que « les flux de trajectoires sociales ou faisceaux de parcours biographiques similaires constituent un type d'objet social à l'étude duquel les récits de vie sont particulièrement bien adaptés » (Bertaux, 2016). En l'énonçant en ces termes, Bertaux semble déconnecté de cette réalité à laquelle j'ai été confronté au moment de pénétrer le terrain, et qui est d'une telle importance qu'elle a complètement réorienté ma démarche méthodologique. C'est qu'il est illusoire de croire que les agents ont parfaitement intellectualisé les choses, et qu'il suffit de leur poser des questions pour que leurs parcours, leurs pratiques, leurs actions se trouvent entièrement restitués, intellectualisés, ou même simplement expliqués. C'est pour cette raison que les récits de vie n'ont pas été le seul moment de rencontre avec les jeunes.

D'abord au moment du recueil du récit, l'important finalement n'était pas de retracer le parcours du jeune, mais de comprendre les choix, les orientations et les contextes qui les ont produits. De même, au-delà des récits, ce sont les non-dits, les hésitations, les remises en questions et les réactions face à des relances qui ont le mieux produit de la matière. Dans le premier récit-test, les données que j'avais, étaient si légères qu'à ne s'en tenir qu'à cela, le récit de vie serait une méthode très handicapante pour le chercheur.

Au final, l'approche méthodologique a été dynamique. L'approche par les SFM a été importante pour camper les dispositifs d'observation. Mais il a fallu adapter l'attitude générale, au contexte particulier de la famille rurale Bamiléké.

CHAPITRE 6 : EXERCICE DE DÉCOUVERTE DES EXPLOITATIONS FAMILIALES RURALES

Dans les parties précédentes, j'ai essayé de présenter la question agraire telle qu'elle se pose au niveau de l'Afrique subsaharienne par rapport au contexte global, et comment la région Bamiléké dans les hautes montagnes de l'Ouest du Cameroun (dans son dynamisme, dans le mouvement de ses populations, dans l'évolution de ses modes de production agricole...) se configure autour de ce qu'on pourrait convenir d'appeler le système agraire Bamiléké. De façon très générale, ce système s'organise aujourd'hui autour de l'extrême mobilité des jeunes, d'un travail essentiellement manuel et familial, et dans les balbutiements d'un changement du mode de production qui reposait sur la dualité production vivrière et culture du café. Aujourd'hui, alors que le pays Bamiléké est dans une phase de changement de mode de production important, on ne peut pas nier que les fonctionnements familiaux se complexifient davantage, en prenant d'une famille à une autre, des formes productives différentes. Mais de façon générale, l'exercice consiste pour les familles rurales agropastorales, d'allier au mieux le vivrier d'autoconsommation, le vivrier marchand, et les activités extra agropastorales.

Quelques rappels au début de ce chapitre sont nécessaires pour camper le cadre d'observation qui va suivre. J'ai, dans les chapitres précédents, mentionné qu'il faudrait passer de l'approche par les systèmes agraires, à l'approche par les systèmes familiaux. Ceci revient à aborder les observations à des échelles de plus en plus serrées : de l'échelle macro (Région), vers le méso (village), jusqu'au micro (familles et individus). Les deux premiers niveaux ont déjà été présentés, sur la base d'informations recueillies dans la littérature. Ce travail de recherche s'appuie donc sur ces constats de base, mais se focalise sur l'observation des familles et des individus qui les composent. J'ai aussi mentionné dans la partie méthodologique, la difficulté à observer les familles dans leur complexité avec les méthodes classiques d'observations sociologiques, et l'adoption de la conversation comme méthode de collecte de données. C'est la raison pour laquelle j'envisage d'adopter un ton sous la forme de micros récits, ce qui est la façon la plus simple et la plus fidèle de rendre compte des informations collectées sur le terrain.

La méthode de collecte des données (conversations) ne facilite pas non plus la restitution des informations de terrain. Alors, pour donner une idée de comment cela s'est passé, pour chaque famille, je présente le déroulement d'une journée-type passée ensemble. Cette présentation met en évidence la richesse des échanges qu'offre la possibilité de naviguer entre différents sujets de conversation (relations familiales, rôles et fonctions de production, de reproduction, de consommation, les avis et les commentaires...), différents lieux et espaces publics (marché, tontines, dans les réunions des GIC, etc.) ou privés (maison, champs, fermes, etc.), ainsi que différentes pratiques, activités et habitudes. Bref, on aura accès au travers de la présentation de ces tableaux, à des logiques d'action qui ne sont pas toujours perceptibles au premier abord.

Une autre précision, et pas des moindres est que les micros récits dans cette partie sont essentiellement collectés auprès des personnes identifiées comme étant des chefs de famille. Cela paraît

paradoxal, quand on sait la particularité de la famille Bamiléké, et sa complexité dans ses manières de produire, de consommer et d'accumuler. Pourtant, c'est l'entrée par les chefs de famille qui permet de sonder les ramifications des groupes domestiques, sinon le chercheur se perd dans les méandres de leurs structures et de leurs fonctionnements complexes. L'autre risque est de croire que l'entrée par le chef de famille donne accès à tous les fonctionnements, et activités des familles. Gastellu, en 1980 dans un célèbre article met en évidence ce risque : « Mais où sont donc des unités économiques que nos amis cherchent tant en Afrique ? », se demandait-il. Face donc à la multiplicité des centres de décision et des sous-systèmes de production, il faut, au risque de divaguer, identifier qui fait quoi et pourquoi. Or, comme il n'est pas aisé de cerner les sous-ensembles qui composent les familles agropastorales, il est presque incontournable de les identifier sur le terrain grâce à la découverte d'un centre de décision principal, en l'occurrence, celui du chef de famille. C'est ce que suggèrent les travaux des chercheurs du Centre technique de coopération agricole et rurale (CTA) (Gafsi *et al.*, 2007). C'est donc pour ces raisons que le chef de famille est l'entrée privilégiée ici. En partant de lui, j'étends l'observation à toutes les personnes qui gravitent autour des activités organisées dans l'exploitation. Ce point de vue est central dans la recherche. Il permet d'envisager l'observation des fonctionnements familiaux par la manière dont les familles se configurent pour remplir leurs différentes fonctions. Ici je vais insister sur la production. Elle est rendue possible par la mise en place d'activités diverses. Ce ne sont pas en premier lieu ces activités qui sont source d'intérêt, mais la manière dont la famille s'entoure pour les réaliser. En effet, derrière la constitution des entourages, logent des dynamiques et des objectifs que souvent les observations dans les études de la ruralité laissent à la marge.

6.1- VUE PANORAMIQUE DES FAMILLES À GALIM ET FOKOUÉ

Lors de ma première phase de recherche à l'Ouest-Cameroun, j'ai entrepris d'avoir un point de vue local sur les questions de sociologie rurale en général. J'ai contacté un enseignant de l'université de Dschang au Cameroun qui a accepté de travailler avec moi, en intégrant mon comité d'accompagnement. C'est donc avec lui que pour la première fois je discute des réalités pratiques du terrain. Les deux villages concernés ont d'ailleurs été les lieux de son terrain lors de sa recherche doctorale sur les mutations des acteurs du secteur rural à l'Ouest du Cameroun (Fongang, 2008). Le conseil le plus précieux qu'il m'a donné est celui-ci :

« Fais attention, car les terrains que tu envisages d'observer sont saturés par de nombreux chercheurs qui viennent de partout dans le pays et dans le monde. Alors, il est possible que les discours que tu vas recueillir soient déjà rodés et érodés, ou que les personnes avec qui tu vas entrer en contact soient lassés par la présence des chercheurs »¹⁸.

Mon entrée sur le terrain a été facilitée à Fokoué par le chef de poste agricole. Avec lui, j'ai pu rencontrer des chefs de familles avec qui j'ai discuté. La stratégie que j'envisageais mettre en route pour rencontrer les agriculteurs était de suivre Le chef de poste agricole dans ses tournées journalières de visites à aux agriculteurs :

« Tu sais, je ne sais pas toujours où je vais, et je ne sais pas le temps que je passe avec chaque agriculteur que je rencontre. Cela dépend de ses besoins et de l'aide que je peux lui apporter. On peut prendre des rendez-vous pour aller les voir le soir quand ils sont rentrés chez eux. D'ailleurs demain c'est le jour où on ne travaille pas au village. Ce sera plus facile pour toi »¹⁹.

¹⁸ Entretien avec le Professeur Fongang Guillaume, Dschang, 2016.

¹⁹ Entretien avec le chef de poste agricole de Fokoué, Paul, 2016.

Malgré ses recommandations, je l'ai suivi dans ses tournées, et au cours de celles-ci, j'ai pu établir les premiers contacts.

Cependant, le premier soir, alors que je revoyais mes notes, j'ai été frappé par la similitude du discours. Il était forcément orienté vers la critique des politiques publiques agricoles au Cameroun. Ensuite sur l'état des infrastructures routières et le manque de solidarité des paysans. Il y avait en effet un discours rodé, qui sans être faux, était convenu, même si les remarques sur l'absence de solidarité des producteurs est un point essentiel que je creuserai plus tard. Sans doute la présence du chef de poste agricole et l'idée qu'il y aurait lieu de dresser des doléances en sa présence, ou que les enquêtes étaient d'une façon ou d'une autre destinées à l'administration a fortement joué. Il y a eu enfin, par manque de connaissance sur le terrain et les phénomènes fondamentaux à l'œuvre, des limites de ma part, au moment de la relance des enquêtes. Un mutisme presque général a accompagné toutes les questions relatives à leurs situations personnelles et familiales. La situation était telle que d'une part je ne pouvais me contenter de ces données, ni revenir vers ces 4 personnes pour reposer les mêmes questions. Malgré tout, j'ai continué à suivre Paul pendant la semaine, dans ses tournées en tant que chef de poste agricole. C'est au cours de celle-ci que j'ai découvert Fokoué dans ses aspects climatiques, géographiques, humains (chapitre 2). Nous avons ensemble parcouru le village pendant la semaine. Au total nous avons rencontré 15 agriculteurs, essentiellement dans leurs parcelles. Nous avons simplement discuté de leurs activités pendant que Paul leur donnait des conseils divers. Au bout de cette semaine, j'ai décidé de travailler avec cinq responsables de familles. Ils avaient été pendant le parcours avec Paul les plus ouverts, et pour la phase d'immersion, cet aspect était central pour moi. Ces familles sont identifiées de 1 à 5. Je présenterai le travail d'observation avec elles après la présentation de l'entrée sur le terrain à Galim.

À la fin de la première semaine, je suis allé à Galim, l'autre village de mon terrain. Avec la petite expérience de Fokoué, j'ai décidé là-bas de procéder directement à des observations participantes. La délégation départementale d'agriculture à Galim ce jour-là était ouverte, et le délégué et les agriculteurs y tenaient une réunion d'évaluation. Nous nous sommes présentés et avons discuté de longues minutes. À la fin, ils m'ont conseillé de rencontrer des agriculteurs, en me rassurant qu'il sera plus aisé pour moi de directement les cibler. Ils ont évoqué aussi l'idée de saturation par les chercheurs étrangers et le danger pour moi de tomber sur les plus révoltés par la situation. Alors j'ai entrepris ce même jour d'aller à leur rencontre. Le premier agriculteur chez qui le chauffeur de moto m'a conduit n'était pas référencé dans les contacts recommandés. Il m'a néanmoins dit qu'il ne trouvait pas d'inconvénient au fait qu'on parle. À la suite de la discussion, il a été d'accord de m'héberger pendant une semaine. Au cours de cette semaine, j'ai fait la connaissance d'autres agriculteurs, en les choisissant au hasard, au nombre de cinq, sur une liste de 12 agriculteurs qui m'avaient été recommandés. Au total, 6 familles ont fait l'objet d'observation participante à Galim. Elles sont identifiées de 6 à 11.

Planche 3: Récapitulatif de la présélection des familles à Fokoué et Galim

Famille	Chef de famille				Conjoint(e)			Enfants			
	Âge	Sexe	Pluriactivité	Niveau d'éducation	Rang	Âge	Total	In	Actif	Out	Actif
1	38	F	Non	Non éduquée	-	-	13	1	1	12	1
2	35	M	Oui	Secondaire	1	30	7	3	0	4	0
					2	27					

Famille	Chef de famille				Conjoint(e)		Enfants				
	Âge	Sexe	Pluriactivité	Niveau d'éducation	Rang	Âge	Total	In	Actif	Out	Actif
3	50	M	Oui	Secondaire	1	40					
					2	-	20	10	5	10	0
					3	37					
4	34	F	Non	Non éduquée	-	-	3	0	0	3	0
5	32	M	Non	Non éduqué	1	-	5	0	0	5	0
6	30	M	Oui	Secondaire	1	45	3	3	3	5	1
7	30	M	Oui	Universitaire	1	24	3	3	0	0	0
8	37	M	Non	Primaire	1	30	3	0	0	3	0
9	43	M	Oui	Primaire	1	32	3	2	0	1	0
10	70	M	Non	Non éduqué	-	-	3	2	0	4	0
11	50	M	Oui	Primaire	1	-	4	2	0	2	0

Source : données des enquêtes, Galim et Fokoué, 2016

6.1.1- Famille un

Dans la première famille, une femme est chef de famille. Elle a 68 ans, veuve et mère de 13 enfants (7 garçons et 6 filles, parmi lesquels 10 enfants sont mariés en ville dont 5 filles et 5 garçons. Un

garçon décédé, et un autre célibataire. Une fille célibataire au village (25ans au moment des deux premières phases de recherche, et mariée lors de la dernière étape) et de trois petits fils en classe maternelle dans la maison familiale au village. C'est donc principalement avec la mère que je vais travailler. Nous nous sommes donné rendez-vous un matin, et j'arrive chez elle vers 7 heures 30. Sa fille Sarah fait la toilette de trois petits enfants. Elle les habille, leur donne à manger assis à même le sol, un reste de repas de la veille qu'elle vient de réchauffer, et les laisse aller à l'école tous seuls par les sentiers du village. Elle me répond qu'ils connaissent très bien la route et qu'ils ne risquent de rien leur arriver. Puisqu'ils ne vont pas sur la grand-route, il n'y a pas de danger pour eux. Avec Madame Hélène, la mère, nous allons puiser de l'eau.

« Attend-moi ici mon fils, tu sais la route de l'eau glisse trop hein ! Mais nous on est habitué... tu peux tomber pour rien »²⁰.

Sans trop insister, elle me laisse venir avec elle, en me donnant à porter un bidon de 10 litres. Il faut y aller tôt le matin, car elle doit nourrir ses porcs. Et les porcs boivent beaucoup d'eau. La rivière n'est pas loin de la maison, à 5 minutes de marche. Mais le sentier est pentu, et glissant. Chemin faisant, elle m'indique du bout des doigts l'étendue de son champ :

- Il va jusqu'à dans les montagnes que tu vois devant toi là-bas. J'ai beaucoup de terre. Mon mari était le seul fils à son père. Donc toutes les terres de son père sont devenues pour lui ».
- Et pourquoi alors maman ces terres ne sont pas cultivées ?
- Ah tu sais leur père cultivait tout ça. Mais depuis qu'il est mort je vais prendre la force où pour cultiver ? Je cultive que ce que je peux manger avec mes enfants que tu vois là. Le reste ce sont les vaches des haoussas et les singes rouges qui passent le temps dedans.

²⁰ Entretien avec Mme Hélène, Fokoué, 2016

- Et tes enfants, les onze autre en dehors de Sarah ils ne cultivent pas pourquoi ?
- Ils sont tous partis non ? Les uns se sont mariés. Donc ils vont se marier et venir encore cultiver le champ ici ? Les autres sont partis en ville se débrouiller. Est-ce qu'à un âge tu peux encore arrêter les enfants ? Chacun fait ce qu'il veut. Il y a juste un de mes fils qui est allé à Santchou pour travailler dans les palmeraies. Il revient de temps en temps m'aider un peu. Mais les autres nooo, ils ne viennent que quand il y a les réunions familiales ou le deuil²¹.

Elle m'explique aussi que toutes les filles qui sont parties, c'est parce qu'elles se sont mariées. Mais les garçons sont partis avant de se marier. De retour à la maison, elle va nourrir les porcs. Ce sont deux petites truies encore jeunes, dans une porcherie sur pilotis. Elle a aussi quelques poules et canards. Seuls les porcs sont nourris avec des feuilles de bananiers qu'elle a coupées de retour de la source. Elle nous sert à manger, m'explique que sa fille est peut-être allée extraire du sable au marigot, sinon elle est dans une partie du champ qu'elle cultive pour elle-même. Alors je lui demande pourquoi elle n'engage pas les travailleurs journaliers pour qu'ils l'aident à cultiver plus d'espaces.

- « Je t'ai déjà dit que je ne cultive que ce que je peux manger. Je vais faire quoi avec le reste ? ».

- Et tes besoins, et les enfants, vous faites comment ?

- Ah donc tu crois qu'on mange tout ce qu'on cultive là ? Quand il reste une partie, le jour du marché on vend l'autre sur ça. Là-bas derrière j'ai aussi un peu de café, ça ne donne même pas grand-chose, alors que mon mari était l'un des plus grands cultivateurs de café ici à Fokoué. Donc on se débrouille avec ça non ? (Rires)²²...

Le reste de la journée, on travaille au sarclage du haricot qu'elle a mis sous les plans de maïs. Il y a aussi de nombreuses autres

²¹ Entretien avec Mme Hélène, Fokoué, 2016

²² Entretien avec Mme Hélène, Fokoué, 2016

plantes sur les sillons. Dans une parcelle près de la rivière. Le terrain étant toujours humide, elle peut se permettre d'y combiner plusieurs cultures. Au début, elle est dubitative :

« Mon fils, pardon il faut faire attention, comme il y beaucoup de sorte de nourriture sur le sillon si tu ne regardes pas bien tu vas tout couper. Surtout le macabo, regarde bien papa pardon. Parce que j'ai tout fait, mais le macabo meurt toujours dans mon champ, sauf ici »²³.

Cette remarque m'ayant intrigué, je me renseigne le soir auprès de Paul. Il en parlait avec un des agriculteurs. Il y a des formations qui ont été données sur comment apprivoiser le macabo. Paul me répond qu'il ne la voit pas tous les jours, et que quand il y a des informations, parfois il ne se souvient pas d'elle, sauf si il passe par là. Alors même dans le réseau des agriculteurs au village elle n'est pas informée. Paul m'apprend qu'elle n'a de lien profond avec personne dans le village.

Le lendemain, alors que nous continuons le sarclage de la parcelle de la veille, j'essaye d'en savoir plus :

- Ma'a Hélène, j'ai vu qu'il y a beaucoup de GIC ici à Fokoué. Ça marche bien ?
- Oui.
- On fait même quoi dans les GIC hé ?
- Mon fils, je ne sais.
- Tu as dit que ça marchait bien non ?
- Rhoor, oui mais ils n'aident que leurs gens.
- Leurs gens ?
- Oui quand tu déposes un dossier, si tu n'as pas quelqu'un là-bas qui te connaît, on ne te donne pas l'aide. On aidait bien mon mari quand il vivait, mais moi jamais.
- Mais le GIC ce n'est pas seulement pour avoir l'aide de l'État, c'est aussi pour collaborer avec les autres agriculteurs du village.
- Qui moi ? Non. Jamais. Demande même à Paul il va te dire, moi je ne parle pas avec les gens de ce village... quand je suis venu de Yaoundé avec mon mari pour s'installer

²³ Entretien avec Mme Hélène, Fokoué, 2016

ici, ils n'étaient pas contents, parce que je ne suis pas de ce village. Ils lui ont donné une deuxième femme que je ne connaissais pas. Je l'ai vu que quand il est mort elle est venue aussi au deuil. Et là où les femmes de ce village peuvent même me tuer c'est parce qu'un jour j'ai dit que nous les *magni* (mère des jumeaux), on cotise l'argent on donne à la maire de Fokoué pour qu'elle nous aide avec les engrais et les semences de pommes de terres. Mais elle a pris l'argent et n'a jamais rien donné. Donc tout le monde croit que j'ai mangé leur argent. C'est pourquoi je ne peux plus rien traiter avec eux.

— Mais je t'ai vu composer les dossiers pour le GIC avec Paul. Il y a qui dans ton GIC ?

— Personne ! S'ils ne veulent pas m'aider comme ça ils laissent.²⁴

Le soir quand nous rentrions à la maison, chargés, elle de manioc et moi de quelques épis de maïs déjà mûrs, nous avons rencontrés les trois petits enfants qui revenaient du marigot. Étant revenus de l'école, ils allaient chercher de l'eau avec chacun un bidon de 5 litres. Sarah elle est revenue quelques minutes plus tard avec un fagot de bambou. Elle allait en faire des chaises, qu'elle irait vendre le jour du marché suivant. Elle m'a expliqué que le matin elle était allée draguer la rivière, parce qu'il faut le faire quand on a encore la force. Par la suite, elle est revenue se reposer, avant d'aller l'après-midi sarcler une autre parcelle de champ. C'est en revenant de là qu'elle s'est procurée la charge de bambou. Pendant qu'elle, en cassant du bois, en nettoyant la marmite, ou en pelant le manioc préparait le repas du soir, j'ai dit merci et suis retourné chez Paul où je passais la nuit.

6.1.2- Famille deux

M. Matias est le chef dans la deuxième famille. Ancien infirmier, et âgé de 65 ans, il est retraité de la fonction publique. Au moment

²⁴ Entretien avec Mme Hélène, Fokoué, 2016

de sa retraite donc, il a décidé de s'installer au village. Sa première femme ayant voulu rester en ville pour continuer son activité commerciale, M. Matias a pris une seconde épouse. Elle est encore jeune (27 ans). Ensemble ils ont trois enfants : 1 an, 3 ans et 5 ans. Quand je lui annonce que nous allons passer quelques journées ensemble, M. Matias, il me prévient :

« Tu vas t'ennuyer hein mon fils. Je suis déjà vieux, et ne crois pas que je travaille beaucoup. Je n'ai plus cette force-là ». ²⁵

L'une des journées passée avec M. Matias se présente de la façon suivante : J'arrive chez lui tôt le matin, vers 7 heures. Sa femme m'informe qu'il est « derrière ». À la porcherie. Attends-le ici, me dit-elle en m'indiquant une chaise dans un coin de la cuisine, dans laquelle un grand feu de bois réchauffe ou prépare déjà le repas de la journée. Elle porte son bébé d'un an attaché au dos. Celui de trois ans est couché sur un lit en bambou dans le centre de la cuisine. La grande de 5 ans s'apprête, sous les ordres que sa mère lui intime de temps à autre, et à distance. La femme de M. Matias ne répond à aucune des conversations que j'essaie d'engager avec elle. Elle ne parle qu'en présence de son mari. Elle regarde, sourit, et continue machinalement à trier dans une cuvette de haricot, les mauvais grains qu'elle lance dans la flamme. Je vais voir M. Matias à la porcherie. Comme chez maman Hélène, la porcherie est sur pilotis. Lui a une demi-douzaine de porcs. Il m'explique :

« Sans le rouget²⁶, j'en aurais plus. Mais cette maladie là nous tue trop les porcs ici à Fokoué ». ²⁷

²⁵ Entretien avec M. Matias, Fokoué, 2016

²⁶ « Le rouget du porc est une maladie infectieuse, inoculable, enzootique due à une bactérie *Erysipelothrix rhusiopathiae*. En [France], cette infection, qui n'est plus une maladie légalement réputée contagieuse, provoque chez le porc une infection aiguë ou subaiguë, septicémique ou localisée, qui peut évoluer sous une forme chronique avec des manifestations ou des lésions d'arthrite et/ou d'endocardite. Les porcs peuvent être porteurs sains et ne jamais extérioriser la maladie ». Consulté en ligne sur le site :

Paul m'en a un peu parlé. Au Cameroun le ministère de l'élevage et de l'agriculture sont séparés. Lui n'a pas de compétences en matière animale, et il n'existe pas d'agent vétérinaire dans la région. Les éleveurs se débrouillent donc comme ils peuvent, me dit M Matias.

- Comment vous faites alors pour prévenir ces maladies-là ?
- Ah ! On évite que les étrangers qui nous rendent visites passent par ici. On a aussi certains vaccins, mais bon parfois ça ne marche pas. Les porcs meurent toujours quand l'épidémie arrive.²⁸

Il parle en se précipitant de terminer. Nous revenons dans la cour. La fillette de 5 ans s'en va à l'école, sa femme avec les deux petits au champ. M. Matias se nettoie les mains et m'invite à partager son petit déjeuner. C'est du taro. Ce doit être un reste réchauffé de la veille, car c'est un repas qui prend des heures de préparation. Même s'il est prisé chez les Bamiléké, moi je n'ai jamais pu en manger. Nous sommes restés dans son salon jusqu'à midi, à parler, et surtout, à recevoir des personnes diverses. D'abord son petit frère qui est venu sans avoir l'air de vouloir quelque chose de spécial, et qui est resté à parler en patois pendant une heure. Puis une femme du village qui est venue lui demander conseil pour un mal qu'elle a à la jambe. Il l'a auscultée pendant quelques minutes, et lui a donné un nom de médicament qu'elle devait acheter au marché du village. Puis un groupe de jeunes à qui il a remis de l'argent en indiquant qu'il allait inspecter l'avancement des tâches qu'il leur confiait plus tard.

- « Ce sont des jeunes qui travaillent pour moi de temps en temps. Là ils vont défricher un champ à côté de ma plantation de café. Je vais arracher le café pour mettre une plus grande parcelle de bananiers.

<https://www.lepointveterinaire.fr/publications/le-point-veterinaire/article/n-254/le-rouget-du-porc-diagnostic-traitement-et-prevention.html>

²⁷ Entretien avec M. Matias, Fokoué, 2016

²⁸

- Pourquoi détruire le café ?
- Parce que ça ne me sert à rien. D'ailleurs ça ne va rien produire... ce sont les plants de café que la délégation d'agriculture a distribué il y a deux ans. Il paraît qu'ils veulent relancer la filière café à l'ouest. Mais ils n'ont jamais donné les engrais qu'ils avaient promis. Je ne peux pas dépenser mon argent pour entretenir cette parcelle alors que le café ne va pas donner, et je ne sais pas si ça donne, ce qu'ils vont me demander en retour.
- Mais pourquoi avoir pris alors les plants de café ?
- Ils ont fait une grande campagne ici au village. Tout le monde a pris, je croyais qu'ils allaient vraiment nous accompagner comme ils avaient dit.
- Mais deux ans, ce n'est pas le moment de reculer, si ?
- Au contraire, je suis le dernier au village à voir encore mes plants. Les autres ont déjà arraché ou abandonné, ça prend beaucoup de place, et le café est moins cher, il ne faut pas se mentir. ²⁹

L'après-midi, M. Matias a voulu voir comment avançait le travail des jeunes. Nous y sommes allés. On avait du mal à reconnaître les plants de cafés dans la broussaille. Il était décidé, il mettrait à exécution son projet initial, celui de cultiver de la banane sur cette surface. Son petit frère, celui de la matinée serait d'accord de travailler avec lui dans cette parcelle, et en y ajoutant une autre parcelle appartenant à son frère, d'en faire une parcelle commune plus grande³⁰. Ce serait plus facile de travailler en collaboration avec son frère, car il ne peut pas confier l'entretien de toute une bananeraie aux jeunes. Il faut quelques années d'entretien avant que les bananiers ne donnent des régimes. De plus, la mise sur pied d'une bananeraie fait partie, selon M. Matias, de ses motivations à revenir au village.

²⁹ Entretien avec M. Matias, Fokoué, 2016.

³⁰ Quand je reviens les années suivantes, la parcelle concernée est toujours plantée de caféiers, et le projet commun de créer une bananeraie, envisagé par M. Matias et son frère n'a toujours pas été réalisé.

Après une rapide inspection, satisfait du travail des jeunes, — de toute façon, il ne pourrait pas le faire lui-même —, nous sommes revenus à la maison. Sa femme était rentrée des champs. Les enfants jouaient dans un coin de la cour. J'ai demandé à la femme de M. Matias si elle avait passé une belle journée et ce qu'elle avait fait. Elle m'a regardé, a souri, et a continué à peler des ignames. Alors j'ai pris congé et je suis rentré chez Paul.

Le lendemain, je suis revenu à la rencontre de M. Matias. C'était *Bougwan*³¹. Alors nous sommes allés à une tontine. Ils profitaient de l'interdiction de travailler pour programmer les réunions et les activités commerciales. La réunion commençait très tôt, pour que chacun puisse vaquer à ses activités par la suite. Il y avait essentiellement des vieux dans cette tontine. Les jeunes n'ont pas le droit d'y participer. La rencontre était simple. Tout le monde apportait une somme qu'il plaçait dans une sorte de banque, comme une épargne. C'est argent est par la suite offert en prêt à des participants qui veulent bien, et qui les rembourseront à une échéance précise, avec un intérêt négligeable. Ils appellent cela la *présence*. Il y a un montant minimal, mais pas de limite supérieure. Le montant total de la présence était de 35 000 Francs CFA. Il a été prêté à une dame. Après cela, il y a la tontine proprement-dite. Tous les membres apportent la même somme. Le total est remis à l'un des membres selon un ordre préétabli, jusqu'à ce que tout le monde en ait bénéficié.

J'ai particulièrement été marqué, parce que normalement c'était une réunion de GIC. Ils n'ont pourtant parlé d'aucune matière relative à des initiatives communes. 15 minutes après le début de la séance, la réunion était terminée. Nous sommes revenus à la maison, et M. Matias m'a proposé à nouveau de déjeuner avec lui. C'était des ignames. Nous avons mangé ensemble. Pendant le déjeuner, je lui ai demandé pour comprendre quand est ce que le

³¹ Jour de « repos » dans le calendrier Bamiléké. Ce jour-là au village il est interdit de travailler dans les champs. De « tenir la machette et la houe ».

GIC fonctionnait en tant que GIC. Il n'a pas paru surpris par ma question. Il s'y attendait. Il m'a alors expliqué qu'il est celui qui a voulu que l'association se constituât en GIC. Elle n'a donc pas été créée au départ à cet effet. Mais il explique aussi la difficulté de travailler « ensemble », de « faire groupe », dans le contexte associatif dans ce quartier de Fokoué, à cause de la « méfiance », de la « sorcellerie », de la « jalousie », et surtout de l'ignorance des habitants qui ne comprennent pas l'importance de se réunir en GIC. Pour eux, ce sont les choses du *Ngomnah*³². Alors, la tontine constituée en GIC est restée après tout une tontine.

Un peu plus tard, en fin de matinée, nous allions au marché. La femme de M. Matias était allée un peu plus tôt chez ses parents pour la journée. Ils sont dans le village voisin, et là me dit-il, ce n'est pas *Bougwan*. Les jours de repos dans le village voisin, il arrive que ses sœurs viennent de même l'aider. Lui allait acheter du son de blé pour ses porcs.

« Ne nous précipitons pas, nous n'avons pas grand-chose
à faire de la journée ». ³³

Nous avons en premier lieu été chez un de ses amis, vendeur de vin de raphia. À cette heure de la matinée, il n'y avait encore personne dans la petite case qui sert de lieu de consommation. Nous avons parlé de sa vie d'infirmier, de ses affectations dans les Provinces du Cameroun, du fonctionnement de l'administration en général, de ses difficultés à percevoir sa pension de retraite, ce qui a été l'une des causes de son retour au village, où il pouvait sans se soucier de ses revenus monétaires, « vivre tranquille ». M. Matias aime à souligner à chaque fois l'une des causes cumulatives qui l'ont poussé à revenir au village. Il m'a parlé aussi de sa première femme et de trois de ses enfants à Kumba. Les deux premiers 34 et 32 ans ont bien réussi leurs études. Ils travaillent l'un comme

³² Le gouvernement, et tous ses démembrements

³³ Entretien avec M. Matias, Fokoué, 2016

enseignant à Kumba, et l'autre comme agent commercial dans une société à Douala. Mais le dernier lui « n'a pas aimé l'école ». Il a 30 ans, et continue à faire de petites formations en ville³⁴.

Au marché, le vendeur de provenderie n'avait pas de son de blé. Il en demanderait à la prochaine livraison. Nous sommes rentrés. De la place du marché à chez M. Matias, il y a une bonne heure de marche au pas normal. Nous en avons mis deux. Il était très intéressé par ma famille, mes origines, mon parcours, les raisons pour lesquelles je venais « d'aussi loin » pour avoir avec lui cette marche indolente, presque lancinante sur le chemin du marché un *Bougwan* à Fokoué. Il me disait :

« Il faut encore bien m'expliquer pourquoi tu es ici mon fils... [Ou encore] On va commencer à s'interroger sur ta présence ici. En général les chercheurs qui viennent ne restent pas longtemps. On ne les voit même pas trop avec les gens comme ça toute la journée. Il y a trop de jalousie et de sorcellerie ici tu sais... »³⁵.

Nous sommes arrivés chez lui en fin d'après-midi. Sa femme n'était pas encore revenue de chez ses parents. Pendant qu'il s'apprêtait à aller donner à manger aux porcs, j'ai pris congé de lui pour ce jour-là.

6.1.3- Famille trois

M. Flaubert est le chef de cette famille. Il a 50 ans, est agriculteur, tradipraticien et polygame. La première et plus âgée de ses trois

³⁴ Les années suivantes, il va s'installer au village. Il fait partie des jeunes de mon échantillon. Je reviendrai donc en détail sur son parcours dans les approfondissements, mais aussi dans les analyses quand je présenterai l'impact de la variable éducation sur les parcours des jeunes du milieu rural.

³⁵ Entretien avec M. Matias, Fokoué, 2016

femmes réside en ville³⁶. Les autres femmes ont l'une 37 et l'autre 40 ans ; cette famille compte au total 20 enfants (13 filles et 7 garçons), les âges variant de 28 à 3 ans. Ceux qui sont en âge d'aider dans l'exploitation familiale sont au nombre de 5.

Quand j'ai annoncé à M. Flaubert que passerai des journées entières avec lui, il a presque été dubitatif :

- « Le travail d'agriculteur est difficile tu sais ! Parce que quand vous venez vous croyez qu'il suffit de mettre des bottes et d'aller au champ. Notre travail est très dur ».
- Je sais, je suis moi-même allé beaucoup aux champs avec mes parents plus jeune.
- Je ne refuse pas, mais le jardinage demande beaucoup de technique, de patience et de résistance, et en même temps de la rapidité. La tomate par exemple que je vais faire demain, c'est le plus dur.

- Ok. Je ne sais pas si je serai à la hauteur, mais je ferai de mon mieux.³⁷

M. Flaubert habite à l'autre bout du village, donc très loin de chez Paul. Paul appelle alors une de ses connaissances qui est mototaxi pour qu'il m'y accompagne. Quand il me dépose, il est 07 heures du matin. Je n'avais jamais été chez lui à cette heure, et je suis frappé par le nombre d'enfants qui animent la maison le matin. Enfants, nous étions nombreux chez mes parents aussi. Mais je n'avais jamais observé de l'extérieur le remue-ménage que cela provoquait, quand 10 enfants dans une même maison courraient dans tous les sens. Pendant une demi-heure, c'est le brouhaha, et puis, plus rien ! Les uns sont allés à l'école. Sauf deux grands garçons (19 et 20 ans), et deux petits enfants de trois et trois ans et demi.

³⁶ Avec la femme qui résidait en ville, ils ont fini par se séparer : « quand on est marié, c'est pour vivre ensemble, et non séparés » est la seule explication que j'ai pu avoir de M. Flaubert.

³⁷ Entretien avec M. Flaubert, Fokoué, 2016

M. Flaubert élève des poissons, des chèvres, des poules, et des porcs. Il s'occupe personnellement des poissons (en allant aux champs) et des porcs. Mais les poules sont nourries par l'un de ses fils, et les chèvres sont conduites au pâturage par des garçons. Ils prennent les chèvres et les attachent dans un champ sur la route de l'école. Ils les récupéreront en revenant de l'école le soir. J'ai suivi M. Flaubert à la porcherie. La sienne n'est pas sur pilotis. Il a une demi-douzaine de porc. Il me dit cependant que ses porcs ne sont jamais victimes du rouget, parce qu'ils sont vaccinés. Il a d'ailleurs suivi de nombreuses formations et séminaires à cet effet dans la ville de Dschang, précise-t-il alors que j'insinue que ce serait le chef de poste agricole qui lui prodigue des conseils :

« Le chef de poste agricole ne peut rien me dire ou m'apprendre en matière agricole, combien de fois pour l'élevage. Au contraire c'est plutôt moi qui peut lui enseigner des choses » dit-il en riant.³⁸

Au moment où nous revenons de la porcherie, les enfants sont partis pour l'école. Deux d'entre eux n'ont pas l'air de devoir le faire. M. Flaubert m'explique qu'ils ne sont plus scolarisés, parce qu'ils n'aiment pas l'école, et que cela ne sert à rien de « gaspiller » de l'argent. Alors que j'attends que nous allions au champ, il me prévient :

« Tu sais que je suis aussi dans le domaine de la santé, j'ai l'habitude le matin quand je suis seul de recevoir les patients. J'ai un rendez-vous maintenant, et après on peut y aller ». ³⁹

Une dame est arrivée, et ils se sont retirés dans une case dans un coin de la cour. La consultation a duré une demi-heure environ. M. Flaubert en revenant a tout de suite enfilé ses bottes en caoutchouc, pris sur ses épaules un pulvérisateur et un sac en bandoulière. Moi j'avais un pulvérisateur et une machette. Les

³⁸ Entretien avec M. Flaubert, Fokoué, 2016

³⁹ Entretien avec M. Flaubert, Fokoué, 2016

jardins de tomates sont à quelques dizaines de mètres de la maison. Avant d'y arriver, il y avait dans le sac en bandoulière des restes de nourriture que M. Flaubert a lancé dans un étang. On pouvait voir les poissons : des silures et tilapias. Ces deux espèces sont plus résistantes, et se nourrissent facilement m'a expliqué M. Flaubert. Mais les poissons, il ne les élève que pour la consommation domestique. Il n'y a pas un marché où il pourrait aller les vendre. Cependant, quelques fois, il reçoit des commandes d'un ami qui a un hôtel à Dschang. Ce n'est qu'à cette occasion qu'il peut vendre du poisson.

À côté des jardins de tomates, il y avait du poireau, des céleris, du piment, et de la pastèque. M. Flaubert m'a expliqué comment procéder avec le pulvérisateur :

« Là on met des pesticides, et pas des herbicides. Tu dois donc pulvériser sur les feuilles et sur les fruits. Toutes les feuilles et les fruits doivent être touchés, sinon s'ils sont attaqués ils vont contaminer les autres. N'hésite pas à te pencher pour bien pulvériser ».⁴⁰

Cet exercice n'a pas été facile. Après deux sillons, j'avais terriblement mal au dos. Je me suis assis quelques instants. M. Flaubert jubilait. Satisfait que je puisse comprendre combien son travail était compliqué. Il me l'avait déjà souligné la première fois, en insinuant que je ne saurais pas suivre le rythme. Lui pulvérisait, arrachait les mauvaises herbes, fixait les pieds de tomates sur des tuteurs qui servaient à les maintenir debout, pour que les fruits ne se posent pas à même la terre.

« Toutes les tomates que tu vois là vont mûrir toutes presque en même temps. Donc ce que nous faisons n'aura pas d'importance si au moment de la récolte nous ne parvenons pas à les récolter rapidement. Il faut aussi vendre tout de suite (...) heureusement que nous avons quand même des amis producteurs avec qui nous nous associons pour aider celui qui est dans le besoin. Avec mon GIC nous

⁴⁰ Entretien avec M. Flaubert, Fokoué, 2016

essayons aussi de nous repartir pour aider à tour de rôle
chacun quand il a besoin de main d'œuvre... ». ⁴¹

À midi, nous sommes remontés à la maison. Une de ses femmes avait fait à manger, des pommes de terres pilées, avec des haricots et de l'huile de palme. Nous avons juste eu le temps de manger, et il est allé donner à boire aux porcs, et nous sommes repartis traiter les tomates. Le soir, avant le retour, M. Flaubert a d'abord jeté un coup d'œil sur les parcelles de poireaux et de piments. Une fois chez lui, les enfants étaient revenus de l'école, et les deux garçons qui « n'aiment pas l'école » étaient assis à la véranda, l'un en tenue des champs. Ils ont échangé quelques mots avec leur père. Il m'a expliqué, qu'il voulait savoir s'ils ont fait attention aux poules. Dans le poulailler, il y a environ 200 poules.

Je suis rentré chez Paul, fatigué. Le lendemain matin, j'ai été content qu'il y ait plus de malades. Une bonne partie de la matinée, il a été en consultation dans sa case au coin de la cour. Ensuite, nous avons terminé le traitement des tomates, et vidé le contenu de nos pulvérisateurs sur les piments et les pastèques. Nous sommes remontés par l'autre bout du champ, et là j'ai aperçu les deux jeunes non scolarisés qui travaillaient dans une parcelle. Ils cultivaient du haricot vert. M. Flaubert m'a expliqué qu'ils travaillent « à leur propre compte ». Si parfois il a besoin d'eux dans son champ, la plupart du temps, ils font « leurs choses ».

Pendant les deux jours je n'ai pas aperçu les deux femmes qui sont au village. Quand j'arrivais le matin elles étaient déjà sorties, et les soirs de retour avec M. Flaubert, elles n'étaient pas encore revenues. Elles étaient dans des champs alentours, car, après que les grands soient partis, les petits de 3 ans et 3 ans et demi allaient les rejoindre quelque part au champ.

⁴¹ Entretien avec M. Flaubert, Fokoué, 2016

Mais au cours de ces deux jours nous avons beaucoup conversé, et M. Flaubert m'a raconté qu'elles sont indépendantes, et qu'elles ont des parcelles à elles, dans lesquelles elles cultivent du haricot, de la pomme de terre, du maïs, des ignames, du manioc... que c'est comme ça qu'ils arrivent à gérer la consommation de cette famille nombreuse. Il m'a aussi expliqué en quoi consistent les consultations. Ce sont des personnes qui ont des problèmes de malédiction, d'ensorcellement, d'envoutement qui viennent demander l'antidote à leur situation. Il est alors plus marabout que guérisseur et tradipraticien. S'il est revenu au village, ce n'était pas en réalité pour se lancer dans l'agriculture. C'était pour assurer la succession de son père, qui lui avait transmis les pouvoirs de guérisseur. À cette époque, il y a une vingtaine d'années, il était agent administratif à la CAPLAME (Coopérative Agricole des Planteurs de la Menoua).

6.1.4- Famille quatre

Maman Jeanne est une femme seule, âgée de 64 ans, veuve, mère de 6 enfants (4 filles et 2 garçons). Tous ses enfants sont en ville.

Avec elle j'ai passé une journée. Je suis arrivé très tôt le matin. Paul m'a dit que de bonne heure elle va puiser de l'eau au marigot. À 6 heures et demi elle était déjà revenue avec de l'eau. Elle a tout de suite entrepris de faire à manger. En s'excusant de ne pas faire de petit déjeuner comme « chez vous là-bas ». Elle m'a dit qu'elle allait faire du couscous de maïs. Parce que la première fois quand avec Paul nous l'avons vu, elle n'a presque pas parlé, j'appréhendais cette journée. Vers 10 heures nous avons mangé. Et sommes restés posés un moment sur sa véranda. J'ai compris qu'elle m'attendait en effet, et comptait suivre mes directives pour la journée. Je lui ai dit que peu importait ma présence qu'elle devait suivre le cours de sa journée comme d'habitude. Elle n'avait pas

grand-chose à faire, sinon de désherber les alentours de sa maison. Elle avait la veille sarclé son champ de haricot. Pendant qu'elle désherbait, j'ai nettoyé aussi les feuilles mortes des bananiers dans sa cour. En une heure, nous avons tout fait. Alors j'ai pensé que je pouvais directement engager une conversation orientée sur les raisons de ma recherche.

Madame Jeanne est revenue au village il y a une vingtaine d'années, quand son mari a pris sa « retraite ». En fait, il était conducteur d'engin dans une société à Douala, et à l'âge de 55, ayant perdu son emploi, il a décidé de retourner au village. Il ne voulait plus, à son âge, commencer à chercher du travail en ville. Avec les économies qu'ils avaient, ils ont décidé de revenir au village. Ils avaient quitté le village dans les années 80, quand son mari avait trouvé un emploi de chauffeur à Douala. Elle était femme au foyer, mais à Douala, elle s'est lancée dans une activité commerciale : elle vendait de la friperie pour femmes essentiellement. Quand son mari lui a dit qu'ils rentraient au village, elle a pensé qu'elle pouvait continuer son commerce à Fokoué. Mais

« Ici dit-elle, le marché ne passe pas. Il y a un seul jour de marché par semaine, et les gens n'achètent pas beaucoup les habits ici ». ⁴²

Quelques années après leur installation au village, leurs filles se sont mariées, et les garçons sont allés à Douala où ils avaient grandi. Ils s'y « débrouillent ». Ils n'ont pas encore de travail fixe, mais pour eux, il est hors de question de rester au village, car ils ont eu leur baccalauréat. Ils ont commencé l'université, mais la mort de leur père a fait qu'ils arrêtent, car il n'y avait plus d'argent pour payer.

Depuis la mort de son mari il y a quelques années, Madame Jeanne n'a besoin de cultiver que quelques parcelles non loin de

⁴² Entretien avec Maman Jeanne, Fokoué, 2016

chez elle. Elle trouve assez pour se nourrir, et envoyer quelques parts à ses enfants en ville. Elle le leur apporte elle-même quand plusieurs fois par an elle va rendre visite à l'un ou l'autre de ses enfants. Elle ne revient qu'à l'approche d'une période importante comme les semailles, le sarclage ou la récolte. Ses revenus, elle les reçoit de l'aide que ses enfants lui envoient de la ville. Les autres parcelles qui lui appartiennent, celles que son mari exploitait pour la culture de la pomme de terre, des choux et du maïs, un de ses petit-frères les exploite actuellement. Il y cultive essentiellement de la pomme de terre. Maman Jeanne ne trouve pas d'inconvénients que le petit frère de son mari les exploite. Elle sait que ses filles ne reviendront pas au village, car elles sont mariées ailleurs, et que ses garçons ne viendront pas tout de suite.

En dehors de ses activités champêtres, Maman Jeanne est choriste. Elle chante dans la chorale des anciennes de sa Paroisse. Elle participe aussi aux activités d'un groupe de danse traditionnelle des femmes de son quartier.

6.1.5- Famille cinq

La cinquième famille est composée de 7 membres. Le chef de famille, M. Henri, à 62 ans est retraité, dans le sens où il n'a plus d'activité à proprement parler. Il est ancien agent de l'État en service à la CAPLAME. À la suite d'une vague de suppression de postes lors de la chute de la société pendant la période des ajustements structurels et la chute du prix du café, il a décidé de rentrer s'installer à Fokoué avec sa famille. Ils ont 5 enfants (03 filles et deux garçons). Sa femme est principalement commerçante. Elle tient toute la journée une buvette. Le soir elle vend du poisson à la braise, et met en location quelques chambres d'un motel à l'arrière de la maison.

Lors de mon passage, leurs 5 enfants étaient tous mariés. M. Henri m'a expliqué qu'ils sont tous partis en ville poursuivre leurs études, car tous ses enfants ont eu le baccalauréat. Ses filles « ne travaillent pas vraiment » (ce qui pour M. Henri veut dire qu'elles n'ont pas un emploi salarié, car elles sont toutes commerçantes), mais elles sont mariées, et les deux garçons ont eu la chance de « trouver quelque chose à faire » : l'un est enseignant au lycée, et le dernier, agent commercial dans une microfinance à Douala s'est marié quelques mois avant mon arrivée à Fokoué. Ils sont tous en ville avec leurs conjoints.

Ma première nuit à Fokoué, je l'ai passée au contact de cette famille, et j'ai dormi dans l'une des chambres de leur Motel. Je me souviens de leur étonnement quand je suis venu demander pour dormir. Ils ont pris le soin de bien vérifier tous mes documents.

« Qu'est-ce qu'un jeune comme toi vient faire ici ? Tu n'as pas de famille ? Il y a encore les voitures pour rentrer à Dschang si tu veux... Sinon, tu peux prendre une moto en course elle va te déposer à Dschang ».⁴³

Quand j'ai insisté pour dormir, ils m'ont indiqué que la chambre coûtait 5000 Francs CFA la nuit, ce qui dans cette région, et eu égard au standing de la chambre, équivaut à deux fois le prix. J'ai demandé en plus un poisson à la braise et une boisson. Tard dans la nuit, je me suis rendu compte que la porte du couloir qui donne accès à la maison principale était bloquée de l'autre côté. À 6 heures elle était de nouveau ouverte quand je sortais pour aller à la rencontre de Paul. Me voir avec Paul les a rassuré. Il a pris le temps de bien leur expliquer ce qu'il avait compris des raisons de ma présence à Fokoué. Je me suis rendu compte que lui non plus ne comprenait pas très bien. Il me prenait pour un agronome, et ne comprenait pas que je sois juste sociologue. M. Henri a insisté, comme pour éclairer tout le monde :

⁴³ Entretien avec M. Henri, Galim, 2016

« Tu viens nous aider ou tu viens pour qu'on t'aide ? ». ⁴⁴

Quand je suis revenu chez eux quelques jours plus tard, je trouvais qu'il serait intéressant d'observer comment ils allient cette activité commerciale avec les activités agricoles. Pour cela, j'ai passé toute la journée assis avec M. Henri sur l'un des bancs de la buvette. Sa femme n'avait qu'une parcelle très limitée dans les espaces autour de la maison. Il ne lui fallait guère plus d'une journée de travail pour les cultiver, ou semer, sarcler, récolter le maïs et le haricot principalement, mais aussi dans la même parcelle, du manioc ; du macabo, du taro, des arachides de la patate douce, des pommes de terre, etc. M. Henri non plus ne travaillait pas dans les plantations. Il a quelques champs d'environ trois à quatre hectares dans lesquels il fait cultiver essentiellement de la pomme de terre.

« Je n'ai pas la force de cultiver tout ce champ tout seul. Donc je mets les jeunes-là pour qu'ils cultivent pour moi, et une de mes filles qui est commerçante à Douala les vend pour moi... Mais quand je compte le prix de la semence, des engrais, de la main d'œuvre, et du transport, ils n'y a pas vraiment de bénéfice... Mais est-ce qu'un homme peut rester sans rien faire ? ». ⁴⁵

M. Henri à l'époque de son arrivée au village travaillait souvent lui aussi dans les champs, mais à la suite d'une maladie (diabète) qui s'est installée, malgré son âge pas très avancé, il ne travaille plus. Jadis explique-il, il travaillait avec sa famille, en même temps qu'ils géraient la buvette. Ils cultivaient alors toutes sortes de choses, principalement pour leur consommation : maïs, haricot, pomme de terre, patates, manioc, bananes, soja, arachides, légumes... Mais le départ de tous les enfants et sa maladie ont entraîné la réduction des surfaces cultivées pour la consommation à la seule force de travail de sa femme. Les autres parcelles ont été transformées à la culture exclusive de la pomme de terre.

⁴⁴ Entretien avec M. Henri, Galim, 2016

⁴⁵ Entretien avec M. Henri, Galim, 2016

6.1.6- Famille six

Le chef de la famille, M. Martin, est âgé de 50 ans. Agriculteur et commerçant, il tient la principale boutique de la place du marché d'un quartier de Galim. Sa femme (45 ans) est elle aussi agricultrice et commerçante. Ils ont 8 enfants, et 3 d'entre eux sont au village.

Pendant mes différents séjours à Galim j'ai été hébergé par M. Martin. Il commence tous les jours de la semaine très tôt, vers 6 heures du matin, au poulailler. Il y a en permanence environ cinq mille poules pondeuses. La ferme appartient à une coopérative de producteurs du quartier⁴⁶. Elle est construite sur une parcelle appartenant à M. Martin. Il faut ramasser les œufs, les classer dans des alvéoles, et les porter dans un hangar. Dans le même temps, d'autres membres de la coopérative mettent les aliments dans les mangeoires et de l'eau dans les abreuvoirs. Deux fois dans la journée, une autre équipe vient rajouter de l'eau dans les abreuvoirs, car l'alimentation en eau n'est pas mécanique. Je n'avais pas le droit de participer au travail dans la ferme de la coopérative. Cela pourrait être mal perçu en cas de problème, comme une maladie, ou des vols. Alors je me limitais à l'observation.

Après le poulailler, M. Martin s'occupe des porcs. Les porcs sont sa propriété exclusive ; il en a une quinzaine. Chez lui non plus, les loges ne sont pas sur pilotis, mais en ciment. J'en avais déjà l'habitude, car de nombreuses familles ont un élevage de porcs. Je

⁴⁶ Les deux premières années de ma recherche sur le terrain, la coopérative gérait une ferme d'environ 5 000 poules pondeuses. À la suite d'une crise de grippe aviaire dans tout le pays, elle a dû fermer, et la coopérative a transformé son activité qui consiste en premier à réutiliser soi-même ses récoltes de maïs, en coopérative de vente du maïs dont les mécanismes sont les suivants : la coopérative fournit en début de campagne de la semence, et des intrants aux producteurs qui leur garantissent en retour de lui revendre leurs productions, à un taux qui est toujours supérieur à celui du marché. Un taux définit à l'avance est retenu sur le prix des ventes pour soutenir les frais de fonctionnement de la coopérative. Dans le même temps, la coopérative a conclu un accord avec des sociétés de provenderie dans le but de garantir que la matière stockée sera écoulée.

l'aidais en lui apportant de l'eau du puits. Il ne voulait pas non plus que j'entre dans les porcheries, à cause du Rouget.

Chez M. Martin, chaque matin, tout le monde déjeune avec des beignets, accompagné de haricot sautés : les enfants avant d'aller à l'école, et M. Martin avant d'aller au champ. Sa femme est aussi vendeuse de beignets. Tous les matins, une partie des beignets est donc réservée à la consommation familiale.

Vers 8 heures, sur sa moto, M. Martin et moi allons au champ, dans les parcelles qu'il gère personnellement, et séparément de celles de sa femme. En dehors d'une bananeraie de taille moyenne, M. Martin se consacre essentiellement au vivrier marchand : maïs et haricot rouge.

« Moi je préfère le maïs et le haricot rouge, parce que ce sont des produits qui se conservent bien. Dans le maraichage, il y a trop de risques. La tomate, la pastèque, les choux, et même les pommes de terre ne se conservent pas facilement. Alors on perd beaucoup à la vente. Parfois aussi le climat empêche d'avoir une bonne production. Alors que le maïs et le haricot produisent sans problème si on les traite bien ».⁴⁷

— J'ai vu à Fokoué qu'on distribuait des plants de café aux agriculteurs.

— Ici aussi, ils ont distribués. Mais le temps du café est passé. C'est moins cher le kilo, et surtout je me suis rendu compte que ça n'aide pas de faire le café. Moi quand je fais le haricot, ma femme vend ça avec les beignets. Est-ce qu'elle peut vendre le café comme ça ? C'est toujours les autres qui décident du prix. Donc tu produis sans savoir à combien tu vas vendre... Regarde le maïs, on vend à l'association pour la nourriture des poules. Nous pouvons décider de ne pas acheter en dessous le prix normal, même s'il y a abondance. Quand on a évalué quelle quantité de maïs il nous faut, le reste on fait la vente groupée. Comme ça un acheteur se déplace en sachant que j'ai une fois la quantité de maïs que je veux, et non acheter kilo par kilo...

— Le vivrier marchand est préférable aux cultures de rentes et aux cultures maraichères alors ?

⁴⁷ Entretien avec M. Martin, Galim 2016

— Oui. En tout cas le haricot et le maïs... Quand on dit même culture de rente là, nous on appelle ça culture d'exportation. Le café est une culture d'exportation. Nous on cultive le maïs et le haricot comme des cultures de rente...

— Mais la bananeraie alors ? C'est une culture de rente, mais un peu comme les produits maraichers. Une fois à terme il faut vite vendre...

— Mon fils le plantain est cher. Et dans la saison des funérailles les prix peuvent même tripler. Même chose si on va vendre à Yaoundé ou Douala. Mais si je n'agrandis pas ma bananeraie, c'est parce qu'il y a des risques aussi. En plus, je n'ai pas aussi le terrain pour le faire hein !⁴⁸

En fonction des jours ou des périodes, mais surtout pour le sarclage et la récolte du haricot, M. Martin prend avec lui quelques jeunes travailleurs journaliers qui l'accompagnent au champ. Pendant la saison de maïs, le labour et la récolte se font à l'aide d'un tracteur qu'il loue à la journée, à 50 000 francs la journée. Chaque jours aux environs de midi, il revient des champs, et prend le relais à la boutique où sa femme, en servant les beignets dans un coin de la boutique, s'occupe aussi d'autres clients. En général, les beignets étant pour le petit déjeuner, à midi, il n'en reste plus. Alors que M. Martin prend le relai à la boutique, sa femme va à son tour dans l'un de ses champs. Elle ne reviendra qu'à la tombée de la nuit. La boutique est en même temps une alimentation, et un lieu de commerce phytosanitaire : Engrais, pesticides, quelques semences, etc.

Le premier soir, je suis allé avec M. Martin à une buvette sur la place du marché. En soirée, de nombreux hommes s'y retrouvent autour d'un verre de vin de raphia, mais surtout de la bière et de la viande de porc rôtie. M. Martin me présente avec enthousiasme :

« Voici un de mes fils qui vient de « l'autre côté » pour travailler avec les producteurs ici à Galim... Tu viens encore d'où là Marius? Ah, de Belgique ».

⁴⁸ Entretien avec M. Martin, Galim 2016

Pendant quelques minutes, tous se sont intéressés aux raisons de ma venue à Galim. Mais beaucoup de mes origines, de qui étaient mes parents et si j'étais marié. À cette époque, l'épidémie de grippe aviaire était déclarée par le gouvernement sur toute la région de l'Ouest. Alors les débats tournaient autour de la manipulation que les autorités avaient installée entre producteurs, pour défendre des intérêts particuliers et pour rétablir le business de l'importation des poulets congelés.

« En tout cas, tant que nous ne voyons pas nous-même une ferme ravagée par cette épidémie, nous ne céderons pas au chantage de ces voleurs, avait conclu un monsieur ».

Sur le chemin du retour, M. Martin jubilait presque :

« C'est toujours comme ça tous les soirs. C'est là qu'on apprend beaucoup de choses sur le fonctionnement de ce pays. Ma femme ne comprend pas pourquoi j'y vais, mais même beaucoup de techniques agricoles, ou des informations viennent de là ».

Les soirs, la femme de M. Martin s'occupe des tâches ménagères. Les enfants puisent au puits de l'eau pour toutes tâches domestiques et étudient leurs leçons.

Les jours de repos, les *Bougwan*, M. Martin après le travail dans les fermes communautaire et familiale, dirige ou participe à la réunion hebdomadaire de son GIC. Souvent, quand cela est nécessaire, il dirige aussi la réunion du quartier en tant que chef. L'après-midi, il le passe à la boutique pour que sa femme qui a vendu les beignets en matinée, puisse elle aussi participer aux réunions des femmes l'après-midi. Les weekends cependant, après le travail de la ferme, toute la famille va au champ et ce pour toute la journée. Le dimanche matin, seuls les parents y vont. Les jeunes vont à l'église et s'apprêtent pour l'école le lundi. Ils nettoient leurs tenues et chaussures, rangent leur bureau au salon, nettoient leurs chambres.

6.1.7- Famille sept

M. Etienne est le chef de septième famille. Il a 30 ans, est enseignant au lycée technique de Galim, marié et père de trois enfants (6 ans, 4 ans et 2 ans). Sa femme est âgée de 24 ans. Elle ne pratique aucune autre activité que l'agriculture avec son mari. Le commerce des produits des champs est encore considéré comme une activité du cycle agricole. Les matins, elle apprête les plus grands qui vont à l'école, prépare le petit déjeuner pour tout le monde. Les deux jours pendant lesquels j'y ai été, nous avons déjeuné avec le repas réchauffé de la veille. Les enfants vont seuls à l'école. M. Etienne donne en général cours en matinée. Avant d'y aller, il doit nourrir ses animaux. Il a dans sa porcherie trois porcs encore jeunes. Parfois, quand cela est nécessaire, et souvent les jours de marché ou de *Bougwan*, lui arrive de faire un petit tour dans les marais. Ce matin-là, nous sommes allés au champ récolter des légumes verts, et du gombo que sa femme vendrait au marché en matinée.

« Moi, m'a-t-il expliqué, je ne fais que dans le maraichage. Je suis dans une plaine, donc même si en saison sèche je dois arroser un peu, mais je n'ai pas trop de souci à ce niveau-là ».

- On m'a expliqué que le mieux c'était le vivrier marchand...

- Ça dépend, mais moi je calcule que si deux fois par semaines j'ai de quoi vendre au marché, ça nous permet de vivre. Les petits-petits besoins là, on gère avec cet argent. On garde une partie pour d'autres situations, quand il faut acheter les engrais ou les semences par exemple. Mais en faisant cela, je ne touche pas mon salaire. On épargne cet argent-là... les enfants sont encore jeunes, et moi en tant qu'enseignant, je sais que je dois leurs donner une bonne éducation. Pour cela il faut de l'argent. Le maraichage nous permet de fonctionner comme ça. Alors que les autres cultures, tu es obligé d'attendre la récolte une ou deux fois par an, ça ne nous convient pas, parce qu'on doit tout le temps

avoir de quoi vivre pour économiser sur le salaire que je touche...⁴⁹

Je ne pouvais pas le suivre en cours. J'ai donc accompagné sa femme au marché des vivres frais. Elle avait mis les légumes verts dans des sacs. Il y en avait deux, et une moitié de sac de gombo que j'ai transporté. Les légumes verts, elle les a vendus assez rapidement à une revendeuse venue de la ville (*bayam salam*), au prix de 2500 francs le sac. Les gombos, elle les vendait plus en détail, dans des mesures de 5 litres. Elle en avait trois qu'elle a vendu à une autre *bayam salam* au prix de 2000 francs le seau. Elle m'a expliqué que deux fois par semaine, les commerçantes de la ville venaient à Galim acheter les vivres frais : le jour du marché, et le *Bougwan*. Parfois elle vendait du piment, des carottes, des haricots verts, des poivrons, du poireau, du persil ou du céleri. Mais, à cette période, ils n'avaient dans les parcelles que des légumes verts et du gombo. Il y en avait pour 11 000 francs de vente, et la femme de M. Etienne a dépensé une partie de cette somme pour des achats pour la maison. Quand nous sommes revenus, M. Etienne revenait des cours. Alors que sa femme allait dans l'un de ses champs, lui et moi sommes allés travailler encore dans ses marais. Il fallait nettoyer une parcelle dans laquelle des choux avaient été récoltés pour mettre d'autres plants. Il ne s'était pas encore décidé entre poivrons et pastèques. Il fallait faire vite avant que les grandes pluies de juin ne viennent, au risque que les jeunes soient enfouis dans la terre par les pluies abondantes de ce mois-là.

Pendant l'après-midi, il m'a expliqué qu'il a fait ses études à Bafoussam. Il avait été confié par ses parents à l'une de ses tantes. Il a réussi ses études secondaires techniques, et a pu entrer à l'école normale supérieure pour les enseignants des filières techniques à Douala. Il a travaillé une année à Banganté. Pendant, cette année, il s'est rendu compte de l'importance du temps libre que les enseignants avaient. Il a alors demandé à être affecté à Galim. Dans

⁴⁹ Entretien avec M. Martin, Galim 2016

des zones rurales, il y a pénurie d'enseignants. Sa demande a été acceptée. Ses parents étant décédés, et ses frères étant tous en ville, il savait qu'il aurait cette opportunité de pratiquer l'agriculture en plus de son métier de professeur de dessin technique et construction mécanique.

6.1.8- Famille huit

M. Jacques est le chef de la huitième famille. Il est âgé de 67 ans, marié et père de 6 enfants. Sa femme est âgée de 60 ans. Ils consacrent toutes leurs journées aux activités agropastorales : ils pratiquent exclusivement de la monoculture : du maïs en saison de maïs, et du haricot en saison de haricot. Une partie de la production de maïs est transformée pour l'alimentation des porcs, et une autre commercialisée. Tout le haricot est destiné à la commercialisation, les revenus servant à compléter les besoins de l'exploitation agricole et fermière. Ainsi, les revenus utilisés à titre personnel ou pour la famille sont essentiellement les revenus de la vente des porcs. M. Jacques se dit l'un des plus importants éleveurs de porcs du village. Il a un bétail d'au moins 200 bêtes. Lorsque je suis allé le voir la première fois pour prendre contact, il a été très ouvert, très prolixe. Le temps d'une matinée, il a bien voulu me raconter comment fonctionnait son système de production. À chaque fois cependant que la conversation revenait vers sa famille, son fonctionnement, une réticence ouverte s'exprimait. En proposant comme aux autres chefs de familles de revenir pour quelques journées d'observations, il a m'a répondu :

- Je ne voudrais pas te vexer, mais il n'est pas dans mes habitudes de travailler gratuitement. Je perdrais mon temps à t'expliquer les choses. Trop de chercheurs de Dschang sont venus ici, même des stagiaires, mais ils ne m'ont rien donné. Si tu veux revenir, il faudrait qu'on s'arrange sur combien tu dois me payer.

- Je ne suis pas de Dschang, je viens de la Belgique ? etc.

- Tu ne peux donc pas dire que tu n'as pas d'argent ! Vas, réfléchis et dis-moi ce que tu proposes.⁵⁰

Je suis parti, et puis je n'ai ni réfléchi ni proposé de nous revoir. L'éthique dans la collecte des données pour ce travail de recherche (et pas une mission, ni un stage rémunéré), et mes capacités économiques ne me permettent pas rémunérer les enquêtés. La logique de production en mono culture du maïs pour nourrir les bêtes, et du haricot pour compléter les besoins de la ferme auraient été une aubaine pour observer une autre logique de production, dans laquelle activités agricoles et pastorales sont parfaitement agencées dans un système de production. Mais rien dans les informations collectées ne me permettent de tirer des conclusions de quelque nature que ce soit. Cette famille ne sera donc pas d'office sélectionnée pour des approfondissements.

6.1.9- Famille 9

M. Maurice est âgé de 43 ans et sa femme de 32 ans. Ils ont 3 enfants dont 1 garçon de 10 ans confié à un oncle en ville, et deux autres en bas âge. Il est au service des agriculteurs. Les parcelles dont ils disposent sont entièrement exploitées par sa femme pour des cultures vivrières d'autoconsommation. Mais lui, il est chauffeur du tracteur que beaucoup d'agriculteurs louent pour la culture ou la récolte du maïs à Galim, et dans la plaine voisine du Noun. C'est un GIC qui a décidé d'acquérir ce tracteur. Et M. Maurice qui était chauffeur a été choisi pour le gérer. Il a aussi un GPS qu'il loue pour aider les agriculteurs à estimer les espaces qu'ils ont investis ou désirent investir pour telle ou telle culture, ou pour estimer la superficie des terres louées ou à louer. M. Maurice est l'un des rares à travailler dans l'agriculture sans être lui-même agriculteur :

⁵⁰ Entretien avec M. Jacques, Galim 2016

« Non seulement avec la conduite du tracteur je n'ai pas le temps de travailler avec ma femme, mais mes parcelles ne sont pas grandes. Ma femme toute seule parvient à tout cultiver, donc moi je me consacre à la conduite du tracteur. C'est comme ça que je peux mieux contribuer pour ma famille », explique-t-il.⁵¹

M. Maurice est payé en fonction des rentrées. Le tracteur est loué par heure, et à des tarifs différents en fonction du labour, ou de la récolte de maïs. Dans ces périodes-là, le tracteur est loué pour toute la journée pour un montant de 50 000 F CFA la journée. Pour la récolte du maïs, un élément est rajouté au tracteur, qui permet de séparer l'épi de la tige. L'épluchage et l'égrenage se font à la main. Pendant la première phase de recherche, au mois de mai donc, le maïs est en pleine croissance. M. Maurice passe certaines de ses journées à la maison, sinon dans le Noun à une dizaine de kilomètres de Galim. Souvent aussi, il est appelé pour délimiter en utilisant son GPS, des parcelles qui vont être louées, ou labourées. La logique de ceux qui me l'avaient recommandé à la délégation d'agriculture de Galim est sans doute alors que bien que n'étant pas lui-même agriculteur, il était suffisamment en contact avec de nombreux agriculteurs pour me fournir plus amples informations sur le fonctionnement de l'agriculture dans la région. L'idée cependant reste pour les observations, de travailler directement avec les familles rurales agropastorales.

6.1.10- Famille dix

M. Philémon est veuf, et âgé de 70 ans. Il a 6 enfants, dont 4 filles mariées en villes et deux fils mariés au village. Les deux fils mariés au village sont installés sur les parcelles de leur père avec leur famille. Il vit tout seul dans une maison à côté de laquelle sont construites les maisons de ses deux fils installés au village. M.

⁵¹ Entretien avec M. Maurice, Galim 2016

Philémon n'est plus actif. Mais il m'a été d'une grande aide pour comprendre et expliquer les phases importantes de l'histoire de Galim. D'abord le départ des missionnaires catholiques, ensuite l'installation des étrangers dans la région, et surtout, la transition entre la période café et celle d'après (chapitre sur la présentation du cadre empirique). Il y a ici aussi, l'idée pour les responsables de la délégation d'agriculture, de me connecter à une personne ressource qui m'expliquerait les transitions que le village a subi depuis un certain nombre d'années. Il y a donc dans ce mode de « recrutement » des enquêtés une faiblesse inéluctable. Elle sape en principe l'idéal de la constitution aléatoire de l'échantillon d'une part, et d'autre part, on voit bien que les personnes « recrutées » ne correspondent pas toujours aux profils idéaux de personnes recherchées.

6.1.11- Famille onze

M. Jean-Pierre est le chef de cette famille. Il a une cinquantaine d'années, marié et père de quatre enfants. Deux des enfants sont en ville : Des garçons qui sont partis à la recherche d'un travail, et les deux autres sont encore au collège, et pour l'instant au village. Il y a environ une dizaine d'année qu'il est revenu avec sa famille s'installer à Galim. Son père est mort il y a plus de vingt ans. À Bafoussam, M. Jean-Pierre était artisan. Il achetait de la matière première pour fabriquer des meubles en rotin, et des corbeilles en paille.

- Jusque dans les années 2000, je m'en sortais avec la fabrication des objets artisanaux. Le rotin en ce temps-là correspondait à la demande de beaucoup de personnes. Même les jeunes qui se mariaient achetaient d'abord les meubles en rotin. Petit-à-petit, le bois a remplacé le rotin. Mais je crois bien qu'à un certain moment le rotin est devenu cher aussi. Ça devenait rare non ? Il fallait aller dans les plaines de Santchou pour trouver le bon rotin... Regarde mon fils, avant les paniers en pailles étaient utilisés dans toutes les maisons, pour ranger les assiettes, conserver les céréales... Il y avait même beaucoup de petites choses que je fabriquais comme le tamis pour le couscous, les spatules, les grattoirs

pour râper le macabo, les mortiers pour piler le taro, les pilons en bois ou en bambou pour le *fufu*... beaucoup de choses comme ça, tu vois non ? Ça a disparu aujourd'hui. Est-ce que toi-même tu vois encore ça ? On achète tout ça au marché, en aluminium, en plastique ou en inox, importé.

- Donc le travail ne passait plus en ville ?

- Ça passait où ? Tsuip ! Ça ne passait plus. Même ma femme qui était commerçante, comme elle vendait ce que je fabriquais, elle aussi avait des difficultés.

- C'est à ce moment-là que vous êtes venus au village ?

- Oui...

- Qui a décidé que vous veniez au village ?

- Quand j'ai dit à ma femme qu'il y a la terre au village, vient on y va, elle était tout de suite d'accord. Elle était juste fâchée parce que j'ai vendu le terrain et la maison qu'on avait en ville.

- Pourquoi ?

- Hum ! Il fallait arranger la maison ci. On avait juste monté les murs avec les briques. Il fallait le toit et tout

- Et aujourd'hui ?

- Aujourd'hui elle me dit toujours que si on avait attendu on aurait vendu plus cher... Mais etc. C'est passé c'est passé.⁵²

Au début, M. Jean-Pierre pratiquait encore régulièrement l'artisanat. Aujourd'hui, il est devenu complètement agriculteur, ou jardinier, — maraicher — comme il le dit. Sa journée de maraicher, il la commence tôt le matin. Il est 7 heures quand il m'attend, impatient. Il a voulu construire sa maison en hauteur. Pour arriver au marais, il faut parcourir une descente de deux cent mètres environs. Entre la maison et le marais, ce sont les parcelles de sa femme. Elle pratique la polyculture de telle sorte que sont associés à la fois le maïs, le haricot, le macabo, les ignames, le taro, à certains endroits des arachides, de la pomme de terre. Des bananiers sont dispersés un peu partout dans les champs.

⁵² Entretien avec M. Jean-Pierre, Galim 2016

- « Tout ça c'est pour manger, et envoyer une partie aux enfants en ville. Même quand quelqu'un de la famille vient, on lui donne une partie. Parfois elle vend aussi par exemple les régimes de plantain ou le manioc, mais pas beaucoup ».

- Elle y travaille seule ?

- Parfois elle a des sœurs qui viennent l'aider, ou les enfants. Mais comme elle n'a que ça à faire, elle s'en sort souvent seule.

- Et toi tu ne fais que le jardin ?

- Oui, mais c'est beaucoup de travail hein !? Au contraire, parfois elle vient m'aider, avec les enfants. Seul je ne peux pas m'en sortir.

- J'ai vu chez certaines personnes des amis des GIC qui venaient les aider...

- Non moi je ne fonctionne pas comme ça. Au GIC on s'échange les idées, on réfléchit sur les stratégies pour avoir de l'aide, on fait aussi la tontine. Mais chacun travaille dans son champ.

- Pourquoi ?

- Il y a trop de clans ici, les gens n'aident que leurs frères. Si tu n'es pas sage ils vont même venir gâter ta chose.

- Pourtant ici les gens ont l'air de s'entendre ?

- Ah ! Mais moi je préfère faire ma chose dans mon coin.⁵³

Avant de commencer, nous avons mangé du manioc et de l'avocat. Pendant la matinée, nous avons arraché les mauvaises herbes dans les parcelles de poireaux. Nous les mettons ensuite aux pieds des plantes « pour les fertiliser ». À midi, nous sommes remontés manger. M. Jean-Pierre m'a expliqué que nous allions repiquer des plants de chou, avec l'un de ses fils qui était revenu de l'école. Avant, il fallait les arracher à la pépinière. Ça tombait bien, puisqu'il faut les repiquer quand le soleil tombe. Vers 16 heures, il m'a expliqué le travail à faire :

⁵³ Entretien avec M. Jean-Pierre, Galim 2016

« Il faut creuser bien profondément avec tes doigts pour mettre le plant. Après tu remets la terre doucement autour. Entre chaque plant, il doit avoir un écartement de 40 cm de large et 50 cm de long. Tu mesures pour 40 cm avec le bambou ci et pour 50 cm avec ceci. Sinon tu regardes comment Alain fait sa part et tu triches. Dès qu'on plante les choux il faut beaucoup arroser. Moi je vais faire ça comme c'est lourd pour porter l'eau ». ⁵⁴

Jusqu'à la tombée de la nuit, nous avons planté les choux. Et puis en le remerciant de son accueil, je suis rentré passer la nuit chez M. Martin, comme toutes les nuits que j'ai passé à Galim.

6.2- LES ACQUIS DE LA PHASE EXPLORATOIRE DE LA RECHERCHE À GALIM ET FOKOUÉ

Il faut garder en esprit que ce sont les micros récits qui précèdent, et les descriptions des familles avec comme entrée privilégiée le chef de famille, qui sont les données sur lesquelles reposent la construction des typologies d'exploitation familiale. Les descriptions ci-dessus ne sont pas collectées dans le but de caractériser de façon pointue les exploitations familiales, car ayant été récoltées à l'occasion de la phase exploratoire de la recherche. Leur exploitation dans un premier temps guidera la construction des catégories, mais les approfondissements desdites catégories se feront lors des phases antérieures de la recherche, et transparaîtront concrètement dans le texte au moment de la présentation des catégories retenues. D'ailleurs, dans les phases post-exploratoires, seules 03 familles seront observées, pour que les approfondissements soient plus pointus.

Ces constats reposent sur la spécificité de la démarche entreprise dans cette phase de recherche. Et s'ils sont importants à souligner ici, c'est parce qu'ils amorcent la nécessité de

⁵⁴ Entretien avec M. Jean-Pierre, Galim 2016

changement de paradigme, mais surtout de méthode d'observation tel que je l'ai énoncé à l'introduction de cette recherche.

6.2.1- Sur le « principe d'unité » dans la production et la consommation des familles.

On sait que toutes les entités familiales s'organisent autour d'un système complexe entre reproduction, production, consommation et accumulation. Et souvent, les études socio-économiques rurales s'en tiennent à cet axiome. Or, dès la phase exploratoire, on s'aperçoit que si le système est plus ou moins complexe, en général, même si les modalités sont différentes, les configurations familiales obéissent aux mêmes logiques : toutes les entités de reproduction se reconfigurent au moment de la production. Elles mobilisent à cet effet un entourage différent à chaque fois, qui lui n'est plus tout à fait calqué sur la structure de la famille. Concrètement, une diversité d'entourages se constitue en fonction de la nature de l'activité au sein de la famille (différentes cultures par exemple), et sa capacité à mobiliser des ressources humaines en plus ou en marge de celles existantes. Pour le dire autrement, la famille rurale agropastorale représente l'entité globale, au sein de laquelle coexiste une panoplie plus ou moins identifiable d'unités de production différemment organisées, selon que l'on est dans l'une de ses fonctions : productive, reproductive ou de consommation. Gastellu le 'criait' déjà en 1980 : « où sont donc les unités économiques que nos amis recherchent tant en Afrique ? ».

D'emblée, cette remarque change totalement la donne. En effet, pour le cas précis des agricultures familiales, ces différentes fonctions sont supposées être le fait de la seule unité familiale, sa composition étant de fait considérée comme étant sa principale force. On se dit en effet, que la main d'œuvre familiale est l'un des principaux atouts de la famille rurale. Or, voici que les premières observations indiquent que la composition de la famille n'est pas

forcément la même au moment où il s'agit de produire. En effet, les ressources humaines supposées, sont souvent –c'est le cas de toutes les familles observées- moins abondantes dans les différentes unités de production. Les atouts des familles rurales ne sont donc plus à supposer, mais à soupeser. La constitution de ces atouts, les mécanismes qui les produisent et qui les entretiennent sont le cœur des logiques à privilégier dans l'observation. Autrement dit, l'observation doit se déplacer de la famille, qui ne constitue pas en réalité une unité de production, vers les différents entourages qui se constituent autour des activités de production sous l'impulsion du membre de la famille responsable de cette activité.

6.2.2- Sur la caractérisation des exploitations familiales

À la suite de ces préalables, on peut se rendre compte, que l'élément commun à toutes les familles est une certaine complexité dans la manière dont elles s'organisent. En réalité, c'est là le propre de toute famille, de quelque nature qu'elle soit. Seulement, il ressort des premières observations, que la spécificité des dynamiques rurales famille-exploitation agropastorales à Galim et Fokoué, est identifiée dans le fait qu'elles s'organisent autour de certaines personnes : homme, femme(s), enfant(s). Certaines de ces personnes ou groupe de personnes se voient confier un espace. Ils constituent alors une unité de production. Les autres membres sont sollicités pour participer aux activités de l'une quelconque des unités. À l'intérieur des familles, ils sont donc des ressources à mobiliser (main d'œuvre). À cause de la pluralité d'unités de production, ils sont aussi soumis à des sollicitations nombreuses. De même, en dehors du groupe domestique, des ressources diverses sont sollicitées par les responsables des unités de production. Dans et hors de la famille, il y a une concurrence implicite entre les

membres de la famille pour attirer dans leurs unités, le plus de ressources, et en ce compris, le plus de main d'œuvre possible.

Sur les fondements de ce constat, il me semble que les stratégies mises en route dans cet environnement implicitement concurrentiel sont centrales dans les dynamiques famille-exploitation. Le résultat de l'exploitation dépendrait aussi du succès des dites stratégies. C'est pourquoi, pour ma part, il est important de construire les catégories d'exploitation sur la base de stratégies existantes, centrés sur les stratégies de renforcement des ressources. Dans la panoplie de ces stratégies, celles relatives à la mobilisation de l'entourage me semblent idéales comme portée d'entrée. Dans cette façon de procéder, les parcours des jeunes seront présentés de façon à ce que leurs rapports aux activités agropastorales soient encadrés dans les contextes dans lesquels ils émergent. L'hypothèse de leur démotivation sera aussi, par la même occasion, éprouvée empiriquement.

Enfin, on ne peut pas nier que les modèles qui découlent de ce raisonnement ne peuvent qu'être synthétiques, peut-être basiques, voire simplistes. Car en réalité, ils n'ont pas en soi de prétention explicative. Leur raison d'être première est de rendre autrement visible le fonctionnement des entités familiales rurales observées. Ces catégories représentent des configurations familiales. Le chapitre suivant est consacré à leur présentation.

CHAPITRE 7 : CONFIGURATIONS FAMILIALES À GALIM ET FOKOUÉ

Avant toute chose, la logique de la présentation des configurations familiales ici doit être comprise. Car, les observations ne se focalisent pas directement sur la mise en évidence des relations qui se nouent autour de la famille et de sa capacité à mobiliser des entourages. La raison est simple, les liens et relations mobilisés se rapportent chacun à des fonctionnements, dynamiques ou activités précises. Alors, dans un premier temps, j'entreprends de décrire ces fonctionnements, dynamiques et activités dans les exploitations familiales retenues. Car, le lecteur peut s'interroger sur la nécessité d'observer des familles et des exploitations familiales, alors que les précisions théoriques, elles, se focalisent sur les configurations familiales. Est-il possible cependant, d'emblée, de construire des configurations ? Ne sont-elles pas le résultat des divers modes de fonctionnement familiaux ? Alors, ce sera en travaillant à déterminer la place, le rôle et l'importance du relationnel dans la mobilisation des ressources, dans les activités productives proprement dites, dans la consommation, et la satisfaction des besoins des membres de la famille, que se dessinera en réalité, au fil de cette recherche, le lien causal entre dynamiques familiales et résultat de l'exploitation. C'est-à-dire qu'un nombre limité de configurations familiales d'exploitations

agricoles vont émerger de l'observation des familles. C'est à la suite de ce préalable que les types de configurations seront analysés en profondeur.

Il faudrait aussi préciser que malgré une entrée privilégiée par le relationnel, il faut se garder de croire qu'il y a là tous les facteurs explicatifs que je recherche. Au contraire, l'approche est multifactorielle. Elle assume simplement de faire des mécanismes de constitution des liens, forts et faibles, le facteur principal autour duquel gravite tous les autres.

7.1- OUTILS DE « MESURE » DE L'ENTOURAGE

La description de l'organisation des familles telle qu'envisagée ici tourne autour du concept de configuration. J'ai présenté dans les développements théoriques l'avantage que ce concept présentait, tant au niveau conceptuel, théorique que méthodologique. Je les reprends ici succinctement : il permet en effet, au niveau conceptuel, de rendre plus opérationnels les concepts de structure agraire, structure familiale, système familial, famille, exploitation, en insistant sur la transformation des liens intrafamiliaux, sur l'extension des liens au-delà de la sphère familiale et sur les interactions entre la famille et l'exploitation. Au niveau méthodologique, il permet de dépasser le clivage entre approche structurelle, approche fonctionnaliste et systémique des groupes sociaux, mais aussi de juguler la cassure sur laquelle on bute souvent quand on entreprend une étude multiniveaux. Ici donc, et c'est l'ambition même de Norbert Élias quand il élabore le concept de configuration, les individus, les familles et les exploitations ne sont pas des entités distinctes. Même si on a tendance à croire que le niveau micro (individu) de l'observation est privilégié, avec Élias on est rassuré car, ce sont les contours de ce réseau d'individus interdépendants, qui forment la configuration.

C'est donc sur la base de cette logique que les observations ici se sont focalisées, sur la façon dont les individus tissent des liens, dans et en dehors de la famille. Il ne s'agit pas d'observer tous les liens, mais seulement ceux qui se rapportent à l'exploitation agricole, ou à toute autre activité productive. C'est ce que j'appelle la capacité des familles à s'entourer.

On verra plus tard que cette capacité à s'entourer est en réalité l'aboutissement d'un ensemble de stratégies, et qu'elle va au-delà du potentiel relationnel des membres du groupe domestique. Seulement, ici, si elle reste centrale, c'est parce qu'elle permet que ces stratégies soient observées, et qu'au travers de celles-ci, le potentiel (capacité productive, résultat de l'exploitation) de la famille soit apprécié. Mais encore, les capacités de mobilisation des entourages permettent aux familles qui sont dans les mêmes catégories, d'aboutir à des résultats de production qui sont similaires (en termes de qualité). Si cette constatation n'a rien de surprenant, elle permet néanmoins de justifier dans un premier temps la pertinence de la construction des catégories de configurations. On peut distinguer trois catégories de résultats des exploitations :

- Les familles à logique de production décapitalisées. Elles sont celles qui au fil des campagnes agricoles, produisent de moins en moins. Elles sont en général très pauvres, et les produits des récoltes ne suffisent pas pour l'autoconsommation et la satisfaction des besoins élémentaires de la famille. En général, pour survivre, ces familles ont recours à de l'aide des enfants en ville, (intrants agricoles, frais de santé, produits manufacturés, etc.).
- Les exploitations à logique d'autoconsommation, ou intermédiaires. Elles sont celles qui par le moyen de la production agropastorale, assurent l'autoconsommation de la famille, et les besoins domestiques. Elles ont du mal cependant à dégager des moyens pour d'autres besoins, comme par l'éducation de tous les enfants, sur tous leurs cycles scolaires.

- Les familles à logiques d'accumulation. Sans être des familles très riches, elles assurent néanmoins toujours par la production, leurs besoins en consommation. elles assurent aussi tous les besoins domestiques. Elles dégagent toujours une marge, une réserve qu'elles réinvestissent dans d'autres activités que l'agriculture, dans l'éducation, la formation et l'installation des jeunes quand ils partent, ou quand ils commencent une nouvelle activité professionnelle.

Même si le résultat des exploitations peut être présenté de cette façon-ci, même s'il existe des catégories plus nuancées que l'on peut établir sur la base de ces éléments de comparaison, le choix de se limiter à ces catégories se justifie par la volonté d'une certaine efficacité : efficacité dans la caractérisation des exploitations, efficacité dans la mise en lumière de leurs logiques de production.

Que l'on me permette une dernière fois de revenir sur les justifications de la manière d'aborder les observations et analyses suivantes. Car, il faut mentionner que l'entourage révèle quelques complexités. Pour l'instant, retenons qu'il est inapproprié en général de parler de l'entourage. Ce qui sied ce sont les entourages. Car, dans leurs logiques productives, les familles répartissent les activités de l'exploitation entre leurs membres. C'est donc autour des activités et des individus que se constituent les entourages. D'un individu à l'autre, d'une activité à l'autre, l'entourage peut fortement varier. C'est la raison pour laquelle, l'observation des exploitations par le biais de leurs capacités à s'entourer me semble porteuse. Elle emmène l'observateur jusque dans le détail des logiques individuelles des activités diverses. Et c'est l'ensemble de toutes ces logiques, de tous ces fonctionnements qui permet de construire la configuration d'une exploitation familiale agricole.

Avant de présenter les configurations retenues, de les qualifier, il me faut préciser les critères de « mesure » de l'entourage, ou plutôt d'estimation de la capacité à s'entourer. En toute logique cela suppose de distinguer, tout en articulant, la capacité à mobiliser effectivement des ressources dans la sphère familiale, et la capacité à en mobiliser en dehors. Il s'agit, dans les termes de Granovetter, de tenir compte des liens faibles et des liens forts. Une première analyse, oppose des configurations denses versus légères, des configurations solides versus fragiles. Mais l'accent me semble, devoir être davantage mis sur la faculté de relationnel, c'est-à-dire entre des *configurations reliant*es versus des *configurations déliant*es. En effet, vu sous cet angle, cette distinction met bien en lumière la préoccupation centrale ici, à savoir, rendre compte au mieux des éléments qui permettent aux configurations de réunir des capacités de mobilisation (de ressources), d'articulation (d'activités et d'acteurs), de valorisation (de personnes). Dans cette logique, je retiens trois éléments, non exhaustifs, mais qui sont essentiels dans la constitution des entourages. Ils sont la réponse à trois problèmes identifiés dans les exploitations familiales agricoles bamilékes :

- Pour assurer sa fonction productive, la famille essaie d'activer des liens de toute nature, dans le but de mobiliser effectivement des ressources qui lui sont propres, ou pour faire appel à des ressources extérieures. Par exemple, la mobilité des jeunes étant importante, la famille doit proposer une réponse adéquate à la « fuite » des muscles.

- Dans un deuxième temps, eu égard à la pression démographique, à la rareté des terres et à la diminution des parcelles cultivables, la capacité de conquérir de nouveaux espaces est le deuxième élément de la constitution des entourages. Dans de nombreux cas, l'importance de la production en dépend.

- Enfin, toujours dans sa fonction productive, la famille procède à la diversification de ses activités au sein de l'exploitation

agricole, mais aussi, à l'extérieur, en dehors de toute activité agricole.

En partant donc des exploitations familiales, trois configurations d'exploitations émergent. Elles sont les suivantes :

Configuration 1 (C1) : Configurations *déliantes*. Dans ces configurations, la capacité d'actionner des liens faibles pour pallier la déliquescence des liens forts, est très faible, voire même inexistante. Ici, les jeunes ne sont pas retenus dans l'exploitation. Malgré cela, la main d'œuvre extrafamiliale n'est pas non plus mobilisée. Dans ce cas, même les surfaces disponibles, excédentaires, ne sont pas toutes exploitées, ou pas de façon optimale en tout cas. En conséquence, les activités agricoles sont peu diversifiées et la pluriactivité quasi impossible. Alors, la capacité de production se réduit considérablement avec le temps. On a affaire à une exploitation qui s'appauvrit. L'éventuel renouveau démographique ne fait que reporter l'échéance.

Configuration 2 (C2) : Configurations intermédiaires. Dans le deuxième type de configuration, la mobilisation des liens forts est assez importante, mais le déploiement des liens en dehors de la sphère familiale est très limité. Il se cantonne surtout à une la recherche d'alternatives au renforcement de la main d'œuvre. La capacité de s'entourer repose essentiellement sur la main d'œuvre familiale, sur les liens d'amitié, et les rapports de bon voisinage, la solidarité entre producteurs, ou à un recours très limité à de la main d'œuvre salariée occasionnelle. Ici, la conquête d'autres espaces de production n'est pas encore possible. Alors, l'exploitation se cantonne à la limite des surfaces exploitables disponibles au sein de la famille. De plus, la pluriactivité, si elle existe, est limitée à des activités peu rémunératrices, peu prenantes. Par contre, une

certaine diversification des modes de production agricole est observable.

Configuration 3 (C3) configurations *reliantes*. Dans le troisième type de configuration, l'entourage est dense. La force de cette configuration réside dans sa capacité à créer et mobiliser, puis à entretenir et convertir des liens de toutes natures, en ressources. Ici donc, diverses ressources sont effectivement mobilisées. Les configurations *reliantes* allient à la fois une main d'œuvre familiale souvent efficacement organisée, à d'autres mécanismes de mobilisation de la main d'œuvre extra familiale. Plus loin, on verra comment les principaux mécanismes établis qui facilitent cette mobilisation, à savoir, l'autorité et la réciprocité, se mettent, ici et mieux que dans les configurations précédentes, efficacement en place. Enfin, dans ces configurations, de nombreuses activités sont menées, la diversification des modes, des moyens et des lieux de production est importante, et la pluriactivité est pratiquée.

7.2- PRÉSENTATION DES CONFIGURATIONS DE TYPE (C1) : CONFIGURATIONS *DÉLIANTES*

Les familles de l'échantillon qui représentent cette catégorie sont reprises dans le tableau ci-dessous. Ces familles présentent des caractéristiques communes : les chefs de famille sont souvent seuls, et très âgés. Ils sont non éduqués, et pour 3 des 4 familles représentées, le chef de famille est veuf. Tous les enfants ou presque sont partis en ville, et même quand ils sont restés au village, ils ne travaillent plus dans l'exploitation familiale.

Planche 4 : familles identifiées dans la C1

Famille	Chef de famille				Conjoint(s)		Enfants				
	Âge	Sexe	Pluriactivité	Niveau d'éducation	Rang	Âge	Total	Individuel	Actif	Occupé	Actif
1	68	F	Non	Non éduquée	-	-	13	1	1*	12	1
4	64	F	Non	Non éduquée	-	-	6	0	0	6	0
5	62	M	Non	Non éduqué	1	-	5	0	0	5	0
10	70	M	Non	Non éduqué	-	-	6	2	0	4	0

**L'une des filles de Mme Hélène présente au village les deux premières années de la recherche s'est finalement mariée et est partie en ville.*

Source : données de l'observation de terrain, Phase exploratoire, 2016

La famille de Madame Hélène fait partie de cette configuration. Malgré une superficie de terres importante, étant restée seule au village, eu égard à son âge avancé, sa force de travail diminue, et son exploitation tend à disparaître. Ses nombreux enfants sont partis alors qu'ils n'avaient ni trouvé un travail, ni terminé leurs études. Une fois en ville, ils ont encore recours à de l'aide alimentaire en provenance du village. Dans cette exploitation donc, ce n'est pas la motivation à produire plus qui fait défaut, mais l'impossibilité avec les moyens dont elle dispose de faire mieux qui est en jeu.

7.2.1- Présentation de l'exploitation de Madame Hélène

Histoire, famille, foncier

La famille de Madame Hélène s'est installée définitivement à Fokoué en 1990. Mais en 1987 déjà le mari était revenu au village. Le reste de la famille l'a suivi trois ans plus tard. Mais avant cela, pendant les premières années de leur mariage, Madame Hélène et son mari, elle venant de Santchou et lui de Fokoué, ont vécu à Yaoundé. En 1987, remercié par la société d'État dans laquelle il travaille, le mari de Madame Hélène décide de retourner au village. Il s'installe sur les terres qui appartiennent à son père. Ce dernier est encore installé en ville (détenteur de plusieurs camions à Edéa), est polygame (une femme en ville et une femme au village qui est la belle-mère de Madame Hélène). La famille qui vient de s'installer au village est composée alors de 8 enfants. Ils vont en avoir 5 autres au village, et parmi leurs enfants, il y a de nombreux jumeaux.

Dès leur installation au village, ils se mettent à l'agriculture. Ce sont les dernières années de gloire du café. Alors, l'exploitation au départ divisée en deux entre culture du café et cultures vivrières, va se transformer progressivement. Les parcelles de café vont être réduites et transformées en champs de pomme de terre, pendant que les parcelles dans lesquelles sont exploitées les cultures vivrières vont s'agrandir.

Avec la mort du père, les parcelles cultivées sont réduites de plus des 2/3^e (phase exploratoire, 2016). Cette diminution des parcelles cultivées s'accélère ces dernières années. Les surfaces cultivées représentent moins de la moitié lors de la dernière phase d'observation (2018). En effet, sur une surface totale de 5 ha environ, M. Paul m'indique qu'elle doit exploiter moins de la moitié. Madame Hélène explique la différence entre l'époque où son mari était en vie et l'époque actuelle :

« Au temps où on cultivait encore partout ici, il y avait beaucoup d'enfants, on travaillait bien. En plus mon mari était chef d'un GIC et ils travaillent beaucoup ensemble. Ils avaient aussi les aides pour les engrais et pour les semences. Même l'argent ou les prêts quand ils voulaient (...). Par exemple

quand il a dit je ne fais plus le café, il est allé les voir, on lui a donné les semences de pomme de terre. Il était un grand producteur de pomme de terre ici au village. Aujourd'hui, même quand j'utilise son GIC pour demander quelque chose je n'ai pas »⁵⁵

Aujourd'hui, madame Hélène qui est seule au village avec sa dernière fille et trois petits enfants, exploite des parcelles d'environ de 2,5 ha au total. Elle y pratique de la polyculture non intensive, essentiellement du vivrier destiné à la consommation. Toutes les cultures sont centrées autour du maïs du mois de mars à août, et de du haricot de septembre à décembre.

Objectifs et contraintes

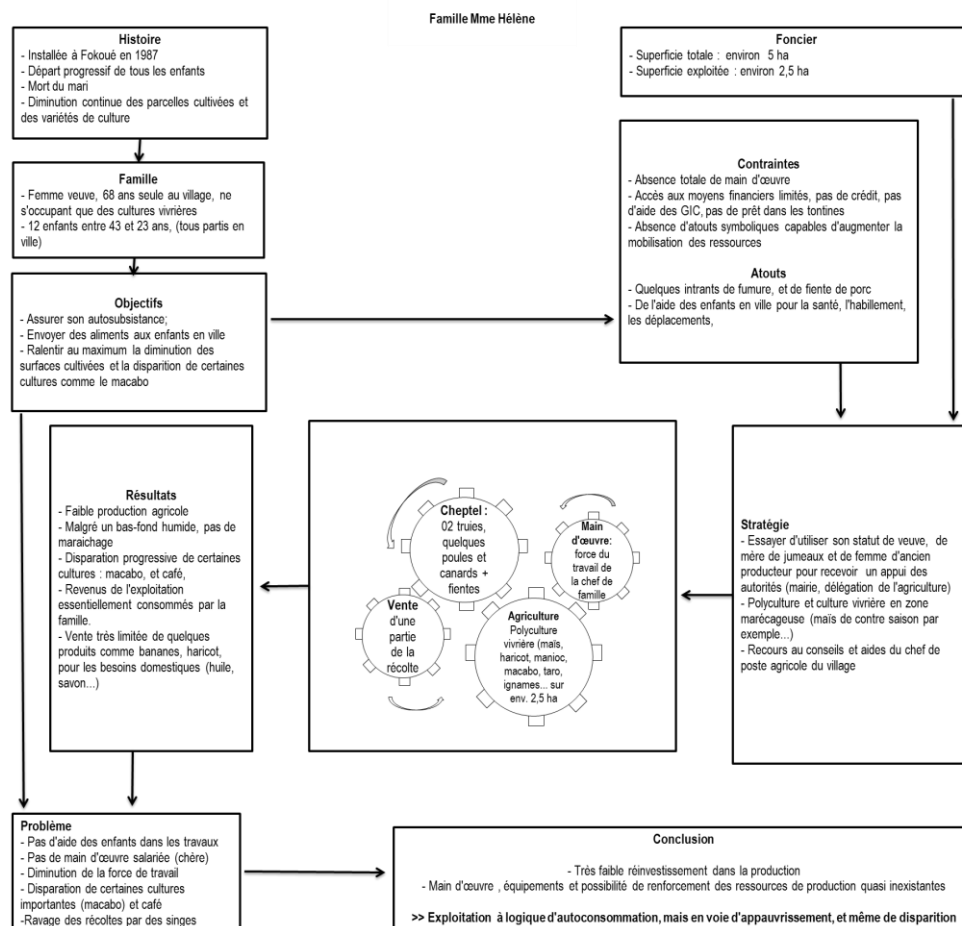
Après la mort de son mari, et le départ progressif de ses enfants, Madame Hélène qui prend seule les décisions relatives à l'exploitation, ne peut envisager l'exploitation au-delà de sa force de travail. Le but des activités qu'elle initie est d'assurer l'autosuffisance alimentaire, et si possible, de dégager un surplus pour soutenir ses enfants en ville. La consommation des enfants en ville rentre donc dans l'évaluation des besoins d'autoconsommation. Le plus difficile reste à déterminer dans quelles proportions les enfants en ville bénéficient des revenus de l'exploitation. En tout état de cause, ces aides ne sont pas décisives dans l'estimation des besoins des familles en ville. Ceux des enfants rencontrés ont pris cette aide comme un coup de pouce, mais jamais comme une source d'approvisionnement sérieuse.

Comme autre ambition, Madame Hélène se bat pour éviter la diminution des surfaces exploitées. Mais cela se voit à des parcelles de son champ non sarclées, à des espaces laissés en friche, que cet objectif a besoin de plus de main d'œuvre pour se réaliser. Elle lutte

⁵⁵ Entretien avec Mme Hélène, Fokoué, 2016

aussi contre la disparition de certaines cultures, notamment le macabo, qui est un féculent essentiel dans l'alimentation à Fokoué. Pour ce qui reste du café, le manque d'entretien et le jumelage d'autres plantes (haricot rampant) expliquent la diminution drastique de sa productivité.

Planche 5 : Schéma descriptif du fonctionnement de l'exploitation de Mme Hélène



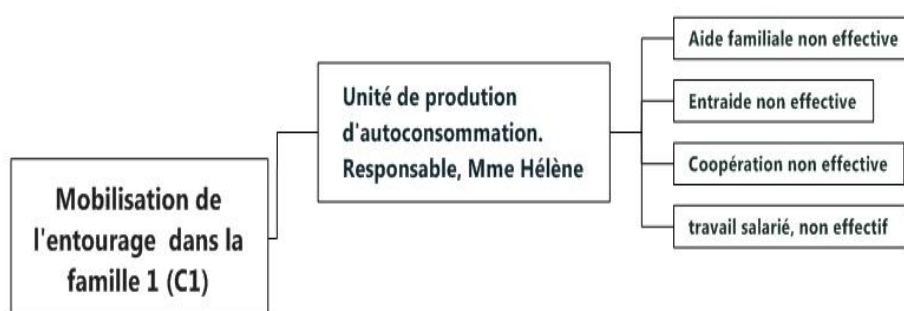
Source : Source : données des enquêtes, Galim et Fokoué, 2016

Si Madame Hélène utilise dans son champ essentiellement du fumier organique et des fientes de porc, elle aimerait aussi utiliser des engrais chimiques. Il lui faut soit de l'argent, soit se constituer en GIC pour avoir une chance d'en recevoir. J'ai expliqué plus haut pourquoi les relations avec les personnes au village étaient difficiles. Madame Hélène doit donc se contenter de sa seule force de travail.

Stratégies, activités, résultats

En début de cette partie, il est utile de présenter une image de l'organisation de l'exploitation de Madame Hélène.

Planche 6 : Entourage exploitation Mme Hélène



Source : données des enquêtes, Galim et Fokoué, 2018

La cartographie de la constitution de l'entourage de Mme Hélène, nous montre une femme isolée, et qui ne reçoit pas la moindre aide dans son exploitation. Elle ne peut donc pas pratiquer d'autres activités que l'agriculture. Aussi, elle n'a pas, en toute logique les ressources financières nécessaires pour payer les travailleurs journaliers. En conséquence, la caféière laissée par le mari de Madame Hélène est presque à l'abandon. En période de

haricot, elle y met des haricots rampants, sans pour autant s'occuper du café. Pour l'instant, elle ne se décourage pas d'introduire à chaque fois des demandes d'aides pour recevoir des engrais ou des semences. Le GIC sur lequel elle s'appuie pour demander de l'aide n'est plus fonctionnel, les membres ne se réunissent plus, et les pièces relatives aux assemblées générales ordinaires, les rapports d'activités ne sont pas disponibles. Elle a pour seule aide les conseils du chef de poste agricole. J'ai voulu comprendre pourquoi il ne lui dit pas que son dossier à la délégation d'agriculture ne sera jamais reçu. Il m'a répondu qu'elle penserait que c'est de sa faute à lui, que c'est lui qui ne veut pas l'aider. Alors, chaque campagne agricole il constitue un dossier, et revient lui dire quelques semaines plus tard que le dossier n'a pas été retenu.

Voici comment Madame Hélène organise ses activités : d'abord, toutes les activités depuis le départ de sa dernière fille (2018), tournent autour de sa seule capacité de travail manuel. Alors, elle se concentre d'abord sur les espaces les plus fertiles. Elle cultive deux fois l'année le maïs, avec une production en contre-saison dans les bas-fonds humides. Son travail tourne autour de deux campagnes principales : le maïs de mars à août, et le haricot de septembre à décembre, avec une association de plusieurs autres cultures : macabo, igname, manioc, bananes, taro, arachides, pommes de terre, etc. Les fertilisants de son champ viennent essentiellement du fumier organique, et des fientes de porcs de la ferme. Elle a deux truies qu'elle garde en permanence, mais les petits, elle les vend dès que possible. Elle a aussi à la maison quelques poules de basse-cour, et quelques canards. Toutes ses activités commerciales consistent en la vente des produits de la récolte ou des pourceaux.

Quelques extraits du discours de madame Hélène :

« Tu crois que si ce n'est que pour moi c'est que je me casse comme ça ? C'est parce que beaucoup de mes enfants sont en ville là, je dois aussi les aider. Je leur envoie la

nourriture régulièrement, ou quand un enfant vient, il sait qu'il ne peut pas repartir sans nourriture. J'envoie même pour les autres, arrivé à Yaoundé il les donne (...) C'est pour ça que tu ne peux même pas me voir dans le champ de café là. Alors qu'il faut que je cultive ce qui peut aussi aider les enfants. Quand il vient comme ça, il prend le maïs, il prend les arachides. Si c'était le café il peut venir et prendre le café pour faire quoi ? ».

« Le jour du marché si j'ai par exemple un régime de plantain qui est grand, je pars au marché avec, si c'est un bon jour, je peux même vendre à 2500. Hum le plantain est cher maintenant hein ! Quand je vends comme ça en rentrant j'achète le savon, j'achète l'huile, le cube... c'est comme ça ».

« Des fois aussi quand un enfant en ville a un petit quelque chose, il envoie par quelqu'un qui vient au village, ou quand il vient. Il dit Mama prend ça pour tes remèdes, prend ça pour arrêter tes poches, etc. Moi je sais qu'ils se débrouillent seulement non ? Donc même si c'est combien oh, je prends non. C'est comme ça. Parfois ça m'aide aussi comme je t'ai dit pour les petits-petits trucs... parfois aussi, je dis à Sarah, donne-moi tant, pour faire tant. Si elle a elle donne non ? C'est comme ça qu'on fait. Elle-même elle doit s'occuper de son enfant que tu vois là. Depuis qu'elle a accouché le père on ne l'a jamais vu. Donc on fait comme on peut ». ⁵⁶

En résumé, cette exploitation présente quelques particularités. Madame Hélène a des difficultés à mobiliser les ressources nécessaires à l'exploitation optimale des terres disponibles. Sa capacité de s'entourer de personnes qui peuvent servir de main d'œuvre, de conseil, et d'aide de quelle que nature que ce soit, est très limitée. De même, ses ressources et garanties financières, ainsi que les moyens techniques d'exploitation sont limitées. Le système de production de cette exploitation est basique (agriculture de subsistance, petit élevage). La pluriactivité est quasi inexistante et les mobilités ne servent que très faiblement à renforcer les ressources ou les sources de revenu de l'exploitation. On a donc à faire à une exploitation qui malgré son objectif d'assurer l'autosubsistance de ses membres, s'appauvrit au fil des campagnes

⁵⁶ Entretien avec Mme Hélène, Fokoué, 2016, 2017.

agricoles. Cet appauvrissement, encore appelé décapitalisation, se manifeste d'un cycle de production à l'autre, par la diminution, voire la disparition des ressources nécessaires à la production ; de la perte de la diversité agricole (disparition du macabo, abandon du café) ; de la réduction des superficies cultivées, dus à la diminution de sa force physique de travail, à la dilution de son capital humain à cause de l'exode, et à l'impossibilité de payer la main d'œuvre journalière.

Cette exploitation présentée dans son histoire récente, même si cette présentation est très sommaire, dresse le cadre idéal de compréhension du parcours des jeunes issus de cette exploitation, et leurs rapports aux activités agropastorales. De la liste des jeunes présentés dans la généalogie familiale ci-dessus, j'en ai choisi 4. Chaque présentation commence par une justification du choix du jeune, et la pertinence de ce choix dans la composition de l'échantillon des jeunes des familles à observer. Parce que cette étape a été réalisée en deuxième phase de la recherche (2017), j'en ai tiré de façon opportune, les profils intéressants à la fois dans la famille et dans l'échantillon global.

7.2.2- Présentation du parcours de quelques jeunes

Marthe

Marthe est l'un des treize enfants (8^e) de la famille 1. Elle a 32 ans. Mariée et mère de trois enfants, elle habite à Yaoundé. Elle représente les filles, dans cette famille et dans l'échantillon et elle n'est pas instruite : le sexe et le niveau d'éducation sont deux variables que j'envisage d'analyser plus tard.

La vie de Marthe se découpe en 6 grands moments. D'abord son enfance. Même si elle arrive au village à l'âge de 5 ans en 1990,

elle n'a pas beaucoup de souvenir de son enfance à Yaoundé. Elle se souvient d'une enfance calme, paisible. Cependant, parce que son père ne supporte pas financièrement ses frais de scolarité, elle est contrainte d'arrêter l'école dans une classe primaire, avant d'avoir eu le Certificat d'Études Primaires Élémentaires (CEPE).

« Je n'ai donc pas de diplôme, et les seuls apprentissages sont ceux que j'ai acquis aux champs. (...) Vers l'âge de 15 ans je vais habiter chez ma grande sœur pour apprendre un métier. Je voulais faire la couture, mais elle a préféré que je recherche directement un travail à Bansoa. Bansoa ce n'est pas une grande ville, quel travail j'allais rechercher là-bas en dehors de l'agriculture et le commerce ? ». ⁵⁷

Le fait d'arrêter ses études la conduit très tôt à l'âge de 15 ans chez une de ses sœurs en ville. Elle aimerait y suivre une formation en couture, mais sa grande sœur préfère qu'elle cherche directement un travail, faute de moyens pour payer sa formation. Déçue, elle revient au village, mais avoue n'avoir en tête que la construction d'un plan pour repartir en ville.

« Au regard des conditions chez ma grande sœur, je retourne au village, mais pas pour rester. Pour moi, c'est une solution en attendant. Entre temps, je passe mes journées dans les champs. (...) de temps en temps, j'allais passer quelques temps avec de la famille en ville. J'aidais souvent en tant que berceuse par exemple, ou femme de maison. Mais je n'aimais pas ce rôle dans lequel on m'enfermait à chaque fois, parce que je voulais faire ma vie aussi. Alors je rentrais au village. Ma mère me disait toujours tu viens faire quoi ici ? Mais moi je préférais moi comme ça (...) L'occasion de partir hors de ma famille est venue à 20 ans. Je suis allé en mariage avec un gars du village qui était en ville depuis quelques années » ⁵⁸.

Marthe saisit l'occasion d'un mariage pour le faire. Cependant, le mariage ne répond pas à ses idées de la ville. Elle entre en conflit avec sa belle-mère, et décide une nouvelle fois de rentrer au

⁵⁷ Entretien avec Marthe, 2017.

⁵⁸ Entretien avec Marthe, 2017.

village. Elle reconnaît aujourd'hui qu'elle aurait pu être heureuse dans ce mariage si elle n'avait pas été difficile, et avoue même le regretter. Car après son divorce, Marthe doit revenir au village. Elle raconte alors la douleur de retourner au village après un divorce. Le regard des gens, l'idée d'avoir échoué dans la seule possibilité pour elle de s'en sortir, la tristesse de sa mère avec qui elle retourne régulièrement aux champs...

« On me regarde comme une vieille fille sans avenir. Et je dois continuer à travailler au champ de temps en temps avec ma mère ». ⁵⁹

Dès les premiers jours de son arrivée au village, elle sait qu'elle va retourner en ville. Cette occasion s'offre à elle deux ans plus tard, quand elle se marie une seconde fois avec un ressortissant du village qui est installé à Yaoundé. Elle avoue ne pas être heureuse dans son foyer polygamique actuel, mais elle ne peut pas assumer un deuxième divorce. Plus personne ne l'épouserait, et il lui deviendrait difficile d'élever toute seule ses trois enfants. Or, elle n'a pas dit-elle les moyens de prendre son indépendance :

« Le mariage a été pour moi le moyen de quitter le village, et le regard des gens. Mais dans mon nouveau foyer je ne suis pas du tout heureuse, mais c'est le seul moyen de montrer que tu es une femme. Si tu n'as pas de mari on va te regarder comment ? (...) Et puis, j'ai trois enfants, je gère avec non ? Ma tête est maintenant que dans mon petit commerce de Bayam-salam ». ⁶⁰

Pierre

Pierre est actuellement l'aîné des enfants de la première famille. Il a 42 ans, marié et père de quatre enfants. Je l'ai choisi dans l'échantillon eu égard à la richesse de son parcours tel qu'il

⁵⁹ Entretien avec Marthe, 2017.

⁶⁰ Entretien avec Marthe, 2017.

apparaissait dans les dires de sa mère. Il a essayé à de nombreuses reprises de partir en ville, pour de nombreuses raisons que je vais présenter ici. Certes cela n'est pas un cas isolé, mais en tant qu'aîné de cette famille, il y a dans son parcours, des bases pour comprendre celui de ceux qui ont été dans les mêmes conditions. Aujourd'hui, en tant qu'aîné il a le privilège de la répartition des terres. Il n'en fait rien cependant. Pourquoi?

Pierre est né à Yaoundé, et a très vite été confié à ses grands-parents au village, à l'âge de 5 ans. Jusqu'à ses 13 ans, il habite avec sa grand-mère.

« J'ai reçu ma formation au travail de la terre par ma grand-mère. On allait au champ tous les jours pendant les cours, et les vacances aussi. C'est là que j'ai appris l'autonomie, car dès l'âge de 12 ans, j'exerçais déjà des activités rémunératrices (vannerie, travail du bambou, maçonnerie ». ⁶¹

A 13 ans, Pierre retourne habiter chez ses parents qui viennent eux aussi de s'installer au village. Ce n'est que tard à 16 ans qu'il obtient son CEPE. Il quitte alors le village pour suivre des études professionnelles en ville, parce qu'à Fokoué il n'existe pas d'établissement secondaire d'enseignement technique. Il explique :

« Après mon CEPE, je suis allé au collège technique à Dschang, pour faire des études de maçonnerie. Mais j'ai arrêté en première année, car elles ne correspondaient pas à mes attentes et mon besoin immédiat de travailler.

— Pourquoi voulais-tu absolument travailler à ce moment-là ?

— Je ne sais pas, je n'aimais pas l'école, et je pensais que la technique était une sorte d'apprentissage du métier. On avait des cours de français, d'anglais, d'histoire. Ça ne me correspondait pas... Je suis retourné au village et pendant quelques années j'ai aidé dans l'exploitation familiale.

— Juste aidé ?

⁶¹ Entretien avec Pierre, 2017.

— Oui c'était le travail de mon père. On avait droit à quoi ? Rien. C'est lui qui décidait de ce qu'il faisait avec l'argent que le champ rapportait.

— Ça rapportait beaucoup ?

— Je ne sais pas, mais même payer l'école de ceux qui voulaient fréquenter il ne le faisait pas. Donc... ce n'était pas beaucoup mais ça pouvait faire quelque chose.

— Et comment tu as géré la situation ?

— J'allais faire quoi ? Je suis parti me chercher ailleurs. ».⁶²

À 18 ans, Pierre est allé travailler dans une bananeraie dans la province du Littoral, à Nkappa, pendant 8 mois. Puis par l'aide d'un ami, il a pu être recruté dans une palmeraie dans la même province, à Njombé pendant deux ans. Déçu de ces expériences qui ne lui offrent ni stabilité, ni rémunération satisfaisante, ni perspectives d'avenir, il retourne au village, envisageant même de s'y installer. Mais la présence de son père qui gère encore tout ne lui laisse aucune place. Il dit avoir essayé de construire un projet agricole au village, mais sans succès, faute de parcelles disponibles pour lui. Cette séquence est longue dans le temps qu'il met à la formuler, mais brève dans les mots :

« Je pensais pouvoir m'installer au village, mais la présence de mon père qui gérait encore tout à fait que je n'ai pas pu mûrir mes projets sur ses terres ». ⁶³

Alors, avec l'aide de quelques amis qui l'hébergent, il décide de se rendre à Yaoundé où il passe son permis de conduire. C'est grâce à ce permis qu'il trouve les emplois successifs à Yaoundé, d'abord en tant que chauffeur personnel, puis comme transporteur dans une agence de voyage, avant de s'acheter une voiture qu'il conduit en tant que taxi pour son propre compte. À partir de ce moment, il acte son installation définitive à Yaoundé. Pierre est aujourd'hui marié, propriétaire de sa maison, et père de 4 enfants.

⁶² Entretien avec Pierre, 2017.

⁶³ Entretien avec Pierre, 2017.

Sarah

Sarah âgée de 23 ans est la dernière-née de cette première famille. Elle est la seule des enfants qui vit au village. Ce choix a été d'autant plus judicieux qu'en cours de recherche, Sarah est partie du village vers la ville. Ceci donne à comprendre le processus et les motifs de ce départ, avant, pendant et après ce processus. De toute façon à l'observation et à l'écoute, son parcours de vie est, comparativement à celui de ses frères et sœurs, assez peu foisonnant. Il se détaille en 4 grands moments :

Son enfance qui se résume à une vie tranquille et paisible au village. Elle souligne cependant très tôt, comme ses autres frères, l'absence d'un père, certes travailleur, mais pas responsable de sa famille. C'est ainsi qu'elle a passé le cycle primaire avec de nombreux redoublements, et n'obtient d'ailleurs son CEP (CEPE devenu entre-temps CEP) qu'après deux tentatives. Pour elle, l'école, les études ne lui ont pas été inculquées comme valeur. Ni pour elle, ni pour ses autres frères.

Ses années lycées se résument en deux classes, la 6e et la 5e. À l'issue de cette dernière, elle est renvoyée à cause de sa moyenne trop basse.

« Je n'étais pas une élève concentrée, je fuyais les cours
autant que possible, et je n'avais pas de bonnes notes »⁶⁴.

Sarah souligne alors l'absence d'une autorité parentale, notamment celle du père. Il en est ainsi de toute cette famille d'ailleurs. Elle raconte sa période d'abandon scolaire en ces termes :

« Suite à l'abandon scolaire, je suis restée à la maison
pendant deux ans. Pendant ce temps je ne partais qu'aux
champs avec ma mère. Je ne comprends pas moi. Tu vois
hein, tu as un enfant qui ne part pas à l'école qui reste à la

⁶⁴ Entretien avec Sarah, 2017.

maison, toi ça ne te dis rien ? Mon père m'a dépassé. Moi-même j'ai dit non, il faut que je me cherche ». ⁶⁵

À 17 ans, Sarah est accueillie par l'une de ses sœurs à Douala. Mais, pour Sarah, c'est une désillusion de s'y sentir considérée comme une domestique. En deux années chez sa sœur, elle n'a fait aucune formation, aucun travail, juste les tâches domestiques et la garde des enfants. Pourtant, elle voulait apprendre un métier (couture ou coiffure). Par la suite, elle est tombée enceinte à 19 ans. Parce que le géniteur est incapable de prendre en charge les frais de la grossesse, elle retourne au village, auprès de sa mère. Dans la période actuelle de sa vie, elle est installée au village avec son fils qui a actuellement trois ans.

— Alors comment tu te sens aujourd'hui avec cet enfant ?

— Hum... Je ne sais pas. Tout ce qui m'énerve c'est que le père de cet enfant ne l'a même jamais vu. Il a refusé... c'est une honte pour moi.

— Pourquoi c'est une honte ?

— Ce n'est pas facile hein etc.

— Qu'est ce qui n'est pas facile ?

— Une fille de 23 ans ? Avec un enfant sans père ?

Hum... ce ne sera pas plus facile pour moi de me remarier.

— Tu ne sais pas ce qui peut arriver...

Ah ! Je crois que ce ne sera pas facile. En plus je n'ai pas les moyens d'aller faire même une formation en ville. Donc je vais juste rester ici à aider ma mère et creuser le sable, ou vendre les chaises en bambou... et pouvoir assurer l'avenir de mon fils, je n'ai pas le droit de le laisser devenir comme moi... je vais tout faire... ⁶⁶

Voilà comment dans l'intimité du récit de son parcours, elle dit sa déception vis-à-vis du père de son fils qui n'a jamais cherché à les revoir, en même temps que la fierté de s'en être sortie, la joie de voir son fils grandir et l'impatience qu'il rentre à l'école. Mais elle dit aussi sa peur de ne pas pouvoir se remarier, à cause du poids du regard social. Une fille de 23 ans, avec un enfant (ce qui signifie un

⁶⁵ Entretien avec Sarah, 2017.

⁶⁶ Entretien avec Sarah, 2017.

enfant à prendre à charge ; mais aussi une fille qui n'est pas vierge) ne rentre pas dans les caractéristiques de la fille idéale à épouser. Et puis, consciente de cela, elle dit avec amertume son incapacité à financer une formation en ville, ou un départ à la recherche d'un travail, et donc sa résignation à rester au village. Du coup, elle essaie en plus des travaux des champs qui consistent essentiellement à aider sa mère, de fabriquer et vendre au marché des meubles artisanaux en bambou, de draguer la rivière pour en extraire du sable qu'elle vend à des maçons.

« C'est comme ça que je nourris mon fils et que j'aide ma mère » conclut-elle.⁶⁷

CONCLUSION SUR LA C1

En choisissant de se concentrer sur trois jeunes sur 13 dans cette famille, au-delà des raisons de chacun des jeunes dans l'échantillon comme je l'ai montré en début de chaque présentation, il y a aussi les engagements que cela demande en termes de temps, de logistique, de présence sur le terrain. Les 13 enfants sont chacun dans des endroits différents du pays. Il devient matériellement fastidieux d'aller les chercher tous. En résumé, Pierre est l'aîné de la famille, il présente un parcours riche en allées et venues entre la ville et le village, et sa position d'aîné est centrale pour comprendre le rapport entre l'entourage familial et son parcours, mais aussi le rapport qu'ont les enfants de cette famille à la terre. Marthe représente les femmes, leurs logiques et les possibilités dans cet entourage. Sarah est l'exemple d'un parcours entre village et ville qui se réalise au moment de la recherche, et qui donne à voir en temps réel les logiques et les mécanismes qui soutiennent sa démarche de quitter le village.

⁶⁷ Entretien avec Sarah, 2017.

Dans l'exploitation de Madame Hélène, on a pu comprendre que les objectifs sont revus à la baisse au fil des années. Du temps de son défunt mari, l'exploitation était plus productive, plus diversifiée. Mais on note à cette époque une concentration des revenus chez le chef de famille, alors que l'exploitation est constituée de deux unités de production : l'une gérée par le père qui concerne les cultures de rentes, et l'autre par la mère qui a trait aux cultures vivrières pour la consommation domestique. La mort du père a entraîné la disparition progressive de la première unité de production.

Dans cette famille aussi, tous les enfants sont partis pour la ville. Aucun d'eux n'a terminé ses études secondaires. Ils ont pour la plupart arrêté les études en primaire, sinon dans les premières années du secondaire. Sarah et Marthe sont parties en ville à un moment, confiées à des sœurs, mais elles sont revenues au village. Donc, toutes les filles sont définitivement parties du village parce qu'elles partaient en mariage. Quant aux garçons, ils sont partis se débrouiller. Mais que ce soit chez les garçons et les filles, le départ n'a jamais été fait en une seule fois. La logique de leurs déplacements est plus circulatoire que migratoire. Les périodes qu'on peut observer comme étant leur établissement en ville sont une étape plus longue de ce processus. Comme pour leurs parents et de nombreux autres parents, la retraite ou un événement soudain comme la perte d'un emploi et le retour au village est une étape future de ce cycle de mobilité. Dans une conversation avec Pierre l'aînée de cette famille, il exprimait déjà le désir de rentrer. Il commençait à étudier un plan de retour, alors même qu'il n'a pas perdu son emploi, et qu'il n'est pas en retraite.

En résumé, même si les familles de cette catégorie s'appauvrissent, la logique qui guide leurs organisations et activités est au moins celle de satisfaire à la consommation de la famille. Il y a dans l'exploitation de Madame Hélène, la difficulté à s'entourer

(enfants partis en ville n'ont pas suffisamment de ressources pour lui envoyer de l'argent pour la main d'œuvre salariée) et extrafamiliales (isolée au village) nécessaires à l'exploitation optimale des terres disponibles. Alors, la production reste basique (agriculture de subsistance, petit élevage), et aboutit à un système de décapitalisation. La décapitalisation se manifeste par la diminution d'un cycle de production à l'autre : des capacités et ressources nécessaires à la production ; de la perte de la diversité agricole (disparition du macabo, abandon du café) ; de la réduction des superficies cultivées, dus à la diminution de la force physique de travail, à la dilution du capital humain à cause de la mobilité des jeunes, et à l'impossibilité de payer la main d'œuvre journalière.

Enfin, ayant observé l'exploitation de Mme Hélène, on se rend compte qu'elle est configurée de façon très basique. Elle n'est constituée que d'une unité de production, organisée autour de Mme Hélène, et des activités de production agricole, et d'un petit élevage domestique. En dehors du chef de poste agricole qui passe de temps à autre lui donner quelques renseignements sur les possibilités des aides institutionnelles, et sur des méthodes de cultures, elle ne bénéficie d'aucune aide, d'aucune entraide, pas de coopération, encore moins des travailleurs salariés ou occasionnels. La conséquence est simple : son exploitation n'est pas diversifiée, la capacité de renforcement des ressources est presque nulle. Le fait pour elle d'avoir une vaste superficie (5 ha.) de terres cultivable n'est pas suffisant.

Si l'entourage des responsables a une influence certaine sur les unités de production, de même l'entourage des jeunes a une influence sur leur parcours. On a pu voir dans les trois cas observés que la façon dont les jeunes étaient entourés n'était pas satisfaisante de leur point de vue. En tout cas, au niveau de la famille et des proches au village. C'est en premier le père qui est mis en cause. À l'unanimité, les jeunes ont souligné ce qu'ils ont appelé son irresponsabilité. Pour le dire autrement, son manque d'implication dans l'épanouissement de ses enfants, tant au niveau

éducatif, sanitaire qu'affectif. Il y a clairement comme une répulsion du père. Pierre l'exprime très bien quand il dit :

« Mon père était là, il gérait tout, il ne nous laissait rien ».

68

Ci-dessous, un essai de compréhension du rôle des entourages des jeunes dans leurs parcours. Outre le père, la mère est présentée comme étant toujours « présente ». On perçoit dans la présentation qu'en font les enfants, une volonté de pallier les insuffisances du père. Mais l'absence de moyens financiers limite considérablement ce désir. L'unité de production dont elle est responsable ne produit que ce qu'il faut pour l'autoconsommation de la famille. Son influence se limite à un réconfort affectif. Pour ce qui est des frères et sœurs, leur présence est décrite comme passive. De par leur nombre, ils sont chacun un peu responsable de la charge des dépenses élevées de la famille. Il y a dans leur nombre la conscience qu'il n'y aurait pas de place au village pour tout le monde.

En définitive, dans cette famille, il n'y a que les réseaux que les jeunes mobilisent eux-mêmes qui ont contribué à leur apporter un véritable soutien dans leur parcours : certains amis d'aventures pour Pierre, des camarades adhérents aux mêmes associations et tontines pour Marthe. Les jeunes n'hésitent donc pas à s'entourer, à aller chercher du « renfort » en dehors de la sphère familiale. Cette attitude a des conséquences implicites : la sortie de l'univers familial pour rechercher du soutien, par exemple, entraîne aussi le délaissement des activités familiales. L'entourage, hors du cercle familial, pour les hommes est souvent constitué d'amis, tandis que pour les femmes, ce sont les maris et les associations.

Finalement, dans la famille de Madame Hélène, il y a un constat : les jeunes ne reconnaissent pas l'importance de l'exploitation familiale dans la construction de leur parcours. Elle n'est pas

⁶⁸ Entretien avec Pierre, 2017.

considérée comme « la poule aux œufs d'or » qu'il faut à tout prix garder. Au contraire, ils sont convaincus de l'impossibilité de cette dernière à trouver les solutions pour leur avenir.

7.3- PRÉSENTATION DES CONFIGURATIONS DU TYPE (C2) : CONFIGURATIONS INTERMÉDIAIRES

Les familles repérées dans cette catégorie sont reprises dans le tableau suivant :

Planche 7 : Famille représentées dans la configuration C2

Famille	Chef de famille				Conjoint(s)		Enfants				
	Âge	Sexe	Pluriactivi té	Niveau d'éducation	Rang	Âge	Total	In	Actif	Out	Actif
3	50	M	Oui	Secondaire	1	40	20	10	7	10	0
					2	-					
					3	37					
7	30	M	Oui	Universitaire	1	24	3	3	0	0	0
9	43	M	Oui	Primaire	1	32	3	0	0	3	0

Source : données des enquêtes, Galim et Fokoué, 2016

Au premier regard, la caractéristique commune des représentants de cette catégorie est leur âge. Ils sont relativement jeunes. C'est aussi le fait qu'ils sont nouveaux dans le domaine agropastoral.

7.3.1- Présentation de la famille de M. Flaubert

Bien qu'installé au village depuis 1993, ce n'est qu'en 2007 que M. Flaubert, chef de la famille 3 se lance dans l'agriculture. Ils sont aussi tous pluriactifs. C'est-à-dire qu'ils exercent chacun une activité en dehors de l'activité agricole. Lorsque la capacité de s'entourer de la famille est moyenne, en général, la variation des activités ne peut être assurée de façon équilibrée entre celles qui sont agropastorales et celles qui ne le sont pas. Dans le cas de M. Flaubert, ses activités de guérisseur ne se font que le matin, très tôt. En revanche, pour les deux autres chefs de familles, qui sont respectivement enseignant et conducteur de tracteur, ces occupations les empêchent d'étendre ou de varier leurs exploitations. Dans la famille 3, j'ai pu observer la coexistence de nombreuses unités de production, et l'impact que ces unités avaient sur le parcours des jeunes. Ils sont dans cette famille au nombre de 20 enfants et de trois femmes. Ici les concepts d'entourage et de configuration seront idéalement mis en avant dans les observations et analyses. De même les parcours de nombreux jeunes seront étudiés.

Histoire, famille, foncier

La famille 3 s'est installée à Fokoué en 1993, à la mort du père de M. Flaubert. Ce dernier s'est vu obliger de revenir au village, d'où il était parti 15 ans auparavant pour poursuivre ses études au Lycée à Dschang. Son père avait deux épouses, dont la mère de M. Flaubert qui était au village, et la seconde épouse qui était en ville. Au village, son père avait essentiellement un élevage de chèvres et de moutons, élevés dans des enclos à l'air libre. Au village, sa première épouse assurait la surveillance des animaux et cultivait un champ pour la consommation du ménage. Chaque weekend, le père de Monsieur Flaubert les passait au village, où en plus de

s'enquérir de l'état de ses bêtes, il exerçait aussi le métier de tradipraticien. À la mort de ses parents, M. Flaubert se voit obligé de revenir au village poursuivre les activités de guérisseur de son père, et de prendre soin de la ferme familiale. Il explique que quelques mois plus tard, l'héritage ayant posé des problèmes pour le partage des biens, ils ont dû liquider la ferme. La première femme qu'il avait épousée avant de revenir au village a décidé de revenir avec lui, avant de repartir quelques années plus tard se réinstaller à Dschang. Ensuite, il a épousé deux autres femmes. Il raconte :

« Ça n'a pas été facile de prendre la décision de rentrer. Mais bon j'étais obligé car mon père m'avait initié aux pratiques de guérisons traditionnelles. Rester en ville avec ça c'est chercher la malchance sur ma famille... Une fois ici, avec toutes les terres qu'il a laissé, je me suis dit je peux me lancer dans l'agriculture... Je participais maintenant à tous les colloques d'agriculteurs, les formations. J'ai même fait plusieurs stages à Bafoussam, à Dschang, et même une fois à Yaoundé ».

— Donc quand tu es arrivé tu n'avais pas l'intention d'être agriculteur ?

— Je ne peux pas dire ça ! Tu sais je ne me disais pas qu'une fois au village j'allais trouver un boulot. C'était l'agriculture ou rien. Mais le problème qui se posait n'était même pas ça.

— ...

— C'était comment je fais pour trouver les terres ? Tu sais je suis successeur, et je ne fais que administrer les biens de mon père. Pour la terre, chacun des garçons a sa parcelle. Et si ce n'était que pour moi ça n'allait rien donner. Mais comme mes frères sont tous en ville, j'en profite pour exploiter leurs parcelles.

— Et si un jour ils décident de revenir ?

— Mais bien sûr qu'ils vont revenir tôt ou tard. Mais là je ne sais pas comment faire... N'allons même pas loin. Si je meurs aujourd'hui, ma parcelle elle revient à mes enfants non ? S'ils se divisent ça tous là, chacun n'aura même pas de quoi se construire une maison. C'est ça qu'il faut comprendre...⁶⁹

⁶⁹ Entretien avec M. Falubert, 2017.

La famille de M. Flaubert est donc composée de trois épouses. La première est en ville, et les deux autres ont respectivement 40 et 37 ans. Il a au total 20 enfants qui ont entre 27 et 03 ans. Des 20 enfants, 10 sont en ville, et 10 au village. Des 10 qui sont restés au village, 7 sont actifs. Les trois autres sont encore des enfants.

Pour ce qui est du foncier, les terres dont M. Flaubert est gestionnaire en tant que successeur avoisinent les 8 hectares. Mais parce qu'aucun de ses frères n'est au village, il les exploite tout seul. Il en exploite environ 7 ha, varié entre bas-fonds, côte et marécage. Pour l'année en cours son exploitation est étendue sur les parcelles suivantes (Tomate : 0,95 ha ; Poivrons: 0,6 ha ; Concombre : 1 ha ; Persil et céleri 0,3 ha ; Vivrier (Maïs et haricot, patates, ignames, etc.) : 1,5 ha ; Vivrier marchand variable environ 1 ha ; Haricot vert 500 m².

Dans cette famille, le travail est reparti entre les femmes, le mari et les enfants. Le mari s'occupe à titre principal des productions maraichères. Cependant, toute la famille est mobilisée dans les moments importants de la production : buttage, sarclage, récolte, et seulement quand cela est urgent, traitement.

Stratégies, activités et résultats

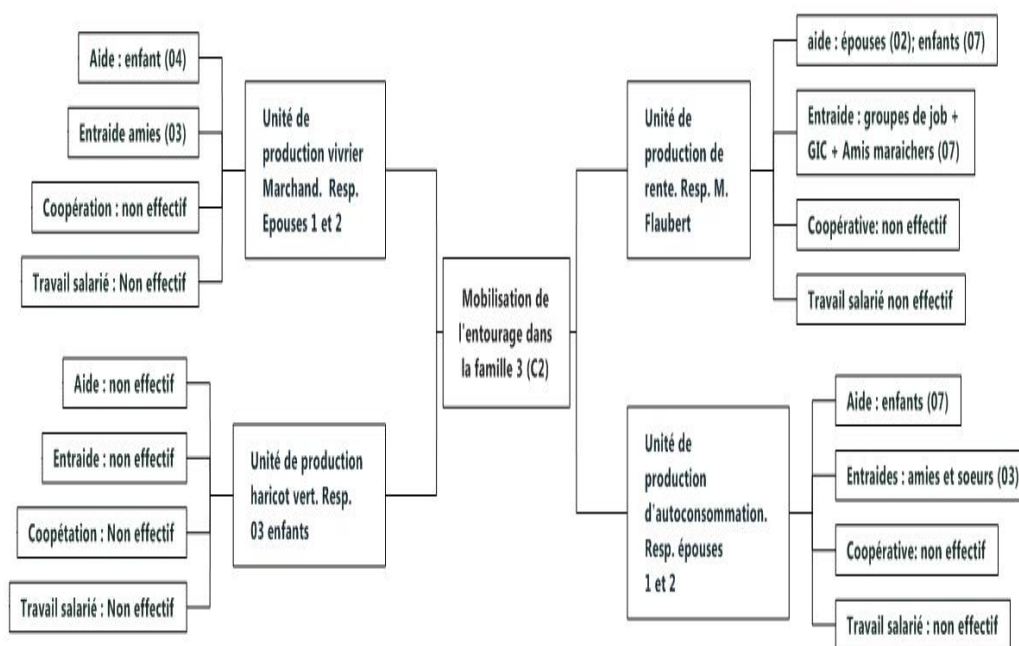
La compréhension de la stratégie, des activités et des résultats sera plus facile d'accès, illustrée par le schéma de la mobilisation de l'entourage dans cette exploitation.

Ici, la stratégie va de pair avec les activités qui sont mises en place. Elle consiste en particulier à assurer la consistance du revenu en diversifiant les modes de cultures, entre maraichage, et vivrier marchand, et en fonction de la position dans la famille (mari,

femmes, enfants). Pour cela l'exploitation est divisée en 4 unités de production principales.

La première est une unité de production à but commercial. Elle est essentiellement gérée par le mari, M. Flaubert qui, à tous les niveaux de la production est le détenteur de la décision. Pour faire fonctionner son unité, il prend le soin de prévoir des mécanismes de renforcement des ressources dont il dispose

Planche 8 : Entourage, de l'exploitation de Monsieur Flaubert



Source : données des enquêtes, Galim et Fokoué, 2018

. Les ressources sociales et humaines auprès de la famille qui intervient dans les moments importants de la production, mais aussi une association d'amis maraichers qui s'entraident à tour de rôle pour des phases délicates de la production comme le traitement

des cultures, ou encore la récolte. Il a aussi la possibilité de faire des emprunts bancaires, en présentant son titre foncier qui sert alors de gage, même si cette possibilité à son sens n'est pas encore suffisante :

« L'agence de micro finance de Fokoué ci est très compliquée. Moi je ne comprends pas. Alors que quand on fait un dossier, on met toutes les garanties qu'ils demandent. Je mets les titres de mes terrains en gage, je me fais avaliser par d'autres amis producteurs, mais c'est toujours compliqué.

— Compliqué comment ?

— Ah tu sais l'affaire d'argent là hum...

— Ils ne te donnent pas de l'argent c'est ça ?

— C'est un peu ça. Ils ont des conditions d'évaluation de ce que tu demandes. Ils disent que certains frais ne rentrent pas dans la production. Mais le pire c'est quand ils te donnent l'argent, le remboursement n'est jamais calculé sur la récolte.

— Ils calculent alors comment ?

— Ils font la même chose avec tout le monde. Moi par exemple je suis agriculteur, mais dès qu'ils m'accordent un petit crédit, ils demandent que par exemple dans trois mois je commence à rembourser chaque mois. De un. De deux, si je demande n'importe combien le remboursement se fait sur un an au maximum. Et de trois, il y a des cultures qui après trois mois poussent encore. Si tu mets les tomates après trois mois tu n'as pas encore récolté. Il faut minimum quatre à cinq mois pour avoir la tomate bien mûre. Mais tu dois déjà rembourser au troisième mois.

— Et dans ces cas tu fais comment pour rembourser ?

— Soit je refuse les conditions, je ne peux pas jouer avec mon terrain comme ça... soit je vois si je peux prêter à la tontine pour commencer le remboursement, sinon je laisse... mais même ça, tu vois, je n'ai pas étudié comme tu fais là, mais si je dois ajouter les intérêts de la banque et les intérêts de la tontine sur le coût de production de ma tomate, tu vois pourquoi c'est compliqué ? (...) Par exemple, en face de moi là, ce n'est pas cultivé, j'ai un projet de jardinage là-bas, avec une motopompe pour arroser et mettre la tomate en toute saison. Tout est bien. Mais les conditions de la microfinance là, hum, je ne peux pas m'en sortir.⁷⁰

⁷⁰ Entretien avec M. Flaubert, 2017.

Les autres unités de production sont présentées après le schéma ci-dessous. Il résume le fonctionnement de la famille 2.

Dans son unité de production, M. Flaubert utilise des fientes d'animaux issus de sa ferme. En général, il a environ 50 poulets, une dizaine de chèvres. Il a aussi quelques porcs, et 2 étants de 15 m². Au niveau des cultures, il est essentiellement maraîcher : 0.95 ha de tomates, 0.6 ha de poivrons, 1 ha de concombres, 0.3 ha de persil et céleri. En fonction des saisons, il fait des rotations avec le poireau, la pastèque.

Toutes ces activités sont cumulées avec le métier ou comme il le dit lui-même, « la vocation » de tradipraticien. Souvent les matins en effet, il procède à des consultations, séances de guérison, avant de commencer sa journée d'agriculteur.

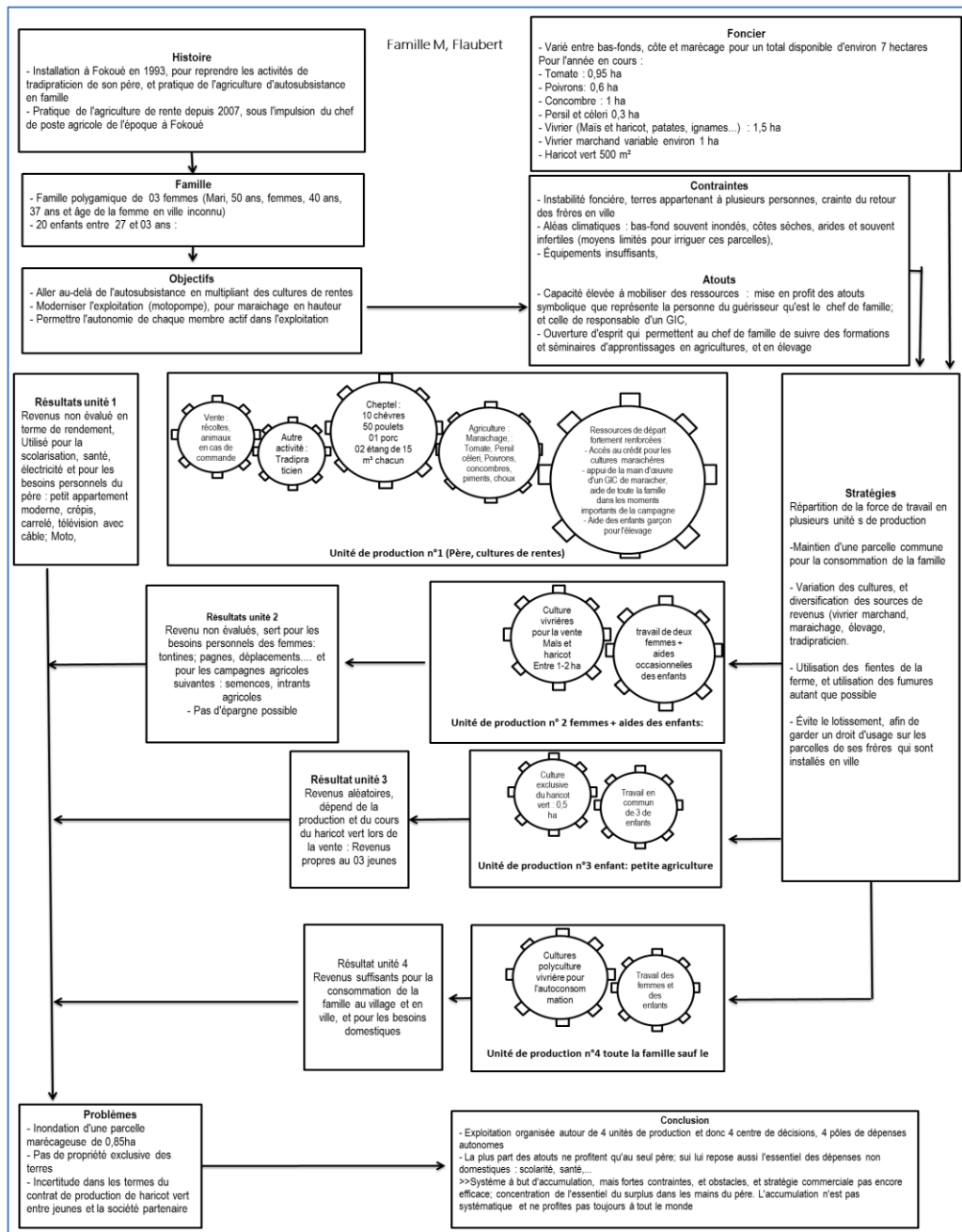
Cette première unité génère un revenu non évalué par M. Flaubert. Il explique qu'il est difficile de faire des calculs de bénéfice : il faut dépenser tous les jours, pour divers besoins, comme la main d'œuvre, comme les pesticides, une partie des engrais, le transport. De même, il explique que les revenus sont générés au fur et à mesure de la récolte, sur plusieurs mois. Faire un calcul rationnel dans ces conditions est très difficile. Il se rend simplement compte campagne après campagne à quoi ont servi les bénéfices qu'il a eus : achat d'une moto, aménagement de son appartement dans la concession (carrelage, crépissage, électricité, écran plat avec câble...). Et puis, il pourvoit aussi au fur et à mesure aux besoins de ses enfants (santé, éducation, habillement...).

La deuxième unité de production mobilise des espaces totalement différents de la première unité. Il s'agit des 2^e et 3^e épouses qui ont, elles, une parcelle commune. Elles sont aidées occasionnellement par les enfants de la famille. Elles exploitent une parcelle que M. Flaubert estime entre 1 et 2 ha, pour une production vivrière marchande. Elles y cultivent essentiellement du maïs et du haricot, en plus de quelques cultures, secondaires

comme les ignames ou le manioc. Les produits de cette parcelle sont destinés essentiellement à la vente, et les revenus sont gérés de façon autonome par les deux femmes, pour leurs besoins personnels (tontines, voyages, pagnes, réinvestissement pour les prochaines campagnes...).

La 3^e unité de production est essentiellement celle des enfants, au nombre de 3. Elle leur a été octroyée pour cultiver du haricot vert. Concrètement, il y a une société installée à Fokoué qui accompagne les producteurs dans la culture du haricot vert. Ils leur fournissent de la semence, et des engrais. Ils attendent un certain nombre de matières premières aux normes fixées par eux, et par kilo de semence octroyé. Le reste de la production, ils la rachètent et ce sont ces prix-là qui constituent le bénéfice des agriculteurs. En parlant avec les jeunes, les résultats sont assez aléatoires, dépendent des conditions que fixe ladite société, et du climat.

Planche 9 : Schéma du fonctionnement de la famille de M. Flaubert



Source : données des enquêtes, Galim et Fokoué, 2016

7.3.2- Présentation du parcours de quelques jeunes

Jean

Jean est l'un des rares jeunes de la famille 3 à être resté au village. Les autres sont au lycée, et donc encore en formation. Mais lui, Jean, est déjà indépendant. Il a 25 ans, célibataire agriculteur et mototaxi. Par ce profil je voudrais voir l'importance de la pluriactivité dans la construction de l'individu rural. Le fait qu'il soit aussi mototaxi a une importance significative dans son installation au village. Peut-être ce détail nous éclaire-t-il sur les conditions qui, réunies, convainquent les jeunes à rester au village? De plus, Jean donne par les détails de sa vie de comprendre, sinon de lancer la réflexion sur les rapports d'autorité en milieu rural.

De façon globale, le parcours de Jean est simple. Il se divise en quatre moments : la période de son enfance, les années de formation au lycée, les années de travail dans la plantation familiale, et la période actuelle où il se considère comme indépendant.

Les souvenirs d'enfance de Jean remontent à ses premières années d'école. Il est pourtant né à Dschang, et est arrivé bébé au village, lors de l'installation de son père à Fokoué. Mais dans ce souvenir, ses parents sont très présents, stricts. En étant regardant sur son éducation scolaire, veillait aussi à sa formation aux activités rurales agropastorales. Il lui a, par exemple, été confié très tôt la tâche de s'occuper des chèvres.

« Notre père nous a aussi très vite appris le travail des champs. J'allais nourrir les chèvres avant d'aller à l'école. Après l'école, j'allais arroser les plantes ou mettre les engrais ». ⁷¹

Il réussit alors à la fin du cycle primaire, à obtenir sans problème son certificat d'études. Mais dès la première année au lycée, la

⁷¹ Entretien avec Jean, Fokoué, 2017.

donne change. D'une part son père commence à trouver les frais de scolarité élevés, et décide de ne plus les supporter. C'est sa mère qui les prend alors en charge. D'autre part, contrairement au primaire où étaient équilibrés travaux domestiques et champêtres et études, ici, les tâches sont inégalement réparties, et la charge de travail extra-scolaire est majoritaire. Finalement, Jean rate son brevet d'études, ce qui décourage sa mère dit-il dans le financement de ses études.

— Je pense aussi que j'ai raté parce que le cadre de vie ne me permettait plus de me concentrer. Il fallait aller aux champs les soirs après les cours, et tous les weekends et les vacances.

— Et donc c'était compliqué...

— Oui. Mon père il est comme ça. À un moment il ne veut plus s'occuper des enfants. Mes grands frères c'était la même chose. Mais moi quand j'ai arrêté mes études comme eux, je n'ai pas voulu aller en ville. Je suis resté travailler avec mon père. On a fait ça deux ans. et je travaillais à côté comme journalier pour avoir mon propre argent.

— Et ça t'allait comme ça ?

— Comme journalier on paye 2000 francs par jour. J'avais aussi une parcelle à moi. Mon père nous donne cette parcelle là avec mes frères pour cultiver le haricot vert. Mais comme tu demandes, ces deux années n'ont pas été faciles pour moi. J'avais besoin de mon indépendance pour faire ma vie. En plus si l'argent de mon père servait même à payer l'école de mes petits frères j'allais comprendre, et même continuer. Mais travailler comme ça pour lui... nooon !⁷²

Dans le troisième moment, celui pendant lequel Jean a acquis son indépendance, il a tout d'abord, après avoir arrêté l'école, travaillé deux ans avec son père dans l'exploitation familiale. En même temps, il avait des activités de journaliers et une parcelle de haricot vert (Pendant la saison) qui lui permettaient d'avoir des revenus personnels. Finalement, la période de travail dans l'exploitation familiale prend fin quand d'une part Jean estime être lésé sur la redistribution des revenus de l'exploitation, mais plus encore quand il se rend compte que lesdits revenus sont de moins en moins investis dans l'éducation scolaire de ses petits frères. Il ne

⁷² Entretien avec Jean, Fokoué, 2017.

participe donc plus que de façon exceptionnelle lors de grandes récoltes, ou du traitement des animaux par exemple.

Actuellement, Jean est mototaxi. En sus de cette activité, il exploite une parcelle en temps de haricot vert, et en temps de haricot rouge. Son désir c'est d'avoir assez d'autonomie et de ressources pour se construire sa propre maison, condition légitime pour lui pour prétendre au mariage. Enfin, Jean n'a pas comme certains de ses frères, l'envie d'aller en ville. Il explique cette décision par le fait qu'il ait déjà un terrain pour construire, et une activité productive (champ + moto) au village, contrairement à ses frères qui ne font rien. De même, avec sa moto, il va à Dschang chaque jour. La ville n'est plus pour lui un lieu inaccessible, rêvé, ou fantasmé. Au contraire, il a bien pris conscience de la base importante dont il bénéficie au village. Il n'a donc pas nécessairement besoin de s'y installer.

Marie

Marie a 18 ans et habite chez ses parents au village. Elle est en 4^{ème} année en enseignement technique secondaire. Elle a un parcours féminin, qui dans cette famille est l'un des seuls qui va s'appuyer sur son éducation, ou sa formation scolaire. Il donne à voir les logiques et péripéties d'un tel parcours. En somme, le parcours de Marie est très simple. Pour l'instant, il se résume en ses années primaires et des années collèges.

Les années primaires, se sont déroulées dans le calme du cocon d'une famille nombreuse, mais tranquille. Ils sont au total 20 enfants et pour l'instant, 10 d'entre eux sont au village. Marie a suivi normalement ses études primaires et obtenu son CEP en une seule fois. Pendant cette période aussi elle a appris les travaux domestiques et champêtres. Il fallait en plus des activités scolaires, et selon le fonctionnement de l'exploitation familiale (répartition des

tâches), composer avec des tâches ménagères précises et des travaux champêtres selon le besoin et la saison. Dans les travaux domestiques, Marie à différents moments s'est occupée de la lessive de ses petits frères et de son père, de la vaisselle, du nettoyage de la maison et ses alentours. Depuis peu, elle est chargée de temps en temps, en alternant avec les mamans de la maison, de faire la cuisine pour toute la famille.

Comme pour le cas de son frère Jean, dès la première année de collège, les choses ont tout de suite changées au niveau scolaire. Elle a repris la première année, et raté déjà deux fois le certificat d'aptitude professionnelle (CAP). Dans sa narration, il est aisé de comprendre le conflit entre activités domestiques, scolaires, et parfois même son épanouissement personnel. En dehors de ses heures de cours, toutes les autres heures sont prises par les travaux au champ ou à la maison. Mais pour Marie, la pression ne s'arrête pas dans cette dichotomie charge scolaire et travaux domestiques et champêtres. Actuellement, elle a confiée être dans un embarras supplémentaire, et qui ne va pas s'arrêter de sitôt : Elle subit une vive pression de la part de ses parents pour le mariage. Le chef de poste agricole, Paul m'a aussi confirmé avoir été approché par lesdits parents qui lui proposent leur fille en mariage. Dans cette pression, elle manque souvent d'arguments, car elle vient de rater son examen, et commence à perdre confiance en sa capacité à le réussir. Alors a-t-elle peur de rater une occasion de mener autrement sa vie. Elle l'exprime en ces mots :

« Je subis déjà beaucoup la pression de mes parents qui veulent que je me marie comme mes sœurs qui se sont mariées à mon âge. Mais je trouve que 18 ans c'est tôt pour se marier. Mais c'est aussi tard pour faire la classe de 4^{ème} année technique ». ⁷³

De cette façon elle confie aussi ne pas être sûre de retourner à l'école l'année prochaine. J'ai tenu à en être informé, et en

⁷³ Entretien avec Marie, Fokoué, 2017.

septembre, elle a finalement pu s'inscrire pour essayer une troisième fois son examen.

Enfin, la dernière contrainte à laquelle Marie fait face est celle de pourvoir elle-même à ses besoins de fille, à son habillement. Donc en plus de la surcharge de travail dont nous venons de parler, Marie doit aussi quand cela est possible — certains weekends et jours fériés —, gagner un peu d'argent en travaillant comme journalière, pour un salaire de 2000 francs la journée. Elle travaille aussi dans la parcelle de haricot vert avec son frère Jean.

Thomas

Thomas est l'un des jeunes les plus actifs que nous ayons rencontré. Il décide très tôt de « prendre sa vie en main », et entre lieux nouveaux et apprentissages divers, il va « à l'aventure ». Il a 23 ans, célibataire, et chauffeur de camion à Yaoundé. Son parcours, malgré sa diversité reste encore classique. Aux années primaires succèdent les années lycées, puis celles des apprentissages, et l'installation définitive en ville.

Thomas est né en ville, mais est arrivé au village avec ses parents alors qu'il n'avait que quelques mois. Jusqu'au Cours Élémentaire, il vit chez ses parents au village. Les souvenirs de cette période ne lui reviennent pas. Mais à l'âge de 8 ans, il a été confié à l'une de ses grandes sœurs qui se mariait. C'est de coutume de souvent confier un jeune enfant à un jeune couple dans la région de l'ouest au Cameroun. Cela a une valeur symbolique, et vise à préparer le couple à l'accueil de leurs propres enfants. Mais cela permet aussi que le jeune aide le couple dans un ensemble de menues tâches ménagères, domestiques, comme dans les petites commissions. Il va y passer trois ans et après l'obtention de son certificat d'étude, parce qu'il n'y a pas de collège secondaire à proximité de chez sa sœur, il revient au village. Pendant trois autres années, il passe

successivement les classes de 6e, 5e et 4e. Mais après la 4e, il doit arrêter l'école. Ses parents lui expliquent qu'ils ne sont plus en mesure de supporter les frais de tous les enfants. Seuls les plus petits sont désormais à l'école. Pendant ces années, il travaille avec toute la fratrie dans l'exploitation familiale, et ensemble ils ont une parcelle dans laquelle ils cultivent du haricot vert. Il lui arrive aussi de travailler comme journalier. Un an après la cessation de ses études, c'est-à-dire à 16 ans, il se consacre à la maçonnerie pendant deux années. Il trouve que c'est un travail pénible. Mais l'opportunité s'offre de travailler avec son grand-père. Alors, les économies qu'il réalise pendant la période de travail en tant que maçon, il les utilise pour passer son permis de conduire et à 19 ans il va chez son grand père à Edéa, où il est engagé comme chauffeur adjoint.

« J'arrive donc à Edéa comme assistant chauffeur de camion chez mon grand-père. Il fonctionnait bizarrement

— Comment ça bizarrement ?

— Il traitait mal ses employés, ils leur donnaient des missions compliquées. On devait enchaîner plusieurs voyages sans repos, les camions n'étaient pas toujours bien entretenus. Les voyages étaient risqués. Donc en tant que son petit-fils j'ai pensé que je pouvais lui faire la remarque. Il l'a très mal pris, il a dit qu'il ne savait pas qu'en voulant m'aider j'allais monter ses employés contre lui. Et il m'a chassé de chez lui.

— Et tu as dit quoi ? tu as fait comment ?

— J'allais dire quoi ? je suis allé à Douala.

— Pourquoi Douala ?

— On dit que c'est une ville où tout le monde peut s'en sortir. Avec mon permis j'allais rentrer faire quoi au village ? Mais Douala n'est pas facile, je ne te mens pas... sans connaissance, sans fond, car tu ne peux que faire le commerce là-bas, c'est compliqué.

— Comment tu as alors géré la vie à Douala ?

— Hum, je ne suis pas trop resté là-bas, j'ai contacté un oncle à Yaoundé. Ma mère m'a dit que je l'appelle pour voir s'il peut me prendre dans son magasin. Il a un grand magasin d'habits à Yaoundé. Il a dit oui, que je vienne, mais pour travailler avec un de ses amis qui est chauffeur et qui collabore avec lui. Ici à Yaoundé mieux, parce que j'ai même

passé le permis poids lourd, quand on m' a proposé un travail d'apprenti chauffeur...⁷⁴

La phase actuelle de la vie de Thomas commence quand quelques temps après son poste de chauffeur assistant, il est engagé, chez son patron comme chauffeur principal. Même s'il est encore chez son oncle, il explique :

« Je peux alors dit-il m'installer de façon durable", car et il ajoute, maintenant, " j'ai assuré le minimum, et j'aspire désormais à me construire — une maison — et à me marier ». ⁷⁵

Conclusion sur la C2

En observant cette famille on se rend compte que la configuration place le père au centre du dispositif familial. En tant que chef de famille, c'est lui qui répartit les terres. Il ne décide cependant pas des activités qui sont organisées sur les terres, en dehors des parcelles qui sont réservées pour sa propre production. La réalité est donc qu'il y a dans cette exploitation, une partition de la terre. Cette partition se justifie d'abord par la possibilité de mobiliser au sein du groupe domestique, des personnes qui sont responsables des différentes parcelles de terres. Sur ces parcelles, sont organisées des activités agricoles diverses. Par ce fait, la famille arrive à satisfaire ses besoins alimentaires, par le travail des femmes. Elles se concentrent sur la production domestique. À partir du moment où les besoins alimentaires sont résorbés, le groupe domestique se déploie, en responsabilisant ses membres, pour diversifier son exploitation. Le mari s'occupe de la production commerciale, avec l'aide des jeunes pour le soin aux animaux, les

⁷⁴ Entretien avec Thomas, Fokoué, 2017.

⁷⁵ Entretien avec Thomas, Fokoué, 2017.

femmes exploitent une parcelle supplémentaire de laquelle elles tirent leurs revenus personnels, pour s'acheter des vêtements (tissus pagne), pour participer à leurs tontines, etc. Les jeunes aussi travaillent dans une parcelle. Ils cultivent du haricot vert, et les revenus de cette production leur appartiennent entièrement.

À partir du moment où chacun des membres de la famille qui travaille dans l'exploitation est responsable d'une parcelle, souvent l'intervention dans d'autres parcelles ressemble à de l'aide, et pas à un travail normal en famille. À la fin de chapitre, je reviens sur la notion d'aide⁷⁶. Alors, pour que cette aide soit possible, le père doit user de son autorité⁷⁷. Le maintien de la parcelle pour le haricot vert, la participation aux besoins divers est conditionné par l'aide que les jeunes lui apportent dans ses activités maraichères et dans le cheptel.

Outre l'organisation des activités, et l'aide que les uns et les autres se donnent dans le groupe domestique, l'importance des liens dans la mobilisation des ressources est elle aussi intéressante à observer ici. Elle repose essentiellement sur le renforcement de la main d'œuvre à travers l'entraide. M. Flaubert est membre d'un GIC et d'un groupe de job, avec des amis maraichers. Ils s'organisent pour s'accompagner mutuellement dans les moments les plus importants de la production. D'ailleurs, cette organisation conditionne le timing des producteurs de ces deux groupes. M. Flaubert a quelques connaissances aussi, surtout des anciens patients, qui viennent lui donner de temps en temps un coup de main à la plantation. Les pratiques magico religieuses étant importantes dans la société Bamiléké, le fait d'avoir délivré et guéri des personnes lui permet de bénéficier d'une reconnaissance qu'il fait tout pour convertir en aide dans ses travaux champêtres. Il n'y a

⁷⁶ Je reviens sur la définition et le contenu de la notion d'aide en fin de chapitre.

⁷⁷ Je reviens sur la définition et le contenu de la notion d'autorité en fin de chapitre.

pas ici de système de coopérative, et le travail salarié est presque inexistant.

À côté de l'entraide⁷⁸, M. Flaubert utilise les atouts de son statut pour renforcer les ressources. Outre son statut de guérisseur déjà mentionné, il est chef d'un GIC. Sous son impulsion, ils ont accès au crédit, même si les conditions d'octroi ne sont pas toujours avantageuses, ni les sommes très importantes. En réalité, c'est avec l'aval d'une organisation paysanne, dont les biens sont mis en garanti, qu'il emprunte de l'argent. On peut citer aussi le fait qu'il utilise l'autorité que lui confère son statut de successeur pour ne pas lotir le terrain familial, et perdre les parcelles qui reviennent de droit à ses frères.

En considérant les développements précédents, on peut dire que la capacité de s'entourer reste moyenne. Elle parvient à mobiliser de la main d'œuvre dans le cercle des amis, collègues ou anciens patients. Fort heureusement, la possibilité de mobiliser de la main d'œuvre au sein du noyau familial donne la possibilité d'organiser plusieurs activités. Seulement, seules les activités exercées par M. Flaubert bénéficient réellement d'un renforcement. Alors, toutes les activités exercées n'entraînent pas un développement extraordinaire de l'exploitation, qui présente deux visages : un premier dans lequel le chef de famille exerce des activités rentables, mais qui se diluent rapidement dans la nécessité de réinvestir dans l'agriculture, dans ses besoins personnels, et dans ceux de ses nombreux enfants. Et un second, essentiellement du travail agricole qui permet de nourrir la famille et combler quelques-uns des besoins des femmes et des jeunes indépendants.

7.4- PRÉSENTATION DES CONFIGURATIONS RELIANTES (C3)

⁷⁸ Je reviens sur la définition et le contenu de la notion d'entraide en fin de chapitre.

Dans les configurations reliantes, la capacité des familles à s'entourer est forte. Elle allie à la fois la solidarité des confrères, l'aide et l'entraide des amis et de la famille éloignée, mais aussi un recours plus important à la main d'œuvre salariée. Cette possibilité permet que de nombreuses activités soient menées, que la diversification des modes et moyens de production soit importante, et que la pluriactivité soit pratiquée. La famille de M. Martin appartient à cette configuration. Chez lui, plusieurs entourages sont actifs dans la production. Plusieurs activités agricoles et pastorales sont pratiquées, ainsi que des activités extra agropastorales. Cette configuration permet à l'exploitation de dégager des bénéfices, même si ces bénéfices ne sont pas le gage d'un enrichissement important. Dans l'échantillon, seule la famille 6, celle de M. Martin présente cette configuration.

Planche 10 : Famille représentée dans les configurations reliantes

Famille	Chef de famille				Conjoint(s)			Enfants			
	Âge	Sexe	Pluriactivité	Niveau d'éducation	Rang	Âge	Total	In	Actif	Out	Actif
6	60	M	Oui	Secondaire	1	45	8	3	3	5	1

Source : données des enquêtes, Galim et Fokoué, 2016

7.4.1- Présentation de la famille de M. Martin

Histoire, famille, foncier

M. Martin habite un quartier de Galim, Nkiénengang, qui ne fait pas partie des terres redistribuées après le départ des catholiques

dans les années 1950-1960. Il est venu s'installer à Galim en 1971 ; car il est né à Nkongsamba où il a passé trois ans, avant d'être scolarisé à Mbouda. Il arrête ses études en classe de 5^e et vient s'installer à Galim. Deux raisons expliquent cette situation : il n'a plus d'argent pour payer ses études, son père étant décédé. La seconde est qu'il aurait pu rester en ville. Mais en venant au village, il veut protéger les terres que son père a conquises dans les années 1925-1930. En effet, sous la houlette du chef Bagam, quelques vaillants guerriers partent de la plaine du Noun, repoussent les populations installées sur le territoire de Galim, et s'y installent. Une parcelle proche de la grande route est octroyée au père de M. Martin. Quant à sa mort aucun de ses 5 enfants (2 garçons et 3 filles) n'est sur place au village, la terre est récupérée par certaines personnes elles aussi installées à Galim. Quand M. Martin s'installe, il parvient à établir ses droits sur une parcelle de 3.5 ha.

M. Martin est marié, monogame et père de 8 enfants, dont 3 sont au village. L'un a arrêté ses études, et deux au lycée. Des cinq en ville, une est à l'université, une en ménage à Yaoundé, et les trois autres mariés : une mariée à Douala, une à Galim et une à Bafoussam. Aujourd'hui le garçon au village travaille de moins en moins dans l'exploitation familiale. Mais la famille de M. Martin mobilise un réseau important de personnes pour des activités diverses. Le schéma ci-dessous (Cf. Planche 12) illustre la transformation de cette entité de reproduction en entité de production. Un fragment d'une conversation avec M. Martin indique assez clairement la vision qu'il a du fonctionnement de son exploitation :

« Tu sais on dit toujours que les agriculteurs ne font rien, c'est parce qu'ils n'ont pas les moyens. Nous dans nos réunions de quartier qu'on appelle aussi comité de développement, on a pris le pari qu'ensemble on peut s'en sortir. Et nous avons vu que c'est en démontrant qu'on a les capacités qu'on obtient plus facilement de l'aide. Notre GIC reçoit de subventions de la délégation de l'agriculture, on obtient des prêts bancaires facilement. Parce qu'on a mis sur pied des structures qui fonctionnent et qui produisent des

fruits (...) tant que les paysans ne comprennent pas qu'ils doivent se mettre ensemble, ce ne sera pas facile pour eux. Nous notre devise c'est l'union fait la force. Et on s'unit dans la production, dans le travail, dans les ventes groupées... ». ⁷⁹

Pour ce qui est du foncier, dans cette configuration, il relève pour une part de la propriété de M. Martin (3.5 ha) et pour l'autre part de la location de 4.5 ha environs dans la plaine de Galim, réparties comme suit : Cultures vivrières d'autoconsommation (1,5ha) ; Maraichage (2,5ha) ; Maïs et Haricot en alternance (4,5 ha dont 3 ha en location et 1,5 ha en propriété) ; Café env. 500 m².

Objectifs et contraintes

Les objectifs de cette exploitation sont de maintenir la productivité de la famille, et de se maintenir sur les surfaces louées. La configuration ainsi observée montre en effet, que la recherche de la diversité dans les sources de revenus est centrale dans le dispositif. La famille veut ainsi se donner les moyens d'accompagner tous les jeunes dans leurs parcours, jusqu'à ce qu'ils deviennent professionnellement indépendants. Ceci explique en partie les raisons pour lesquelles dans cette famille, un accent particulier est mis sur l'éducation et la formation.

Mais à l'observation, si la disponibilité de la main d'œuvre est l'une des forces de cette configuration, elle est en même temps son point de fragilité. En effet, cette configuration place en bonne place le travail salarié. Si à Galim il existe un marché du travail agricole en pleine expansion et bien codifié⁸⁰, la main d'œuvre reste informelle et relativement chère. Or la présente configuration en est presque dépendante. La seconde limite de cette configuration est qu'elle est

⁷⁹ Entretien avec M. Martin, Fokoué, 2016.

construite sur une instabilité foncière. Plus de la moitié des terres exploitées sont louées à l'année. On imagine l'hypothèse d'un conflit avec les bailleurs, et toute la configuration familiale s'effondre.

Stratégies, activités, résultats

La principale stratégie de cette configuration est de miser sur la diversification des activités de production, comme le montre le schéma ci-dessous.

L'observation de ce schéma révèle l'existence d'un entourage assez riche, constitué autour des activités exercées dans cette famille. Ici, tous les mécanismes de mobilisation de la main d'œuvre sont déployés. Alors, les activités sont nombreuses. D'abord les activités agricoles, qui elles-mêmes sont assez variées, entre maraichage et vivrier marchand ; ensuite, les activités d'élevage, entre ferme communautaire et petit élevage ; et enfin, des activités commerciales. Toutes ces activités sont organisées autour de 4 entoursages principaux.

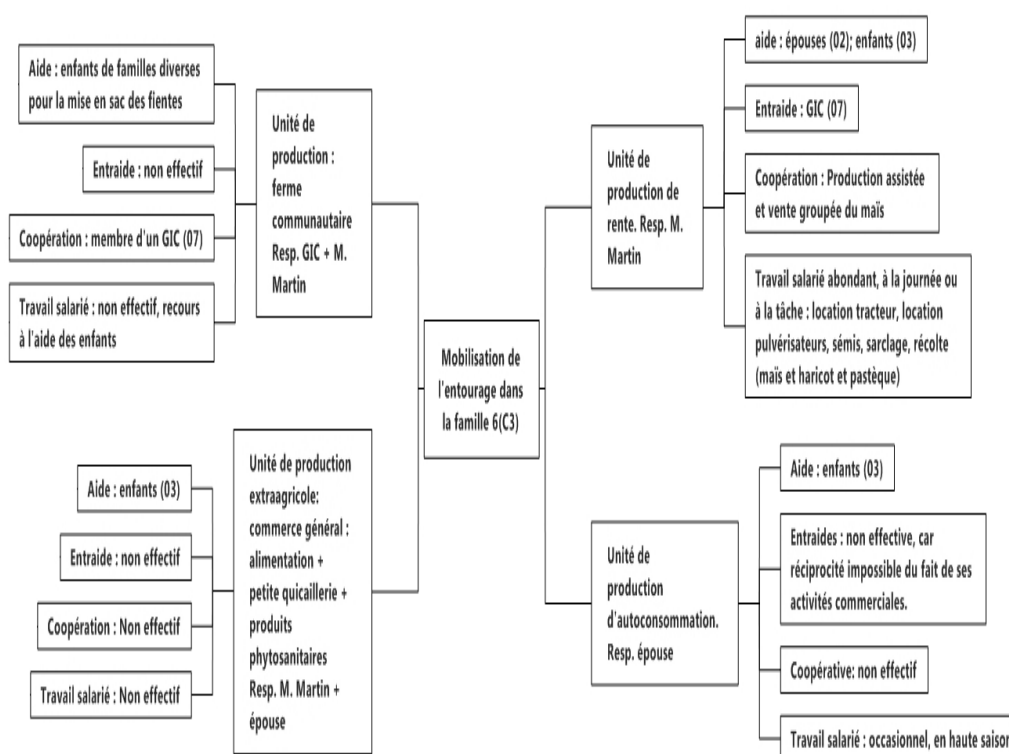
Pour ce qui est de l'entourage dans la famille de M. Flaubert, le premier est organisé autour du chef de famille. C'est dans cette unité que la main d'œuvre salariée et mobilisée, pour la production agricole, et que la coopération entre agriculteurs est mobilisée pour la production animale, et la commercialisation du maïs. Cet entourage permet d'exploiter la pastèque (1.5 ha), café (500m²) maïs et haricot (4.5 ha), un poulailler d'environ 5000 poules pondeuses.

Le deuxième entourage est organisé autour de la femme, qui pratique de la polyculture vivrière pour l'autoconsommation de la famille, sur une parcelle de 1.5 ha. Le troisième entourage est organisé entre les époux. Ensemble, ils gèrent une boutique au

marché de Nkhienegang. Ils se relaient chaque jour pour que la boutique soit ouverte toute la journée. Le dernier entourage est organisé autour d'une coopérative dans laquelle le mari est partie, et qui exploite une ferme d'environ 5000 poules pondeuses, et qui s'organise pour vendre la production le maïs de façon groupée et organisée.

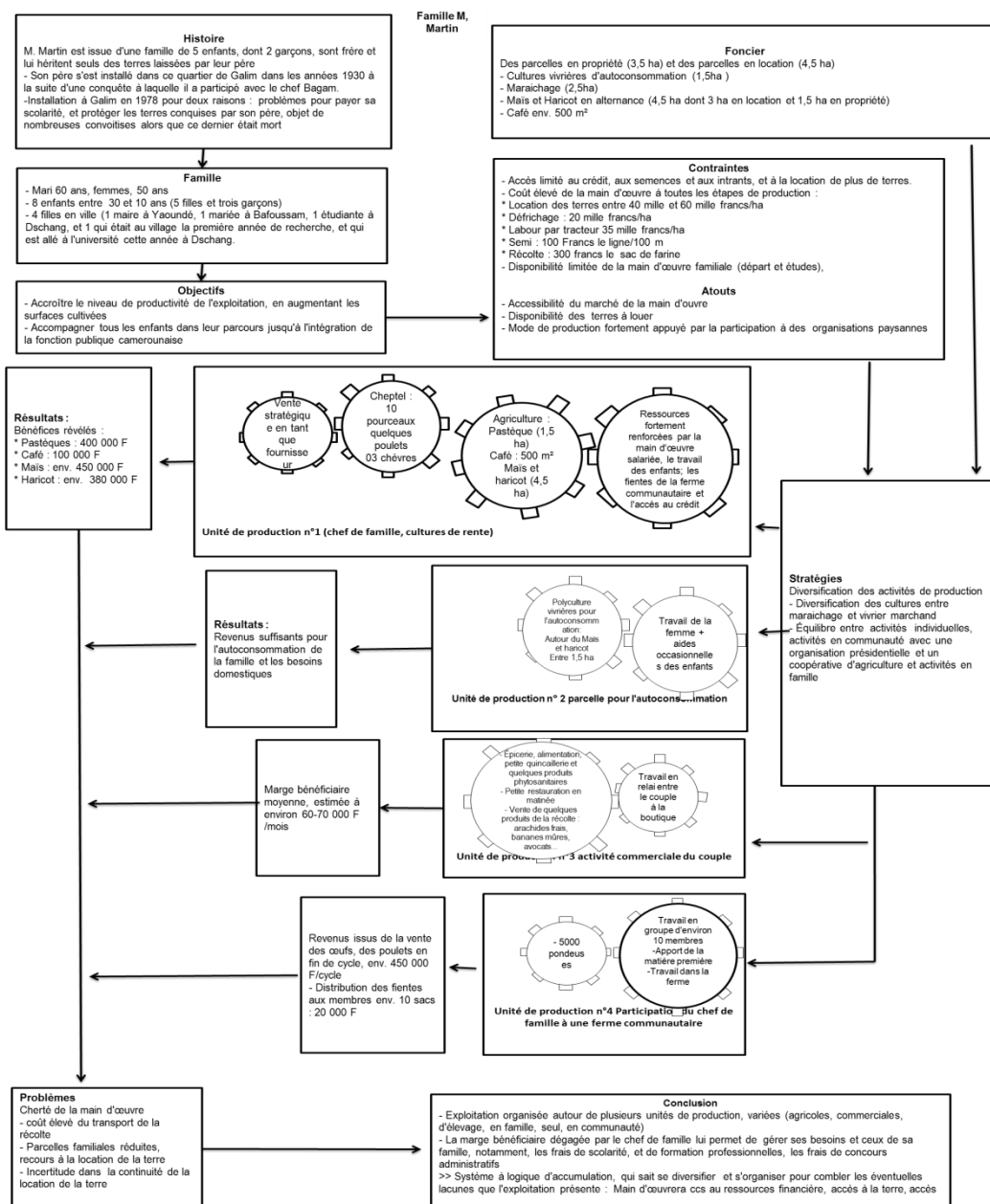
Au regard de cette configuration, quelques résultats sont à souligner : primo, l'autoconsommation est assurée. Et au-delà de l'autoconsommation, la famille de par ses activités nombreuses réussit à dégager un bénéfice.

Planche 11 : Entourage famille de M. Flaubert



Source : données des enquêtes, Galim et Fokoué, 2018

Planche 12 : Schéma du fonctionnement de la famille de M. Martin,



Source : données des enquêtes, Galim 2016

7.4.2- Parcours de quelques jeunes

Léa

A 29 ans, Léa est la première représentante de la famille 4. Elle vit en couple à Yaoundé avec son copain, le père de ses deux filles. Son parcours se présente en 5 grands moments, qui vont du confiage chez son oncle à son installation définitive à Yaoundé, en passant par une courte période de retour chez ses parents, des années de lycée très difficiles, et un détour rapide par Douala.

Jusqu'à l'adolescence, Léa est confiée à son oncle, dans un quartier voisin au village. Très vite dès l'enfance, elle entre en rébellion. Elle vit une enfance conflictuelle avec la femme de son oncle, et puis son oncle. Elle estime n'avoir pas assez de liberté, et ne semble pas soucieuse de ses études. Ici, la légitimité de l'autorité de son oncle ne s'est jamais affirmée. À partir du collège, cette négligence va devenir un problème et de nombreux redoublements vont s'enchaîner, jusqu'au premier échec de l'examen du BEPC. À la suite de cet échec, elle est récupérée par ses parents. Puis elle ajoute :

« Pendant toute une année, je n'ai droit ni aux sorties, ni aux balades entre amies, ni à aucun caprice. Et cette année se couronne de réussite au BEPC »⁸¹.

Malgré l'autorité restaurée chez ses parents, Léa a toujours eu des envies d'indépendance. Elle explique que c'est pour cette raison qu'elle choisit quand cela s'imposait de faire des études de comptabilité. Elle doit aller chez sa grande sœur qui habite près du collège technique qui dispense des formations en comptabilité. Une fois de plus, l'autorité de sa sœur n'est pas assez forte pour l'encadrer. Commence alors une autre étape, celle des difficultés

⁸¹ Entretien avec Léa, Galim 2017.

scolaires. Cette période se divise en deux grands moments : les années de 1^{ère}, et les années terminales. La classe de 1^{ère}, elle doit la refaire trois fois : la première année, elle reconnaît ne pas être prête. La deuxième, elle pense que le professeur de comptabilité a été irresponsable et le programme n'a pas été couvert. Or il est impossible de réussir si cette matière n'est pas maîtrisée. Quant à sa réussite au 3^e essai, elle explique la devoir à une remise en cause personnelle et un travail de groupe acharné. Avec des camarades de classes, ils faisaient des veillées d'études et des séances d'exercices préparatoires. Puis viennent les années terminales. Elle doit refaire deux fois la terminale. Une première fois parce qu'elle a été renvoyée en début d'année pour grossesse. Sa première fille naît pendant les vacances, et l'année qui suit, elle réussit son examen.

Commence une autre phase, celle de son périple à Douala. Ayant réussi le Baccalauréat, elle commence une formation en comptabilité à Galim :

« Après mon Bac, je suis en formation en comptabilité à Galim. Mais je me rends compte que le formateur n'a pas de connaissances approfondies dans les logiciels comptables. Il me donne une formation de secrétaire avec Word ou Excel. J'ai dit à mon père qu'il fallait reprendre son argent, car j'allais aller ailleurs. Le formateur n'a pas voulu donner l'argent, mais je suis partie quand même. Ma grande sœur a accepté de m'accueillir, et je me suis inscrite dans un institut de formation en comptabilité. C'est mon père qui a payé mon voyage et mes frais d'inscription ». ⁸²

Mais une fois de plus, ne supportant pas l'autorité, elle se fâche avec la belle-mère de sa grande sœur. Ajouté à cela la difficulté à supporter elle-même les charges de sa fille et les siennes, elle décide d'aller quelques temps à Yaoundé chez son copain. Sa présence à Yaoundé constitue l'étape actuelle de son parcours. Parce qu'il y a une filiale de son école de formation à Yaoundé,

⁸² Entretien avec Léa, Galim 2017.

parce que son copain supporte toutes leurs charges, parce qu'elle s'est rendu compte qu'elle était de nouveau enceinte, le séjour à Yaoundé s'est transformé en cohabitation définitive. Tous les projets de sa vie actuellement doivent s'arrimer à cette nouvelle donne. Elle a obtenu son diplôme de comptable, elle recherche du travail à Yaoundé, de même qu'elle participe à des concours administratifs pour enseigner la comptabilité. Elle a aussi pour ambition de monter sa propre entreprise commerciale. Et ça ne lui pose pas de problème, au contraire, de commencer par un petit commerce de vivres frais ou de produits de beauté.

Madeleine

Madeleine a 22 ans, elle est célibataire et n'a pas d'enfant. Elle étudie la géographie à l'université de Dschang. Elle est 4e dans cette famille où beaucoup de jeunes font des études et finalement partent pour poursuivre leurs études supérieures. Le parcours de Madeleine est linéaire avec une date charnière au moment de la réussite du Bac, un avant qui constitue la période de vie au village, et un après qui est la période actuelle des études universitaires.

Relativement à la vie au village, Madeleine a tout d'abord un sentiment général d'une vie saturée par les travaux domestiques, champêtres, et scolaires. En effet, très tôt elle doit assurer les tâches domestiques de la maison. Et encore plus au moment de la séparation de ses parents. Sa grande sœur étant confiée à l'un de ses oncles, elle devient la fille aînée de fait, et doit s'occuper même parfois de ses grands frères. Pourtant malgré cette charge, elle réussit très bien dans ses études, au point d'en attirer la jalousie des voisins.

- Quand tu parles de jalousie des voisins tu veux dire
quoi ?

- Je veux dire qu'on me disait, fait attention à ce que tu manges, où tu vas, car on peut t'empoisonner. Les gens ne sont pas content quand quelqu'un d'autre que leurs enfants réussit. En plus, une fille à l'école. Une voisine m'a dit un jour, si tu continues comme ça tu ne vas jamais te marier, les hommes n'aiment pas les femmes qui ont trop fréquenté.⁸³

Malgré cela, elle va réussir à toutes ses années scolaires, du primaire au lycée, ainsi qu'à tous ses examens : le CEP, le BEPC, le Probatoire et le Baccalauréat. Cet état de réussite a été aussi décisif dans la construction de son parcours, car ainsi a-t-elle pu faire abstraction des jalousies des voisins, de l'atmosphère pesante du fait de la séparation de ses parents, et surtout la force et le courage de s'affirmer en tant que femme indépendante, forte, qui imposera le respect à son mari et à son entourage. En effet, elle explique :

« Moi une chose qui me motivait c'était quand je regardais la séparation de mes parents, je me disais que si ma mère avait les moyens de nous éduquer toute seule on aurait moins souffert, on serait parti avec elle. Mais aussi qu'une femme qui est indépendante subit moins le chantage de son mari. Alors que quand tu es là tu ne comptes que sur lui ou sur les parcelles qu'il te donne à cultiver, il peut faire de toi ce qu'il veut.

- Mais pourquoi tes parents se sont séparés ?
- Parce que des gens ont raconté au quartier que ma mère trompait mon père.
- Mais ça n'a rien à voir avec l'indépendance ? Si ?
- Mais si, si ma mère était indépendante, d'abord on allait la respecter au village, on n'allait pas dire n'importe quoi sur elle. En plus elle aurait eu le courage d'affronter mon père. Mais elle avait trop peur.
- Qu'est ce qui s'est passé alors pour qu'elle revienne ?
- Un jour un ami de mon père l'a conseillé. Il lui a dit qui t'a confirmé qu'elle te trompe ? Il a réfléchi, il a vu qu'il ne savait même pas. Il a convoqué ceux qui colportaient la rumeur, et tout le monde a dit qu'il n'a jamais dit ça. On ne savait même pas avec qui on racontait qu'il la trompait. Alors mon père a pris son courage et il est allé chercher sa femme

⁸³ Entretien avec Madeleine, Galim 2017.

chez ses parents... Pour moi c'était le plus beau jour de ma
vie...⁸⁴

Dans la phase actuelle de sa vie, Madeleine est étudiante. Ce moment peut se subdiviser en trois sections : l'impossibilité de poursuivre ses études en langues anglaises dans la partie anglophone du Cameroun à l'université de Bamenda. Un de ses oncles qui y habite leur dit qu'il ne réunit pas les conditions pour l'accueillir. Sans donner trop d'explications, comme une façon polie de dire non. Ensuite elle va s'inscrire à l'université de Dschang où elle étudie les lettres trilingues, français-anglais-italien, selon le souhait de ses parents. Ça pourrait lui ouvrir les portes si elle devait aller à l'étranger poursuivre ses études, avait indiqué son père. Mais elle se rend compte que ces études ne lui correspondent pas. Elle rate plusieurs examens, et doit reprendre son année. L'année qui suit, elle décide de s'inscrire en géographie. Son père n'est pas content, mais il ne lui dit pas non. Et en plus de cela elle entreprend de s'insérer socialement dans le milieu étudiant. Elle se fait parrainer par un ressortissant de son village via l'association des étudiants de Galim. Elle se fait aussi des amies avec qui elles passent du temps, participent à des activités au sein du campus, de l'association des ressortissants du village, mais surtout étudient ensembles. À partir de là, les études de géographie sont réussies, et elle n'a pas besoin de revenir en session de rattrapage.

« Pour moi, ce qui a le plus compté dans ma réussite jusqu'à présent ce sont les gens qui m'entourent. D'abord quand nous étions séparés de notre mère ; mes oncles et tantes me parlaient beaucoup. Ils m'encourageaient à prendre soin de moi et de ma famille, ils disaient que les études c'est tout ce que je peux faire pour réussir ma vie. Il y avait aussi une voisine au village. Elle m'a étonné. Elle me faisait venir chez elle, et me donnait des conseils. Même pour prendre soin de moi. Même sur la sexualité. Un jour elle m'a dit qu'elle voulait que plus tard j'épouse son fils. J'ai eu peur et je ne suis plus repartie là-bas. Son fils sortait avec ma grande sœur... aussi ici, à Dschang, j'ai un parrain qui est prof à

⁸⁴ Entretien avec Madeleine, Galim 2017.

l'université. Je ne peux pas trop faire des bêtises... j'ai des amis simples dans l'association des jeunes de Galim. Mais j'ai deux bonnes copines avec qui on se motive pour être les meilleures. On a les meilleures notes et on participe à plusieurs activités sur le campus... ». ⁸⁵

Dans cet élan de confiance, mais aussi pour préparer son avenir, elle fait des formations parallèles en informatique, et prépare des concours administratifs (école normale supérieure, école de police, école nationale d'administration, école des douanes...).

Paul

Paul est un autre exemple de jeune qui après un détour en ville a terminé son parcours au village. Des éléments de son parcours pourraient nous éclairer sur les raisons du départ des jeunes en ville, si nous captons ce qui le détermine à retourner et à s'installer en milieu rural. Il a aussi été éduqué et élevé à plusieurs endroits : chez ses grands-parents, chez ses parents, chez sa tante en ville... Paul a 25 ans, et il est célibataire. 5 grands moments ponctuent son parcours : des années de confiage à sa grand-mère jusqu'à l'âge de 10 ans, puis les années scolaires au lycée, son arrivée en ville, ses années d'indépendance, et le retour au village.

Paul décrit ses années chez sa grand-mère comme des « années ratées ». Il explique par la suite qu'elles sont ratées sur le plan scolaire et sur le plan domestique, parce que sa grand-mère n'exerce aucun suivi, aucune autorité, aucun contrôle. Même les règles d'hygiène ne leurs sont pas inculquées. Au contraire, toutes les tâches ménagères leurs sont dévolues.

« Par exemple, elle ne savait même pas si j'allais à l'école, si j'avais les fournitures, quand c'était la période de classe ou pas. Avec ma petite sœur, on faisait ce qu'on

⁸⁵ Entretien avec Madeleine, Galim 2017.

voulait. Il m'arrivait de nombreuses fois d'aller me coucher sans prendre de douche. Comme il faisait noir, elle me demandait si je me suis lavé, je lui disais oui. Il suffisait que ma sœur ne se soit pas non plus lavée pour qu'ensemble on mente... Et puis on faisait des choses qui nous dépassaient par rapport à notre âge. On allait aux champs comme des grandes personnes, avec chacun sa houe et son panier pour ramener la nourriture. On portait des charges lourdes d'ignames, de haricot par exemple pour amener au marché pour que ma grand-mère vende. »⁸⁶

C'est normal dit-il car leur grand-mère est vieille, mais en même temps, eux sont encore jeunes et ne peuvent pas encore être autonomes. À l'âge de treize ans, Paul retourne vivre chez ses parents, laissant sa sœur seule chez leur grand-mère. C'est alors qu'il découvre en entrant en 6e, les lacunes scolaires, et à la maison, les lacunes domestiques et comportementales qu'il a accumulées chez sa grand-mère. Paul ne sait ni lire ni écrire, il ne supporte pas l'autorité parentale, a du mal avec l'hygiène. Après trois années au village, il est de nouveau confié, cette fois à sa grande sœur à Bafoussam. Il raconte que l'école en ville lui fait peur, et l'intimide. Il refuse catégoriquement d'y retourner, et se lance dans la vente des beignets que sa grande sœur se charge de faire pour lui.

— Tu as juste dit que tu ne voulais pas aller à l'école et elle a dit ok ?

— Non elle a insisté, elle a même acheté des fournitures, et m'a inscrit dans un collège à Bafoussam. Mais je ne suis jamais parti. Je sortais le matin et j'allais me balader en ville alors qu'on croyait que j'étais à l'école. On lui a dit au quartier que je ne vais pas à l'école. Elle m'a dit tu vas alors vendre les beignets.

— Tu préférerais vendre les beignets ?

— Honnêtement oui. Je me promenais avec au marché. C'était pour moi comme une distraction...⁸⁷

⁸⁶ Entretien avec Paul, Galim 2017.

⁸⁷ Entretien avec Madeleine, Galim 2017.

Quelques mois plus tard, il désire être indépendant, car les recettes sont gérées par sa grande sœur. Commence alors une période pendant laquelle il est « porteur » au marché de la ville. Après insistance de sa grande sœur qui lui indique que ce n'est pas là un métier, il décide de faire une formation en mécanique automobile. Il n'aime pas, abandonne et se lance dans une formation en soudure métallique. Cette autre formation, il ne la termine pas non plus. En formation, on ne reçoit pas de salaire. Alors, Paul se relance dans les boulots rémunérateurs. Cette fois, il sera moto boy. Ce travail lui ouvre les portes de l'indépendance. Il prend une maison en location, quitte le ménage de sa grande sœur, et fort de son expérience de mécanicien et celle de moto boy, il commence une formation pour devenir mécanicien pour camions. Malheureusement, ces années d'indépendance n'ont pas abouti à une formation complète ou à un travail, un emploi pour Paul.

C'est dans ce contexte que Paul entame alors la phase actuelle de son parcours, celui du retour au village. Quand on a été en ville toutes ces années, le retour au village est un acte fort. Aux yeux de qui ? Du chercheur ou du sujet ou de l'entourage ? Et pour quelles raisons ?

Il s'explique de la manière suivante. Ayant terminé sa formation en mécanique des camions, Paul ouvre un garage qui pendant de long mois ne marche pas. Parce qu'entre temps il faut vivre, et qu'il est en location, Paul commence à faire le travail de mototaxi. En se rendant au village avec sa moto, il se rend compte que dans cette zone la moto connaît un succès important. Il décide alors de s'installer au village, de réduire les coûts du loyer, et de faire la moto sur la ligne Galim-Mbouda. Ainsi peut-il être en ville tous les jours sans souci. Pour lui ce repli n'est pas de la résignation, mais une ambition, une stratégie car au travers de ce retour, il sent plus stable, et peut plus sereinement envisager son avenir. Le plus important maintenant qu'il est stable est de s'acheter un véhicule

de transport, après il pourra se construire, et plus tard, il pourra se marier.

Rachel

Rachel a 20 ans et est en année terminale au lycée. Avec les précédentes sœurs (Dans l'échantillon, Madeleine et Léa) qui sont parties pour poursuivre des études, nous avons voulu capter avec Rachel comment le projet du départ se construit dans ces cas-là, car elle aurait pu cette année déjà réussir son bac et s'en aller. Elle a donc déjà tous les éléments de son projet de départ qui sont prêts.

Comme dans la plupart des cas, les enquêtés qui suivent une trajectoire de continuité ont en général un parcours prévisible. Son parcours s'articule autour de trois phases :

Une première phase de confiage chez sa grand-mère avec son frère Paul. Paul et Rachel ont été confiés à leur grand-mère alors qu'ils étaient encore enfants. Paul est retourné le premier chez ses parents pour continuer ses études au lycée. Mais Rachel ne peut pas abandonner seule sa grand-mère. Elle doit alors faire des distances plus longues pour aller au lycée. Pendant cette période, les parents essayent de la faire revenir à la maison les weekends et les vacances pour renforcer son éducation. Or ce va-et-vient entre chez sa grand-mère et chez ses parents est perçu comme un double emploi dans l'exercice des travaux champêtres, des tâches domestiques. Mais ayant constaté les tares importantes dans son éducation, et surtout un échec au BEPC, les parents de Rachel la rappelle dans la maison familiale. D'autres enfants alors plus jeunes sont confiés à la grand-mère. Si le retour a été plus difficile pour son frère, cette période est pour Rachel une période de rachat. Les charges domestiques sont allégées et sa concentration à l'école lui permet de réussir son BEPC.

Pendant les années de confiage chez sa grand-mère, Rachel dit avoir été élevée davantage dans les travaux ménagers et des champs qu'à l'amour de l'école. Elle a vécu dans la surcharge entre toutes ces tâches et la nécessité de se concentrer sur sa formation scolaire. Pourtant aujourd'hui, ses projets ne sont définis que par rapport à ses études. Elle refait pour la troisième fois le Baccalauréat, et espère poursuivre des études universitaires, afin de mieux préparer son intégration dans la fonction publique. Elle s'intéresse aux métiers d'infirmier, enseignant, ou encore policier

CONCLUSION SUR LA C3

Ici comme dans les autres exploitations, la configuration fait du chef de famille l'acteur central du dispositif productif. Ici plus que partout ailleurs parmi les familles de l'échantillon, la configuration est très « sophistiquée ». Elle est dans doute le fruit de plusieurs longues années d'expériences en tant qu'agriculteur, mais elle est aussi le résultat d'une capacité de s'entourer de la famille qui est exceptionnelle. Cette capacité-là permet que 4 pôles de production fonctionnent en même temps dans l'exploitation.

- La production domestique : ici, le père et les enfants travaillent au développement du cheptel ; la mère, des amies à elles, de la famille éloignée et les enfants cultivent des parcelles dont les récoltes sont destinées à la consommation.

- La production commerciale, vivrière marchande, et maraichère : elle est sous la conduite du chef de famille qui, pour le faire, mobilise de la main d'œuvre salariée, journalière ou à la tâche, loue un tracteur, obtient des emprunts d'un établissement de microfinance, et loue pour cette activité des terres. Pour les activités maraichères, il bénéficie aussi de l'aide des membres de son GIC, qui dans les périodes de fortes activités (récoltes, traitement) viennent lui donner un coup de main. Ce travail est en principe soumis à une condition implicite de réciprocité.

- Le travail en coopérative. Ce travail consiste en deux aspects. Le premier vise à mettre en commun des ressources (force de travail, emprunts bancaires et garanties communes, matières premières, etc. dans la production avicole). M. Martin participe donc à la gestion et l'exploitation d'une ferme communautaire d'environ 5000 poules pondeuses. Le second aspect de la coopérative consiste à créer avec un groupe de producteurs de maïs, une structure de vente groupée. Elle leur garantit de meilleurs prix, et le soutien en amont en fournissant les intrants et les semences agricoles.

- L'activité extra agricole. En plus de toutes les activités agricoles, ici, une activité commerciale (boutique alimentaire et mini quincaillerie au marché du village) est gérée par M. Martin et sa femme, qui s'organisent quotidiennement pour se succéder dans la boutique.

C'est donc l'ensemble de toutes ces stratégies de renforcement des ressources qui, en s'appuyant sur l'activation des liens et relations sociales, aboutissent à une forte capacité de mobilisation de cette famille. On le voit dans les résultats de l'exploitation : la famille réussit à assurer les besoins basiques : consommation, éducation, santé, quelques loisirs et voyages. Mais mieux, elle dégage assez de revenus pour envisager un parcours scolaire réussi et soutenu à tous les enfants. Ce soutien va au-delà du parcours scolaire, et accompagne les jeunes jusqu'au moment de leur installation dans la vie professionnelle. Toutes ces observations seront analysées en profondeur dans la partie qui va suivre

CHAPITRE 8 : FONCTIONNEMENT DES CONFIGURATIONS FAMILIALES AGROPASTORALES A GALIM ET FOKOUE

J'ai pris l'option de commencer la présentation de cette recherche en la situant dans le contexte des agricultures familiales. Car, les rationalités motrices dans ce mode d'agriculture sont essentielles pour l'intelligibilité des analyses que je présente. En les convoquant, le paysan et la dimension familiale de la production agricole, sont (re)mis au cœur des logiques de production (McIntyre *et al.*, 2009 ; Claeys, 2014 ; Peemans, 2016). Même s'il est vrai que le but de toute action productive est d'avoir le maximum possible de productivité, dans les familles rurales agropastorales, l'optimisation de la production dépend des circonstances — souvent — ponctuelles. Pour en rendre compte je propose de mobiliser ici la notion *d'optimum circonstanciel*. Souvent évoquée par Philippe De Leener, elle n'a pas encore reçue d'assise conceptuelle. Ces circonstances sont relatives, volatiles d'une exploitation à une autre. De fait, dans les exploitations observées, les rationalités (économiques) qu'on peut leur supposer, ne reflètent pas toujours la réalité de cette nécessité *circonstancielle*. Étant ponctuelle, cette nécessité est souvent bien identifiée. Il peut s'agir par exemple, d'augmenter la consommation de la famille à la suite d'un agrandissement soudain de celle-ci, de contourner les

caprices du climat ou de la nature (épidémies, sécheresse...), des contraintes du cours d'une matière première, d'une nouvelle politique sectorielle, etc. Le plus souvent donc, la configuration des exploitations, les modes de production, le type de production, et les consommables répondent à la nécessité d'une optimisation circonstancielle de la production.

Mais au-delà de la forme, ce sont les mécanismes concrets pour répondre à des circonstances particulières qui m'intéressent. Dans cette logique, contrairement à l'idée des capacités (Sen, 2000) que l'école des précurseurs des SFM suggère de considérer (Sourisseau et al, 2012) comme moteur des aspirations de la famille à faire ou à être, il me semble que la réalité rurale Bamiléké actuelle est plus brutale. Les exploitations se configurent moins en fonction des aspirations (supposées libres) des familles. Au contraire, elles se reconfigurent dans l'incertitude, en se réadaptant au fur et à mesure, en composant avec des contraintes et des opportunités qui se présentent à elles. En toute logique, les modes de leurs fonctionnements, puis les ressources qu'elles possèdent et celles qu'elles mobilisent dans l'optique de la production, tout comme les stratégies de production qu'elles mettent sur pied, doivent ici être soupesées. Ce sera l'objet de la première partie de ce chapitre. Dans les parties suivantes, je montrerai, eu égard à ces logiques et au contexte Bamiléké, de quelles manières et par quels mécanismes les configurations sont construites.

8.1- LOGIQUES DE PRODUCTIONS DANS LES CONFIGURATIONS AGROPASTORALES À GALIM ET FOKOUÉ

Dans les exploitations, l'optimisation de la production, en fonction des circonstances, vise à assurer l'autoconsommation de la famille, diversifier les risques, multiplier les sources de revenus.

8.1.1- Assurer l'autoconsommation de la famille

La satisfaction des besoins alimentaires de la famille est le but premier de toutes les exploitations. C'est la fonction productive de base. Alors, la répartition du travail et des terres vise à permettre que ce besoin soit garanti. Les chefs de famille prennent donc le soin d'y affecter des terres, et les femmes sont chargées d'assurer les activités agricoles y relatives. Les activités qui visent à garantir l'autoconsommation constituent la première unité de production dans toutes les familles. Dans l'ordre des priorités, c'est quand cette fonction est garantie que l'exploitation envisage de s'étendre à d'autres activités. Mais, lorsque les activités qu'elle mène ne satisfont pas encore les besoins alimentaires, on a un premier élément de réponse à l'état de la configuration déliante, comme celle de Madame Hélène. Elle ne peut pas facilement envisager d'autres activités que celles liées à l'autoconsommation, quand cette dernière n'est pas encore assurée. Par contre dans les deux autres configurations, celles intermédiaires et celles *reliantes*, parce que cette fonction est déjà assurée par la mise à disposition des parcelles, de l'implication des femmes et des enfants, les maris peuvent envisager d'autres activités, exploiter la terre pour d'autres motifs.

En identifiant la fonction d'autoconsommation, il devient évident que le rôle de la femme dans la dynamique configurationnelle est central. C'est sur elle que repose la stabilité de l'exploitation, l'essentiel de l'activité non marchande, et la possibilité d'envisager d'autres unités de production au sein de l'exploitation. Dans un paragraphe conclusif de l'une des ses études sur le genre chez les agricultrices Bamiléké Guétat-Bernard écrit que : «La place des femmes au travail et les effets des politiques de modernisation agricole montrent ainsi [que] l'association symbolique du travail des femmes à l'espace domestique et aux activités reproductives et non marchandes s'est traduite, par un insuffisant accompagnement des

innovations portées par les femmes, autant par la profession que par les politiques publiques» (Guétat-Bernard, 2015 P. 14)⁸⁸.

Dans cette logique, « la déconstruction des rapports dichotomiques productif/reproductif, marchand/non marchand » (Guétat-Bernard, 2015) doit faire partie des fondements de l'analyse de genre. Dans ce travail, ce constat éclaire davantage sur le rôle de la mère dans les familles. On a pu voir que, tant Mme Hélène que les épouses de M. Martin, au moment où il fallait suppléer au paiement des frais de scolarité des jeunes, ont très rapidement été dans l'incapacité de le faire pour longtemps. Cantonner les femmes aux fonctions reproductives ou non marchandes a donc des conséquences sur le parcours des jeunes (éducation, santé, loisirs).

Au-delà du constat de l'insuffisance sa prise en compte par la « profession » et par les politiques publiques, il me semble que cette thèse montre la complexité de la prise en compte de la place de la femme, entendue ici comme la femme dans son rôle de mère et d'épouse au sein d'une unité de vie qui est aussi une unité de production et de reproduction. Si on part en effet du principe que c'est bien elle qui assure la stabilité de la configuration, mais qu'elle doit aussi pouvoir suppléer, en lieu et place du mari, à la satisfaction de certains besoins des jeunes. Alors les politiques, pour rester dans le sillage de Guétat-Bernard, devraient davantage prendre en compte le rôle stabilisateur que jouent les femmes dans les configurations au moment où se mettent sur pied les projets/programmes d'autonomisation, d'empowerment ou même de mainstreaming des femmes.

⁸⁸ Ce qui veut dire que l'innovation dans la ferme (l'unité familiale) dépend de l'innovation dans l'organisation de la vie domestique

8.1.2- Diversifier le risque

Dans de nombreuses études, celles en particulier centrées sur la théorie de la nouvelle économie des migrations de Stark (1984), le risque fait référence à la migration comme stratégie. Piget l'exprime en avouant que ladite théorie : « ne conteste pas cette relation entre risque et migration mais y ajoute, en quelque sorte, une relation inverse en considérant la migration comme une stratégie de gestion de risque en elle-même. Oded Stark souligne dans cette théorie que, dans la perspective d'une rationalité familiale, envoyer un membre du ménage en migration peut s'apparenter à une diversification spatiale du risque plus qu'à une maximisation des rendements économiques espérés (Stark, 1984). L'émigration devient une assurance contre les aléas conjoncturels (sécheresse, chômage, etc.), tout particulièrement dans des pays où des solutions d'assurances institutionnelles (assurances des récoltes) n'existent pas. Cet élargissement conceptuel de la notion de risque permet de comprendre pourquoi un fils ou une fille de paysan peut migrer vers la ville ou vers l'étranger même si la probabilité d'y trouver un emploi reste faible et si, de manière générale, sa productivité pourrait être plus élevée dans le domaine familial : avoir un enfant à l'étranger peut ne pas être optimal en période de récoltes « normales » mais vital en cas de crise » (Piget, 2013).

Pourtant, on a pu le voir dans les récits des jeunes interrogés, et dans les dires des parents, que la mobilité, ou la migration des jeunes non seulement comme l'affirme Piget ici n'a pas pour but la maximisation des rendements économiques de l'exploitation, car les initiatives sont souvent individuelles, ou basées sur la réussite personnelle des jeunes, mais ne visent pas non plus à limiter les risques dans un ménage qui serait dans l'impossibilité de subvenir aux besoins de tous ses membres. Les départs des jeunes ne rentrent donc pas dans cette rationalité-ci. Par contre ce que j'entends ici par risque fait référence à la production agricole. Les caprices du climat, les insectes ravageurs, l'intensité du travail requis

pour certaines cultures (maraichères en particulier), font que les exploitations diversifient les cultures. C'est donc en partie pour ces raisons que dans la plupart des exploitations, les cultures sont diversifiées. En témoignent les associations complexes de cultures telles que décrites dans les exploitations observées.

Il faut aussi noter qu'il y a une contrainte de calendrier agricole d'une part qui commande que certaines cultures soient pratiquées à certaines saisons et pas d'autres, et d'autre part, la nécessité pour la consommation de pratiquer la polyculture, qui garantit la production des aliments variés pour l'équilibre alimentaire. Ces exigences ne font pas partie du risque, mais plutôt de la rationalité des pratiques agricoles.

8.1.3- Diversifier les sources de revenus

On a tendance à croire que la pratique de la pluriactivité est un phénomène nouveau dans les sociétés rurales, notamment africaines. Jean-Marc Ela (1994) rappelle que les sujets ruraux camerounais sont avant tout des pluriactifs : chasseurs cueilleurs, agriculteurs et éleveurs. C'est la colonisation qui a limité les droits des indigènes à la fois dans un territoire, mais aussi dans des activités⁸⁹. Avec l'introduction des cultures de rentes (café, cacao, hévéa, coton...), le colonisateur a davantage limité la prétention à la pluriactivité des paysans. C'est avec l'avènement de la crise des matières premières, la dégradation des termes de l'échange et chez les Bamiléké la mort du modèle du producteur-exportateur (Fongang, 2008), que petit à petit, les paysans ont commencé à rechercher la diversité dans les activités.

Aujourd'hui, la pluriactivité est devenue une réalité dans le fonctionnement des familles rurales africaines (Sourrisseau, 2014 ;

⁸⁹ Code de l'indigénat de la colonisation française en Afrique

Bosc et al, 2015). Dans la description des activités des familles, la diversification des activités est apparue comme une opportunité de renforcement de la capacité productive des familles. Les activités extra agropastorales ne sont donc pas complètement autonomes : elles dépendent entre autres choses, du temps libre qui peut être dégagé après les activités agropastorales, mais aussi comme on a pu le voir, de la capacité des familles à mobiliser des entourages et des ressources autour d'activités variées⁹⁰.

Une première analyse permet d'établir une corrélation entre la pluriactivité et la rentabilité des exploitations. En effet, dans les configurations *déliantes*, comme c'est le cas chez Mme Hélène, la faible capacité de mobilisation de l'entourage, limite fortement la possibilité de se lancer dans d'autres activités, en dehors de l'exploitation. D'ailleurs, même dans ladite exploitation, les activités sont très peu variées. C'est pourquoi les configurations *déliantes* ne sont pas aptes à sortir les familles de la précarité. La logique de production est une logique de décapitalisation, d'appauvrissement. Dans la même logique, les configurations intermédiaires, sont caractérisées par une certaine capacité des familles à mobiliser des entourages, même si cette capacité reste insuffisante dans l'ensemble. Elle permet néanmoins d'assurer, à minima, les besoins en consommation des familles concernées. En général, dans les configurations intermédiaires, la possibilité de pratiquer la pluriactivité n'est pas non plus développée. Le cas de M. Flaubert est illustratif de cette réalité. Chez lui, en dehors de ses activités de guérisseurs, qui sont très peu prenantes en termes de temps et de moyens financiers investis, l'essentiel des activités pratiquées sont des activités agropastorales. Il allie bien maraîchage, cultures vivrières marchandes et d'autoconsommation et petit élevage.

⁹⁰ On peut s'étonner pourtant que les récentes lois en matière d'agriculture, notamment les instruments OHADA, aient pour objectif de spécialiser les activités (spéculations) et les modes d'organisation (modèle d'association, ou d'entreprise) dans une perspective de rentabilisation à l'inverse des rationalités anti-aléatoires. Et ce malgré l'accentuation des risques dus aux changements climatiques.

Enfin, dans les configurations *déliantes*, au-delà des pratiques agricoles variées dans l'exploitation, d'autres activités extra agropastorales sont exercées. Elles sont rendues possibles par la forte capacité de la famille à mobiliser des ressources et des relations utiles pour l'exploitation. Dans les configurations *reliantes*, la logique de production et une logique de capitalisation, d'accumulation. L'exemple de la famille de M. Martin montre bien par leurs diversités, l'importance des sources de revenu : revenus agricoles (cultures de rente, cultures maraichères, cultures vivrières marchandes et d'autoconsommation), revenus d'élevage (poulets, porcs, et chèvres), et revenus d'activités extra agropastorales (commerce).

La conclusion principale à tirer des observations et analyses ci-dessus est que, l'hypothèse d'une rationalité économique comme moteur des activités paysannes, est à tempérer. La recherche d'un optimum circonstanciel est ce qui, en première intention, guide les logiques configurationnelles des familles agropastorales à Galim et Fokoué. Les économies paysannes étudiées, au regard des développements précédents, sont en effet limitées, relativement à ce qui fait l'essence même de la rationalité économique : la possibilité du choix. Ces constats corroborent aussi les critiques fondamentales adressées à Sen, et l'utilisation qu'il fait du concept de capacités dans des contextes semblables : l'absence de choix. Car, les exploitations à Galim et Fokoué sont confinées dans un contexte de contraintes, et d'opportunités, comme cela est le cas pour la plupart des économies paysannes rurales d'Afrique subsaharienne (Bosc *et al.*, 2015 ; Phélinas, 2012, etc.). Il faut donc se garder de faire comme si les configurations familiales agricoles dans les milieux ruraux prenaient exclusivement les formes

recherchées par les acteurs, sans qu'aucune des influences extérieures⁹¹ à cette volonté-là soient à relever.

8. 2 - DES EXPLOITATIONS QUI SE CONFIGURENT DANS UN CONTEXTE DE CONTRAINTE

De nombreuses contraintes, générales au milieu Bamiléké, ou spécifiques à Galim et Fokoué existent, et leurs influences ne peuvent être ignorées dans la construction des configurations agropastorales. Il est évident que les configurations sont assujetties aux conditions du milieu socioéconomique, aux formes familiales et au cycle de vie et à la limite des ressources.

8.2.1- Contrainte dans les modes de production

L'un des facteurs les plus contraignants dans la configuration des exploitations à Galim et Fokoué, est relatif aux changements et résistances dans les mutations des modes de production. En pays Bamiléké en général, elle a trait au passage de la culture du café, vers un autre mode. Il est possible que dans certaines parties de la région, que la transition vers un autre mode de production soit complète. À Galim et Fokoué cependant, cette transition est en cours (Fongang, 2008). En effet, au regard des observations sur le terrain, les configurations relevées, sont encore calquées sur un mode de production binaire, entre cultures de rente et culture d'autoconsommation. Le café ayant disparu, à Galim comme à Fokoué, les exploitations essaient de se configurer de la même manière qu'à l'époque du café, mais sans le café.

⁹¹ Je pense ici entre autres choses, aux changements dans la natalité et la pression démographique, la répartition du travail, la valeur des richesses agropastorales produites, la migration des jeunes, la pluriactivité, les contextes socioéconomiques, politiques et environnementaux, etc.

On sait déjà que dans les configurations *déliantes*, la production se limite à satisfaire les besoins d'autoconsommation. Mais dans les configurations intermédiaires et *reliantes*, elle est étendue à la production pour la commercialisation. Dans la famille de M. Martin, les cultures de rentes sont essentiellement des cultures vivrières marchandes (maïs, haricot), alors que dans celle de M. Flaubert, ce sont des cultures maraichères (tomates, pastèques, poireaux, concombres, piments, etc.). La contrainte du mode de production est en quelque sorte liée au contexte. La priorité reste donc de produire pour consommer. C'est dire que, comme on l'a vu dans la première partie de ce chapitre, un pan important de la logique de production dépend des besoins de la famille. On ne peut donc pas envisager d'observer et comprendre les logiques de production, sans les ramener à la réalité familiale dont elle est le reflet. En priorité. Car, ce n'est que par la suite une fois l'autoconsommation assurée a minima, que la famille pourra s'investir dans la production de rente.

Pourtant, et sans ici porter de jugement de valeur, le modèle du producteur-consommateur-exportateur de la période de gloire du café, reste encore le modèle de référence des exploitations agropastorales à Galim et Fokoué. Dans cette logique, il y a une double fonction (consommation et commercialisation) qui, relativement aux ambitions des paysans, peut constituer un obstacle à la manière de penser, ou d'inventer l'exploitation agricole.

8.2.2- Contrainte en raison de la nature de la famille

Le deuxième facteur de contrainte lié au contexte social concerne la nature de la famille. Il y a dans la démarche générale mobilisée dans cette recherche, la possibilité qu'il lui soit opposé

l'existence d'études ou théories antérieures qui seraient explicatives des phénomènes qu'elle investit. La plus importante qui m'ait été opposée est celle de la famille souche décrite par Todd (1994). En s'appuyant sur des études réalisées par Delarozière (1950), Hurault (1970) ou encore Dongmo (1981), et donc des études qui ont parfaitement étudiées les fonctionnements de la société Bamiléké, Todd présente le cas spécifique de la famille Bamiléké, en expliquant qu'il est possible d'anticiper la façon avec laquelle elle entre en relation avec des agents sociaux externes, et son mode de fonctionnement interne.

En pratique, une famille souche est décrite de la manière suivante : « Le couple initial produit des enfants, lors de l'arrivée à l'âge adulte, un seul des fils se marie et produit des enfants sans quitter la famille initiale. Les autres ont le choix entre rester célibataires dans le groupe domestique d'origine ou de s'en aller, pour épouser une héritière, fonder une nouveau ménage, devenir prêtre ou soldat. Celui des fils qui assure la continuité du groupe domestique recueille non pas forcément la totalité de l'héritage, mais la terre et surtout la maison, qui matérialise la perpétuation de la famille à travers le temps. Les autres enfants sont dédommagés, en théorie du moins par des soultes en argent. L'élu, qui peut être désigné par une règle de primo géniture ou d'ultimo géniture, ou même par une décision libre des parents, reste, lorsqu'il est lui-même devenu père, sous l'autorité de son père. La corésidence de deux générations adultes illustre l'autoritarisme du système. La transmission à un seul enfant de la maison et plus souvent de la totalité de la terre, exprime l'indifférence au principe d'égalité. Le célibat des autres enfants, lorsqu'ils restent au domicile des parents trahit quant à lui l'inégalitarisme sexuel du système » (Todd, 1990, p. 38).

Todd en construisant ses typologies avait une intuition : il est possible d'identifier un nombre fini de types familiaux. Il me semble aussi qu'une des interprétations que l'on peut en faire est qu'en fonction des types auxquelles elles appartiennent, les familles sont enserrées dans des contraintes qui dépassent leur volonté propre. Apparaît en plus une nuance importante qui est que ces contraintes d'ordre socio-culturelles, avec l'évolution des sociétés, subsistent moins dans les formes (visibles) qu'elles prennent que dans les mécanismes fondamentaux (invisibles) qui les déterminent. Ainsi, si l'on ne trouve plus trois ménages se partageant un même patrimoine, il resterait des traces dans les façons de faire famille souche : l'importance accordée à la transmission (dans l'éducation notamment), le rapport à la hiérarchie (la notabilité), l'importance du « nom », etc.

Sans revenir systématiquement ou en profondeur sur l'application de la typologie de Todd aux familles que j'ai observées, je présente ici essentiellement les mécanismes de fonctionnement de la famille Bamiléké, comme des contraintes dans leurs fonctionnements.

On peut dans un premier temps relever que, la polygamie, le célibat des non-héritiers, ou l'exogamie sont des axiomes, car, la polygamie est en net recul. Des onze familles observées, seules deux sont polygamiques. D'ailleurs des études récentes montrent que le phénomène est en régression (Cottyn *et al.*, 2013 ; Fold *et al.*, 2013a et 2013b). Ce recul peut être important d'une génération à l'autre. En effet, les parents de tous les chefs de famille questionnés étaient polygames. Seul le père de M. Martin ne l'était pas. L'observation des familles Bamiléké demande alors que la prise en compte de la polygamie ne soit ni un axiome, ni un postulat de départ. Dans les familles polygamiques, la concurrence entre frères et la pression foncière sont plus fortes. La situation des jeunes dans les deux cas de figure n'est donc pas semblable. M. Matias raconte

qu'il a dû acheter des parcelles au village pour pouvoir s'installer, alors que jeune, son père lui avait plusieurs fois donné des parcelles. Elles avaient fini par être « arrachées » par des aînés.

Pour ce qui est des frères qui seraient obligés de rester célibataires, cet axiome ne correspond pas à la pratique dans les familles de l'échantillon. Au contraire, tous les enfants sont vivement encouragés à se marier. Pour eux, le mariage est perçu comme l'aboutissement, du parcours d'un « homme », ou d'une « femme » qui a réussi. Tous les jeunes interrogés ont dans leurs objectifs, de pouvoir faire un « bon mariage ». Cette forme a donc disparu, mais reste cependant la perpétuation de la figure du père, qui ne se fait pas que par le lignage, mais aussi par le nom. Chaque enfant donnera donc le nom de son père à l'un de ses fils, afin que le père continue de vivre dans sa famille, même s'il n'est pas héritier. La radicalité dénoncée entre polygamie possible du successeur et célibat des frères n'est cependant pas ou plus une réalité dans les familles observées. Plus important encore, au lieu du caractère anxiogène du privilège de l'héritier comme motif de la concurrence entre les enfants, ce serait plutôt l'individualisme des familles observées qui serait le principal motif de concurrence entre jeunes d'une même famille. Si Todd, (1994, p. 363) et Hurault (1970) ont avancé que la famille Bamiléké n'est pas individualiste, je montrerai que dans les contextes actuels, eu égard à leurs configurations (où configurer consiste à intégrer autant que cela est possible les individus-membres dans des unités de production autonomes), l'individualisation dans les familles à Galim et Fokoué est à la fois une stratégie et un objectif. En effet, la déroute des chercheurs non Bamiléké peut s'expliquer : « Une contradiction permanente caractérise cependant le fonctionnement de la société. Celui-ci est marqué par une forte solidarité agissante et un individualisme poussé à l'extrême. Une telle contradiction est peu évidente pour les non-Bamiléké, car elle est masquée par la forte

cohésion sociale, le respect de la hiérarchie⁹² et la soumission aux règles communautaires. Entraide et la solidarité se manifestent à l'occasion des joies et surtout des malheurs (naissances, mariages, décès, maladies, etc.). Paradoxalement, la réussite est individuelle. Elle donne lieu à l'ascension sociale. Une telle contradiction stimule l'effort individuel et entretient une concurrence permanente, voire une compétition entre les membres de la société. La réussite « se montre » par des signes visibles (style et nombre de constructions, taille de la famille et de la concession..). Acquis à l'extérieur, elle n'a de valeur que si elle se traduit par des faits concrets au village (construction d'une résidence secondaire par exemple). De telles dispositions auront certainement des influences sur les structures foncières » (Fotsing, 1995, P.136).

Un dernier argument important, concerne l'héritage, critère important chez Todd pour distinguer les différents types de famille. Il faut savoir que, chez les Bamiléké, l'héritier n'est pas connu avant la mort du père. En conséquence la corésidence n'est pas et n'a jamais été appliquée entre le père et l'un de ses enfants, en tant qu'héritier ou futur héritier en tout cas. Or Todd fait de la corésidence entre familles de générations différentes un indicateur important d'autorité de la famille souche (pour tenir trois ménages dans une seule « maison » il faut admettre une autorité plutôt forte et affirmée). Cette corésidence n'existe pas/plus. De même, l'idée

⁹² La hiérarchie ici fait sans doute référence ici à un trait de la famille souche typique qui prévaut donc... On peut donc avancer qu'un certain nombre de caractéristiques ont dérivé dans une perspective de plus en plus individuelle, où le nom, la réussite, la hiérarchie, la concurrence n'est plus tant liée à une famille, au devoir de reconnaissance des « siens », mais vaut en soi, pour des raisons de survie économique individuelle, plus que de survie « familiale ». Certains traits idéologiques de retrouvent donc mais la rationalité générale a profondément changé. On pourrait même lier cette notion à l'ethos de la notabilité que je développe plus loin dans le chapitre : de manière générale l'esprit différentialiste de la famille souche (il y a des supérieurs, il y a des inférieurs, et c'est normal) est bien présent, même si dans des formes bien moindres puisqu'il y a plus d'égalité dans ce type de famille que dans le modèle de Todd (surtout décrit à partir de l'Allemagne et du Japon faut quand même se le rappeler). Todd n'est pas parti de la famille bamiléké. Il a simplement observé que s'il y avait un endroit en Afrique où l'on pouvait trouver des similitudes à la famille souche ce serait notamment en pays bamiléké.

que les autres de la fratrie s'en vont parce qu'ils doivent se chercher en dehors de l'espace du nouvel héritier n'est pas tout à fait exacte, parce que lors du partage de l'héritage, tous les garçons reçoivent chacun une partie de la terre. Elle ne revient donc pas au seul héritier. Au contraire, si on devait suivre le raisonnement de Todd, c'est le fait de rester qui serait normal, car chacun des enfants est certain de recevoir une partie de la terre de ses parents. L'idée du départ forcé des non héritiers n'est donc pas fondée. Par exemple M. Flaubert est héritier. Pour l'instant, M. Flaubert exploite seul toutes les terres de la famille. Il craint pourtant de devoir céder les parcelles aux autres au cas où ceux-ci reviennent s'installer au village.

Il faut donc souligner que l'autorité évoque tout autre chose que la corésidence. Chez les Bamiléké, le mariage se fait en dehors de la famille élargie, et les enfants hommes ou femmes doivent habiter dès leur mariage dans un lieu qui leur est propre. J'ai pu me rendre compte dans les familles observées que l'autorité variait dans sa mise en œuvre et dans son efficacité en fonction des configurations familiales.

Si je veux simplifier la pensée de Max Weber, je dirai que l'autorité pour exister, doit être constituée d'au moins deux choses : le pouvoir et la légitimité du pouvoir. L'observation de l'exercice du pouvoir par types de familles révèle que l'autorité est sans doute différemment appréciée selon la nature de celui qui l'exerce, mais aussi selon l'objectif de sa mise en exécution, tant du côté des détenteurs dudit pouvoir, que de celui ou celle à qui il est adressé. Et alors, parce que les parcours des jeunes sont différents en fonction des types de famille, il me semble que l'exercice de l'autorité soit elle aussi variée.

Plusieurs conclusions peuvent cependant être tirées des critères utilisés par Todd lui-même. Première conclusion, en qualifiant le catholicisme de la société française de catholicisme zombie, il donne une piste de qualification de l'évolution de la famille

Bamiléké. Cette dernière ne serait-elle plus aujourd'hui que « *zombie* » d'une forme sans doute particulière du modèle de famille souche ? À l'échelle locale, cette famille zombie, commande d'être observée dans les aspects spécifiques de ses fonctionnements, de manière à ce que ce soit ces fonctionnements qui soient mis en lumière, en lieu et place de théories ou approches généralisantes qui n'ont d'intérêt qu'à des échelles bien plus petites (pays, continent, monde).

Mais quelles que soient ces divergences, la deuxième conclusion à retenir de ce développement c'est qu'en définitive le modèle actuel issu de mes observations sort de l'analyse classique toddienne en ce qu'il n'oppose plus comme le fait Todd, les deux mécanismes au cœur des façons de caractériser le faire famille (ou plutôt comme j'aurais tendance à le dire le « faire configuration familiale ») : l'exercice de l'autorité d'une part et le rapport à l'égalité entre frères d'autre part. C'est l'opposition des deux principes qui organise chez Todd et ses précurseurs la catégorisation des diverses structures familiales. Ce que montrent mes observations c'est que les deux principes existent bel et bien dans la famille bamiléké sans forcément s'opposer. Il y a là sans doute une piste pour enrichir les études sur les structures familiales.

Reste enfin (troisième conclusion) une confirmation que les modalités de l'exercice de ces mécanismes échappent à la volonté des acteurs, en étant le résultat de situations diverses et d'histoires plus longues, largement/partiellement inconscientes que les acteurs ne peuvent pas prétendre contrôler, mais qui déterminent encore les issues (liantes, déliantes) de leurs efforts.

8.2.3- Contraintes liées au cycle de vie

La troisième contrainte dans les dynamiques de configuration des exploitations est liée à l'impact du cycle de vie. De nombreuses

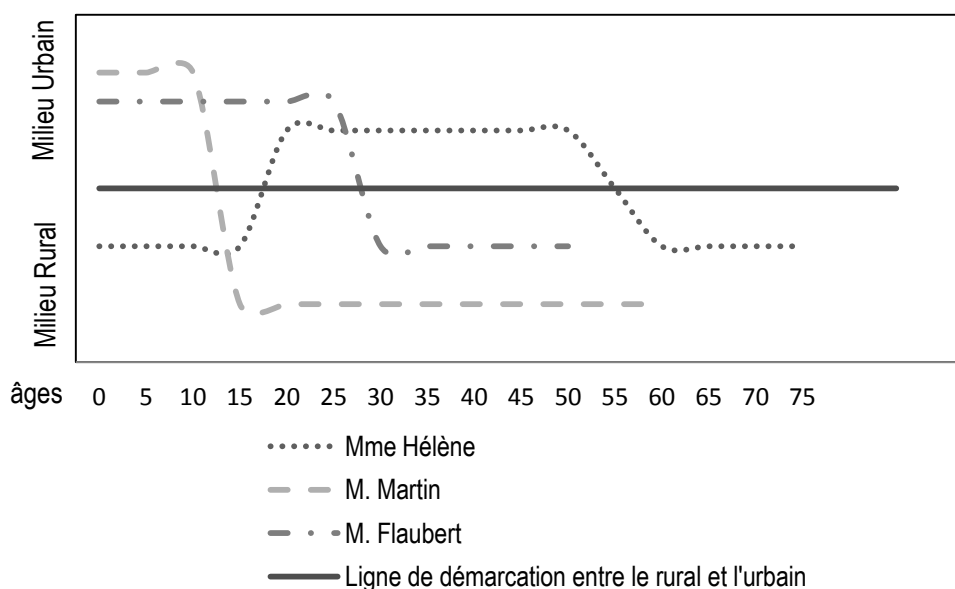
études ont envisagé l'impact du cycle de vie sur les mécanismes et fonctionnements sociaux. Modigliani fait partie des premiers auteurs à convoquer le cycle de vie pour analyser des comportements sociaux, en 1960. En réfléchissant à la théorie de la consommation de Keynes, il se rend compte que finalement, il n'y a pas que la richesse et le revenu qui influencent la consommation. Car explique-t-il, « la consommation [varie] au fil de la vie d'un individu. Globalement, l'épargne et le patrimoine fluctuent de manière différente au cours de la vie : la consommation augmente continuellement. Ainsi, au début de la vie, l'épargne est importante et le patrimoine est nul voire négatif (endettement pour les études...), et la consommation est relativement faible. [...] Lors de la période active, on assiste à un remboursement progressif des dettes et à une augmentation du patrimoine, l'épargne augmente en prévision de la retraite et l'augmentation du revenu permet d'augmenter la consommation et l'acquisition de biens patrimoniaux. En pareille période, l'épargne accumulée au cours du temps est consommée ainsi que le patrimoine (ventes de biens) pour assurer l'accroissement de la consommation au cours du temps » (Modigliani, 2012). Plus tard, Ekert (1980) et Villieu (2008), étudient la relation entre cycle de vie, consommation des ménages, et épargne. Courgeau aussi, dans une étude sur la région du Lauragais, démontre la relation qui existe entre le cycle de vie et les migrations (Courgeau, 1984).

Aujourd'hui le cycle de vie n'est plus une simple notion, mais un concept, construit autour des âges de la vie, et de leurs influences sur le comportement des acteurs. De façon générale, le cycle de vie serait alors, l'ensemble des étapes clés de la vie d'un individu. Il y en a trois principales : le début de la vie, la période d'activité, et la retraite (Modigliani, 2012, Ekert, 1980, Villieu, 2008...).

La nuance importante que ce concept apporte à l'analyse réside dans le lien que Courgeau établit entre cycle de vie et migration. Le graphique ci-dessous, retrace les tendances générales dans les

parcours migratoires dans les différentes configurations d'exploitation. Ici, seuls les chefs de familles des trois types de configurations retenues sont repris. L'idée n'est pas d'analyser le parcours migratoire, ce que je ferai plus loin, mais de souligner les contraintes auxquelles doivent faire face les exploitations, eu égard aux trajectoires migratoires des chefs des familles.

Planche 13 : Rapport entre le parcours migratoire des chefs de famille et la création de leurs exploitations agropastorales.



Source : Données de l'observation de terrain, Galim et Fokoué, (2016-2018)

En observant le parcours migratoire des chefs de famille des trois configurations d'exploitation retenues, plusieurs informations se donnent à voir. Elles sont relatives entre autres choses au lieu de leur naissance, de leur établissement pendant la période dite d'activité, et de leur retraite. Ici, l'importance des exploitations est corrélée au moment de l'installation dans le milieu rural. On peut

alors croire que le moment du retour a son importance dans la construction de la dynamique de l'exploitation. Pour ceux qui rentrent au moment de leur retraite comme Madame Hélène, la force de travail, la présence des enfants devenus grands, leur font défaut pour lancer une exploitation prospère. Si on considère aussi que le moment de la retraite n'est pas forcément un moment où ils ont une épargne importante, on peut comprendre le destin de ces exploitations. Par contre, si on regarde les exploitations les moins précaires, celles qui réussissent l'accumulation, ou celle intermédiaires entre autoconsommation et accumulation, on se rend compte que leurs chefs (M. Martin, M. Flaubert) sont relativement jeunes au moment de leur installation dans l'exploitation agricole.

En effet, M. Martin est venu dès l'adolescence sécuriser les terres de son père décédé. Il en a profité pour installer ses exploitations agricoles. Il a donc consacré l'essentiel du potentiel de sa période d'activité au renforcement des capacités de son exploitation. M. Flaubert, lui aussi est revenu au village au moment du décès de son père. Même s'il a dû attendre l'aide d'un chef de poste pour se lancer dans l'agriculture, il est encore relativement jeune, donc en période d'activité, quand il fait de l'activité agropastorale sa principale activité en 2007⁹³. Il a environ 40 ans.

En conclusion, on voit bien que la configuration de l'exploitation est indéniablement sous l'influence de l'âge du chef de famille, mais surtout, par le moment de son installation en milieu rural, et de la

⁹³. Sans procéder à une étude profonde de la configuration de son exploitation, on peut, à la lecture de la présentation de M. Etienne, jeune professeur au lycée technique de Galim, comprendre l'importance de l'âge du chef de famille dans la dynamique de son exploitation. M Etienne a une trentaine d'année, et on voit dans la configuration de son exploitation, qu'il y a une certaine rationalité, et une débauche d'énergie importante dans la répartition du temps, dans le partage des tâches entre sa femme et lui, mais aussi pour les stratégies de production proprement dites, la consommation et l'épargne, et ce malgré le fait que son exploitation soit récente. De la même façon, toutes les exploitations à configurations déliantes, ont à leurs têtes des chefs de familles âgés, qui se sont installés tard dans l'activité agricole (souvent au moment du retour au village après la retraite).

mise sur pied de son exploitation. En réalité, le cycle de vie influence aussi la configuration des exploitations. De deux manières :

La première est relative au cycle de vie de l'exploitation elle-même. Lorsqu'elle est nouvelle, l'exploitation est en construction. Elle doit trouver le bon équilibre, la meilleure façon de produire, etc. l'exploitation de M. Flaubert est relativement jeune (depuis 2007), contrairement à celle de M. Martin qui est sur pied depuis les années 1980.

La seconde manière a trait à l'influence du cycle de vie des membres de la famille sur l'exploitation. Après un certain temps en effet, tous les enfants sont en âge de quitter la résidence familiale. Souvent à ce moment-là, la famille est obligée de se reconfigurer différemment, et même, de revoir ses objectifs et stratégies de production. Le cycle de vie, exerce donc une influence sur la configuration des exploitations, et par ricochet, sur la productivité, la rentabilité et la stabilité de celle-ci. Mais Outre ces facteurs, les exploitations doivent fonctionner avec une autre réalité, sans doute la plus importante à Galim et Fokoué, qui est la limitation des ressources.

8.2.4- Contraintes en raison des ressources limitées

La plupart des typologies des exploitations agricoles se sont appuyées sur l'identification des ressources disponibles dans les exploitations agricoles. À raison. En effet, ce sont les ressources qui sont les indicateurs les plus pertinents de classification des exploitations. Mais souvent, les ressources sont limitées à ce qui est matériel : d'une part les moyens de subsistance — livelihoods — (Scoones, 2009), ou encore les capitaux (humain, naturel, physique, social, et technique). Pourtant dans les sociétés rurales africaines, y compris chez les Bamiléké, des atouts symboliques sont mobilisés

qui permettent la transformation de certains privilèges en ressources. C'est pourquoi j'insiste ici sur la notion de ressource, en ce qu'elle renvoie à tout moyen (et pas seulement à tout « bien matériel ») qu'il est possible de mobiliser pour améliorer la situation de l'exploitation agricole. Dans la seconde partie de ce chapitre, j'entreprends des analyses plus profondes sur l'importance des atouts symboliques, en fonction des formes différentes qu'elles peuvent prendre. Ici, je me limite à montrer de quelles manières elles représentent des contraintes dans la construction de la configuration des exploitations agricoles. Quand on observe le tableau ci-dessous, il donne deux lectures rapides de l'importance des ressources : dans une première lecture, il apparaît clairement que pour chaque exploitation, le résultat de la configuration est fonction de l'importance des ressources, et de la capacité de la famille à les mobiliser effectivement, avec le concours de l'entourage. À travers la seconde lecture, on perçoit de manière plus concrète que la mobilisation effective des ressources fait varier le niveau de précarité de l'exploitation.

Les ressources physiques

Elles se rapportent au foncier. En principe, il s'agit quand on évoque les ressources foncières, de l'un des atouts des agricultures familiales. En théorie, elles se transmettent dans la famille, par le biais de l'héritage. Pourtant, à l'observation, il y a une réalité qui remet en cause cette assertion : c'est que l'accès au foncier dans les villages de l'enquête reste difficile. Il y a une pression et une compétition foncière qui limitent considérablement cet accès. Alors, l'un des présumés atouts des exploitations familiales pose problème.

Si on évoque l'exemple de la famille de Mme Hélène, la superficie globale est d'environ 5 ha. S'il faut diviser cette superficie par les 12 enfants de la famille, les parcelles de chacun devient

insuffisante pour pratiquer une activité agricole ambitieuse. Dans le cas de M. Flaubert, en tant que successeur, on voit qu'il exploite tout seul les 7 ha de terres laissées par son père. S'il fallait dans un premier temps les diviser entre ses 5 frères et lui, puis pour ce qui lui revient par ses 10 enfants (en supposant que les filles n'héritent pas de la terre), les parcelles des enfants seront ici aussi insignifiantes. Dans le cas de M. Martin, les 3.5 ha qu'il possède ne suffisent pas pour sa propre exploitation.

Donc, à Galim et Fokoué, s'installer en agriculture commande que soit mise sur pied au préalable une stratégie d'accès à la terre. M. Flaubert refuse, tant que la demande n'est pas faite par l'un de ses frères qui serait revenu s'installer au village, de procéder au lotissement des terres de son père. M. Martin quant à lui doit louer une superficie de 4.5 ha. On a pu voir que dans l'une des 11 familles de départ (dans celle de M. Matias), il a dû acheter à l'une de ses sœurs consanguines, les terres sur lesquelles il est installé au village.

Une conclusion rapide peut laisser entendre que la pression foncière est l'une des causes du départ des jeunes en ville, de leurs démotivations à s'installer dans l'agriculture. Cela peut être le cas, mais, pour les exploitations observées, des stratégies ont été mises sur pied (location, non lotissement, achat) et il en existe d'autres (métayage, fermage, emprunt, migration) qu'il est possible de mettre sur pied pour accéder au foncier. C'est pour cette raison qu'il me semble que la question foncière se présente comme une contrainte, plutôt que comme une cause de démotivation des jeunes ruraux.

Planche 14. Aperçu des éléments de comparaisons entre les familles représentant les configurations retenues

Configuration, Famille	Foncier / Cheptel	Matériel et main d'œuvre familiale	Aspects symboliques déterminants	Capacité de mobilisation de l'entourage	Résultat
Mme Hélène (C1) : veuve, 13 enfants, 1 décédé, tous en ville	5 ha au total, exploitation d'env. 2.5 ha 02 truies ; Quelques poules et canards	Houe ; Plautoir ; Machette Mère, chef de famille	Étrangère au village, Mésestente avec les « magni » mère des jumeaux ; Exclue des tontines : Femme isolée	Faible, voire nulle Pas d'aide ni de travailleurs salariés	Très faible réinvestissement dans la production Exploitation à logique d'autoconsommation, mais en voie d'appauvrissement, et même de disparition
M. Flaubert (C2) : 3 femmes (1 en ville), 20 enfants : 10 en ville	7 ha au total en copropriété avec ses frères, exploitation d'environ 6 ha 10 chèvres ; 50 poulets ; 01 porc ; 02 étangs de poissons de 15m ³	Houe ; Machettes ; 3 Pulvérisateurs ; Moto Père chef de famille ; 02 femmes et 7 enfants	Guérisseur traditionnel ; successeur dont gérant des terres, responsable du GIC, membre d'un groupe d'aide ; formations récurrentes	Moyenne : en fonction des disponibilités - Entraide entre proches et amis - Entraide entre des confrères maraichers	Exploitation à but d'accumulation, mais fortes contraintes, et obstacles, et stratégie commerciale pas encore efficace; concentration de l'essentiel du surplus dans les mains du père. L'accumulation n'est pas systématique et ne profite pas toujours à tout le monde

Configuration, Famille	Foncier / Cheptel	Matériel et main d'œuvre familiale	Aspects symboliques déterminants	Capacité de mobilisation de l'entourage	Résultat
M. Martin (C3) : 1 femme ; 8 enfants : 5 en ville et 3 au village	- 8 ha, dont 3.5 en propriété et 4.5 en location -10 pourceaux ; Quelques poulets de basse-cour ; 03 chèvres ; 5000 poulets dans ferme communautaire	Houes ; Machettes ; Pulvérisateurs ; Moto agricole ; Tracteurs en location -Père chef de famille, sa femme et 3 enfants	Chef de quartier, responsable d'un GIC, membre d'une coopérative d'agriculteurs ; moyens de recruter de la main d'œuvre salariée tarifiée à la tâche	Forte - Main d'œuvre salariée fréquente - Travail en coopérative	Exploitation organisée autour de plusieurs unités de production, variées (agricoles, commerciales, d'élevage, en famille, seul, en communauté) Système à logique d'accumulation, qui sait se diversifier et s'organiser pour combler les éventuelles lacunes que l'exploitation présente : Main d'œuvre accès aux ressources financières, accès à la terre, accès aux outils de production (tracteur) etc.

Source : données des enquêtes, Galim et Fokoué, 2016 et 2018

L'importance de la contrainte se perçoit davantage lorsque l'on envisage d'observer les configurations par ressources.

Les ressources humaines

Les ressources humaines ici se rapportent essentiellement à la main d'œuvre familiale, laquelle est, elle aussi, considérée comme l'un des atouts des exploitations familiales. On part en effet du principe que l'entité de reproduction est aussi l'entité de production. Si cela est vrai, la nuance suivante mérite d'être faite : au moment de la production, l'entité de reproduction présente une composition différente. En effet, tous les membres de la famille ne travaillent pas dans les plantations. La mobilité des uns, la scolarisation des autres, la recherche d'indépendance d'autres encore, viennent limiter la participation de certains membres de la famille à l'exploitation agricole. Observer la composition familiale pour supposer le potentiel en main d'œuvre des exploitations est donc une erreur. J'ai indiqué dans chaque famille les membres qui travaillent effectivement dans l'exploitation agricole. Dans la famille de Mme Hélène, sur 12 enfants, aucun ne travaille avec elle dans les champs. Chez M. Flaubert, sur 20 enfants, seuls 7 travaillent avec lui, mais 4 d'entre eux encore scolarisés ne travaillent que très peu les weekends ou pendant les congés scolaires.

Toutefois, en expliquant cette nuance sur les ressources humaines, l'enjeu n'est pas de s'arrêter à ce diagnostic au demeurant ni très étonnant, ni très nouveau. L'enjeu consiste plutôt à questionner les alternatives des familles pour mobiliser de la main d'œuvre suffisante pour leurs exploitations. En insistant, je voudrais montrer qu'il y a là un mécanisme essentiel à la compréhension des exploitations agricoles familiales : c'est que l'efficacité desdites exploitations repose en grande partie sur le recours à de la main d'œuvre extra familiale. Les mécanismes du recours à cette main d'œuvre sont donc intéressants à analyser. D'ailleurs c'est au travers de ces mécanismes que la famille se configure pour mener à bien ses différentes activités.

Ressources techniques

Les ressources techniques sont celles qui sont liées au savoir-faire, aux connaissances en matière agricole, mais aussi en matière d'élevage. Elles ont leur importance en ce qu'elles déterminent aussi le rendement, et conditionnent parfois la diversité des cultures. Car, outre le savoir-faire, il est impératif pour les paysans d'accroître leurs connaissances, même par le biais de formations ou séminaires divers. C'est de cette manière que M. Flaubert a pu développer des connaissances utiles pour son exploitation, surtout au moment où il fallait se lancer dans le maraichage. Ayant été motivé par le chef de poste agricole de l'époque à Fokoué, il a pu produire de la tomate. Alors les campagnes suivantes, il lui a fallu acquérir les connaissances nécessaires. Aujourd'hui, il peut se vanter d'avoir plus de connaissances que le chef de poste agricole actuel :

« Même le chef de poste que tu vois là, il ne peut rien me dire, ou me montrer, au contraire c'est même moi qui peut lui montrer ou expliquer des choses pour son champ ».⁹⁴

Dans le cas de Mme Hélène par exemple, la disparition du macabo, alors que c'est une culture essentielle dans l'alimentation dans la région⁹⁵, en dit long. En tout état de cause, ce qui reste difficile quand on évoque les ressources techniques est, en pareil contexte, lié au caractère même de l'activité. Car, pour les agriculteurs observés, l'activité agricole n'est pas souvent une activité professionnelle en tant que telle. Alors, comment prétendre mesurer, quantifier, les ressources techniques ici ? Dans toutes les situations dans les configurations, l'installation au village a été sous l'impulsion de raisons extérieures à l'agriculture. C'est plus tard que la disponibilité de la terre, a conduit les chefs des familles à créer des exploitations agricoles. Ils n'ont pas en principe de

⁹⁴ Entretien avec M. Flaubert, Fokoué, 2016.

⁹⁵ Dans le département de la Menoua en effet, l'un des mets traditionnels (Kouah Nzap) est fait à base de macabo pilé, qu'on accompagne de légumes.

connaissances agricoles au moment où ils s'installent au village, sinon le souvenir des pratiques et activités apprises du temps où ils ont été enfants au village. Donc pour les différentes exploitations, l'acquisition de connaissances en matière agricole, quand elle s'est faite, elle l'a été au fur et à mesure de l'évolution de l'exploitation.

Pour présenter quelques exemples, on peut voir que M. Martin retourne au village dans un premier temps pour sécuriser les terres que lui a laissées son père. Lui aussi ne commence l'activité agricole que sous l'impulsion d'un agronome italien installé dans le village, et qui coordonne un projet agricole à Galim. Aujourd'hui, il a eu à suivre des formations, des séminaires, des ateliers sur différentes pratiques, cultures et activités, en plus d'une certaine expérience qu'il acquiert au fil des années. M. Flaubert s'est lui aussi installé au village en 1993, et ce n'est qu'en 2007 sous l'impulsion d'un chef de poste agricole qu'il a véritablement lancé son exploitation agricole.

Dans ces deux cas, l'amélioration des connaissances techniques du chef de famille a permis qu'il gère une importante unité de production. Donc, l'amélioration de ses connaissances techniques a permis de rassembler un entourage autour de cette compétence, et ainsi, permis une configuration de son exploitation différente de celle de départ. M. Martin me racontait à cet effet une source de tension entre sa femme et lui, qui a son avis n'avait pas lieu d'être :

« Par exemple, je me dispute tout le temps avec ma femme, parce qu'elle dit que je suis tous les soirs au club Matango⁹⁶. Mais elle ne connaît pas l'importance d'aller là-bas. Par exemple, ici l'année passée on n'a pas eu de problème de vent qui renverse le maïs, et les insectes ravageurs, alors que dans les villages voisins c'était grave. C'est parce qu'un ami a fait une formation qui nous montre comment aérer le champ pour que le vent circule. Ici, on connaît la direction du vent qui vient du Noun. Alors, on oriente les sillons avec le tracteur dans cette direction-là. Le vent circule sans faire des dégâts majeurs. Et même pour les

⁹⁶⁹⁶ Buvette du village, où il est servi du vin de palme ou de Raphia.

insectes, on attend quand le vent souffle, on pulvérise le produit, tu vois comment ça prend tout le champ. Si je n'allais pas dans le club là je pouvais avoir des informations comme ça où ? ». ⁹⁷

Donc, la mobilisation d'un entourage peut aussi se faire dans le but d'améliorer des ressources techniques. M. Flaubert et Martin le disent, les conseils des amis, leurs point de vue par rapport à des situations précises est importante dans la gestion de leurs unités de production singulièrement.

En plus des aspects cognitifs, les ressources techniques ont aussi trait au matériel, aux outils qui sont utilisés dans l'exploitation. En général, ces outils sont encore archaïques. Chez Mme Hélène, il y a des houes et des machettes. Chez M. Flaubert, il y a en plus des pulvérisateurs (03), et une moto personnelle, mais qui lui sert aussi de moyen de transports de divers produits et intrants de l'exploitation. M. Martin dispose aussi d'une moto, mais ce qu'il appelle une moto agricole, adaptée pour aller dans les champs. En plus de tout ceci, il loue un tracteur pour le labour, et souvent, les travailleurs recrutés pour le traitement des plantes viennent avec leur pulvérisateur qu'ils louent à 50 francs pour chaque contenu.

Indéniablement donc, les ressources techniques, telles qu'elles se présentent dans les familles observées, constituent des contraintes très fortes à la configuration des exploitations. Une fois de plus, les configurations *reliantes* sont celles qui ont su le mieux pallier, compenser les déficits en ressources techniques dans leur exploitation. Elles ont en effet pu renforcer, par les liens divers qu'elles ont tissés, et mieux que dans les autres types de configuration, leurs ressources techniques.

⁹⁷ Entretien avec M. Martin, Galim, 2016.

Ressource financières.

Les ressources financières se rapportent aux sommes d'argent disponibles pour la production. En général dans les exploitations agricoles rurales, ces sommes d'argent proviennent de la vente des récoltes. Dans quelques familles, elles proviennent aussi des activités exercées en dehors de l'exploitation agricole. Hormis le cas de l'exploitation de M. Martin, en général il est difficile pour les agriculteurs que j'ai suivi d'estimer avec exactitude leurs avoirs financiers. Les réserves de récoltes, ils les vendent au fur et à mesure, en fonction des besoins ponctuels. Dans la pratique des familles, le cheptel tient souvent lieu d'épargne. En cas de crise ou de besoin urgent, il est fait recours à la vente d'animaux pour résoudre le besoin. Mais dans la plupart des cas, les ressources financières proviennent des emprunts que la famille concède soit dans une tontine, soit dans une microfinance. Si l'isolement de Mme Hélène fait qu'elle ne participe à aucune tontine, toutes les autres familles sont membres d'une association qui tient en son sein une tontine. C'est là une première source de recours en cas de besoin. On peut aussi souligner le fait que M. Martin et M. Flaubert ont accès au crédit des microfinances. Pour cela, M. Flaubert donne en garantie le titre de propriété des terres de son père, alors que M. Martin bénéficie de l'aval de la coopérative des agriculteurs dont il est membre.

Malgré l'existence de garanties, la finançabilité de l'essentiel des besoins des exploitations n'est pas assurée. M. Flaubert par exemple, explique très bien la nuance qu'il y a dans les conditions de crédit de la microfinance à laquelle il a recours :

« Ils disent qu'ils ne financent que les activités économiques. Qu'ils ne financent pas la spéculation. Ça veut dire que quand tu viens avec un projet de production par exemple, ils enlèvent tous les frais que tu as mis pour la main d'œuvre, les imprévus, le traitement, le transport, et ils ne te donnent que l'argent qui correspond aux engrais, aux semences, et au buttage. Mais le problème n'est même pas trop là, parce qu'on se débrouille avec les tontines, les ventes

pour gérer le reste. Moi je n'engage même pas vraiment de travailleurs. Le problème c'est quand on te demande de rembourser à partir du mois suivant, alors que tu n'as même pas encore commencé à semer (...) c'est ça qui décourage beaucoup de gens. Tu vois qu'il faut souvent encore aller prendre l'argent ailleurs pour rembourser la banque. Avec les intérêts toujours. Ça décourage »⁹⁸.

M. Martin évoque aussi le problème des échéances de remboursement qui sont inadaptées au cycle de production agricole. Il y a donc lieu, au-delà de l'accès au crédit, obligation de diversifier les stratégies d'exploitation pour pouvoir rembourser. Le plus probable pour les familles rurales, c'est de recourir à l'aide des personnes avec qui elles sont en relations, mais qui sont extérieures à l'exploitation

En conclusion, on se rend compte que les ressources dont disposent les familles constituent elles-mêmes des contraintes à la configuration de leurs exploitations. Si on se rappelle que le contexte, les politiques publiques et les logiques de productions sont elles-mêmes sources de contraintes, les solutions sont donc normalement très réduites pour ces familles.

En réalité, la mobilisation des liens dont il est question n'est pas évidente : elle a un coût monétaire que toutes les familles ne peuvent se permettre d'engager, ou que les contextes ne permettent pas de mettre en œuvre, si on prend en compte le caractère informel et balbutiant des marchés du travail à Galim et Fokoué. Alors, les familles se penchent sur les ressources sociales et symboliques qu'elles peuvent mobiliser, pour essayer de construire la meilleure configuration possible pour leur exploitation.

La particularité de la construction des configurations des exploitations familiales chez les Bamiléké suppose d'introduire une autre dimension pour être en capacité de bien comprendre la genèse et le fonctionnement de cet « art de configurer » : Celle de

⁹⁸ Entretien avec M. Flaubert, 2018

la persistance d'un ethos de la notabilité, qui malgré les mutations qu'elle a subi dans sa forme au fil du temps, a gardé son esprit. Cet esprit qui permet au pays Bamiléké de rester dynamique (Dongmo, 1981), de demeurer « le grenier du Cameroun », malgré la profonde mutation de ses modes de production. Ce sera l'objet du point suivant.

8.3- ETHOS DE LA NOTABILITÉ CHEZ LES BAMILÉKÉ COMME OPPORTUNITÉ CENTRALE DANS LA CONSTRUCTION DES CONFIGURATIONS FAMILIALES À GALIM ET FOKOUÉ

Il m'est apparu, dès les premiers mois de mes travaux, que la famille aurait une place centrale dans la présente recherche. Dans les précisions théoriques, je n'ai pas hésité à souligner, souvent systématiquement, l'intuition que le « *faire-famille* », et les « *manières d'être-en-famille* » ou « habitus », des Bamiléké sont déterminants dans la compréhension des dynamiques rurales. Mais l'explication de cette intuition n'est en réalité possible qu'à partir du moment où les analyses permettent de faire ressortir ce qu'il y a de « profondément Bamiléké » dans les manières de faire et d'être en famille. Le concept d'ethos nous guide dans cette quête.

Tout part des études réalisées sur l'accumulation des Bamiléké. Elles débouchent sur une constante : « L'accumulation des biens matériels et symboliques par les Bamiléké est intimement liée à leurs traditions et aux épisodes migratoires. De plus, elles s'articulent autour des relations de l'homme et de son milieu, ainsi que des institutions et pratiques ancestrales : (...) « L'ethos bamiléké de la notabilité » conquise par l'épargne et la réussite économique personnelle (Warnier 1993:24 ; Barbier 1983:129) ; et la sacralité des normes qui régissent l'accumulation et les rapports aux ressources rares : l'accumulation productive est un devoir sacré, sanctionné parfois par les défunts et les pouvoirs occultes (Warnier 1993:49) » (Tabapssi, 2005).

Épargne (capacité d'accumulation), réussite économique, rapports aux ressources, sont chez les Bamilékés, des attributs de l'ethos de la notabilité. Pour le dire autrement, la réussite sociale, ou encore la capacité d'accumuler, sont liés à « une rationalité socialement et éthiquement encadrée dans les comportements » (Fusulier, 2015). Par exemple, Elias (1985), dans *La Société de cour*, identifie clairement dans ce type de milieu, un ethos aristocratique basé sur le sens de l'honneur et un ethos économique des couches bourgeoises guidées par le profit.

Il est scientifiquement accepté que l'ethos soit passé de simple notion à un concept sociologique. À cet effet, il prend la forme d'une disposition et ses aménagements dans le temps, et façonne un ensemble de pratiques. Pour les théoriciens de la transaction sociale, s'intéresser à l'ethos revient à prendre en compte l'articulation entre le social (les interdépendances et les interactions), le culturel (les significations collectives, le symbolique) et l'affectif (le ressenti et les désirs) dans l'engagement pratique ; il joue alors le rôle de « principe organisateur de pratiques » (Fusulier, 2005).

Chez les Bamiléké, l'ethos dominant est donc celui de la notabilité. C'est comme on l'a vu un concept développé dans sa spécificité Bamiléké par Warnier (1993). Il est intéressant de voir comment cet ethos, tout en ayant changé dans sa forme a gardé son esprit. La société Bamiléké est structurée autour de la notabilité. Accéder au statut de notable, est le signe de l'accomplissement suprême chez les hommes. Jadis, l'acquisition de cette distinction symbolique se faisait par l'accumulation des ressources. L'importance des ressources en conférant le statut d'homme riche, donnait accès à la notabilité, gage de pouvoir et de prestige social. Ensuite, la richesse et la notoriété étaient transmises par l'héritage (Tabpassi, 2005). L'héritier, sous peine de malédiction, était obligé de faire fructifier l'héritage, et de le transmettre à son tour. La nécessité de faire fructifier l'héritage, ou la volonté d'accéder à la

notabilité, outre de maintenir les acteurs dans la dynamique permanente de l'accumulation, leur ouvrait la possibilité d'accéder, après le prestigieux statut de notable sur la terre, à celui d'ancêtre après la mort (Tabapssi, 2005).

On comprend pourquoi, la société bamiléké précoloniale était construite sur des mythes et usages qui véhiculaient une morale sociale de l'accumulation. L'un de ces mythes présenté par Warnier est celui du *Gua guefe* (semence de maïs), qui renvoie à deux idées fondamentales : « le travail productif de l'homme et de la plante qui débouche sur l'accumulation (on peut, à partir d'un grain de maïs, en obtenir des milliers) et la double qualité de fruit du travail et de potentiel producteur » (Tabapssi, 2005). L'accumulation était aussi légitimée au travers des civilités. Warnier raconte cette attitude de remerciement qui fait l'éloge de l'esprit d'entreprise et de l'accumulation productive : quand quelqu'un recevait un don précieux, « Avec respect et reconnaissance, le bénéficiaire du don dit le premier «*la' pe tchen*» (= communauté entreprenante); et le donateur répond : «*mo le jie ben mo le jie doung* » (= personne ne distingue pauvre ; personne ne distingue paresseux) (Warnier, 1993, cité par Tabapssi, 2005). Cette réponse du donateur en dit long sur l'image de ceux qui sont obligés, de recevoir. Remy *et al.*, (1978) ne disent-ils pas que « le passage d'une conscience honteuse à une conscience fière est l'un des enjeux du changement social »?

De nos jours, le dépérissement de nombreuses chefferies traditionnelles sous la pression de la crise économique et de la «modernité démocratique » a eu pour conséquence la perte d'autorité et la décrédibilisation de nombreux chefs traditionnels et partant de la notabilité dont ils ont la gestion. La notabilité qui, autrefois, était auréolée de prestige et d'autorité, est aujourd'hui dévalorisée et banalisée du fait des compromissions de certains chefs traditionnels qui se sont laissés corrompre par le pouvoir et l'argent (Dongmo, 1981 ; Tabapssi, 2005). Pourtant, si la notabilité a perdu de sa valeur, la distinction par le prestige social est restée

très fort dans la société Bamiléké. Car, et dès les années 1980, Dongmo le montre bien, il existe un autre modèle social bamiléké qui fait le dynamisme de ce peuple, et qui lui a permis en son temps de surmonter la crise économique au Cameroun, et d'aller chercher ailleurs les moyens de sa réussite sociale (Dogmo, 1981; Pain, 1984). Alors, malgré la déchéance du statut des notables, la persistance du l'éthos de la notabilité prend une forme nouvelle, qui se traduit par l'importance sociale accordée à ceux qui réussissent l'accumulation à la fois matérielle et symbolique : les élites. Car chez les Bamiléké, les dynamiques sociales, dans le noyau familial, à l'échelle des quartiers, des villages, et de la région, sont construites autour des élites. Leur avis et aval sont centraux dans la prise des décisions, en toute circonstance : dans l'organisation des funérailles, des baptêmes, des rites coutumiers, des associations villageoises, des tontines de quartier, des organisations paysannes, des projets de développement, etc.

Donc, en mobilisant le concept d'éthos de la notabilité, j'envisage de montrer comment l'ambition d'accéder, pour soi, à un certain élitisme, ou de faire de ses enfants des élites, guide les dynamiques sociales, y compris, les logiques configurationnelles des exploitations agricoles à Galim et Fokoué. Car, en vertu du mythe du *gua guefe*, il faut pouvoir être soi-même productif, (sемеur), afin d'aider les enfants (semence), à l'être à leur tour. Voilà pourquoi en dépit des contraintes nombreuses que j'ai soulevées, il est hors de question de rester dans la médiocrité de son exploitation, ou du moins, de passer pour un paresseux, un indigent, quitte à multiplier les activités et sources de revenus, quitte à partir du village (afin de mieux revenir, de revenir comme quelqu'un qui a réussi sa vie). Il faut clairement distinguer deux choses dans cet ethos : l'accumulation substantielle, visible, qu'on peut exhiber d'une part et d'autre part, le travail que doit incarner cette accumulation. C'est une distinction nécessaire car elle rend spéciale l'éthos bamiléké par rapport à l'éthos bantu où la puissance par les artéfacts dominant, peu importe comment on les

a acquis (vol, Dieu, travail, etc.), la place — l'action — de la personne est modeste au regard de l'issue ostensiblement mise en scène. D'ailleurs Tabapssi (1995) tient à souligner que ces deux aspects sont indissociables : le travail productif doit être la source de l'accumulation. Pour ce qui est des activités en milieu rural, je les évoque ici. Pour les départs, je les évoque dans la présentation des itinéraires des jeunes de Galim et Fokoué.

En résumé, l'« obligation » d'accumuler des richesses matérielles et symboliques pour exister dans la société, pousse les paysans à rechercher dans leurs rapports et relations sociales, des pratiques, des stratégies palliatives à la rareté des ressources matérielles, voir même, à en inventer. Les obligations d'accumuler ostensiblement, de produire et de transmettre tangiblement sont devenues ici un système intègre de valeurs, dans lequel, l'autorité figure en bonne place, et où, les ressources symboliques, sociales et matérielles s'enrichissent mutuellement.

8.3.1- Ressources symboliques et ethos de la notabilité

D'après Pascal Durand de l'Université de Liège, on peut définir les ressources symboliques comme « le volume de reconnaissance, de légitimité et de consécration accumulé par un agent social au sein de son champ d'appartenance ».

On a pu saisir dans la partie descriptive, la volonté pour chaque chef de famille, de se présenter en fonction de l'importance symbolique qu'il accorde à son statut, et si possible, du prestige qui en émane. Mme Hélène se présente premièrement comme mère des jumeaux (élite socio traditionnelle). Les mères de jumeaux chez les Bamiléké sont censées bénéficier de la protection de leurs jumeaux, qui auraient des pouvoirs de bénédiction ou de malédiction (Warnier, 1993). M. Flaubert se présente comme guérisseur (élite magicoreligieuse), mettant ainsi en avant son

importance dans une société dans laquelle l'univers magico-religieux et les pratiques animistes sont encore importantes. M. Martin se présente comme chef de quartier (élite administrative et judiciaire), investit par la chefferie et reconnu par le ministère de l'administration territoriale du pouvoir de conduire des réunions de quartier et de régler des conflits fonciers entre paysans. Ailleurs, dans les autres familles par exemple, M. Etienne se présente comme enseignant, et M. Matias comme infirmier retraité, et donc, sous-entendus, comme élites intellectuelles de leurs quartiers, respectivement à Galim et Fokoué.

Du prestige découle un certain nombre de considérations, que les chefs de familles essayent de convertir en ressources. C'est dans le travail pour convertir une ressource symbolique (mise en scène de mille manières, dans les propos et les situations quotidiennes), que se joue la réalisation de l'ethos et qu'on voit la nécessité de la dimension du travail. Autrement dit, il faut distinguer entre l'action finalisée et la mise en scène et donc la communication (la mise en message) de ce travail. Deux exemples sont édifiants.

- *La question de la confiance*

C'est autour de la confiance que se joue construit l'essentiel des pratiques qui expliquent la difficulté de Mme Hélène à mobiliser des ressources suffisantes nécessaires pour son exploitation. En effet, il y a eu une perte de confiance réciproque et généralisée entre Mme Hélène et toute la communauté villageoise. Ayant été trompée par son mari, furieuse de ne l'avoir appris qu'à son décès alors que tout le village était courant de l'histoire, cette dame qui se considère par ailleurs étrangère au village s'est repliée sur elle-même. Dans un dernier effort de solidarité, elle a réuni des fonds avec d'autres femmes à Fokoué, toutes mères de jumeaux. Mais, les fonds collectés et remis à la maire de la localité n'ont pas permis, comme escompté, que les femmes mères de jumeaux soient reconnues

comme prioritaires dans l'octroi des subventions agricoles, (les critères étant en effet centrés sur l'exploitation et non le statut social). Ce dernier échec a définitivement coupé cette femme de toute relation sociale crédible dans le village. Voilà comment il lui est devenu impossible de mobiliser la moindre main d'œuvre, d'obtenir le moindre prêt, ou le moindre conseil de qui que ce soit dans le village. Seuls quelques conseils et informations du chef de poste agricole demeurent, sans être significatifs, sa seule ouverture à de l'aide extérieure. Voilà pourquoi, les ressources symboliques de Mme Hélène étant très faibles, il lui manque des opportunités de mobiliser les autres ressources.

À contrario, dans la famille de M. Martin, on se rend compte que la solidité de la mobilisation des ressources et de toute la stratégie de production et de commercialisation passe par l'intermédiaire d'une organisation paysanne dont il est membre et promoteur. Cette organisation dans laquelle la mise en commun et le partage de nombreuses opportunités est basée sur la confiance entre les différents membres. La preuve est qu'à partir du moment où la famille établie elle-même les liens avec tous les différents réseaux que l'organisation lui permet de mobiliser, ceux-ci sont nettement moins importants.

- *L'utilisation de la notabilité*

L'analyse ici va se focaliser sur la tension entre notabilité instrumentale (le fait d'être reconnu comme notable) et la notabilité identitaire (reconnu en tant que personnalité), dans laquelle la reconnaissance est l'un des fondements du sentiment de soi en société. J'ai proposé la notion d'élite pour faire référence à la notabilité identitaire). La construction de l'élitisme se fait donc sur les mêmes mécanismes que ceux de la notabilité, mais dans un autre champ, (déconnecté des chefferies et des structures

traditionnelles de gouvernance locales), celui de la société en général. Le titre de notable s'obtient soit par succession, soit contre paiement de certaines redevances exigées par le chef du village, soit quand ce dernier estime que le bénéficiaire du titre s'est montré généreux avec la communauté (construction d'une école par exemple), ce qui en somme implique que le notable soit à même de déboursier une certaine somme d'argent.

L'éthos de la notabilité construite autour de la notabilité instrumentale a aujourd'hui perdu de son aura. La modernisation démocratique des chefferies traditionnelles, la perte d'autorité et de la décrédibilisation des chefs traditionnels, compromis par le pouvoir et l'argent, en sont la cause (Warnier, 1993 ; Tapabssi, 1995). Or, aujourd'hui encore, on s'émerveille et on est fasciné non seulement par l'importance des ressources accumulées, mais aussi et surtout par la ténacité, l'ardeur au travail et l'ingéniosité de tous ceux qui mettent leur point d'honneur à ne pas pactiser avec les forces du mal et qui accumulent sous à sous (Warnier 1993 : 161). C'est pour cela que notabilité identitaire a pris de l'ampleur. Elle est ce vers quoi tendent les producteurs, comme aux temps prospères du café. De plus, elle n'est pas réduite à la seule sentence du chef, mais chacun, par l'ostentation, par la démonstration, par des bonnes œuvres aussi, au sein de la famille étendue ou du village, peut prétendre au statut d'élite (notabilité identitaire).

On peut alors dire que la production accumulative est dans toutes les configurations, l'objectif rêvé, ou fantasmé. C'est alors que les liens (d'où la caractérisation des configurations par leurs capacité à créer, mobiliser des liens) et des atouts symboliques sont mobilisés pour, autant que cela sera possible, augmenter les chances de productivité de l'exploitation. Quelques exemples dans l'échantillon sont évocateurs.

M. Martin est chef de quartier. Ce statut lui donne accès à des facilités. On peut énumérer entre autres choses, l'accès au foncier par la location des terres, l'accès au crédit par le biais des

associations dont il fait partie des promoteurs, et qui se sont construites sur son statut de chef de quartier. Il l'utilise aussi ce statut pour mobiliser des associés, qui apportent dans la ferme communautaire dont il est fondateur et leader, leur main d'œuvre, du maïs et de l'argent. Il réunit enfin de nombreux paysans, autour d'une coopérative agricole (dont il fait partie des membres fondateurs et des administrateurs) de production et de commercialisation du maïs. Il explique qu'en tant que chef, il lui est plus facile de capter la confiance des paysans.

Un autre exemple frappant est le statut d'ancien fonctionnaire infirmier retraité de M. Matias. Elles sont nombreuses personnes qui sollicitent des consultations et conseils médicaux, mais aussi des conseils, ou la rédaction de documents administratifs. Profitant de cette notoriété, M. Matias envisage de la transformer en des ressources techniques et économiques potentielles. Il a créé un GIC pour renforcer, et essaye de convaincre toutes les personnes de son entourage, à y adhérer. L'idée est de pouvoir organiser des groupes de travail, et une tontine focalisée sur le financement des projets agricoles des membres.

Mais de son propre aveu, la sorcellerie et la jalousie fréquentes dans le village (d'autres éléments symboliques importants) refroidissent ses ardeurs dans la mise sur pied de toutes les idées à l'origine de la création du GIC.

Un autre exemple est relatif à ce qui fait la « force » de la famille de M. Flaubert, est le capital humain. Ici, la main d'œuvre est composée du mari (M. Flaubert), de deux femmes et de sept des dix enfants restés au village. Cela représente une force de travail importante, et un véritable atout pour cette exploitation. De plus, la mobilisation de la main d'œuvre extrafamiliale est assurée par l'existence et la participation à des groupes de jobs. Mais le plus important de cette mobilisation découle de la position du chef de cette famille. Il en est en effet guérisseur traditionnel, et la place que les villageois accordent aux pratiques coutumières et mystiques de

guérison, d'invocation des ancêtres entre autres choses, confère à ce guérisseur, une mise en disponibilité impressionnante de ses patients ou potentiels patients. Ces derniers n'hésitent pas à apporter leur aide en cas de sollicitation. De plus, en tant qu'héritier, il reste le seul gestionnaire des terres de sa fratrie. Même s'il est dans l'obligation d'en céder quelques portions si elles lui étaient réclamées par ses frères, son statut de successeur lui donne le droit de répartir les terres, mais aussi de les administrer.

L'une des acquis de cette section est la mise en évidence de la dichotomie notabilité instrumentale et notabilité identitaire. Mais au-delà, de la dichotomie entre accumulation matérielle et accumulation symbolique, le but ultime de la production n'est pas guidé et je l'ai annoncé dès le début de ce chapitre, par une rationalité économique au sens strict du terme. L'objectif est d'arriver, par la production, et par l'ethos, à accumuler aussi des biens symboliques. Autrement-dit, accéder au statut de notable, d'élite. La transmission de cette rationalité est bien présente dans l'imaginaire des jeunes, mais aussi dans l'expression de cet imaginaire, notamment à travers la manière qu'ils ont de se présenter dans l'idéal comme les élites de leurs familles. C'est-à-dire comme ceux vers qui tout le monde se tourne pour demander de l'aide, ceux qui les premiers apportent du soutien à leurs parents devenus vieux, ceux qui font honneur à la famille en réussissant dans les chemins qui leur sont proposés (configurations reliant) ou en « *se cherchant* » selon l'expression utilisée par les jeunes dans les configurations déliantes et intermédiaires. D'être ceux qui, par leurs efforts personnels, ont pu se construire une maison, payer une dot, créer une activité rémunératrice, etc.

8.3.2- Pratique de la réciprocité dans les exploitations familiales agricoles à Galim et Fokoué

Un aspect saillant de mes observations à Galim et Fokoué a été de constater l'existence d'un travail coopératif. Une pratique qui

m'a rappelé le fonctionnement des activités agricoles du temps où j'étais actif dans la plantation de mes parents. Des amis, des tantes, des collègues de ma mère venaient régulièrement aider dans nos champs, notamment pendant les périodes de grandes activités (labour, sarclage, mais surtout pendant les récoltes — maïs, haricot, arachides, etc. —. D'une part, ils ne repartaient jamais bredouilles, mais aussi, de façon tacite, leur participation aux travaux dans les plantations de mes parents était conditionnée. En effet, les familles qui se montraient toujours indisponibles à nos sollicitations étaient connues, et mes parents opposaient un refus systématique à leurs demandes d'aides. Il y avait donc une pratique de l'entraide soumise à la condition de la réciprocité.

La réciprocité a été étudiée depuis longtemps déjà dans les sociétés rurales agricoles africaines par des ethnologues comme Thurnwald (1932/1937), Malinowski (1922), ou encore (Goodfellow (1939) et Randles et *al.*, (1974) chez les Bantu; et Richards (1939) en Rhodésie du Nord... Dans un passé plus proche, ce sont des sociologues qui ont mobilisé le concept, notamment dans la cadre de la sociologie économique appliquée à l'économie solidaire (Laville, 2000 ; Castel, 2003 ; Gardin, 2006 ; Fraisse, Guérin et Laville, 2007).

De façon générale, « le principe de réciprocité correspond à un acte réflexif entre sujets, à une relation intersubjective et non pas à une simple permutation de biens ou d'objets comme l'échange » (Sabourin, 2013/3). La réciprocité est soit directe (face-à-face), soit indirecte, (entre plus de deux sujets). Elle constitue, pour Lévi-Strauss, (1950), la structure sous-jacente aux trois obligations de *donner, recevoir et rendre*. Pour Gouldner (1960), cité par Sabourin (2013/3), elle s'entend comme une norme morale généralisée et universelle, essentielle à la maintenance de structures sociales et de systèmes sociaux stables. Malgré son universalité et sa généralité, la réciprocité dans le contexte rural Bamiléké, a des spécificités, tant à l'intérieur qu'en dehors des structures de parenté. Elle se nourrit à

l'observation, chez les paysans, d'un ethos qui fait la particularité du dynamisme Bamiléké.

En effet, la première et non moins importante remarque que je fais est que, contrairement aux remarques de Randles et *al.*, (1974), qui explique qu'à la lecture de tous les auteurs sur la pratique de la réciprocité, ce qui retient l'attention c'est son caractère de fête : « L'organisation se fait au hasard, l'émulation est inconnue, la coordination et la direction absentes. On consacre une plus grande partie de la journée à la consommation de la bière qu'à l'effort. Souvent une quantité considérable de travail est abattue, mais il est de mauvaise qualité. Lorsqu'on suggère aux intéressés qu'ils économiseraient du temps à égrener du maïs individuellement plutôt qu'à préparer de la bière pour rémunérer ceux qui devront les remplacer, ils répondent : « soit, mais nous n'aimons pas travailler seuls ».

Il apparaît que, souvent, la rationalité derrière le travail coopératif n'est pas en soi liée à la nécessité stricte d'une rentabilité. Il ne me souvient pas que dans les mythes évoqués plus haut chez les Bamiléké, une telle vision des choses soit en œuvre. Au contraire, le don et les réjouissances communes sont mal perçus, quand ils évoquent la pauvreté, ou la paresse. En effet, le mythe du *Gua guefa* semble guider la pratique, en la soumettant à une presque obligation d'efficacité. Cette efficacité peut s'observer en deux points principaux :

Le premier est que, dans la pratique, les familles observées prennent le soin de distinguer entre la réciprocité et les pratiques voisines. Par exemple, elles organisent la pratique de telle sorte que cette dernière ne se résume pas à un simple échange, qui dédouane de la dette et libère du lien social. Les pratiques de réciprocité ne sont pas des dons ou des échanges. Le cas de M. Flaubert l'illustre très bien : dans sa fonction de guérisseur, il prend le soin de ne presque pas demander de paiement, au-delà de ce que le « patient » apporte volontairement. Il explique :

« Tu crois que c'est ce que les malades me donnent qui peuvent m'aider ? Non. Moi je préfère que si je soigne quelqu'un, qu'il sache que je l'ai aidé. C'est comme ça que demain il peut aussi m'aider pour quelque chose »⁹⁹

En procédant de la sorte, M. Flaubert sait que les patients lui seront redevables. Alors, il n'hésite pas, en cas de besoin, à souvent les solliciter pour un travail ponctuel dans son exploitation. De même, en procédant à un don, il faut se rassurer que ce don ne reviendra pas sous une forme qui ne profite pas directement à l'exploitation. Par cette pratique, les paysans montrent un autre versant de leur capacité à innover dans les pratiques qui construisent la notabilité. Il s'agit de convertir des services en rendus en dehors de toute activité agricole, en travail agricole. La construction de la notabilité passe donc aussi par l'accumulation d'un ensemble de « dettes » qui s'épuisent dans la réciprocité.

Le second point souligne la capacité des familles, à faire varier les formes de réciprocité. En effet, la réciprocité sera tantôt le signe d'une reconnaissance (réciprocité positive), un retour d'ascenseur, ou un bienfait dans l'attente de la réciproque ; elle sera aussi souvent une sanction (réciprocité négative). Le cas de Mme Hélène illustre bien les cas de réciprocités négatives : elles naissent de la perte de confiance, d'un sentiment de vengeance, ou simplement de la conscience que la réciprocité avec elle n'est pas possible. J'ai longuement décrit les insuffisances que Mme Hélène rencontrait. Par rapport à cela, on peut croire que les autres villageois ne voient pas, relativement à l'amélioration de leur production, les raisons d'entrer en réciprocité avec Mme Hélène.

Bien plus que l'on ne peut le croire, la réciprocité se déploie tant à l'intérieur de la famille qu'en dehors de celle-ci. Au travers de ce concept, il me semble que les logiques sociales de productions, en raison de la réciprocité, prennent d'autres formes, en passant de l'aide et de la solidarité à l'entraide.

⁹⁹ Entretien avec M. Flaubert, Fokoué, 2017.

La solidarité dans la société Bamiléké est présumée forte. Dans l'imaginaire collectif, les Bamiléké sont perçus comme un peuple solidaire, qui sait se rassembler et unir ses forces. En témoigne la pratique très répandue des tontines et associations villageoises (groupes de travail, clans d'âge par exemple). Le niveau poussé de la solidarité a été souligné par de nombreuses études (Hurault, 1961 ; Dongmo, 1981 ; Warnier, 1993 ; Guillerrou, 2007, etc.). Elle est considérée comme la force caractéristique de nombreuses familles dans lesquelles le soutien mutuel, ou plus précisément *l'assistance* mutuelle sont érigés au rang de valeurs sacrées, d'obligations morales. Mais cette présupposition a été fortement contestée par Eloundou (1992). Ce dernier explique qu'une fois que l'on considère la famille élargie, la solidarité n'est exercée chez les Bamiléké que dans le cadre des relations qui en garantissent la réciprocité. Si la réciprocité est la condition d'existence d'une relation de solidarité entre membres de la même famille, alors, il me semble qu'on a plutôt affaire à de l'entraide.

L'entraide n'est pas un concept que l'on mobilise en général pour caractériser les relations, notamment intra familiales chez les Bamilékes. Il est convoqué ici à bon escient, dans l'objectif de montrer que les relations aux seins des exploitations agricoles sont soumises à une condition nouvelle, comme avec des personnes en dehors de la famille : la réciprocité. Car, chacun est en principe consacré à une activité précise : Les chefs de famille à la production de rente ; les épouses à la production d'autoconsommation, et si possible à des cultures vivrières marchandes pour leurs besoins personnels ; Les jeunes à « *se chercher* » dans les configurations déliantes et intermédiaires, où le cadre de socialisation prend très peu en compte la formation scolaire ; ou concentrés dans leurs études pour les jeunes des configurations reliant. Il faut donc pouvoir dégager du temps pour s'investir dans d'autres activités, ou dans d'autres unités de production. Dans ces conditions, la participation des uns et des autres dans des activités autres que la leur est négociée, et souvent guidée par la conscience implicite que

les services rendus ne sont pas perdus. Ils seront compensés par des formes diverses de service réciproque. Cette condition n'ayant pas été remplie dans l'exploitation de Mme Hélène, on peut comprendre que cette absence de réciprocité soit l'un des facteurs explicatifs du départ rapide des jeunes vers la ville. Les jeunes en âge de résister à l'autorité de M. Flaubert, ne le font pas, car ils bénéficient d'une parcelle pour la culture du haricot vert.

En dehors des entités familiales, la réciprocité se perçoit aisément. On peut le comprendre à l'observation du fonctionnement du groupe de job auquel participe M. Flaubert. Ledit groupe est limité aux producteurs maraîchers. Il garantit la convergence des besoins, et la complémentarité dans les solutions proposées. Il est aussi organisé de manière à ce que le travail dans chaque exploitation, du moins les tâches qui demandent de la main d'œuvre en abondance (récolte, traitement des plantes, etc.), soit rendue possible pour tous les participants en même temps.

Dans l'exploitation de M. Martin, l'entraide prend la forme de coopérative. Cette dernière a deux activités principales. La première consiste en l'exploitation commune d'un poulailler d'environ 5000 poules pondeuses. La coopération consiste à répartir le travail, de l'achat, en passant par le traitement la composition des aliments et la nutrition des poules, le ramassage et la commercialisation des œufs. La seconde activité de la coopérative est la facilitation de la production et de la commercialisation du maïs. Il s'agit de l'application classique des modes de fonctionnement des mécanismes de coopération avec les producteurs : fournir la semence et les engrais, et garantir un prix d'achat de la récolte, en s'assurant d'établir des contacts avec des grossistes (ici, société de provenderie) qui garantissent l'achat de toutes les récoltes collectées.

Dans d'autres familles, on a pu observer que l'entraide entre proches et amis s'appliquait aussi selon les conditions ci-dessus décrites. Par exemple la femme de M. Matias explique que pour

bénéficier de l'aide de ses amies ou sœurs, elle leur garantit une petite provision (bananes, ignames, manioc...) à la fin de la journée.

Dans cette même logique, il est possible d'aller encore plus en détail dans l'observation et l'explication : si l'on considère que la solidarité est essentielle dans la perception des logiques qui guident l'action des familles, si on part du constat que de la fonction de production à la fonction de consommation la famille se reconfigure, on admet aussi que les logiques et moyens de production, sont dépendants de cette reconfiguration, en ce qu'ils doivent les anticiper. Alors, dans les familles observées, la nécessité de cette reconfiguration rend encore plus complexe la solidarité qu'il n'y paraît. En effet, au moment de la production, eu égard à la partition de la famille en entourages spécifiques de production — chaque individu doit être le plus productif possible —, la solidarité prend le sens de la mise entre parenthèse de ses propres activités pour aider dans une autre unité de production. Elle dépend alors dans un premier temps de la disponibilité de ceux qui travaillent dans d'autres unités de production. Dans cette configuration, le travail commun, normalement envisagé comme obligation morale n'est en réalité qu'un mécanisme d'entraide. Dans la famille de Mme Hélène, les jeunes sont tous partis en ville « se débrouiller » alors qu'il y a de la terre disponible au village. Pour eux, cela ne valait pas la peine du vivant de leur père, de « l'aider » alors qu'il profitait seul des revenus des récoltes du café et de la pomme de terre. Pour eux, l'absence de réciprocité dans le soutien (scolaire) n'était pas de nature à les motiver à travailler dans les plantations de leur père. À contrario, on voit très bien dans la famille de M. Flaubert, la participation des jeunes au travail dans l'exploitation est facilitée par l'octroi à 3 d'entre les plus grands, ceux dont qui ont déjà la possibilité de proposer leur force de travail ailleurs, d'une parcelle dans laquelle ils cultivent pour leur compte du haricot vert. D'ailleurs, quelques-uns de leurs aînés qui sont partis, ont précisé qu'ils ne voyaient pas à leur époque, les raisons de rester au village alors qu'ils savaient qu'ils n'obtiendraient rien de leur père. L'un

d'eux a indiqué que même si après qu'il a été contraint à abandonner l'école faute de pouvoir payer les frais de scolarité, il serait resté encore un moment au village si son père l'avait fait pour ses frères.

Concrètement, dans l'exploitation de M. Martin, le temps des jeunes est consacré aux études, et aux travaux ménagers, et en dehors des cours, par les devoirs scolaires, les cours de répétition, la chorale les samedis après-midi, les messes le dimanche matin, la préparation pour la semaine suivante les dimanches après-midi (nettoyage, révisions...). Entre toutes ces occupations, il ne leur reste que le samedi matin pour aider. Ici, le soutien apporté par les jeunes l'est à cause de l'autorité de leur père, qui les oblige les samedis matin à « faire quelque chose aux champs ».

On peut alors dire que l'entraide est, dans les cas précis observés, la mise en œuvre des relations sociales d'aides et de solidarité, sous condition de réciprocité. La réciprocité n'est pas toujours immédiate, sinon on aurait à faire à un mécanisme de don et contre don. Elle recouvre une temporalité souple, et qui peut s'étendre tout au long de la vie.

La réciprocité devient donc un critère d'intensification des relations à visée productive. On a bien pu voir que quand la condition était remplie, les exploitants avaient un surcroît de possibilités de mobilisation de ressources.

À la fin de cette partie, il ressort que travail de décryptage des configurations, qu'elles soient *déliantes*, *intermédiaires* ou *reliantes*, ne peut laisser à la marge, les spécificités liées au contexte rural Bamiléké en général, et aux familles de Fokoué et Galim en particulier. Car, les configurations se construisent dans et par des logiques et rationalités singulières. Elles font aussi face à de nombreuses contraintes. Il leur faut alors jouer d'imagination et d'innovation, pour créer ou saisir des opportunités favorables à leurs exploitations. On se rend alors compte de ce qu'il y a de

profondément Bamiléké dans la production des exploitations familiales agropastorales à Galim et Fokoué. Cette spécificité est la conjugaison de plusieurs facteurs relatifs à un contexte, un but, une manière, et des aptitudes personnelles particulières. L'idée n'est pas de revenir sur ces aspects qui ont fait l'objet des tous les développements précédents, mais de souligner, comment elles entrent en conjugaison. On peut en effet confirmer qu'il existe un éthos Bamiléké de la notabilité, fondé sur l'accumulation matérielle (richesses) et symbolique (élitisme, notabilité, honorabilité, notoriété), et qui repose sur des valeurs fortes (travail). Le travail est donc la valeur autour de laquelle se construit la société Bamiléké. C'est pour cette raison que les configurations d'exploitations trouvent ici tout leur sens. En effet, ni le contexte, ni les contraintes, aussi nombreuses soient-elles, ne doivent annihiler l'effort des familles paysannes à produire : produire pour vivre, produire pour exister socialement. Au contraire, elles se configurent de façon à tirer le meilleur parti possible de leurs situations. Elles ne manquent pas non plus d'innover, et d'apporter dans l'exploitation, différents atouts (sociaux et symboliques), différentes activités extra agropastorales, ou de conquérir différents espaces de production, etc.

Enfin, la configuration des exploitations familiales permet de créer de façon plus ou moins implicite, des cadres de socialisation des jeunes dans les familles. C'est donc à l'intérieur de ces configurations et cadres que la construction des trajectoires des jeunes Bamiléké doit être observée.

CHAPITRE 9 : IMPACTS DES CONFIGURATIONS FAMILIALES SUR LES PARCOURS DES JEUNES.

On peut avoir l'impression que les interrogations de départ, relatives aux raisons du départ des jeunes des villages vers la ville, ont été lésées. Pourtant, la description et la compréhension préalables des types de configurations des exploitations familiales agropastorales étaient incontournables. Car, à la présentation des parcours des jeunes retenus dans l'échantillon, on observe une nette différenciation de leurs trajectoires sociales. Ici, j'analyse de quelles manières spécifiques cette différenciation se manifeste. Autrement dit, comment les rationalités de production (en intégrant tous les facteurs qui la construisent), et l'éthos de la notabilité (dans sa forme actuelle), en rencontrant dans chacune des configurations un cadre de socialisation spécifique, participent à la construction des trajectoires sociales des jeunes.

9.1- CONSTRUCTION DES TRAJECTOIRES DES JEUNES DANS LES CONFIGURATIONS DÉLIANTES

Les jeunes dans la famille de Mme Hélène sont nés pour les premiers à Yaoundé, et les autres à Fokoué quand la famille a

décidé de s'y installer définitivement. Pierre qui est né à Yaoundé a tout de suite été confié à sa grand-mère au village. Ce n'est que plus tard quand il doit rentrer au lycée qu'il rentre chez ses parents qui, eux, se sont déjà installés au village. Marthe arrive au village quand elle a 5 ans. Sarah qui a 23 ans y est née. Leurs parcours suivent la même trajectoire. Ce sont des jeunes dont la configuration familiale rentre dans la première catégorie, celle des configurations les moins entourées.

Depuis même à la période de leur enfance, quand c'est leur père qui était chef de famille et d'exploitation, la configuration de leur famille était légèrement différente de la présente. Deux unités de production étaient identifiables, l'une d'autoconsommation et l'autre de rente. Il a été rapporté qu'à ce moment-là, la famille réussissait à assurer sa consommation sans problème. La main d'œuvre familiale, nombreuse à cette époque, a été un atout majeur de la production. Puis, les enfants ont commencé à partir, et le père est mort. Alors, il est assez facile de lier ces deux événements majeurs à la diminution des activités.

Il a été aussi rapporté que, de son vivant, leur père ne s'impliquait pas avec les revenus qu'il percevait des cultures du café et de la pomme de terre, dans l'avenir (école et santé) de ses enfants. Les jeunes expliquent tous qu'il ne s'intéressait pas à leurs études (surveillance parentale, financement). Ils expliquent aussi que leur mère qui à ce moment-là s'occupait des parcelles pour la consommation domestique, ne tirait pas de ses parcelles assez de revenus pour satisfaire les autres besoins domestiques (produits manufacturés par exemple) et les besoins scolaires des jeunes. Alors les études s'arrêtaient pour tous les enfants, au cycle primaire.

En réalité, ce qui se passe dans cette famille, trouve son explication dans la dynamique de l'appropriation de l'ethos bamiléké. Alors que de nos jours cet ethos évolue de la notabilité à l'élitisme, dans cette famille, elle est restée centrée sur sa forme originelle. Warmier (1993) explique bien que l'accès à la notabilité

se fait par le moyen de beaucoup d'argent, en espèce, mais aussi par la participation à des réunions, des groupes, dans lesquels les cotisations et apports des membres sont relativement importantes. C'est dire que les revenus de l'exploitation ici devaient permettre à la fois d'acheter les titres et positions de notabilités, mais aussi assurer l'avenir des enfants. Or, nous avons pu voir que la productivité après la satisfaction des besoins en consommation laissait peu de marge à la mère. Le père quant à lui, réservait l'utilisation de ses revenus aux pratiques de notabilité. Il a par exemple dû, pour honorer sa position de notable, prendre une deuxième femme, fille du village, ce qui entraînait davantage la dilution de ses revenus.

Dans ces conditions, la possibilité qu'offre l'exploitation de soutenir un cadre de socialisation des jeunes a été dans cette famille, difficile à remplir. Assurément, il n'était pas centré sur l'éducation. On a du mal en même temps de penser qu'il ait été centré sur l'activité agricole, du moins en tant que moyen de s'installer dans une activité rémunératrice. Quand on écoute les récits des jeunes, leur père ne se préoccupait, ni de leur éducation scolaire, ni de leur intégration dans des activités agricoles. La cadre de socialisation qui s'offre aux jeunes ici, a été par défaut, celui de la débrouillardise. Cependant, le contexte rural à Fokoué n'est pas propice à des activités de cette nature. Alors les jeunes, conscients que leur réussite ne pourra se faire que sur la base d'initiatives personnelles, sont contraints au départ. C'est pour cela que dans cette famille le discours récurrent est formulé en ces termes : « je vais me chercher ». Il y a dans cette expression, plusieurs informations : la référence à la première personne « je » et « me », indique le caractère personnel de l'initiative, et de la démarche. Le verbe aller, sous sa forme conjuguée : « je vais » fait référence au départ. Il n'y a donc pas d'issue selon les jeunes au village. Enfin, se chercher s'apparente dans le jargon camerounais, à se débrouiller, se « battre », inventer sa voie, créer son activité, afin de générer des revenus. Un commerçant ambulant, un coiffeur, un mécanicien,

diront en parlant de leurs activités, « je me cherche ». Une jeune fille qui se marierait dans l'optique de changer de position ou de situation dit : « je vais me chercher », etc. d'ailleurs, les exemples des jeunes ici sont assez illustratifs.

Pierre a commencé un cycle secondaire technique, mais au bout de deux ans, il a dû arrêter. Il n'avait pas d'argent pour payer les frais y relatifs. Il dit alors : « j'ai commencé à me chercher ». Se chercher pour lui a consisté en de multiples allers-retours du village vers la ville, ou vers d'autres régions agricoles, pour y effectuer un travail précaire, souvent limité dans le temps. Il a été travailleur agricole, maçon, chauffeur ; il a circulé entre Fokoué, Nkappa, Njombé, Nkondjock, Dschang et Yaoundé.

Il est aussi frappant, de constater que, malgré des situations différentes, Marthe utilise les mêmes mots de Pierre. Elle est divorcée d'un précédent mariage. Elle s'était mariée dit-elle pour pouvoir partir du village. Pendant son divorce, elle est retournée au village, et malgré une envie de partir pour se libérer du poids du jugement au village¹⁰⁰, ce n'est que quelques années plus tard qu'elle a pu repartir, à l'occasion d'un mariage en tant que 2^e épouse. Elle dit elle-même ne pas être heureuse dans ce second mariage. Mais elle est satisfaite de la situation, car au moins elle n'est plus au village. Elle justifie cette situation étrange et dont elle est paradoxalement aussi consciente par ces mots : « tu crois que je vais faire comment, je dois me chercher ».

Le scénario est à peu près le même avec Sarah. Elle est allée vivre chez l'une de ses sœurs à Douala. Alors qu'elle espère pouvoir suivre une formation de couturière, ou trouver un travail, sa sœur l'assigne à des travaux domestiques. Elle se rend compte qu'elle avait été accueillie non pas pour avoir une chance de se chercher,

¹⁰⁰ C'est une honte pour une jeune fille d'être divorcée. On suppose qu'elle n'est pas une femme soumise, ce qui est une qualité dans ce village. On suppose aussi que l'image qu'elle renvoie ne va motiver personne à la prendre pour femme. Elle devient alors paria, risée au village.

mais comme aide chez sa grande sœur. De plus, quand elle tombe enceinte et que le géniteur ne veut pas reconnaître l'enfant, elle rentre s'installer au village. Quand je l'ai rencontré les deux premières années, elle exprimait sa désolation d'être dans cette situation (mère célibataire), qui réduit ses chances d'être prise pour femme. Elle explique que tant que la situation est celle-là, elle est certaine qu'elle sera condamnée à rester au village. Pourtant, la dernière année de la recherche, sa mère m'a raconté fièrement que sa fille avait pu se marier, et qu'elle était partie se chercher à Bafoussam où elle habite avec son mari.

Dans les parcours des jeunes de cette famille, il y a une similitude qui est celle des allers-retours, le village constituant une base de retrait en cas d'échec des projets en cours en ville. Entre sa formation à Dschang, ses travaux en tant qu'ouvrier agricole et les débuts de l'apprentissage de la conduite, Pierre est revenu plusieurs fois au village. Il explique même une de ces fois avoir voulu rester sur place, monter un projet d'exploitation agricole. Mais à cette époque-là son père était encore vivant et avait refusé de lui céder quelques terres. Après son premier mariage, Marthe est revenue au village. Après son premier enfant, Sarah est revenue au village. Alors, aussi longtemps que les jeunes de cette famille se cherchent, ils sont dans une logique circulatoire. Pour le dire autrement, « on va où on s'en sort », avec un retour au village entre différentes tentatives.

L'analyse finale des parcours des jeunes dans cette famille doit distinguer selon que l'on est une fille ou un garçon. La différence sexuée s'explique par le fait que culturellement, les filles non mariées n'ont aucune considération au village. On a pu voir chez chacune d'elle la volonté ferme de se marier, en dépit des conditions qui se compliquaient souvent : divorce, mère célibataire. Par contre pour les enfants garçons, ils doivent rester dans l'exploitation familiale le plus longtemps possible. Leur départ peut être considéré comme de la démotivation. Pas démotivation à

s'installer ou commencer une activité agricole (despodency), mais démotivation de travailler dans l'exploitation familiale. Plusieurs facteurs concourent à cette démotivation, au rang desquels l'image du père, agriculteur et « irresponsable », à qui revient tous les revenus des cultures de rente, mais qui n'a pas pu payer la scolarité de ses premiers enfants, qui ne le fait pas non plus pour les cadets, alors même que les aînés lui apportent leur aide aux champs. Pierre après avoir arrêté l'école explique :

- « Je suis retourné au village et pendant quelques années j'ai aidé dans l'exploitation familiale.
- Aidé ou travaillé ? ».
- Oui aidé. C'était le travail de mon père. On avait droit à quoi ? Rien. C'est lui qui décidait de ce qu'il faisait avec l'argent que le champ donnait.

Il poursuit plus loin :

« Je pensais pouvoir m'installer au village, mais la présence de mon père qui gérait encore tout à fait que je n'ai pas pu murir mes projets sur ses terres ». ¹⁰¹

Il y a aussi ici comme facteur de démotivation, le nombre de frères et sœurs. Entre enfants garçons, il y a une égalité par rapport à l'accès à la terre, et c'est cette égalité qui ici peut démotiver les jeunes. Car, à supposer que ces surfaces soient systématiquement réparties entre les enfants, les parcelles de chacun deviennent tout de suite « dérisoires », pour qui prétend se lancer dans l'agriculture. La conscience des espaces limités les amènent à anticiper le moment où les terres ne seront plus suffisantes pour l'agriculture de tous les enfants.

Au final, dans la famille de Mme Hélène, comme dans les configurations déliantes, il y a absence d'un cadre de socialisation pour les jeunes. Ils n'ont accès ni à une éducation scolaire solide, ni à une portion de terre exploitable, ni à des petits métiers. Pour eux, l'avenir doit se construire, se créer, s'inventer ailleurs, par des

¹⁰¹ Entretien avec Pierre, Fokoué, 2017.

moyens propres, par des ambitions personnelles, dans un environnement qui est très concurrentiel, où la réussite détermine la position sociale. Les jeunes partent donc chercher ailleurs, les ressources qui leur donneraient accès au mariage (dot), au logement, à la paternité. Ces éléments sont des signes de réussite chez les bamiléks. Ils donnent de la valeur aux personnes qui parviennent à réaliser ces objectifs de vie.

9.2- CONSTRUCTION DES TRAJECTOIRES DES JEUNES DANS LES CONFIGURATIONS INTERMÉDIAIRES.

Comme dans la précédente famille, M. Flaubert a vécu en ville avant de revenir s'installer au village en 1993. Il a au total 20 enfants. 10 des enfants sont en ville et 10 autres sont au village. Ici aussi, en dépit des parcours individuels, une trajectoire commune peut être dessinée pour les jeunes. Elle est influencée principalement par le rôle de la famille et l'éducation. Dans cette famille, la variable sexe est moins forte que dans la première, et les filles et les garçons suivent quasiment la même trajectoire de vie. Les filles se marieront cependant plus tôt, mais après être sorties de la résidence familiale.

On a pu voir que les configurations de l'exploitation lui permettent d'assurer l'autoconsommation, et quelques fois, de dégager une marge bénéficiaire, même si celle-ci n'est pas très importante. Il est possible que cette marge limitée soit à l'origine de l'essoufflement de M. Flaubert à partir d'un certain niveau d'études des enfants (dernières années du premier cycle secondaire). On a aussi vu qu'ici les femmes se concentraient sur la production destinée à la consommation domestique, et n'envisageaient une exploitation supplémentaire qu'à partir du moment où cette fonction était assurée. Alors, elles travaillaient dans des parcelles dans lesquelles elles cultivent essentiellement du vivrier marchand. Les revenus qu'elles tirent de ces unités de production ont permis

dans le cas de quelques enfants de pallier l'impossibilité pour père de payer les frais scolaires. Mais cette marge n'est pas assez importante pour que l'intervention des femmes supplée complètement à celle du père.

Dans ces conditions, les enfants ont tous un niveau d'étude secondaire. Sans que l'on puisse le soupçonner d'emblée, ce niveau leur offre la possibilité de s'insérer différemment dans la vie courante, par l'apprentissage. Joseph a fait une formation en maçonnerie, Marie, elle a prévu d'en faire une en couture. Il y a parmi les autres enfants, un instituteur primaire, un agent communal, mécanicien à la commune de Dschang, un électricien qui a un atelier de dépannage à Bafoussam, etc. Jean qui est village y est resté parce qu'il a pu pratiquer une activité, être mototaxi. Quelques-uns des frères n'ont pas pu faire des apprentissages, et comme dans la première famille, sont partis se chercher. Il reste cependant vrai que dans cette configuration, la possibilité de s'insérer dans la vie par la pratique d'un métier du secteur informel est rendue davantage possible que dans la première.

Dans cette famille, le cadre de socialisation allie activités agricoles et éducation scolaire. Les activités agricoles sont envisagées, non pas comme une formation au métier d'agriculteur comme on aurait pu le penser, mais comme moyens pour la famille, d'encourager l'autonomie et l'indépendance des jeunes.

Dans cette configuration aussi, le temps du parcours migratoire est relativement long. Les jeunes ne reviennent pas tous les ans au village. Ils ne sont pas en effet dans la même intensité de précarité que les enfants de la première famille. Les apprentissages vers lesquels ils se tournent sont souvent longs (2-3 ans), et en fin d'apprentissage, un petit contrat de travail, ou l'installation dans une activité d'indépendant leur est souvent proposée, leur ouvrant ainsi la voie à une situation plus stable (dans la durée) en ville.

Si on va au-delà de ces premières analyses, on se rend compte que dans cette configuration, les logiques sont multiples. Elles sont souvent en tension, entre partir et rester (du moins le plus longtemps possible). Car, les jeunes sont souvent scolarisés, mais les études s'arrêtent souvent au niveau secondaire. C'est à ce moment que la tension est la plus grande, qu'un dilemme s'installe entre la possibilité de partir, tout en sachant qu'un capital (argent) leur est remis pour se lancer dans un apprentissage (menuisier, électricien, mécanicien, couturière, etc.), et la tentation de rester, en jouant sur les acquis au village (lieu d'habitation, parcelle offerte — haricot vert —, petite activité possible — mototaxi —) ou une activité. Le dilemme est aussi du côté du chef de famille, partagé entre garder les enfants dans l'agriculture, et les faire partir en ville. Il peut donc essayer de mixer les deux. Car, alors qu'il fait tout pour maintenir certains de ses fils, au village, M Flaubert soutien le départ d'autres. Il dit :

« Je rêve que de tous mes enfants ci, au moins un d'entre eux soit fonctionnaire (...) Comme ça je suis sûr que son statut est garanti à vie (...) Il pourrait même plus tard positionner¹⁰² aussi des frères ou ses enfants ». ¹⁰³

Quelques verbatim des jeunes de cette configuration donnent une idée de la tension et de la différence de point de vue des jeunes de cette famille, entre partir et rester :

« Tant que je ne suis pas mariée, les gens ne vont jamais me considérer comme une femme. Beaucoup de mes amies et mes parents me donnent les conseils de me marier. Je ne sais pas pourquoi ici on pense qu'une femme doit juste se marier. Moi je veux d'abord travailler (...) donc je vois que pour travailler je serai obligée de partir en ville. Ici la couture ça ne peut pas marcher ». ¹⁰⁴

« Au village c'était dur pour moi (...), je ne pouvais même pas adhérer aux réunions de classes d'âges. Il faut payer ceci

¹⁰² Dans le sens de trouver un poste

¹⁰³ Entretien avec M. Flaubert, Fokoué, 2018.

¹⁰⁴ Entretien avec Marie, Fokoué, 2017.

au chef, cotiser pour cela, être marié, donc, payer la dot...
(...) En partant, j'ai pu me débrouiller pour trouver du travail, alors qu'au village je n'aurai pas eu tout ça. Maintenant je peux avoir des projets, me construire, me marier. Tous mes frères se tournent vers moi pour demander de l'aide. Je suis fier d'être en train de réussir... ». ¹⁰⁵

« En restant au village, je sais que j'ai mon champ, même s'il est petit, et j'ai ma moto. Avec ça, je peux avoir de l'argent. En allant en ville comme mes frères, je dois tout acheter alors que je ne suis pas sûr d'avoir un travail. Mais au village j'ai un endroit où dormir, et il y a un terrain où je peux me construire. Comme j'ai mes activités ici, je peux me marier plus facilement avec une fille d'ici ». ¹⁰⁶

En résumé, dans les configurations intermédiaires, il existe un cadre de socialisation construit autour de l'éducation et du travail agricole. Cependant, le travail agricole n'est pas assez rentable pour soutenir le projet scolaire des jeunes. Il participe dans des proportions limitées, au paiement des frais de scolarisation, et d'apprentissage. Il ne se présente jamais comme une issue pour les jeunes. Dans le meilleur des cas, il représente un complément à une activité qui elle est principale pour les jeunes : maçonnerie + agriculture ; mototaxi + agriculture, etc.

9.3- CONSTRUCTION DES PARCOURS DANS LES CONFIGURATIONS RELIANTES.

Les jeunes de la C3, en dépit de leurs parcours individuels, ont une trajectoire commune. Elle se subdivise en trois moments

L'enfance dans le foyer parental est marquée par l'exercice de l'autorité du père, relativement à l'éducation scolaire des enfants. À ce point que même les travaux champêtres sont relégués au dernier plan de leurs occupations. Pourtant les jeunes ici ont

¹⁰⁵ Entretien avec Thomas, Fokoué, 2017.

¹⁰⁶ Entretien avec Paul, Fokoué, 2017.

exprimé la difficulté qu'entraînent toutes les tâches qui leurs incombent. En réalité, c'est qu'ici, il n'y a pas eu de place pour l'oisiveté des jeunes. Ils devaient se concentrer sur leurs études, et aidaient aux champs à partir du moment où l'essentiel de leurs obligations scolaires (école, révision, cours de répétition...) étaient accomplies. Les parents prenaient soin de suivre tous les enfants dans leurs études. Les frais de scolarités et les fournitures scolaires étaient toujours payés. Dans cette famille, deux jeunes ont été confiés à leur grand-mère alors qu'ils étaient tout petits. Mais ils ont très vite été repris à la maison parentale quand les résultats scolaires n'étaient pas satisfaisants. Malgré une grossesse et un accouchement pendant qu'elle était encore au lycée, Léa n'a pas pu convaincre ses parents d'arrêter l'école. Ils ont repris l'enfant le temps pour elle de réussir son baccalauréat.

La conséquence de cette rigueur des parents sur l'éducation de leurs enfants, a permis que ces derniers terminent tous leurs études secondaires. Dans cette famille, les enfants ont donc tous obtenus le baccalauréat. Mieux après les études secondaires, ils partent du village pour s'inscrire à l'université, ou dans des études supérieures. Ici, la nécessité de poursuivre ses études est la principale cause de mobilité des jeunes. Rachel et Paul ont dû partir de chez leur grand-mère pour pouvoir poursuivre leurs études dans un cadre plus strict : le domicile parental. Léa a dû partir chez l'une de ses sœurs pour pouvoir suivre des études techniques en comptabilité. Les départs définitifs du domicile parental se font dans cette famille pour des raisons d'études. Après le baccalauréat, c'est alors que les jeunes quittent la maison familiale pour aller en ville. Léa après son Baccalauréat, commence une formation qui coûte 100 mille francs à ses parents. C'est une formation en informatique de gestion. Mais elle se rend compte que le formateur n'est pas assez compétent pour que la formation soit solide. Alors, de commun accord avec ses parents, elle va s'installer à Douala chez l'une de ses sœurs, mais pour suivre une formation supérieure en comptabilité, mais là encore, elle tombe de nouveau enceinte. Cela n'empêche pas ses

parents de la laisser partir rejoindre son financé à Yaoundé, pourtant ils continuent de payer ses études jusqu'à ce qu'elle obtienne son diplôme de comptable.

Madeleine au début a voulu aller à l'université à Bamenda, mais son oncle chez qui elle devait s'installer a refusé de la garder. Malgré les premiers investissements faits à Bamenda, elle est revenue s'inscrire à Dschang pour faire des études trilingues. À la fin de la première année, elle se rend compte que les résultats ne sont pas bons. Alors elle décide de s'inscrire en géographie. Là elle réussit bien ses études.

Malgré deux échecs en classe de terminale, Rachel attend d'avoir son baccalauréat pour aller s'inscrire à la fac. Elle sait qu'elle ne va pas arrêter l'école avant d'avoir eu un diplôme universitaire.

Quand on observe ces parcours, on se rend compte de la volonté des parents de trouver un avenir à leurs enfants. Ils mettent sur pied un cadre de socialisation centrée sur l'éducation. Les moyens dont disposent les parents pour supporter tous les frais et coûts des études de leurs enfants offrent cette possibilité. En somme, la configuration de cette exploitation permet de garantir les moyens d'éducation des jeunes. Le bien-être au sens des capacités de Sen, se manifeste ici par la possibilité pour la famille d'organiser la mobilité des jeunes, pour des raisons d'études. À cause de leur niveau d'éducation, la trajectoire des jeunes est différente des deux précédents cas de figures : ici, les jeunes partent du village pour poursuivre des études supérieures. Après leurs études, l'insertion dans le monde du travail se fait par la voie des concours administratifs, des recrutements dans les entreprises. Les métiers qu'ils visent sont ceux de fonctionnaires (police, enseignants, infirmiers) ou de salarié dans le secteur privé (comptable).

Dans les configurations reliant, l'autorité du père est forte. Les enfants ont en général un parcours scolaire exemplaire. Et la

formation scolaire reçue, n'est pas orientée vers les métiers ruraux. Donc, il est tout à fait normal que la famille prévoie qu'à l'issue de leurs études au village, les jeunes aillent les poursuivre dans des universités en ville. En effet, Dans les années 1990, la succession de nombreuses crises (économiques, politiques au Cameroun), la chute du prix du café, ont complètement chamboulé les configurations familiales organisées autour de la production de café. Aujourd'hui dans les hauts plateaux de l'Ouest du Cameroun, il est difficile d'identifier un mode singulier de production et d'organisation qui aurait remplacé celui de la période café (Fongang, 2008). Les cultures de rentes sont très variées, en fonction des villages, des producteurs, et même dans le chef des producteurs en fonction des saisons, des contraintes et opportunités divers. Le statut symbolique du producteur bamiléké est donc devenu incertain, et fluctuant. M. Martin exprime cette incertitude, comme un piège à éviter pour ses enfants :

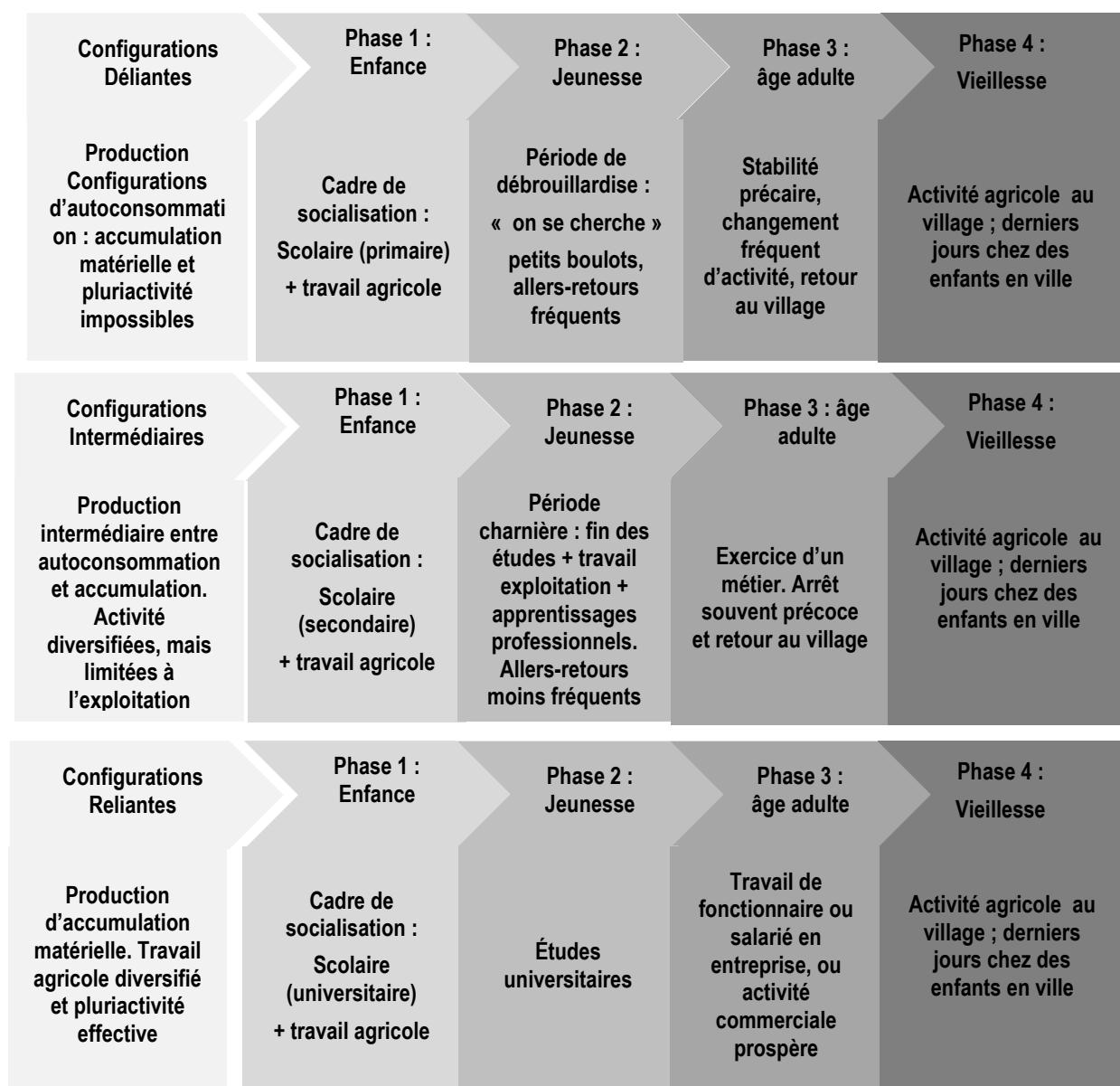
« Tu sais mon fils, les choses des agriculteurs ne durent pas... quand je dis les agriculteurs on croit que je parle de quelqu'un d'autre. Nos choses ne durent pas, nous ne sommes que des jongleurs (...) alors tu penses que je voudrais que mes enfants soient dans cette même situation ? Tu crois qu'il est possible pour moi de leur dire de faire comme moi ? Non. Au contraire je dois me battre pour leur offrir autre chose ». ¹⁰⁷

En conclusion, on peut aisément remarquer que l'autre aspect du *Gua guefa* (la graine) représentée par les enfants, qu'il faut « faire germer » et à qui il faut inculquer des valeurs Bamiléké de l'accumulation, est différemment appréhendé selon les types de configuration familiale d'exploitation. Dans le schéma ci-dessous, les trajectoires des jeunes tels qu'ils se présentent de manière générale sont construites. Elles reprennent en les synthétisant, l'essentiel de ce qui a été expliqué dans ce chapitre.

¹⁰⁷ Entretien avec M. Martin, Galim, 2016.

- En effet, plus les configurations permettent l'accumulation matérielle et symbolique, plus elles inculquent ces valeurs à leurs « graines ».
- Les configurations **déliantes** qui sont aussi les moins accumulatives ne transmettent presque rien, laissant les jeunes à leurs propres sorts, obligés pour « s'en sortir » – « devenir quelqu'un », d'aller « se chercher » ailleurs.
- Les configurations moyennes, **intermédiaires**, transmettent des valeurs et ressources (argent, terres) qui sont un commencement, mais ne sont pas tout à fait suffisants pour l'accomplissement des jeunes. Alors ces derniers doivent eux aussi « se chercher », mais dans le sillage d'une certaine éducation scolaire et de travail et avec une partie des moyens que leur offre la famille.
- Enfin, dans les configurations **reliantes**, les valeurs d'accumulations sont transmises aux jeunes, par le moyen de l'éducation. Il leur faut accumuler le plus de capital culturel possible, afin de pouvoir s'assurer un avenir loin des « souffrances » des agriculteurs. La configuration de l'exploitation permet de dégager des moyens suffisants pour parvenir à une insertion socioprofessionnelle des jeunes par l'éducation.

Planche 15 : Synthèse des parcours individuels à Galim et Fokoué, dans les configurations familiales et en fonction du cycle de vie



CHAPITRE 10 : AU-DELÀ DES OBJECTIFS DE LA RECHERCHE, DES APPORTS ET ENRICHISSEMENTS SCIENTIFIQUES IMPORTANTS

Dans ce chapitre, je voudrais, en marge des objectifs de la thèse, présenter quelques acquis qui sont sans nul doute des apports scientifiques non négligeables. Quelques acquis principaux peuvent être présentés. Ils sont relatifs entre autres choses :

Dans un premier temps, à l'adaptation dans le champ de l'économie politique, de l'approche développementaliste de la coopération et de la mise en route des programmes, projets et politiques de développement, cette adaptation passe entre autres choses par la nécessité de reconsidérer le statut des paysans. On peut, au regard du rôle central qu'ils jouent dans les dynamiques rurales de production, accepter et comprendre qu'ils sont aujourd'hui de véritables acteurs du développement, et par conséquent, que leur voix, et rationalités (manières de faire, d'être, de produire, de consommer, et d'accumuler, etc.) doivent être placées au centre des logiques d'intervention des acteurs et institutions de toute nature. Ici je montrerais comment et pourquoi.

Dans un second temps à l'enrichissement de la sociologie rurale, par un travail spécifique de formulation de la configuration, d'une part en tant que concept opérationnel mobilisable dans l'observation du fonctionnement des unités familiales de production, et

d'autre part en tant que approche théorique du fonctionnement des sociétés rurales agropastorales.

Dans un troisième temps au renforcement dans le domaine de la démographie, des efforts qui sont fait et donc le but est de réinterroger ou d'enrichir les logiques migratoires, et les grands courants de pensées, relativement à la singularité des logiques et mouvements migratoires en Afrique Subsaharienne en général, et des Bamiléké en particulier.

Et enfin, au renforcement des approches sociologiques des dynamiques individus-société.

10.1. ENRICHISSEMENT DE L'APPROCHE DÉVELOPPEMENTALISTE ET LA NÉCESSITÉ DE RECONSIDÉRER LE STATUT DES PAYSANS BAMILÉKÉ : DES APPORTS IMPORTANTS DANS LA SPHÈRE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE

L'un des enrichissements qu'apporte cette thèse du point de vue de l'économie politique a trait à la manière dont sont conduites les politiques, les projets et programmes de développement en matière agricoles. J'ai présenté la situation à souhait : la pratique dominante actuelle, fait état d'une forte « ingérence » des « acteurs forts » (FMI, BM, PAM, Union Européenne, USA, Chine, Inde, etc.) dans la conduite des politiques agricoles des pays en développements. Ce n'est pas cette « ingérence » en soi qui pose problème, sinon la vision soutenue, diffusée, et souvent imposée par ces acteurs. En effet, depuis la période coloniale, les politiques publiques agricoles, quand elles existent, vont dans le sens de favoriser les exploitations agroindustrielles. On peut aujourd'hui légitimement se poser la question de savoir pourquoi ces politiques ont relativement toutes échouées ? Pourquoi il est impossible d'observer des paysans, dans les villages investigués par exemple, qui sur la base d'une intervention extérieure, se serait modernisée ? Pourquoi contrairement aux objectifs fixés, les politiques menées

jusqu'ici ont souvent été désastreuses (organisation de l'accaparament des terres, position de dépendance des paysans vis-à-vis des élites mondialisées, de la production pour les villes, de l'augmentation de la faim et des émeutes de la faim, etc.) ?

Face à ce diagnostic de l'échec des initiatives « extérieures » aux logiques paysannes, un constat demeure : ce sont les petits paysans qui nourrissent les populations des pays de l'Afrique subsaharienne. À Galim et Fokoué, ce sont les paysans qui par leurs initiatives mettent sur pieds des entités de production. En général, l'ensemble de possibilités qui leurs sont offertes d'accéder au crédit, ou à une aide que de quelle que manière que ce soit, est fortement limitée. Ce sont donc leurs capacités de jonglerie, d'innovation, d'invention même, qui sont les véritables moteurs de la production agricole, de garantie de la sécurité alimentaire, de la protection des écosystèmes et de l'environnement, etc.

Voilà entre autres choses, les raisons pour lesquelles il est important de remettre le paysan, et comme je l'ai déjà mentionné, ses rationalités et sa voix au cœur des politiques publiques, et des logiques d'intervention des pouvoirs publics et organisations diverses qui travaillent dans le secteur du développement ou de la coopération au développement. Autrement dit, il y a urgence de monter des politiques qui seraient par exemple centrées sur le paysan, sur ce qu'il est ou représente, et sur les manières dont il s'organise en famille pour produire, en complément de toute autre logique d'intervention. C'est pourquoi l'approche configurationnelle me semble être un apport important dans le domaine de la socio économie rurale.

10.2. L'APPORT DE L'APPROCHE CONFIGURATIONNELLE DANS LA SOCIO ÉCONOMIE RURALE

La nécessité de mettre en lumière les apports de l'approche configurationnelle découle d'un travail empirique de quatre années, pendant lesquelles, minutieusement, j'ai pris le soin d'éprouver

empiriquement différentes approches, concepts et théories, et aboutit entre autres choses à cette conclusion que : ce ne sont pas les ressources que disposent les familles qui déterminent en premier la productivité. C'est la façon dont elles en tirent parti, en faisant jouer les capacités internes à mobiliser différentes formes de ressources (social, symbolique, financier, naturel, physique, et même technique). La présente approche vise à présenter quelques enrichissements de la socio économie rurale, et dans le foisonnement des pistes possibles, il envisage de donner aux acteurs et chercheurs, des outils qui leurs permettent de capter les dynamiques entre famille et exploitation à travers des liens et relations actives au sein des exploitations familiales. Pour le dire autrement, une approche qui permette de comprendre comment se configure les exploitations, eu égard à leurs capacité de s'entourer, de mobiliser des ressources pour la production.

10.2.1- Éléments ontologiques de l'approche par les configurations

La configuration est le résultat d'un certain nombre de dynamiques qui logent dans le tryptique ressources – capacités/capabilités – entourage comme éléments ontologiques de la configuration. À travers le concept de ressource, j'entreprends de débusquer les lieux des fonctionnements familiaux dans lesquels logent les dynamiques sur lesquelles les observations doivent se focaliser. Ils sont dans la nuance à faire entre ressources mobilisables et ressources effectivement mobilisées. Les SFM évoque cette nécessité sans que l'on puisse trouver chez eux les clés d'entrée dans les mécanismes ciblés.

Tout au long de cette étude, on a pu se rendre compte de la complexité de la notion de famille. En effet, les critères de sa définition sont ce point variés, d'un contexte à un autre, d'un auteur à un autre (Le Play, Laslett, Todd, Pilon et Vignikin, etc.), que l'on se retrouve souvent, au moment de l'observation empirique, dans une

situation d'indécision. On a aussi pu voir que le ménage, unité de mesure de la consommation des familles dans les études économiques, ne correspond pas aux fonctionnements multiples et variés des familles rurales Bamiléké. Car, ces dernières sont engagées dans un réseau relationnel complexe, à la frontière duquel, les limites de la famille ne sont plus maîtrisées. Ce réseau relationnel, Granovetter recommande de l'aborder en distinguant les liens forts et les liens faibles. Dans le cadre de la famille, par souci de clarté, j'ai simplifié l'approche de Granovetter, en considérant les liens forts comme ceux qui lient des proches, par la parenté ou l'alliance, et les liens faibles sont des liens d'amitié, de voisinage, de proximité, etc. Autrement dit, dans le cadre de la famille agropastorale, les liens forts représentent les liens existant entre membres d'une même famille (ressources humaines), tandis que les liens faibles font eux référence à des liens extrafamiliaux (ressources sociales). L'appréhension des entourages par les liens forts et les liens faibles rend compte de la complexité et de la diversité des interactions entre les personnes à l'intérieur et à l'extérieur des familles qui composent les entités productives d'une part, et la possibilité de coupler les niveaux micro (individu) et méso (famille) d'autre part.

Une autre précision qu'il faut faire vient de l'une des conclusions de la phase exploratoire de la recherche, dans laquelle le constat était fait qu'il est difficile d'établir au sein des familles et de leur exploitation, l'existence d'une unité de production. On a pu voir qu'il pouvait en effet en exister plusieurs, selon les capacités organisationnelles de la famille. Ces capacités se traduisent par la création de plusieurs activités productives. L'apport de l'observation des liens qui se nouent autour de la famille est d'avoir montré que ces liens étaient mobilisés dans le but de renforcer une activité précise, et qu'en dehors de toute activité, les relations restaient latentes.

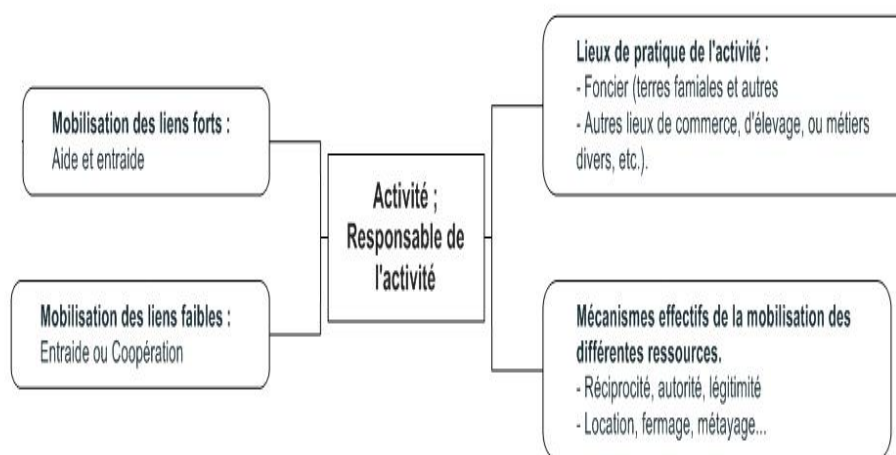
Alors, l'entourage a ouvert la voie à une analyse inédite des fonctionnements des exploitations rurales Bamiléké : c'est que dans le but de combler les différents besoins auxquelles elle a à faire face, la famille essaye diversifier ses sources de revenus. Pour le faire, elle individualise d'une certaine façon les activités. Concrètement, elle crée et organise des activités qui sont confiées à la responsabilité d'un membre de la famille. Autour de chacune de ces activités, un ensemble de relations sont sollicitées. Elles aboutissent avec des fortunes diverses à une relation concrète. On peut donc dire que l'exploitation se décompose en des activités organisées chacune autour d'un entourage.

Si prend en compte le lien causal que j'ai essayé de montrer entre l'importance des ressources sociales et symbolique et la performance des exploitations, alors, l'idée d'observer la composition, et au-delà, les mécanismes de composition des entourages est une entrée d'une importance capitale dans l'observation des dynamiques famille-exploitation. Elle présente plusieurs avantages :

- Elle permet de ne pas se disperser dans l'observation approfondie des liens nombreux qui se nouent autour d'une famille qu'ils soient forts ou faibles, et qui en raison de leur non activation sont latents, et donc impertinents. Au mieux, les envisager comme ressources potentielles.
- Elle permet de spécifier les mécanismes de mobilisation des liens, en fonction de leurs natures (stratégie de maintien des jeunes dans l'exploitation pour les liens forts par exemple, recours à l'aide, à l'entraide ou à la main d'œuvre salariée pour les liens faibles...).
- Permet de spécifier le niveau d'observation des dynamiques. Souvent, on ignore que les activités sont organisées autour des individus (chef de l'unité de production : homme, femme(s), enfant(s)). C'est donc en principe le potentiel de ces individus qui est mis en avant dans la mobilisation de l'entourage. Cela renforce davantage la compréhension des logiques de fonctionnement de la famille, et le rapport que l'on doit faire avec l'exploitation agricole.

Autrement-dit, ici, les rapports d'autorité, les rapports intergénérationnels, les liens entre aînés et cadets, la place de la femme et les questions de genre, la répartition des ressources notamment foncières, sont entre autres choses autant de points du fonctionnement des familles qui ont un impact sur l'exploitation et la production agropastorales.

Planche 16 : Représentation graphique d'un entourage



Source : Données de l'enquête à Galim et Fokoué (2016-2018)

Ce qu'il faut dire pour rendre cette illustration complète, c'est que l'entourage est construite autour d'une activité et d'un responsable d'activité. Il est la conjonction de la mobilisation de la main d'œuvre, tant à l'intérieur qu'en dehors de la famille, étant entendu que cette activité prend racine dans des lieux (foncier ou autre), et par le biais de mécanismes effectifs de mobilisation des différentes ressources. Car, je l'ai déjà dit, la mobilisation d'un entourage n'est que potentielle : il y a des gens autour, mais ils peuvent être considérés comme des ennemis, des jaloux, etc. Ils

peuvent ne pas répondre aux sollicitations (départs, manque de temps, consécration à d'autres activités...).

Enfin, l'entourage vient gommer un certain nombre d'incohérences qu'on a pu voir dans la controverse sur l'existence d'une unité de production ou de plusieurs unités de production au sein d'une même exploitation, mais surtout, réconcilie l'observateur avec la réalité des fonctionnements familiaux complexes sur les rapports qu'entretiennent les individus dans la famille, par rapport à l'exploitation, sur l'enjeu réel dans l'exploitation des mobilités et les migrations, etc. En définitive, seule l'observation du lien ou des rapports qui de nouent entre les personnes dans les exploitations familiales doivent être rapatriée dans le champ de l'observation.

À la suite de la présentation de ce premier enrichissement, on peut noter que l'appréhension de la ruralité et du monde agricole par le prisme des capitaux est classique en socio économie rurale. Elle est au cœur même des stratégies de la coopération britannique — appréhension par les livelihoods (Scoones, 2009) —, et occupe une place centrale dans l'approche par les SFM (Sourrisseau et al, 2014). Dans l'approche configurationnelle, l'utilisation du mot ressource et non capital vise simplement à nuancer la différence que l'on doit faire au niveau de la *disponibilité* des richesses des familles. Car, au contraire du capital qui évoque l'idée des richesses accumulées et disponibles, le substantif « ressource » fait référence à ce à quoi il peut être fait *éventuellement* recours. Il existe des ressources propres à la famille, et des ressources auxquelles elle peut faire recours. Grâce à cette notion on va donc pouvoir faire la différence entre ressources mobilisables et ressources mobilisées, ensuite et surtout de mettre en évidence les mécanismes qui permettent à la famille de mobiliser de façon effective certaines ressources, et enfin d'apprécier les activités que la mobilisation effective des ressources contribue à initier. Les étapes de cette observation ne sont pas linéaires. Elles se construisent dans un va-et-vient nécessaire entre les ressources, capacités et capabilités et

les activités. Elle se construit aussi dans une dynamique multiniveau, où certains capitaux appartiennent à la famille, de par leur existence réelle ou potentielle, mais ce sont les individus responsables des unités de production, ceux qui mettent en route un entourage autour de l'une quelconque des unités de production, qui contribuent à la mobilisation effective des ressources.

Une immersion longue sur le terrain permet de faire la différence entre les ressources que la famille possède, ou qui sont à sa portée, et celles qu'elle mobilise effectivement dans son exploitation. On peut par exemple observer que les superficies de terres disponibles ne correspondent pas toujours à celles réellement exploitées : quelquefois, elles sont supérieures à celles dont la famille dispose, et d'autres fois elles sont inférieures. Il en est de même de la main d'œuvre familiale. Elle n'est pas toujours le reflet de la composition du groupe domestique qui gère l'exploitation. Elle n'est pas non plus équitablement répartie entre différentes unités de production dans l'exploitation. Car, de manière générale, les jeunes quittent la résidence parentale pour des motifs et par des moyens divers. Si dans certaines situations, il s'agit d'une stratégie relative à l'exploitation, le départ des jeunes visant simplement à diversifier les sources de revenus, dans d'autres cas, par contre, le départ des jeunes ne constitue pas une stratégie centrée sur l'exploitation, mais bien sur les jeunes eux-mêmes. Ils partent pour la poursuite de leurs études, pour chercher un travail, ou simplement en mariage (cas des jeunes filles). Parfois, tout en restant au village, ils sont consacrés à d'autres tâches ou activités (école, moto, etc.).

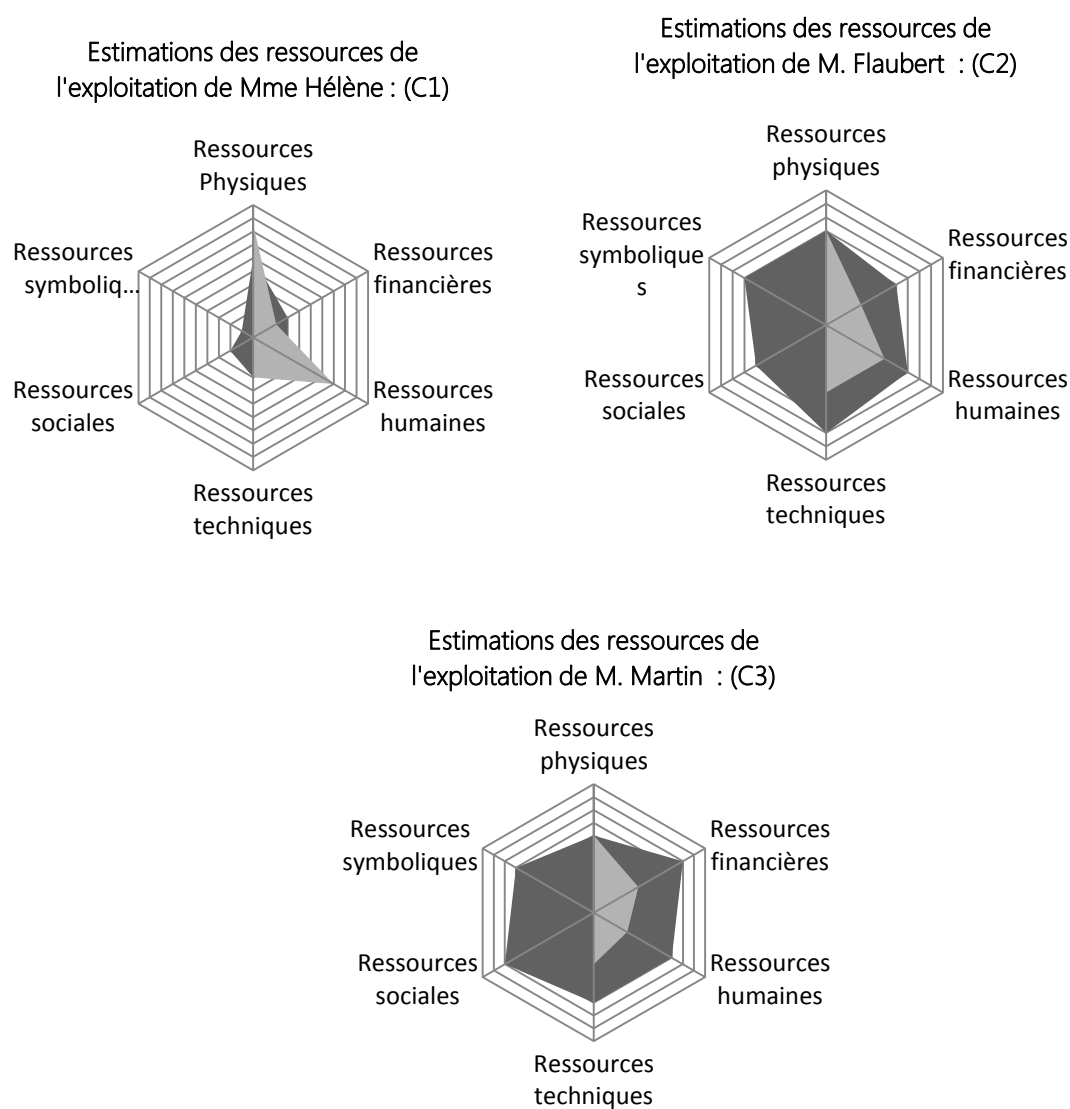
On dit dans ces cas que la main d'œuvre familiale n'est que potentielle, mais concrètement, elle n'est pas rentabilisée dans les différentes unités de production. C'est pourquoi, bien plus que les autres, les ressources immatérielles (sociales, symboliques et les aspects liées à la connaissance, à la compétence, ou au savoir-faire du capital technique) n'ont de valeur que lorsqu'elles sont effectivement mobilisées.

De toutes les ressources, celles financières sont sans doute les plus difficiles à évaluer, pour deux raisons : La première est que les questions d'argent sont encore taboues dans de nombreuses familles, où chaque individu gère seul les revenus de ses activités. La seconde et la plus pertinente est que les ressources financières ne sont pas évaluées par les membres du groupe domestique, ou du ménage en tant qu'unité de consommation, ou de mesure de la consommation. Souvent en effet, les réserves financières sont conservées sous la forme des récoltes, ou investies dans le cheptel. Or, la récolte ne se donne pas à voir quand on arrive dans les exploitations. Ensuite, souvent, la vente se fait au fur et à mesure de la production, et les revenus perçus sont directement utilisés. Enfin, il est difficile d'évaluer l'importance des récoltes quand elles ne sont pas retransformées d'une part, et d'autre part quand les prix des matières premières ne sont pas stables. Finalement, l'autre difficulté réside dans la dispersion des sources de revenus financiers : tontines, crédits, vente de récolte tout au long de l'année, vente des animaux du cheptel à l'occasion d'un besoin ponctuel...

En tout état de cause, dans une recherche en économie rurale, cette étape quoique fastidieuse s'impose au chercheur. Ici, je me contente d'énumérer les pistes d'observations des ressources, et je m'appuie pour la détermination des résultats de l'exploitation, sur l'observation de toute la configuration, et sur les dires des acteurs eux-mêmes. Il est possible aussi de prendre en compte les signes extérieurs de richesse, comme le lieu d'habitation, comme les équipements de la maison... Il est important alors de se garder de prendre en compte des richesses qui ne sont pas le fait de l'exploitation familiale actuelle. Par exemple dans l'une des familles, M. Matias habite une maison moderne, très bien équipée (sanitaires et cuisine moderne, télévision, câble, moto...). Pourtant tous ces biens ont été acquis du temps où il était fonctionnaire, et qui ne sont pas des fruits de l'exploitation agricole. Pour mieux étayer l'idée de cette partie, le schéma ci-dessous montre relativement aux familles représentant les configurations retenues, la différence

d'importance (en noir) entre les ressources propres de la famille et celles qui sont effectivement mobilisées au moment de la production.

Planche 17 : Présentation de la différence entre ressources propres et ressources mobilisées des familles des C1, C2 et C3



Source : données des enquêtes, Galim et Fokoué, 2016

La lecture de ces diagrammes radar donne une idée de l'importance des ressources, celles qui sont mobilisables, et celles qui sont effectivement mobilisées. Comme je l'ai énoncé plus haut, la construction de ces diagrammes repose sur une évaluation qualitative (observations personnelles et dire des acteurs) des ressources des différentes familles. Le but n'étant pas une appréciation quantitative, autrement il aurait fallu le faire sur la base des données cumulées des unités de production présentes dans chaque exploitations, mais simplement d'insister sur cette réalité qui est que les ressources de l'exploitation ne sont pas calquées sur celles que possède la famille. Les diagrammes en questions donnent donc simplement une image de la conjonction des différences ressources dans les exploitations observées.

Deux tendances se dégagent ici : dans la première configuration, les ressources dont dispose la famille sont supérieures à celles qui sont effectivement injectées dans la production. Il y a une déperdition des ressources propres. En effet, le départ des jeunes, la sous exploitation du foncier sont constatés. Ici aussi, même dans l'hypothèse de la mobilisation d'autres ressources, celles-ci ne sont pas importantes comme on peut l'apprécier sur le diagramme.

La seconde tendance présente deux configurations dans lesquelles, il y a une différence positive plus ou moins importante entre les ressources propres de la famille et les ressources qu'elle est capable de mobiliser en plus. À ce niveau, ces diagrammes sont intéressants à plusieurs titres : d'abord, dans le cas de la C2, il est curieux de voir combien la famille réussit à mobiliser des ressources, au-delà de ce qu'elle possède, alors que le résultat de l'exploitation ne va que très rarement au-delà des besoins d'autoconsommation. Ensuite, dans la C3, celle qui présente l'exploitation la plus rentable, on observe que les ressources présentées comme les principaux atouts des exploitations familiales agricoles sont les moins représentées. Enfin, ce qui s'observe sans que l'on puisse par l'observation donner une explication est une sorte de corrélation

entre l'activation des ressources immatérielles (sociales et symboliques) et la performance de l'exploitation. Concrètement, ces ressources sont celles qui permettent le mieux aux familles rurales de se configurer de façon efficace au moment de la production. Pour le dire autrement, c'est dans la capacité d'activation des ressources sociales et symboliques que la famille tire l'essentiel de sa capacité à s'entourer. Or, la capacité à s'entourer est elle-même fonction d'un certain nombre de mécanismes de fonctionnement des familles qu'il faut débusquer, et expliquer.

10.2.2- Quelques précisions épistémologiques de l'approche des agricultures familiales par le concept de configuration

Le concept de configuration est au cœur de la sociologie de Norbert Élias. Il est le concept fondamental de l'approche configurationnelle que je développe dans ce chapitre. Les précisions ontologiques que je présente sont de nature à en préciser l'origine logique, la valeur et la portée de cette approche.

À travers le concept de configuration, Élias entreprend, de manière quasi obsessionnelle, de décrire l'interdépendance sociale, ou plus précisément « la structure des rapports de dépendance, assimilable à un équilibre de tensions, entre les parties (groupes ou individus) d'un ensemble » Déchaux (1995). On comprend donc que l'idée centrale qui traverse la construction de ce concept est celle selon laquelle, la société, indifféremment de sa taille, est le résultat d'un tissu de relations, d'un réseau d'interdépendances. À partir de là, l'idée d'observer dans les fonctionnements familiaux les facteurs déterminants de la trajectoire de vie des jeunes rentre dans ce cadre.

Précédemment, les études de la ruralité et des phénomènes sociaux que l'on peut y observer se contentaient de mobiliser les causes sociales générales, les contextes sociaux économiques,

politiques et même culturels, comme autant d'éléments externes, qui viennent influencer dans une certaine mesure, le parcours des jeunes, en les poussant vers un exode rural, inéluctable. On peut citer à titre d'exemple : Dongmo (1981) ; Ela (1982) ; Pelissier (2000) Marie et *al.*, (2012), etc. Or, l'intuition que des fonctionnements plus subtils des familles sont eux aussi à explorer, a été confirmée avec encore plus de force ces dernières années, avec l'avènement de l'année internationale de l'agriculture familiale, et de l'intérêt renouvelé que cet événement a provoqué dans les organismes internationaux spécialisés et dans les centres de recherches en sociologie rurale et en agronomie. C'est le cas à la FAO, au CIRAD, chez Via Campésina, chez GRAIN, SOS FAIM, etc. Il est dorénavant admis, que l'étude de la famille n'est pas assez poussée dans les efforts de compréhension de l'agriculture familiale (Phélinas et *al.*, 2012, Sourisseau et *al.*, 2012, 2014/12 ; Cortes et *al.*, 2014, etc.).

Ce qui est important dans ces dernières années quand il s'agit d'étudier les agricultures familiales, c'est la nécessité de dépasser les approches essentiellement agronomiques, ou d'économie rurale, et de construire une approche de sociologie rurale qui réponde expressément aux besoins que posent les nouvelles façons de voir les agricultures familiales. Les nouvelles approches consistent à prendre en compte autant que cela est possible, les dynamiques familiales dans l'observation des familles rurales agropastorales. C'est le travail essentiel des chercheurs du CIRAD qui ont proposé l'approche par les SFM. J'ai à la suite de la présentation de cette approche montré quelles étaient les difficultés qui demeuraient, notamment au niveau de son implémentation. Les concepts qu'elle mobilise sont encore empreint d'un flou conceptuel et sémantique importants. Que ce soit les systèmes, ou les familles, dans le contexte rural Bamiléké, on a eu du mal à comprendre à quoi ils font exactement référence. Une approche par les configurations familiales a été proposée et fait donc l'objet des présents développements.

En dernière analyse, on peut indiquer que la mobilisation de l'approche configurationnelle dans le cadre d'une étude sur les agricultures familiales et les dynamiques rurales peut paraître étrange. Pourtant, les bases ontologiques présentées plus haut, montrent à suffisance, que ce concept, dans l'observation des dynamiques rurales familiales, va à ce qui est essentiel : le relationnel. Dans le contexte des villages Bamiléké, et sans doute dans toutes les sociétés traditionnelles africaines, toute ressource n'est que potentielle. Il en est sans doute ainsi de toutes les entreprises et exploitations diverses, à n'importe quel endroit sur la planète. Mais, spécifiquement en contexte rural africain, la mobilisation des relations qui permettent de mettre en valeur les ressources peut présenter des particularités. En effet, « nous sommes à présent [dit Élias], suffisamment outillés pour préciser le sens de la configuration. Le concept synthétise tous les éléments d'un jeu, les notions d'interdépendance, de compétition et de processus » (Élias, 1987 p.31). Assurément, le jeu¹⁰⁸ dont parle Élias, et qui se déroule dans des groupes sociaux précis, est forcément culturel, inhérent aux modes de fonctionnement familiaux et sociaux des sociétés concernées. Voilà pourquoi l'un des éléments ontologique de base pour l'étude des familles rurales agropastorales chez les Bamiléké est l'entourage. C'est à travers ce concept que les liens que noue la famille sont observés.

Enfin, pour justifier le choix de ce concept, il faut sans doute le mettre en discussion avec d'autres concepts qui peuvent être

¹⁰⁸ « Le processus du jeu est précisément une configuration mouvante d'êtres humains dont les actions et les expériences s'entrecroisent sans cesse, un processus social en miniature. L'un des aspects les plus instructifs de ce schéma est qu'il est formé par les joueurs en mouvement des deux camps. On ne pourrait suivre le match si l'on concentrait son attention sur le jeu d'une équipe sans prendre en compte celui de l'autre équipe. On ne pourrait comprendre les actions et ce que ressentent les membres d'une équipe si on les observait indépendamment des actions et des sentiments de l'autre équipe. Il faut se distancier du jeu pour reconnaître que les actions de chaque équipe s'imbriquent constamment et que les deux équipes opposées forment donc une configuration unique » (Élias & Dunning, 1994, p. 70).

mobilisés dans cette matière. L'exemple du match de football permet à Élias de montrer ce qu'implique le recours au concept de « configuration » plutôt qu'à ceux de « structure » ou d'« interaction » : il ne s'agit pas là, uniquement, d'un changement de vocabulaire sociologique, mais bien d'une façon à la fois différente et originale, selon lui, de construire son objet de recherche en insistant sur l'interpénétration dynamique du comportement des joueurs qui se font face sur le terrain (Déchaux, 1995). Outre les concepts de structure et d'interaction, il en existe un, que de nombreux travaux comparatifs mettent en balance avec le concept de configuration d'Élias : c'est le concept de champs chez Bourdieu. Ce sont deux concepts construits avec la même logique, pour l'observation des relations dans des groupes sociaux. C'est pourquoi tous les deux supposent que les acteurs prennent part à un jeu, et que les relations entre acteurs ne sont pas fixistes. En effet, c'est le résultat du jeu qui, dans une dynamique permanente, en fonction des tensions chez Élias, et par les luttes chez Bourdieu détermine la configuration ou le champ.

Cependant, pour Déchaux (1995) et Heinich (2010) la différence fondamentale entre la configuration éliásienne et le champ bourdieusien est la structure sociale à laquelle ces concepts s'appliquent. En effet, la configuration tire sa constitution d'une variété de structures sociales dans lesquels se retrouvent les individus. Ils sont d'ailleurs le point de départ de l'implémentation d'une approche configurationnelle. Pour Déchaux (1995), le champ en se limitant à l'observation des rapports intergroupes, ne répond qu'imparfaitement à la logique des observations visées ici. C'est donc la perspective de la prise en compte de l'individu dans les configurations familiales qui fonde la valeur de l'approche configurationnelle.

Pour ce qui est de la valeur de l'approche configurationnelle, la principale difficulté dans les recherches sur les agricultures familiales, est le soupçon, tant dans la phase empirique que lors des

analyses et interprétations, d'une agrégation artificielle des données. On pourrait avoir du mal à comprendre comment des actes et actions et même des décisions *a priori* isolées des individus, sont *in fine* considérés comme relevant du groupe social auquel ils appartiennent. Comment comprendre que l'entrée par les chefs de famille soit considérée comme essentielle dans l'observation des familles, comment comprendre que les activités des personnes dans le groupe domestique, et qu'on a pu voir qu'elles bénéficiaient d'une certaine autonomie, que souvent cette autonomie était recherchée, sont considérés comme participant nécessairement à la configuration familiale ? N'y a-t-il pas ici une différenciation de niveaux d'observation et d'interprétation qui doivent être respectés ? Autrement dit, n'y a-t-il pas une superposition des niveaux d'observations ? Mieux, l'antinomie qu'établit le sens commun entre individus et société ne contient-elle pas en son sein une représentation fausse et biaisée de ce que sont l'un et l'autre ? Doit-on oublier toute la tradition philosophique classique qui s'est évertuée à théoriser cette antinomie en définissant le *Moi* par opposition à un « *environnement* », de la *société* ? (Déchaux, 1995). Non, répond Élias. « [Car, en le faisant, on sépare arbitrairement et] abstraitement [le Moi et son environnement], comme s'il s'agissait de deux entités différentes dont l'une pourrait exister sans l'autre. Or, dans la réalité, elles constituent deux niveaux d'observation indissociables » (Élias, 1987, p131).

Adopter l'approche configurationnelle en se référant à la précision d'Élias (1987) selon laquelle : « ce qu'il faut entendre par configuration c'est la figure globale toujours changeante que forment les joueurs », vient donc redonner du sens aux paysans, aux agriculteurs, aux jeunes en milieu rural africain. Elle leur reconnaît en effet le statut d'agents sociaux (joueurs) dont les enjeux à la fois individuels et collectifs, comme la volonté d'ascension, de prestige, de chance d'accroître son influence sociale, ou simplement de satisfaire ses besoins et celui de ses

proches, en déterminant la force du jeu, et les contours des configurations familiales, des acteurs essentiels dans l'observation des agricultures familiales. Le sens de l'idée qu'exprime Peemans, (2016) dans la partie consacrée à la redécouverte du paysan comme acteur du développement rural, trouve par cette approche, tout son sens.

Enfin, la portée de l'approche configurationnelle répond à la difficulté selon laquelle, l'une des contraintes principales des études empiriques en sciences sociales est la différence entre le temps de l'observation et le temps des phénomènes sociaux. Les approches souvent mobilisées ne font pas grand cas de la perspective historique. Delmotte (2010) en dénonçant un siècle marqué par « le repli des sociologues sur le présent », s'offusque presque de la non reconnaissance vouée à la sociologie de Norbert Elias. Elle indique qu'une sociologie « des configurations » est forcément une sociologie « des processus ». Autrement dit, « les institutions, structures ou fonctions des configurations dont parle Elias, doivent être considérées comme des cristallisations à la fois transgénérationnelles et temporaires de relations de dépendance réciproque. Elles reposent sur des rapports de forces, sur des « équilibres de tensions » qui, s'ils peuvent être plus ou moins stables, n'ont jamais rien de définitif, d'intemporel, d'anhistorique » Delmotte (2010).

Il faut donc prendre les configurations comme des processus. Parfois, les études cristallisent l'état des configurations à un moment donné de l'observation. Mais il ne faut surtout pas oublier que ces configurations, au-delà de ces clichés, sont des films. Delmotte dit en effet d'elles, qu'« elles ont une histoire, et souvent une longue histoire, elles sont histoire. [Car], à tout niveau, les configurations présentes sont ainsi issues d'autres configurations, d'autres agrégats relationnels, d'autres réseaux humains qui leur sont antérieurs. Qu'elles semblent plutôt les défaire ou les maintenir, les remplacer ou les perpétuer, les étendre ou les

décomposer, elles en sont dans tous les cas le produit et dans tous les cas les transforment » (Delmotte, 2010).

L'approche configurationnelle a donc ceci de particulier qu'elle vise à replacer les transformations tant au niveau macro de la famille, ou micro de l'individu, dans un passé relationnel et dans un contexte évolutif qui constituent son histoire sociale. D'ailleurs l'évolution, ou l'évaluation du processus configurationnel ne s'apprécie que par rapport à un référentiel passé. Plus le référentiel remonte dans le passé, mieux la globalité de la logique processuelle est perçue.

Cette force de l'approche configurationnelle, peut en même temps en constituer les inconvénients en tant que méthode de recherche. Elle demande un travail supplémentaire dans la perspective d'une reconstitution historique que les observateurs ne sont pas toujours en mesure d'appréhender, à cause de la brièveté de certaines recherches, de l'indisponibilité de certaines données.

Pour compléter cette approche configurationnelle, qui n'est pas nouvelle, qui tend même à être rétrograde, car, en socio-économie rurale, la construction des catégories familiales des exploitations agricoles date des années 1970-1980. Elle naît de ce qu'à cette époque, conscients de la complexité du monde rural et de la nécessaire compréhension de sa diversité, les chercheurs voulaient comprendre pourquoi tous les agriculteurs de la même région ne réagissaient pas de la même manière aux conseils techniques, à l'innovation, etc. Il fallait donc construire des typologies qui mettent en évidence les différences de moyens, de techniques, de fonctionnement, et ainsi, les classer en un nombre de catégories limitées et suffisamment contrastées (Cochet, 2011). Alors, la recherche des critères de différenciation constituait la clé d'entrée la plus usitée. On envisageait de créer des catégories en fonction de la taille de l'exploitation, de l'importance de la main d'œuvre, etc. Restait cependant le défi majeur de la classification de ces critères de différenciation. Mais la remarque est qu'en procédant de la

sorte, les critères se multipliaient considérablement, au point de remettre en cause la possibilité de composition des typologies pertinentes, c'est-à-dire qui permettent d'identifier et de classer des systèmes de production, d'identifier leurs trajectoires, mesurer leurs performances, et leurs perspectives d'avenir (Cochet et Devienne, 2006 ; Jamin et al, 2007).

Avant cela, une entrée par les objectifs de l'exploitant a été élaborée (Brossier et Petit, 1977). On pensait alors qu'il suffisait de repérer les objectifs de l'exploitation pour bâtir une typologie. Mais, très vite on s'est rendu compte que les objectifs de l'exploitant peuvent aller dans des directions aussi diverses que l'installation d'un enfant, la diminution de la pénibilité dans le travail, ou l'aménagement du temps pour prendre plus de vacances. Finalement, pourquoi ne pas, spécialement dans les études qui comme celle-ci visent à comprendre les influences du cadre familial sur l'individu, en considérant que les enfants sont amenés à un jour à voler de leurs propres ailes, pourquoi ne pas aborder les études par l'idée de la « programmation du départ » ? Cela permettrait peut-être en adaptant une idée chère à Singly (2000), d'envisager la compréhension de la construction des parcours des jeunes ruraux, configurations familiales certes, mais aussi dans les exigences contradictoires de la vie des familles.

Au regard des résultats, l'abandon de l'intuition de départ qui reposait sur l'idée d'une démotivation agropastorale des jeunes comme moteur de leur éloignement des milieux ruraux ou des activités est une évidence. Cette intuition-là peut cependant s'ancrer dans autre chose. Cette autre chose, à défaut de l'avoir éprouvé sur le terrain, je ne peux que la suggérer comme nouvelle piste de recherche. Elle tourne autour de cette principale hypothèse : celle qui peut se résumer dans ce que j'appelle la théorie de l'opportunisme. Elle repose sur l'idée que les choix des jeunes ne sont pas comme on peut le croire, guidés par une certaine démotivation agropastorale. Les activités agropastorales ne

sont pas les artéfacts de cette démotivation. Les rationalités sont loin du champ de la logique du choix rationnel théorisé par Coleman qui ici s'appuierait sur les insuffisances à partir des données collectées, sur la possibilité d'un choix rationnel comme moteur des actions des jeunes qui quittent le village, ou qui se « convertissent » (c'est-à-dire changent d'activités), ou commencent une activité agropastorale. L'idée de l'opportunisme envisagerait simplement chez les Bamiléké, de sonder dans la disposition d'une organisation (entourage) et d'un fonctionnement (configuration), la possibilité du développement d'une « individualité solidaire », ou d'une « solidarité élastique », ou un entre-deux entre individualité et solidarité, qui les mettent à disposition de la famille dans un premier temps, ou dans des cas de besoin, en leur laissant le choix, de se détacher de cette solidarité, en fonction de ce qui se présente, sans que cela représente une « trahison » pour la famille de laquelle ils se détachent.

10.3- ENRICHISSEMENT DES THÉORIES DÉMOGRAPHIQUES AU REGARD DES LOGIQUES MIGRATOIRES OBSERVÉES À GALIM ET FOKOUÉ

Les apports que je voudrais mettre en lumière dans cette partie ont trait à l'importance de la mobilité en milieu rural, dans un contexte où on ne s'alarme que de ce qu'on a rapidement qualifié d'exode rural, en laissant de côté cet aspect pourtant important des mouvements des populations : la circulation migratoire. Car, aussi bien dans la génération des grands-parents, des parents que des jeunes, dans les cas observés, la mobilité est marquée par de nombreux allers-retours entre le milieu rural et le milieu urbain.

Des exemples frappants peuvent être soulignés : tous les chefs de familles observés sont revenus à un moment s'installer au village. Tous les jeunes ont eux aussi connus des moments de départs et de retour, ou sont porteurs d'un projet de départ, en attente de conditions ou d'occasions pour le mettre à exécution.

C'est dire que le milieu rural se dépeuple et se repeuple par le fait de la circulation.

Il faut cependant préciser les caractéristiques de cette circulation. Elles révèlent que la mobilité n'est pas unidirectionnelle. Car, les jeunes qui partent en ville, reviennent régulièrement pour des périodes plus ou moins longues au village. Il est donc erroné de se focaliser sur les départs, sans considérer les retours. L'erreur vient de ce que l'observation est focalisée sur un seul pan du phénomène : les départs. Cette focalisation est peut-être aussi le fait des observations ponctuelles, alors qu'une étude longitudinale est essentielle pour capter la complexité du phénomène migratoire en milieu rural. Disons-le donc, des jeunes nés en villes vont s'installer en milieu rural. Même s'il s'agit dans ces cas d'un choix résidentiel qui dépend de leurs parents, il reste vrai que par ces exemples qui sont nombreux dans l'échantillon.

Il faut observer la circulation migratoire en milieu rural au regard du cycle de vie. Trois moments marquent le découpage du cycle de vie : le temps de la formation, le temps de l'activité professionnelle, et le temps de la retraite. Le cycle de vie influence pourtant différemment les individus dans les configurations retenues.

Le premier moment fait référence à la période de formation. Dans les configurations reliant, cette période se prolonge alors que les jeunes partent en ville poursuivre leurs études. Le choix de mobilité ici est résidentiel. Dans les configurations intermédiaires, les jeunes entrent en mobilité, souvent dans le but de poursuivre leur éducation sous la forme d'une formation professionnelle. On est dans un entre-deux entre mobilité résidentielle et mobilité professionnelle. Et dans les configurations déliant, l'éducation étant tôt interrompue, le départ des jeunes à la recherche d'un travail s'apparente à un choix professionnel.

Le deuxième moment est celui de l'activité professionnelle. Le constat ici est que pendant leurs activités professionnelles, les

jeunes issus des configurations reliant circulent moins, par ce qu'ils ont souvent un emploi plus stable que les jeunes des autres configurations. On peut donc avancer que les jeunes des configurations reliant migrent (s'établissent de façon durable dans les lieux d'accueils), alors que ceux des configurations intermédiaires et reliant restent dans un processus de circulation quasi permanente. L'instabilité professionnelle entraîne chez ces derniers une instabilité résidentielle. Ce constat se rapporte à ce que j'ai appelé plus haut capacités migratoires. Il enrichit la contribution à l'analyse des migrations, en présentant ce constat qui recoupe les constats établis au niveau macro par les études sur les migrations internationales, qui est que contrairement à ce que l'imaginaire collectif pense, ce ne sont pas les plus pauvres qui migrent. Ce sont les classes moyennes, représentées ici par les jeunes des configurations reliant, car elles ont les moyens de leur migration.

Le dernier moment est celui de la retraite. Mais en milieu rural, Bamiléké tout au moins, la retraite n'est pas le moment de référence par excellence. Dans ce dernier moment, les individus reviennent en milieu rural en cas de cessation de toute activité professionnelle en ville. Pour les uns ce sera à la retraite, pour les autres ce sera en cas de perte d'un emploi, et pour certains encore d'autres raisons peuvent être à l'origine du déplacement vers le milieu rural (succession par exemple). Donc, bien plus que l'on ne peut le penser, le retour ou l'installation au village des personnes d'un certain âge n'est pas toujours un choix résidentiel. Il me semble que ce soit encore un choix professionnel. Car, en revenant au village, elles se lancent dans l'agriculture. C'est la possibilité de cette activité agricole qui est déterminante pour l'installation au village. Les cas du mari de Mme Hélène, de M. Martin, de M. Flaubert et de M. Matias sont illustratifs de cette explication. Le mari de Madame Hélène revient au village, alors que ses activités commerciales à Yaoundé connaissent une forte décadence. M. Martin et M. Flaubert reviennent pour succéder à leurs pères. Le

premier a 17 ans et doit abandonner l'école pour revenir, alors que le second a environ 25 ans et doit démissionner de son travail pour rentrer au village. Pour ces deux derniers, si a priori le choix est résidentiel, ils expliquent eux-mêmes qu'ils seraient sans doute repartis s'ils n'avaient pas pu se lancer dans une activité agricole. M. Matias revient à Fokoué à la retraite, après une longue carrière d'infirmier. Alors qu'il aurait pu rester en ville, son choix a été déterminé par la possibilité d'exercer des activités agricoles au village. Le dernier enrichissement de cette recherche, est du domaine de la sociologie générale.

10.4. ENRICHISSEMENT DE L'APPROCHE SOCIOLOGIQUE DES DYNAMIQUES INDIVIDUS-SOCIÉTÉ

J'ai dès le départ de cette recherche essayé de montrer que les analyses seraient ancrées dans les dynamiques individus-société. En convoquant Elias (1991), j'indiquais qu'on ne pouvait pas faire abstraction au moment de comprendre les logiques migratoires des individus, qu'il est aberrant selon Elias de dissocier individus et société. L'idée d'un individu isolé et coupé de toute entité collective est difficilement compréhensible. Pourtant malgré la longueur et l'intensité de ses explications, cette assertion reste encore abstraite. La présente recherche donne le moyen de rendre opérante les développements théoriques très évasifs d'Elias. Même si dans la première partie de *La société des individus*, Elias prend le soin d'illustrer par de nombreux exemples la relation insoluble entre individus et société, dans le dernier chapitre sur l'équilibre « nous-je », il reste encore assez théorique. Cette recherche donne l'occasion d'opérationnaliser, modestement, ces développements d'Elias.

En effet, « la structure des sociétés évoluées de notre temps, a pour trait caractéristique d'accorder une plus grande valeur à ce par quoi les hommes se différencient les uns des autres, à leurs

« identités du je », plus qu'à ce qu'ils ont en commun, leur identité du nous ». Pourtant, cette inflexion du « nous » au profit du « je » n'est pas très évidente (Elias, 1991, p. 208). Elias propose de revenir aux États antiques dans lesquels l'identification au clan, à la tribu, ou à l'État, autrement dit à l'identité du nous, pesait en chaque individu bien plus lourd qu'aujourd'hui dans le rapport entre identité du je et identité du nous. En réalité, même si elle a fortement évolué, l'identification à des entités collectives reste encore prégnante dans certaines sociétés. Elle est très forte dans la société Bamiléké. En effet, les analyses ont montré qu'on ne saurait faire l'économie de la famille d'une part, et de l'éthos de la notabilité d'autre part, au moment où on envisage de comprendre les dynamiques individuelles des jeunes Bamiléké, précisément de ceux qui quittent les villages pour aller dans les villes. Leurs logiques migratoires sont fortement influencées par les entités collectives en général, mais surtout par les manières spécifiques qu'elles ont d'être et de faire famille, mais aussi par leurs manières de se configurer pour produire, eu égard aux logiques et rationalités qui leurs sont propres, mais qui souvent sont fortement influencées par l'éthos bamiléké de la notabilité. Cet ethos fait l'éloge de l'accumulation comme moyen de s'insérer dans la société.

Le résultat de cette analyse, participe ainsi à mon sens au renforcement et à l'opérationnalisation de l'approche d'Elias, car, elle montre que l'individu est le produit d'une société, et spécifiquement d'une famille. C'est cette caractérisation même qui constitue l'essence du Bamiléké, qui le différencie du Bantu ou du Soudanais. Donc, la caractérisation préalable des familles a été capitale. Elle introduit donc un niveau intermédiaire de compréhension de la dynamique individus-société. En effet, ici, de l'individu à la société, il y a une famille, comme Elias avait proposé qu'il puisse y avoir une tribu, un clan ou un État. La famille ici sert de liaison entre ces deux entités. C'est par le biais de la famille, microcosme social de référence ici, que l'individu s'insère dans la

société. De même, c'est par le truchement de la famille que la société affecte, influence, et modèle les individus qui la composent.

Voici de façon synthétiques quelques enrichissements qu'il me semblait important de souligner, qui enrichissent d'une manière ou d'une autre, différents champs scientifiques du domaine des sciences sociales. L'ensemble de ces enrichissements peut être davantage creusé, de manière à ce qu'elles soient plus concrètes encore dans les apports soulignés. Par leurs relatifs foisonnements, ces apports témoignent effectivement de l'ambition de cette recherche, et de l'importance d'une approche interdisciplinaire, voire quelques fois la permission de quelques indisciplines. C'est la conjonction de ces deux logiques qui a permis l'aboutissement de cette recherche.

CONCLUSION GÉNÉRALE

J'envisage de construire la conclusion autour de trois axes principaux :

- La présentation de la question qui a mobilisé la recherche ;
- Les manières conceptuelles, théoriques et méthodologiques d'y répondre ;
- Les leçons que l'on peut tirer de cette recherche ;

SYNTHÈSE DU PROCESSUS DE CONSTRUCTION DE LA PROBLÉMATIQUE DE RECHERCHE

Le travail qui a retenu mon attention pendant 4 années, est parti d'un questionnement que je qualifiais de « simple ». Il l'est encore d'ailleurs. Il est le suivant : pourquoi les jeunes quittent le milieu rural pour se lancer dans l'aventure urbaine, ou pourquoi tout en restant au village ils se consacrent à d'autres activités que l'agriculture.

L'intuition que j'avais pour répondre à cette question, était de mobiliser ce qui pour moi faisait sens dans un contexte que je connaissais passablement, pour y avoir moi-même vécu enfant : il me semblait en effet que l'on faisait face à de la démotivation

agropastorale. Rien *a priori* ne justifiait que des jeunes délaissant le potentiel agricole rural, se lancent dans « l'aventure » urbaine, alors que dans les contextes étudiés, le mythe de la ville au regard de l'intensité des mobilités journalières par exemple était quasiment déconstruit.

LES MANIÈRES DE RÉPONDRE À LA QUESTION DE DÉPART

La recherche des réponses à la question de départ peut être présentée sous deux angles. La recherche sur le terrain et l'analyse des données collectées.

Les recherches de terrain ont été organisées en trois phases (exploratoire, (4 mois en 2016) principale (4 mois en 2017) et approfondissements (02 mois en 2018). Pendant cette période, plusieurs familles ont été observées, parmi lesquelles onze ont été présélectionnées pour la phase exploratoire, et trois pour la phase principale. Dans les trois familles sélectionnées, 10 jeunes ont constitué l'échantillon d'étude du parcours des jeunes à Galim et Fokoué (3 dans la première famille, 3 dans la deuxième et 4 dans la troisième).

Dans ces phases, il faut distinguer les stratégies de déploiement sur le terrain, et les outils méthodologiques mobilisés. En effet, j'ai au moment des premiers pas sur le terrain été confronté à la réalité des comportements, en l'occurrence, à ce que j'ai appelé « l'hospitalité distante » des chefs de familles. Il est possible en effet, d'avoir toute l'attention des personnes qui vous accueillent, mais qui ne vous disent rien de ce que vous leur posez comme question. Pour un jeune chercheur, cela peut être très frustrant. Au bout de deux jours de terrain à Fokoué, l'impression de saturation était déjà présente. Pourtant, quelque chose manquait. J'ai donc dû me départir de mon accompagnateur, le chef de poste agricole, de mon enregistreur, de mon carnet de note et mon questionnaire. J'ai

envisagé une immersion dans le quotidien des chefs de famille, dans un premier temps, puis de leur famille ensuite. Par des conversations, j'ai petit à petit conquis la confiance de mes interlocuteurs. Plus tard, lors des approfondissements, nous avons procédé à des récits de vie, à des entretiens semi-dirigés, à l'occasion, sans que cela prenne une forme très solennelle. J'ai avec les jeunes, plusieurs fois travaillé sur des cartes mentales. Le but de cet exercice était par les va-et-vient entre la fabrication des cartes sur la base d'une première rencontre, puis de leur avis et amélioration lors des rencontres suivantes, de déloger, les moments, les événements et les personnes les plus marquants dans leurs parcours.

L'observation des familles a été faite à la lumière des SFM. Aujourd'hui, dans les domaines variés où l'appréhension de la ruralité est un objectif de recherche, l'approche par les SFM est la méthode la plus en vogue. Elle s'inspire en effet de toutes les méthodes anciennes existantes, en capitalisant sur leurs atouts, comme la mobilisation des moyens de subsistance dans le cadre SRL (Chambers et Conway, 1991 ; Scoones 2009), la mobilité comme expression des capacités familiales (De Haas, 2010), et la prise en compte et l'enrichissement des systèmes d'activités, eu égard aux dynamiques migratoires et à la pluriactivité en milieu rural. Il y a eu des difficultés à cerner et implémenter l'approche par les SFM spécifiquement dans le contexte Bamiléké. Les raisons sont les suivantes :

Il faut déjà noter, comme un apport de cette recherche le fait que les SFM en s'appuyant sur le cadre SRL, laissent à la marge un aspect fondamental, essentiel pourtant à mettre en œuvre dans le contexte Bamiléké. C'est l'importance du symbolique. On peut comprendre la difficulté dans certaines sociétés à considérer le symbolique comme ressource. On a vu pourtant comment la présence d'éléments symboliques dans les familles contribuait à une plus grande mobilisation de certaines ressources. D'ailleurs que

ce soit le symbolique ou toutes autres ressources, leur importance n'est que potentielle. Elles doivent effectivement être mobilisées, sans quoi elles n'ont pas de valeur dans l'exploitation. Et c'est la deuxième faiblesse des SFM. Elles ne suggèrent pas, à défaut d'indiquer dans ces contextes comme le pays Bamiléké, les mécanismes fondamentaux à travailler pour percevoir les logiques productives.

Quant à l'approche par les SFM elle se limite à préciser que les capacités et les capabilités sont importantes. Les lieux où logent les capacités spécifiquement, ne sont pas faciles à identifier. Il m'a fallu des années de recherches pour les identifier moi-même dans mon terrain de recherche. Alors, en tant que telle, l'approche par les SFM est fastidieuse, longue et coûteuse.

C'est pour ces différentes raisons qu'il m'a semblé important, au regard des réalités rurales à Galim et Fokoué, de proposer un renouvellement conceptuel, et par ricochet, une amélioration méthodologique de l'approche des ruralités. Cette approche essaie de gommer toutes les ambiguïtés conceptuelles qui débouchent inéluctablement sur les difficultés méthodologiques. Il s'est agi des concepts de configuration des exploitations agricoles, et d'entourage.

LES PRINCIPAUX ACQUIS DE LA RECHERCHE

À la fin des analyses, j'ai repris le concept de capabilité de Sen (1999), incorporé au SFM, car il permet d'envisager dans les études du développement les capabilités comme mode d'expression du « bien-être via les libertés réelles d'être et d'agir. Le bien-être n'est pas mesuré que par l'utilité, mais aussi par la liberté qu'a un individu de choisir le type de vie qu'il souhaite mener. Ainsi le bien-être de la famille dépend de ses fonctionnements réalisables, qui résultent d'une combinaison de potentialités, elles-mêmes liées à la

dotation en ressources et aptitudes particulières des individus » (Sourrisseau et *al.*, 2014/12). Les trois types de configurations des familles dévoilent de nombreuses informations sur les personnes qui les composent. Si on s'en tient à l'expression des capacités circulatoires, on observe très bien comment se manifestent les différences :

Dans les configurations dites déliantes, il n'existe quasiment pas de liberté dans le choix des parcours des jeunes. Car ils ont un niveau d'éducation qui dépasse rarement le niveau primaire. Alors, les filles doivent se marier pour quitter le village, et les garçons doivent planifier eux-mêmes leurs projets de départ. Ils partent à la ville, tenter leurs chances dans des petits boulots. En général, ils s'installent définitivement en ville ou au village après de nombreuses tentatives de migrations. Leurs fréquents va-et-vient les placent dans une logique circulatoire plutôt que migratoire.

- Dans les catégories de configurations intermédiaires, les familles réussissent à mobiliser l'entourage proche (famille, amis) sans que cela soit suffisant par rapport aux besoins de l'exploitation. Ici, les jeunes restent le plus longtemps possible dans l'exploitation. La famille essaie de les y maintenir, en leur proposant des espaces à exploiter. Mais, ils finissent tous par partir, souvent dans la lignée de leurs études, continuer une formation (couture, mécanique, maçonnerie, menuiserie). Leurs retours au village sont moins fréquents cependant. La logique circulatoire ici est moins subie, et plus diluée dans le temps que chez les jeunes des configurations déliantes.

- Dans les dernières catégories de configuration, celles dites reliant, la mobilisation de l'entourage s'étend au-delà des relations familiales et des activités agricoles. Elle rend l'exploitation productive, et en capacité d'accumuler. Cette capacité donne une liberté plus grande de prendre des initiatives migratoires. Alors, les jeunes scolarisés vont en ville continuer leurs études universitaires, et par la suite postuler pour des emplois de fonctionnaires, de salarié du secteur privé, etc.

Outre ces acquis directement liés à la question de recherche, il y en a d'autres nombreuses, relatives aux contraintes et opportunités qui affectent la logique productive, mais aussi au contexte socioéconomique et culturel Bamiléké, qui font la spécificité de ce peuple, et sa manière de produire, d'accumuler et de s'insérer dans la société par le moyen de l'accumulation productive.

BIBLIOGRAPHIE

Abbott A., (2001), *Time matters. On theory and method*, Chicago, The University of Chicago Press; *action research: a French case study*, Action Research, Sage Publications, vol. 8, n° 2,

Adepoju A. et Mbugua W., (1994), *The complexity of studying population dynamics in Africa / SAREC documentation. Conference reports ; 1994:1* In *Challenge of Complexity. Third World Perspectives on Population Research*, Harare, Zimbabwe, December 6-10, 1993, edited by Tomas Kjellqvist; Stockholm, Sweden, Swedish Agency for Research Cooperation with Developing Countries, 1994.

Albert Ogien, (2008/10), « À quoi sert l'ethnométhodologie ? », *Critique* (n° 737), p. 804-820.

André Ducret, (2011), « Le concept de « configuration » et ses implications empiriques : Élias avec et contre Weber », *SociologieS* [Online], Research experiments, Régimes d'explication en sociologie, Online since 11 April 2011, connection on 09 February 2019. URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/3459>

- Anne Lapérière, (2009), « L'observation directe », Recherche sociale, de la problématique à la collecte des données, Benoit Gauthier, dir., Presses universitaires du Québec, , chapitre12, p. 311-336.
- Arrègle J., et al., (2004), Origines du capital social et avantages concurrentiels des firmes familiales. *Mangement*, vol. 7,(2), 13-36. doi:10.3917/mana.072.0013.
- Aubert et al, (2004), *l'individu hypermoderne*, Romonville Saint-Agne, Éditions Erès,
- Aubert N., (2006), Introduction: Les métamorphoses de l'individu. Dans *L'individu hypermoderne*(pp. 7-9). Toulouse, France: ERES. doi:10.3917/eres.auber.2006.01.0007.
- Aubert N., (2006), Un individu paradoxal. Dans *L'individu hypermoderne* (pp. 11-24). Toulouse, France: ERES. doi:10.3917/eres.auber.2006.01.0011.
- Augé M., (1992), *Les non-lieux*, Paris, Le Seuil.
- Banque Mondiale, (2008), *Rapport sur le développement humain. L'agriculture au service du développement*.
- Barbier et al., (1982), *L'exode rural au Cameroun*. Cahiers de l'ORSTOM, Sér. Sci. Hum. (Paris), vol. XVIII, n° 1, p. 107-147.
- Barbier, J.-C., (1983), *Migration et développement, la région du Mounjo au Cameroun*, Paris : ORSTOM,
- Barus-Michel J., (2006), L'hypermodernité, dépassement ou perversion de la modernité ?. Dans *L'individu hypermoderne* (pp. 239-248). Toulouse, France: ERES. doi:10.3917/eres.auber.2006.01.0239.

- Bauman Z., (2007-), *Le Présent liquide : peurs sociales et obsession sécuritaire*, Le Seuil, Paris.
- Beauchemin C., et Bocquier Ph., (2004), *Migration and Urbanization in Francophone West Africa: An Overview of the Recent Empirical Evidence*, *Urban Studies*, Vol. 41, No 11, p. 2245-2272
- Bénicourt E., (2007). Amartya Sen : un bilan critique. *Cahiers d'économie Politique / Papers in Political Economy*, 52(1), 57-81. doi:10.3917/cep.052.0057.
- Benkirane R., (2015), *Démographie et géopolitique. Étude critique des travaux d'Emmanuel Todd*, Paris, éditions Hermann, 148 pages.
- Béraud C., (2012), « Individuation », in Paugam Serge (dir.), *Les 100 mots de la sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que Sais-Je ? », p. 73-74.
- Bertaux D., (1974), *Mobilité sociale biographique : une critique de l'approche transversale*, *Revue française de sociologie*, XV-3, p. 329-362.
- Bertaux D., (1997), *Les récits de vie. Perspective ethnosociologique*, Paris, Nathan
- Besnier L. M. et J. Perriault, (2013/3), « Introduction générale », *Hermès, La Revue* (n° 67), p. 13-15.
- Besson I., (2003), « Développement agricole et systèmes agraires. À propos de l'ouvrage de Marcel Mazoyer et Laurence Roudart, *Histoire des agricultures du monde* », *Techniques & Culture* [En ligne], 40 | 2003, mis en ligne le 07 juin 2006, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://tc.revues.org/1558> ; DOI : 10.4000/tc.1558

- Bidart, C., (2006/1), « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques », Cahiers internationaux de sociologie (n° 120), p. 29-57. DOI 10.3917/cis.120.0029
- Bisilliat J. et al., (2000), Le Genre, un outil nécessaire, introduction à une problématique, Cahiers Genre et Développement, n° 1, L'Harmattan, Genève - Paris, 260 p.
- Bontron J.C., (1996), « Le monde rural : un concept en évolution », Revue internationale d'éducation de Sèvres [En ligne], 10 | 1996, mis en ligne le 30 juillet 2013, consulté le 30 août 2017. URL : <http://ries.revues.org/3303> ; DOI : 10.4000/ries.3303
- Bonvalet C., (2003), "La famille-entourage locale", Population, n° 1.
- Bonvalet C., et Lelièvre, E., (2012), De la famille à l'entourage. L'enquête biographies et entourage, INED, coll. « Grandes Enquêtes », 2012, 472 p., ISBN : 978-2-7332-8003-4.
- Bosc P.-M. et al., (2015), "Conclusion : apports méthodologiques et conceptuels" in Bosc P.-M. et al. (Eds.), Diversité des agricultures familiales. Exister, se transformer, devenir. Paris : Quae. 327-353.
- Bosc P.-M. et al., (2015), Diversité des agricultures familiales. Exister, se transformer, devenir. Paris : Quae. 381p.
- Bourbonnais A., (2015/1), « L'ethnographie pour la recherche infirmière, une méthode judicieuse pour mieux comprendre les comportements humains dans leur contexte », Recherche en soins infirmiers (N° 120), p. 23-34. DOI 10.3917/rsi.120.0023
- Bourdieu P., (1979), La distinction : critique sociale du jugement, Ed du Minuit.

- Bourdieu P., (1979), Les trois états du capital culturel. In : Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 30, L'institution scolaire. pp. 3-6; Doi : 10.3406/arss.1979.2654 ; http://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1979_num_30_1_2654
- Bourdieu P., (1993), « A propos de la famille comme catégorie réalisée », acte de la recherche en sciences sociales : 32-36.
- Briquet J.-L., (2003/2), « Partir », Critique internationale (no 19), p. 138-140. DOI 10.3917/criti.019.0138
- Brossier J., Petit M., (1997), "Pour une typologie des exploitations agricoles fondée sur les projets et les situations des agriculteurs", Économie rurale, n°133, p. 31-40.
- Burnod et al., (2016/3), « Composer entre la famille et le marché à Madagascar. Évolution de l'accès des jeunes agriculteurs à la terre », Afrique contemporaine 2016/3 (N° 259), p. 23-39. DOI 10.3917/afco.259.0023
- Calvès, A. et R. Marcoux, (2007), « Présentation : les processus d'individualisation "à l'africaine" » Sociologie et sociétés, vol. 39, n° 2, p. 5-18. URI: <http://id.erudit.org/iderudit/019081ar>
- Capelle J., (1990), L'éducation en Afrique noire à la veille des indépendances, Paris : Karthala/ACCT,.
- Cappelletti L. et Baker R.C., (2010), Measuring and developing human capital through a pragmatic
- Cappelletti, (2010/8), « Vers un modèle socio-économique de mesure du capital humain ? », Revue française de gestion (n° 207), p. 139-152.

- Castel R., (2006), La face cachée de l'individu hypermoderne : l'individu par défaut. Dans L'individu hypermoderne (pp. 117-128). Toulouse, France: ERES. doi:10.3917/eres.auber.2006.01.0117.
- Chambers R., Conway G., (1991), Sustainable rural livelihoods : practical concepts or the 21st century, IDS Discussion Paper, 296.
- Chartier, (1991), Avant-propos, in Elias, *La société des individus*, Paris, Fayart.
- Chayanov A., (1924), The theory of peasant economy. Madison : University of Wisconsin Press.
- Cholley A., (1946), « Problèmes de structure agraire et d'économie rurale », Annales de géographie, n° 298, LVe année, avril-juin, pp. 81-101.
- Coase R., (1997), La Firme, le marché et le droit, Paris, Ed Diderot.
- Cochet H. et Devienne S., (2006), "Fonctionnement et performance économique des systèmes de production agricole: une démarche à l'échelle régionale", Cahiers agricultures, Vol. 15 n°6, Novembre-décembre, p. 578-583.
- Cochet, H. (2011), L'agriculture comparée. Versailles, France: Editions Quæ.
- Cochet, H. (2011), Origine et actualité du « Système Agraire » : retour sur un concept. Revue Tiers Monde, 207,(3), 97-114. doi:10.3917/rtm.207.0097.
- Cortes G., (2008), Migrations, espaces et développement. Une lecture des systèmes de mobilités et des constructions territoriales en Amérique Latine, HDR, Poitiers.

- Cossette P., (2008/3), « La cartographie cognitive vue d'une perspective subjectiviste : mise à l'épreuve d'une nouvelle approche », *M@n@gement* (Vol. 11), p. 259-281. DOI 10.3917/mana.113.0259
- Cossette P., et al., (1994), *Cartes cognitives et organisations*, Editions de l'Adreg, Laval (Québec), 323 p
- Cottyn et al, (2013), *Mobility in SubSaharan Africa: Patterns, Processes and Policies' RurbanAfrica State of the Art Report 2*, Department of Geosciences and Natural Resource Management, University of Copenhagen, Denmark
- Courade et al, (1991), *La liquidation des joyaux du prince : les enjeux de la libéralisation des filières café - cacao au Cameroun*. *Politique africaine*, n°44, p. 121-128.
- Courade et al, (1991/1), *L'Union centrale des Coopératives Agricoles de l'Ouest Cameroun (UCCAO) : De l'entreprise commerciale à l'organisation paysanne*, *Revue Tiers Monde*, Octobre - Décembre, n°128, Paris, p.887-889.
- Courgeau D., (1984), *Relations entre cycle de vie et migrations*. In: *Population*, 39^e année, n°3, 1984. pp. 483-513. DOI : 10.2307/1532899.
- Cournut J., (2006), *Les défoncés*. Dans *L'individu hypermoderne* (pp. 59-71). Toulouse, France: ERES. doi:10.3917/eres.auber.2006.01.0059.
- Couty P., (1983), *Systèmes et rapports de production*. Recherches de l'ORSTOM sur les terroirs, les groupes ethniques et les régions d'Afrique Noire. In Couty P., Winter G. *Qualitatif et quantitatif, deux modes d'investigation complémentaires, réflexions à partir des travaux de l'ORSTOM en milieu rural africain*. Paris, brochure AMIRA n°43.

- Couty P., (1987), « La production agricole en Afrique subsaharienne : manières de voir et façons d'agir ». Cahiers des Sciences Humaines, Orstom, 1987. Repris dans Couty Ph., 1996. Les apparences intelligibles, Une expérience africaine. Editions Arguments.
- D'étang-Dessendre C. et al., (2002), « Les déterminants micro-économiques des migrations urbain-rural : leur variabilité en fonction de la position dans le cycle de vie », Population-F, 57(1), p. 35-62.
- Damart S., (2006), « La construction de cartes cognitives collectives pour l'aide à la structuration de formes de coopération hybrides », XVèmes Conférence Internationale de Management Stratégique, Annecy-Genève, 13-16 juin
- Daum C. et I. Dougnon, (2009), « Les migrations internes au continent africain », Hommes et migrations [En ligne], 1279 | mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 08 novembre 2017. URL : <http://hommesmigrations.revues.org/280> ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.280
- De Coninck F. et F. Godard, (1990), L'approche biographique à l'épreuve de l'interprétation. Les formes temporelles de la causalité. In: Revue française de sociologie, 31-1. pp. 23-53; http://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_1990_num_31_1_1078
- De Gaulejac V., (2006), Le sujet manqué: L'individu face aux contradictions de l'hypermodernité. *Dans L'individu hypermoderne* (pp. 129-143). Toulouse, France: ERES. doi:10.3917/eres.auber.2006.01.0129.
- De Lauwe C. et al., (1959), Famille et habitation. In: Revue de géographie de Lyon, vol. 35, n°2, pp. 239-240.

- De Leener P., Totté M., (2017), Transitions économiques. En finir avec les alternatives dérisoires, Ed. Le Croquant.
- De Sardan O., (1995), « La politique du terrain », Enquête [En ligne], 1 | 1995, mis en ligne le 10 juillet 2013, consulté le 05 août 2016. URL : <http://enquete.revues.org/263>
- De Singly F., (2003), « Les tensions normatives de la modernité », Education et sociétés (no 11), p. 11-33. DOI 10.3917/es.011.0011
- Dechaux J.H., (1995), « Sur le concept de configuration : quelques failles dans la sociologie de Norbert Élias », Cahiers internationaux de sociologie, Vol.99, pp. 293-313.
- Déchaux, J. (1995). Sur le concept de configuration : quelques failles dans la sociologie de Norbert Elias. Cahiers Internationaux De Sociologie, 99, 293-313. Retrieved from <http://www.jstor.org/stable/40690643>
- Delatour, (1985), « Les relations entre les générations dans une chefferie bamiléké », dans Abélès, M. et Collard, C., *Age, Pouvoir et Société en Afrique Noire*, Karthala, Paris, p. 317-330.
- Delatour, (1991), Ethnopsychanalyse en pays Bamiléké, Paris : E.P.E.L.,
- Delmotte F., (2010). Termes clés de la sociologie de Norbert Elias. Vingtième Siècle. Revue d'histoire, 106(2), 29-36. doi:10.3917/vin.106.0029.
- Desrosiere A., (1993), La politique des grands nombres. Histoire de la raison statistique, La Découverte, 440 P.

- Détang-Dessendre, C., Piguet, V. & Schmitt, B. (2002), Les déterminants micro-économiques des migrations urbain-rural : leur variabilité en fonction de la position dans le cycle de vie. *Population*, vol. 57(1), 35-62. doi:10.3917/popu.201.0035.
- Djache S., (1994), Les chefferies bamiléké dans l'enfer du modernisme. Reflexion sur l'état actuel des chefferies bamiléké, Paris, Coueron,
- Dongmo, J.-L., (1981), Le dynamisme bamiléké, la maîtrise de l'espace agraire, Yaoundé : CEPER.
- Douglas, J.D. (1976). *Investigative Social Research*. Beverly Hills, CA : Sage
- Dubar C., (2010), « Marc Bessin, Claire Bidart, Michel Grossetti, Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement », *Temporalités* [En ligne], 11 | 2010, mis en ligne le 05 juillet 2010, consulté le 20 septembre 2017. URL : <http://temporalites.revues.org/1276>
- Dubois J. et al., (2013) Pascal Durand et Yves Winkin, « Aspects du symbolique dans la sociologie de Pierre Bourdieu », *COntEXTES* [En ligne], Varia, mis en ligne le 06 août 2013, consulté le 27 décembre 2016. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/5661>
- Dubois J., P., Durand et Y. Winkin, (2013), « Aspects du symbolique dans la sociologie de Pierre Bourdieu », *COntEXTES* [En ligne], Varia, mis en ligne le 06 août 2013, consulté le 17 février 2017. URL : <http://contextes.revues.org/5661>
- Ducret A., (2010), « Le concept de « configuration » et ses implications empiriques : Élias avec et contre Weber », *SociologieS*, La recherche en actes, Régimes d'explication en

sociologie, URL :
<http://journals.openedition.org/sociologies/3459>

Dufumier, M., (2006), "Diversité des exploitations agricoles et pluriactivité des agriculteurs dans le Tiers Mnde", Cahiers agriculture, Vol. 15 n° 6, Novembre-décembre, p. 584-588.

Dunning E., et Élias N., (1998), Sport et civilisation : la violence maîtrisée. Paris : Pocket, 392 p.

Durand P., (2016) « Capital symbolique », dans Anthony Glinier et Denis Saint-Amand (dir.), Le lexique socius, URL : <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/39-capital-symbolique>, page consultée le 21 novembre 2017.

Durkheim E., (2009), Règles de la méthode sociologique, Paris, PUF.

Duvoux N., (2010), «Configuration», in Paugam Serge (dir.), Les 100 mots de la sociologie, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que Sais-Je ? », pp. 52-54.

Ekert O., (1890), Consommation et cycle de vie des ménages. In: Population, 35^e année, n°3, pp. 649-665. DOI : 10.2307/1532402.

ELA J. M., (1990), Quand l'État pénètre en brousse etc. Les ripostes paysannes à la crise. Paris, Karthala, 268p.

Ela J.-M., (1998), Innovations sociales et renaissance de l'Afrique noire, Paris, L'Harmattan.

Ela, J.-M. (1983), La ville en Afrique noire. Paris: Editions Karthala.

Ela, J.-M. (1990), Quand l'Etat pénètre en brousse--: les ripostes paysannes à la crise. Paris: Editions Karthala.

- Ela, J.-M. (1994). Afrique, l'irruption des pauvres: société contre ingérence, pouvoir et argent. Paris: L'Harmattan.
- Élias N., (1980), Qu'est-ce que la sociologie ?, Paris, Pocket, [1970], 222 p.
- Elias N., (1991), La société des individus, Paris, Fayard,
- Élias N., et al., (1991), Norbert Élias par lui-même. Paris : Fayard, 183 p.
- Élias N., et Scotson J., (1997), Logiques de l'exclusion. Paris : Fayard, 1997, 278 p.
- Eloundou P., (1992), Solidarité dans la crise, ou crise des solidarité familiales au Cameroun, Paris, CEPED.
- Enriquez E., (2006), L'idéal type de l'individu hypermoderne : l'individu pervers ?. Dans L'individu hypermoderne (pp. 39-57). Toulouse, France: ERES. doi:10.3917/eres.auber.2006.01.0039.
- Eraly, A. (2015). Autorité et légitimité: Le sens du collectif. Toulouse, France: ERES.
- Erny, P., (1972), L'enfant et son milieu en Afrique noire, Paris : Payot,
- FAO, (2013a), Greenhouse gas emissions from ruminant supply chains – A global life cycle assessment, by C. Opio, P. Gerber, A. Mottet, A. Falcucci, G. Tempio, M. MacLeod, T. Vellinga, B. Henderson & H. Steinfeld. Rome.
- FAO, (2013b), Greenhouse gas emissions from pig and chicken supply chains – A global life cycle assessment, by M.

MacLeod, P. Gerber, A. Mottet, G. Tempio, A. Falcucci, C. Opio, T. Vellinga, B. Henderson & H. Steinfeld. Rome.

Farge A., (2002), « Penser et définir l'événement en histoire. Approche des situations et des acteurs sociaux », *Terrain*, n° 38, pp. 69-78

Fernandez, B., (2011/2), « Le temps de l'individuation sociale », *Revue du MAUSS* (n° 38), p. 339-348. DOI 10.3917/rdm.038.0339

Fierro, F. et Voléry, I. (2002), *Faire famille aujourd'hui: Parents et jeunes dans la société contemporaine. Empan*, n°47(3), 112-120. doi:10.3917/empa.047.0112.

Fiorelli C. S. et C. Moity-Maïzi, (2014), « Les récits de vie : outils pour la compréhension et catalyseurs pour l'action », dans revue *Interrogations ?*, N°17. L'approche biographique, janvier 2014 [en ligne], <http://www.revue-interrogations.org/Les-recits-de-vie-outils-pour-la> (Consulté le 7 juillet 2017).

Fold et al, (2013), *Agricultural Transformation in Ghana, Cameroon, Rwanda and Tanzania' RurbanAfrica Briefing No. 1*, 2013, RurbanAfrica, Department of Geosciences and Natural Resource Management, University of Copenhagen, Denmark.

Fongang G., (2004), *Crise économique et retour des migrants : nouveau paysage du développement rural. Grain de Sel/Inter-Réseaux Développement rural*, trimestriel, Mars 2004, n° 26, p 4-5.

Fongang, (2008), *Les mutations du secteur agricole Bamiléké (Cameroun) étudiées à travers ses acteurs : Une analyse à partir des localités de Fokoué et de Galim. Humanities and*

Social Sciences. AgroParisTech, 2008. English. <NNT : 2008AGPT0062>.

Forsé M., 1997 : « Capital social et emploi », L'Année Sociologique, Vol. 47 (1), 143-181.

Fotsing J.M. (1995). Compétition foncière et stratégies d'occupation des terres en pays Bamiléké (Cameroun). In : Blanc-Pamard C. (ed.), Cambrézy Luc (ed.). *Dynamique des systèmes agraires : terre, terroir, territoire : les tensions foncières*. Paris : ORSTOM, 131-148. (Colloques et Séminaires). *Dynamique des Systèmes Agraires : Terre, Terroir, Territoire : les Tensions Foncières*, 8., Paris (FRA), 1992-1994. ISBN 2-7099-1277-5.

Fusulier B., (2011), « Le concept d'éthos », Recherches sociologiques et anthropologiques [En ligne], 42-1 |, mis en ligne le 29 septembre 2011, consulté le 06 juin 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rsa/661> ; DOI : 10.4000/rsa.661

Gafsi, M., Dugué, P., Jamin, J.-Y., Brossier, J., (Eds) 2007. *Exploitations agricoles familiales en Afrique de l'Ouest et du Centre : enjeux, caractéristiques et éléments de gestion*, Versailles, éditions Quae.

Garfinkel H., (1996), « Le programme de l'ethnométhodologie » dans L'Ethnométhodologie, Une sociologie radicale, Paris, La découverte, 2001.

Gastellu J.-M., (1980), Mais où sont donc passées ces entités économiques que nos amis cherchent tant en Afrique ? Cahier des sciences humaines de l'ORSTOM, no 1-2.

Gastineau B., V. Golaz : (2016/3) « Être jeune en Afrique rurale. Introduction thématique », *Afrique contemporaine* (N°259), p. 9-22. DOI 10.3917/afco.259.0009

Gauchet M., (2006), Conclusion : vers une mutation anthropologique: (Entretien avec Nicole Aubert et Claudine Haroche). Dans *L'individu hypermoderne* (pp. 291-301). Toulouse, France: ERES. doi:10.3917/eres.auber.2006.01.0291.

Gautier A. et Pilon M., (1997), Introduction. In : Gautier A (ed.), Pilon Marc (ed.). *Familles du Sud*. Autrepart, (2), 5-14.

Geschiere, P. et Konings, P., (1993), (éd.), *Itinéraires d'accumulation au Cameroun*, Paris : ASC Karthala,.

Glaser B. G., et Strauss, A. L., (1967), *The discovery of grounded theory: Strategies for qualitative research*. Hawthorne, NY: Aldine.

Gomez-Mejia, L. R, M. Nunez-Nickel et I. Gutierrez, (2001), *The Role of Family Ties in Agency Contracts*, *Academy of Management Journal*, 44 (1) : 81-96.

Goodfellow D. M., (1939), *Principles of economic sociology, as illustrated from the Bantu peoples*, Londres, p. 242.

Grain, 2014, "Affamés de terres Les petits producteurs nourrissent le monde avec moins d'un quart de l'ensemble des terres agricoles". RAPPORT.

Granovetter M. S., (1973) : « The strength of weak ties », *American Journal of Sociology*, 78, 1360-1380.

- Granovetter M. S., (1982), « The strength of weak ties : a network theory revisited », in P. V. Marsden, N. Lin (eds.), *Social structure and network analysis*, Beverly Hills, Sage, 105-130.
- Grignon C., (2016), « Théories et systèmes : le cas de la sociologie », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], XLVI-142 | 2008, mis en ligne le 01 septembre 2011, consulté le 30 septembre. URL : <http://ress.revues.org/126> ; DOI : 10.4000/ress.126
- Grossetti M., (2003), *Éléments de discussion pour une sociologie des bifurcations (contingences, événements, et niveaux d'action)*. Anticipation, Janvier, France.
- Grossetti M., (2006), *L'imprévisibilité dans les parcours sociaux*. Cahiers Internationaux de Sociologie, Presses Universitaires de France, 2006, p. 5-28.
- Grossetti, M., Bessin, M. et Bidart, C. (2009), *Bifurcations: Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*. Paris: La Découverte.
- Gubry P., (1996), *Le retour au Cameroun est-il la solution ?* in Coussy et al. *Crise et population en Afrique*, Les Études du CEPED n°13.
- Guétat-Bernard, H. (2015), *Travail des femmes et rapport de genre dans les agricultures familiales : analyse des similitudes entre la France et le Cameroun*. *Revue Tiers Monde*, 221(1), 89-106. doi:10.3917/rtm.221.0089.
- Guillermou Y. et A. Kamga, (2004), *Les organisations paysannes dans l'Ouest Cameroun : palliatif à la crise ? Études rurales*, n° 169-170, p. 61-76.

- Guillermou Y., (2000), Mutations agraires et organisation paysannes sur les Hautes Terres de l'Ouest-Cameroun. In GEODOC, n° 51, p. 90-109.
- Guillermou Y., (2003), ONG et dynamiques politiques en Afrique. Le difficile dialogue à la base entre acteurs du développement social. Journal des anthropologues, n° 14/94.
- Guillermou Y., (2007), Organisations de producteurs et dynamiques paysannes dans l'Ouest Cameroun. Afrique contemporaine, n° 222, p.251-271.
- Hacking, I. (2001). Entre science et réalité. La construction sociale de quoi ? Paris : Éditions La Découverte.
- Halbwachs M., (1925), Les Cadres sociaux de la mémoire, Alcan.
- Haroche C., (2006), Manières d'être, manières de sentir de l'individu hypermoderne. Dans L'individu hypermoderne (pp. 25-38). Toulouse, France: ERES. doi:10.3917/eres.auber.2006.01.0025.
- Heinich N., (2010), La sociologie de Norbert Élias. Paris : La découverte, 2010, page 92 (Repères)
- Hélandot V., (2006), Parcours professionnels et histoires de santé : une analyse sous l'angle des bifurcations. Cahiers internationaux de sociologie, 120,(1), 59-83. doi:10.3917/cis.120.0059.
- Héritier-Auge F., (1991), « La valence différentielle des sexes au fondement de la société ? », Journal des anthropologues Vol. 45 pp. 67-78.

- Hernandez, V. et Phélinas P., (2012), Débats et controverses sur l'avenir de la petite agriculture. Autrepart, 62,(3), 3-16. doi:10.3917/autr.062.0003.
- Hurault J., (1962), La structure sociale des Bamiléké. Paris (FRA) ; La Haye : Mouton, (1), fig. dt (4) depl. (Le Monde d'Outre-Mer Passé et Présent. Deuxième Série ; 1).
- Imbert, G., (2010), L'entretien semi-directif : à la frontière de la santé publique et de l'anthropologie. Recherche en soins infirmiers, 102, (3), 23-34. doi:10.3917/rsi.102.0023.
- Jamin et al., (1997), "Modélisation de la diversité des exploitation", in Gafsi et al., (1997), Exploitations agricoles familiales en Afrique de l'Ouest et du Centre, Versailles CTA-QUAE? P. 123-153.
- Janin P., (2006), La vulnérabilité alimentaire des Sahéliens : concepts, échelles et enseignements d'une recherche de terrain. L'Espace géographique, tome 35,(4), 355-366. doi:10.3917/eg.354.0355.
- Jaulin, R. et al., (1971), Anthropologie et calcul. Paris: Union Generale d'Editions.
- Jouve P., (1988), « Quelques réflexions sur la spécificité et l'identification des systèmes agraires », Les cahiers de la recherche-développement, n° 20, décembre, pp. 5-16.
- Juignet, Patrick. La méthode structurale de Claude Lévi-Strauss. In : *Philosophie, science et société* [en ligne]. 2015. Disponible à l'adresse : <https://philosciences.com/philosophie-et-humanite/methode-et-paradigme-des-sciences-humaines/93-la-methode-structurale-de-claude-levi-strauss>.

- Kabou A., (1991), Et si l'Afrique refusait le développement ? Paris, L'Harmattan.
- Kamga, M. (2013). Stratégies éducatives parentales et mécanismes familiaux de réussite des enfants Bamiléké fosterés en France. La revue internationale de l'éducation familiale, 33,(1), 129-148. doi:10.3917/rief.033.0128.
- Kautsky K., (1900), La question agraire : étude sur les tendances de l'agriculture moderne. Paris,
- Ki-Zerbo J., (1961), « Enseignement et culture africaine », Présence Africaine n° 3.
- Ki-Zerbo L., (1990), Éduquer ou Périr, Paris : UNICEF/L'Harmattan.
- Kuete M., (1996), Les enjeux des cultures de rentes au Cameroun : l'exemple de la caféiculture. Dschang university press, 50p.
- Lahire, B. (1998). L'homme pluriel, Paris, Nathan.
- Lahire, B. (2002). Portraits sociologiques, Paris, Nathan.
- Lallau B., (2012), De la modernité des paysans. Revue Française de Socio-Économie, 9,(1), 5-10. doi:10.3917/rfse.009.0005.
- Lasch C., (1977), Haven in a heartless world, New York, Basic Books.
- Laslett P. et al., (1972), Household and Family in Past Time, Cambridge, Cambridge University Press, 1972.
- Laurent, P.-J., et al., (2013), La Modernité insécurisée. Anthropologie des conséquences de la mondialisation. (ISBN:978-2-8061-0091-7)
- Le Bart, C. (2008). L'individuation, Paris, Presses de la FNSP.

- Lee E. S., (1966), A Theory of Migration, Demography, Vol. 3, No. 1. pp. 47-57.
- Lévi-Strauss C., (1950), Les structures élémentaires de la parenté, Paris et La Haye, Mouton, 1949. « Introduction à l'oeuvre de Marcel Mauss », XXII, in Marcel Mauss, Sociologie et anthropologie, Paris, PUF.
- Locoh, T., (2001), "les facteurs de la formation des couples", dans G. Caselli ; J. Vallin et G. Wunsch (Dir.), Démographie : analyse et synthèse, Vol. 2 : les déterminants de la fécondité, Paris, INED, p. 103-142.
- Losch B., (2016/3), « Appuyer les dynamiques territoriales pour répondre au défi de l'emploi des jeunes ruraux », *Afrique contemporaine* (N° 259), p. 118-121. DOI 10.3917/afco.259.0118
- Lowder et al, (2014), What do we really know about the number and distribution of farms and family farms in the world? Background paper for The State of Food and Agriculture. ESA Working Paper No. 14-02. Rome: FAO.
- Lyotard J.-F., (1979), La Condition postmoderne, Minuit, Paris.
- Maillard B., (1984), Pouvoir et religion, les structures socio-religieuses de la Chefferie Bandjoun, Berne : Peterland,.
- Marie A., (1997), L'Afrique des individus : itinéraires citadins de l'Afrique contemporaine (Abidjan, Bamako, Dakar, Niamey), Paris Khartala.
- Martuccelli D., (2002), Grammaires de l'individu, Paris, Gallimard.
- Martuccelli D., (1999), Sociologies de la modernité, Paris, Gallimard.

- Martuccelli D., (2005), «Les trois voies de l'individu sociologique », revue Espaces Temps
- Martuccelli D., (2006), Forgé par l'épreuve, Paris, Armand Colin.
- Martuccelli D., (2009), "Qu'est-ce qu'une sociologie de l'individu moderne ? Pour quoi, pour qui, comment ? Sociologie et sociétés 411 : 15–33.
- Martuccelli D.,(2007), Cambio de rumbo, Santiago, LOM.
- Martuccelli, D., Singly, F. De (2009), Les sociologies de l'individu, Paris, Armand Colin.
- Marx K., (1867), Le Capital, tome 1.
- Mazoyer M. et L. Roudart, (1997), « L'asphyxie des économies paysannes du Sud », Le Monde diplomatique, 44e année, n° 532 : 19.
- Mazoyer M. L., 1975. « Développement de la production et transformation agricole marchande d'une formation agraire en Côte-d'Ivoire », in AMIN S. (dir.), L'Agriculture africaine et le capitalisme. Paris, Anthropos-Idep.
- McIntyre B.D. et al., (2009), International Assessment of Agricultural knowledge, Science and Technology for Development: Global report. IAASTD, Washington : Island Press, 576 p.
- Mélice A. (2005), Un concept lévi-straussien déconstruit : le « bricolage » ; Les Temps Modernes (n° 656), p. 83-98. DOI 10.3917/ltn.656.0083.
- Mendras H., (1967), La fin des paysans, Paris, Armand Colin, deuxième édition, 306 p.

- Mills, C. W. (1997 [1959]). L'imagination sociologique, Paris, La Découverte.
- Modigliani (2012), « Théorie du cycle de vie (consommation et épargne) », Science-economique.com, 9 septembre.
- Mouvagha-Sow M., (2004), « Transformations familiales et pauvreté au Gabon », Étude des populations africaines, vol. 19, pp. 155-175.
- Mundler P. Et Rémy J., (2012), L'exploitation familiale à la française : une institution dépassée ?. L'Homme et la société, 183-184,(1), 161-179. doi:10.3917/lhs.183.0161.
- Nations unies (2014a), « Stratégie du PNUD pour la jeunesse (2014-2017) », New York, PNUD.
- Nations unies (2014b), "World Urbanization Prospects. The 2014 Revision", Department of Economic and Social Affairs, Population Division 2014, CD-Rom Edition.
- Nations unies (2014c), "Urban and Rural Population by Age and Sex, 1980-2015 (version 3, August 2014)", Department of Economic and Social Affairs, Population Division 2014, <http://www.un.org/en/development/desa/population/publications/dataset/urban/urbanAndRuralPopulationByAgeAndSex.shtml>.
- Nations unies (2015), "World Population Prospects. The 2015 Revision", Department of Economic and Social Affairs, Population Division, DVD Edition.
- Nguena K. M., (2018), L'émergence des rapports de pouvoir et la construction des discours qui participent à la perpétuation de l'accaparement des terres dans les départements du Ndian et

du Koupé-Manengouba au Sud-Ouest du Cameroun, mémoire de master, Uclouvain.

Nguyễn-Duy V. et Luckerhoff J. (2007), Constructivisme/positivisme : où en sommes-nous avec cette opposition? Actes du colloque recherche qualitative : les questions de l'heure ; université Laval, recherches qualitatives – Hors-Série – numéro 5 – pp. 4-17.

Nkounawa R. M., (2013), La mobilité internationale des étudiants et la place de l'Afrique dans ce phénomène global, Mémoire de Master, Université Catholique de Louvain.

OCDE, (1994), Créer des indicateurs ruraux pour étayer la politique territoriale, Paris, 97 p

Ouedraogo L.T. et Tallet B., (2014), « L'emploi des jeunes ruraux : entrepreneuriat agricole et création d'emplois dans le sud du Burkina Faso », Autrepart, vol. 71, n°3, pp. 119-133.

Pagès M., (2006), Massification, régression, violence dans la société contemporaine. Dans L'individu hypermoderne (pp. 227-238). Toulouse, France: ERES. doi:10.3917/eres.auber.2006.01.0227.

Pain M., Le dynamisme Bamiléké In: Annales de Géographie, t. 93, n°519, 1984. Pp. 590-595.

Parsons, T. (1949 [1937]). The Structure of Social Action, Glencoe, Illinois, The Free Press.

Parsons, T. (1951). The Social System, Glencoe, Illinois, The Free Press. 5–33.

Passeron J.-C., (1990), Biographies, flux, itinéraires, trajectoires, Revue française de sociologie, XXXI-1, p. 3-22.

Peemans J.-P., (2018), L'avenir menacé de l'agriculture durable, in Défis Sud n° 135 : En 2017, les agricultures familiales menacées, Édition annuelle 2017-2018.

Peemans J.-P., 1995 - « Modernisation, globalisation et territoires : l'évolution des regards sur l'articulation des espaces urbains et ruraux dans les processus de développement », Revue Tiers Monde, vol. 36, n° 141, p. 17-41.

Peemans J.-P., 2010 - « Acteurs, histoire, territoires et la recherche d'une économie politique d'un développement durable ». Mondes en développement, n° 150/2, p. 23-49. DOI : 10.3917/med.150.0023

Peemans J.-P., (2016), « Les paysanneries des Suds face à une modernisation polymorphe », Les Cahiers d'Outre-Mer [En ligne], 273 | Janvier-Juin, mis en ligne le 01 janvier 2019, consulté le 30 octobre 2017. URL : <http://com.revues.org/7733> ; DOI : 10.4000/com.7733

Peemans, J.-P. (2018). L'avenir menacé de l'agriculture durable. les agricultures familiales menacées, (135).

Phélinas P., (2014), Comment mesurer l'emploi dans les pays en développement ?. Revue Tiers Monde, 218,(2), 15-33. doi:10.3917/rtm.218.0015.

Philip C. et P. De Battista, (2012/3), « Mise en œuvre de la méthodologie de l'observation participante dans le cadre d'un mémoire de M2 », La nouvelle revue de l'adaptation et de la scolarisation,(N° 59), p. 207-221. DOI 10.3917/nras.059.0207

Piaget J., (1968), *Les structuralismes*, Paris, PUF,

- Piguet Étienne (2013) Les théories des migrations. Synthèse de la prise de décision individuelle, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 29 (3), pp. 141-161.
- Pilon M., et Vignikin K., (2006) Ménages et familles en Afrique subsaharienne, Paris, Éditions des archives contemporaines, Collection Démographie et développement, 131 p.
- Pires A., (1997), "Échantillonnage et recherche qualitative : essai théorique et méthodologique". in Poupart, et al., La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques, Première partie : Épistémologie et théorie. Montréal : Gaëtan Morin, pp. 113-169
- Pouch T., (2012/1), « La terre : une marchandise ? Agriculture et mondialisation capitaliste », *L'Homme et la société* 2012/1 (n° 183-184), p. 9-13. DOI 10.3917/lhs.183.0009
- Randles W. G. L., (1974), *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 29e Année, No. 6 (Nov. - Dec.), pp. 1320-1326, Cambridge University Press.
- Remy J., Voyé L., Servais E., (1980), *Produire ou reproduire ?*, Tome 2, Bruxelles, Vie Ouvrière.
- Remy J., Voyé L., Servais E., (1978), *Produire ou reproduire ?*, Tome 1, Bruxelles, Vie Ouvrière.
- Ricœur P., (1983), *Temps et récit*, Paris, Le Seuil, « Points », 1991
- Rieutort L., (2012), « Du rural aux nouvelles ruralités », *Revue internationale d'éducation de Sèvres* [En ligne], 59 | avril 2012, mis en ligne le 06 février 2015, consulté le 27 août 2017. URL : <http://ries.revues.org/2267> ; DOI : 10.4000/ries.2267

- Roger Chartier, « Conscience sociale et lien social, avant-propos à La société des individus » in Nobert Élias, La société des individus, Paris, Fayard, 1991, p. 7-29.
- Ronan Balac, « Stratégies des jeunes dans une économie de plantation de l'Ouest ivoirien. Étude d'un terroir », *Afrique contemporaine* 2016/3 (N° 259), p. 41-58. DOI 10.3917/afco.259.0041
- S. Martineau, (2004), « L'observation en situation: enjeux, possibilités et limites », *Recherches qualitatives*, Hors-série n° 2, Actes du colloque L'instrumentation de la collecte des données, UQTR, 26 nov. 2005, Association pour la recherche qualitative.
- Sabourin, É. & Tyuïenon, R. (2007), Produits, monnaie et bingo : les marchés ruraux en Nouvelle-Calédonie entre échange et réciprocité. *Revue du MAUSS*, 29(1), 301-327. doi:10.3917/rdm.029.0301.
- Sabourin, É. (2007), L'entraide rurale, entre échange et réciprocité. *Revue du MAUSS*, 30(2), 198-217. doi:10.3917/rdm.030.0198.
- Sabourin, É. (2013). Réciprocité et organisation rurales. *Revue Tiers Monde*, 215(3), 165-182. doi:10.3917/rtm.215.0165.
- Sacks H., (1992), *Lectures on Conversation*, vols. 1&2 (Gail Jefferson, ed.). Oxford: Blackwell.
- Saille (2007/1), « Le « réseautage » chez les entrepreneurs néo-ruraux », *Revue de l'Entrepreneuriat* (Vol. 6), p. 73-91.)
- Schmitt B., et F. Goffette-Nagot (2000), Définir l'espace rural ? De la difficulté d'une définition conceptuelle à la nécessité d'une

délimitation statistique. In: Économie rurale. N°257, pp. 42-55.

Scoones I., (2009), Livelihoods perspectives and rural development. Journal of peasant Studies 36 (1), 171-196.

Sen A., (2000), Freedom, Rationality and Social Choice: The Arrow Lectures and Other Essays. Oxford: Oxford University Press, 400 p.

Serre D., (2012/1), « Le capital culturel dans tous ses états », Actes de la recherche en sciences sociales (n° 191-192), p. 4-13. DOI 10.3917/arss.191.0004

Servolin C., (1972) L'absorption de l'agriculture dans le mode de production capitaliste. Dans L'univers politique des paysans dans la France contemporaine (pp. 41-77). Paris: Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.).

Simondon G., (1997), L'Individu et sa genèse physico-biologique, Milon, Paris.

Singly, F. De (2003). Les uns avec les autres, Paris, Armand Colin.

Singly, F. De (2006). Adonaissants, Paris, Armand Colin.

Sourisseau J.M. et al., (2012), Les modèles familiaux de production agricole en question. Comprendre leur diversité et leur fonctionnement. Autrepart 62: 159–181.

Sourisseau J-M. et al., (2014), Les Systèmes Familiaux Multi-localisés : un modèle d'analyse original des ruralités aux Suds. Working paper.

Stiegler B., (2006), La fourmilière: L'époque hyperindustrielle de la perte d'individuation. Dans L'individu hypermoderne (pp.

249-271). Toulouse, France: ERES.
doi:10.3917/eres.auber.2006.01.0249.

Sugden R. (1993), "Welfare, resources and capabilities: a review of inequality re-examined by Amartya Sen", in *Journal of Economic Literature*, December, 31(4)1947-62.

Sylvain Racaud *et al.*, (2016/3), « Vente itinérante et activités touristiques dans les montagnes de Tanzanie. Les espaces d'« entre-deux » de jeunes ruraux », *Afrique contemporaine* (N° 259), p. 59-73. DOI 10.3917/afco.259.0059

Tabapssi T., (1999), *Le modèle migratoire bamiléké et sa crise actuelle : perspectives économique et culturelle*, CNWS, Leiden, Pays-Bas.

Tabapssi, T. (2005), Éducation vernaculaire et accumulation productive des migrants bamiléké du Cameroun. *Présence Africaine*, 172(2), 23-50. doi:10.3917/presa.172.0023.

Tardits C. (1960). Contribution à l'étude des populations Bamiléké de l'Ouest Cameroun. Paris : Berger-Levrault, (4), 140 p. (L'Homme d'Outre-Mer ; 4)

Todd E., (2011), *L'origine des systèmes familiaux. Tome 1 : L'Eurasie*, Gallimard, 747 p.

Todd, E. (1996), *L'Invention de l'Europe*, Le Seuil, « Points », Paris.

Touraine, A., (1981), «Une sociologie sans société », *Revue française de sociologie*, n° xxii, juin, p. 3-13.

Urry, J. (2000). *Sociology beyond Societies*, Londres, Routledge.

URT (2012), *2012 Population and Housing Census*, Dar es Salaam, National Bureau of Statistics, Ministry of Finance.

Verdeaux F., (1997), " Quand la campagne était une "forêt vierge"...
L'invention de la ruralité en Côte D'Ivoire - 1911-1999...", In
Gastellu J.M., Marchal J. Y., (1997), la ruralité du Sud à la fin
du XXe siècle, PARIS? Éditions de l'Orstom, p79-97.

Verschuur CH., (2011), « Mouvements et organisations populaires
en milieu urbain: identités de genre et brèches pour le
changement », in I. Guérin, Hersent M. et Fraisse L., Femmes,
économie et développement, de la résistance à la justice
sociale, édition Erès – IRD, Paris, 382p.

Villieu P., (2008), Macroéconomie. Consommation et épargne, La
Découverte, p. 43.

Wakam J., (1997), « Différenciation socio-économique et structures
familiales au Cameroun » in : Marc Pilon, Locoh Thérèse,
Kokou Vignikin Et Patrice Vimard, (dir.) Ménages et familles
en Afrique : Approches des dynamiques contemporaines, p.
257-278. – Paris, CEPED. (Les Études du CEPED, n°15), 408
p.

Warnier J.-P., (1982), « Éducation traditionnelle et dynamisme
bamiléké », dans La quête du savoir, Essais pour une
anthropologie de l'éducation camerounaise, Québec : Les
Presses de l'Université de Montréal, p. 249-271.

Warnier J.-P., (1985), Échanges, développement et hiérarchies dans
le Bamenda précolonial (Cameroun), Stuttgart : Franz Steiner
Verlag Wiesbaden GMBH.

Warnier J.-P., (1993), L'Esprit d'entreprise au Cameroun, Paris :
Karthala,

Warnier, J. (1993/2), Accumulation et ethos de la notabilité chez les
Bamiléké. Dans : Peter Geschiere éd., *Itinéraires*

d'accumulation au Cameroun (pp. 33-69). Paris: Editions Karthala. doi:10.3917/kart.gesch.1993.01.0033.

Watson R., (2001), Continuité et transformation de l'ethnométhodologie. Dans *L'ethnométhodologie: Une sociologie radicale* (pp. 15-29). Paris: La Découverte.

Weber, M. (1967 [1904-1905]). *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon.

Woods D., (1986), Paradigms for intelligent decision support. In E. Hollnagel, F. Mancini, & D. Woods (Eds.), *Intelligent decision support in process environment*. Nato ASI Series 21 (pp. 153-173). Berlin : Springer Verlag.

World Bank, (2009), *Gender in Agriculture Sourcebook*. Washington: The World Bank, Food and Agriculture Organization, and International Fund for Agricultural Development, 792 p.

World Bank, (2010), *Rising Global Interest in Farmland. Can it Yield Sustainable and Equitable Benefits?* Washington DC.

World Bank, (2011a), *Implementation completion and result report on a loan in the amount of US\$32.8 million and a credit in the amount of SDR21.9 million (US\$32.8 million equivalent) to the Republic of Indonesia for a land management and policy development project*. Report No. ICR00001300.